

UNIVERSAL
LIBRARY



125 948

UNIVERSAL
LIBRARY

P A S C A L
P E N S É E S
ET
O P U S C U L E S

PENSÉES

ET

OPUSCULES

BLAISE PASCAL

PENSEES

précédées des principaux

OPUSCULES

*Texte établi d'après l'édition Brunschvicg
avec une introduction et des notes par*

GENEVIÈVE LEWIS

*Ancienne élève de l'École Normale supérieure
Agrégée de l'Université*

LA BONNE COMPAGNIE
PARIS

INTRODUCTION

« Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des barres et des ronds, avait créé les mathématiques ; qui, à seize, avait fait le plus savant Traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement ; qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique ; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant et tourna ses pensées vers la religion ; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort ; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut, par distraction, un des plus hauts problèmes de la géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant du Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal. »

Cette évocation fameuse du Génie du Christianisme présente en un raccourci saisissant les grandes lignes de la vie de Pascal ; et le récit écrit par Gilberte Périer, peu après la mort de son frère, en éclaire le détail. Les

quelques précisions historiques que nous y joignons en notes nous dispensent de reprendre ici toute la suite des événements qui signalèrent cette destinée à l'admiration de la postérité.

Croyants et incroyants, savants, philosophes et mondains n'ont cessé de se pencher sur la vie et les écrits de Pascal pour en déterminer le sens. Malade ou génie surhumain ; profond penseur ou apologiste superficiel ; janséniste obstiné ou chrétien admirable, voire saint ; héros modèle d'une vie engagée ou simple maître de notre littérature, ces interprétations contraires ont été proposées¹, et chacune exprime peut-être un aspect des grandeurs et des misères de celui qui fut un homme avant d'être un auteur. Génie scientifique d'abord, Pascal manifesta dès l'enfance un pouvoir extraordinaire de dominer les questions les plus abstraites. Il n'a sans doute pas « inventé » de tous points à douze ans la géométrie, mais il avait si bien assimilé les quelques indications saisies que sa reconstruction était une véritable réinvention. Tout lui était une occasion de réflexions et de problèmes — le tintement d'un couteau sur une assiette ou les discussions des amis de son père touchant les coniques. Pur mathématicien, il jeta les premières amorces du calcul infinitésimal et, pour calmer une douleur physique, il résolut de nouvelles propo-

1. Sans donner une bibliographie détaillée qui dépasserait le cadre de cette édition, mentionnons ici les ouvrages de SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. II et III ; E. BOUTROUX, *Pascal* ; G. MICHAUT, *Epoques de la pensée de Pascal* ; F. STROWSKI, *Pascal et son temps*, 3 vol. ; J. CHEVALIER, *Pascal* ; V. GIRAUD, *La vie héroïque de Blaise Pascal* ; L. BRUNSCHVICG, *Pascal* ; J. SEGOND, *La vie de Blaise Pascal* ; H. F. STEWART, *La sainteté de Pascal* ; PETITOT, *Pascal, sa vie religieuse et son apologie du christianisme* ; E. JOVY, *Etudes pascaliennes*, 8 vol. ; Z. TOURNEUR *Une vie avec Pascal* et le n° spécial de la *Revue de métaphysique et de morale*, 1923. Les articles et ouvrages touchant des points particuliers seront cités en notes à propos de ceux-ci.

sitions sur la cycloïde; il fut en outre le promoteur d'une physique expérimentale, célèbre par ses recherches sur le vide et l'équilibre des liqueurs, et se passionna toujours pour toutes les applications techniques, telles que la machine arithmétique.

Mais ces dons intellectuels s'alliaient à une sensibilité exacerbée par la maladie, à une puissance d'imagination qui était bien en lui « dominante¹ ». Et il n'atteignit pas sans peine cet équilibre qu'il voulait restaurer chez l'homme balancé entre le néant et l'infini. Sa vie, perpétuellement tendue, ne comporte pas moins de deux « conversions ». Sans doute « on appelle conversion à Port-Royal ce qui semblerait un surcroît presque sans motif dans un christianisme moins intérieur² ». C'est moins un changement du contenu même des croyances, qu'un détachement du monde pour ne plus vivre qu'en Dieu. La légende d'un Pascal sceptique ou tourmenté par le doute n'est plus à réfuter. La première conversion n'est pas le retour à une foi abandonnée, mais le passage d'une fidélité traditionnelle au sentiment des exigences les plus hautes de l'Evangile, par l'intermédiaire du jansénisme qui accentue la nécessité de rompre avec le monde infecté par la corruption originelle.

Sous son zèle d'apôtre, toute la famille adopte une vie plus simple, et la jeune Jacqueline, déjà célèbre dans les salons et à la cour pour son talent poétique, renonce à ces vanités et forme le projet d'entrer à Port-Royal. Mais Blaise, malgré le récit de Mme Périer, ne délaisse pas alors « les sciences humaines » : c'est au contraire à la trop grande « application d'esprit » requise par ses travaux sur le vide, que les médecins impuissants attribuent l'aggravation de ses maux, et ils lui conseillent le divertissement. En s'engageant dans le monde, Pascal reste

1. Pensée 82, avec la correction de Z. Tourneur.

2. SAINTE-BEUVE, Port-Royal, t. II, p. 12.

encore attaché à la science qui lui vaut l'admiration des grands, depuis son ami le duc de Roannez jusqu'à la reine Christine, à qui il dédie sa machine arithmétique en marquant « la prééminence de l'esprit sur les puissances matérielles ». La libido sciendi se teinte ici de libido dominandi¹; et plus sans doute qu'une concupiscence charnelle, c'est encore le désir de briller et de n'être point ridicule devant les mondains comme Méré, qui l'incline à se mêler de plus en plus à tous les plaisirs de la société. Le théâtre, les romans, les conversations des salons élargissent son expérience de l'homme. Il goûte l'enivrement d'un brillant train de vie et se prête de mauvais gré au partage de l'héritage paternel quand sa soeur entre en religion. « Il est encore trop du monde et même dans la vanité et les amusements pour préférer les aumônes que vous vouliez faire à sa commodité particulière » dit alors la Mère Angélique à Jacqueline².

Cependant il découvre le vide profond des divertissements, la grimace des « respects d'établissement », et sous la faiblesse de l'honnêteté naturelle, la misère de l'homme livré à cette corruption dont il a appris autrefois le secret dans Jansénius. Après le retour définitif à Dieu, sœur Sainte-Euphémie écrit à Mme Périer que leur frère avait « depuis plus d'un an un grand mépris du monde et un dégoût presque insupportable de toutes les personnes qui en sont³. » Mais « le reproche continué que lui faisait sa conscience⁴ » ne parvenait pas à rompre ces « horribles attaches » et à le rapprocher d'un Dieu qui était devenu terriblement lointain. Si l'angoisse le tourmenta jamais, ce fut bien pendant cette année 1654 : trouvant « encore plus d'amertume dans les exercices de

1. Cf. *Pensée* 458.

2. Cité par SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. II, p. 495.

3. Lettre du 8 décembre 1654.

4. De la même, lettre du 25 janvier 1655.

piété que dans les vanités du monde¹ » il éprouvait l'impuissance de sa volonté sans la grâce de Dieu, malgré son « grand désir d'être tout à lui² ». Il entendait bien l'appel : Totum exigit te qui fecit te³; mais qu'il est restreint le nombre des élus, de ceux que Dieu a mystérieusement prédestinés à recevoir le secours sans lequel ils ne peuvent s'élever jusqu'à lui !

Aussi, sans qu'il y ait eu nécessairement vision ou extase mystique, le bouleversement intérieur de la nuit mémorable du 23 novembre, marqua-t-il bien la conversion définitive : dans la ferveur soudaine de la méditation, Dieu se rapprochait et, devenu sensible au cœur, apportait à son serviteur certitude, joie et paix. La volonté, soutenue enfin par la grâce manifeste, renonçait sans peine à tout ce qui n'était pas Jésus-Christ.

Désormais Pascal va mener une vie pauvre et mortifiée et consacrer toute son intelligence au service de Dieu. S'il jette d'abord son talent littéraire dans la polémique contre les Jésuites, c'est surtout pour lutter contre la morale relâchée dont il venait d'éprouver dans le monde combien elle éloigne du vrai christianisme. Adoucir la religion pour la rendre plus accessible, c'est l'affaiblir ; mieux vaut partir de l'expérience même que fait l'homme de son impuissance, pour l'élever progressivement jusqu'à Dieu. C'est le but de cette Apologie à laquelle Pascal consacre ses dernières années, toutes de renoncement et de maladie. Rien ne saurait ici remplacer le récit de sa sœur qui l'a soigné et assisté à ses derniers moments⁴.

1. Opuscule *Sur la conversion du pécheur* attribué à Pascal.

2. Lettre de sœur Sainte-Euphémie à Mme Périer, 8 décembre 1654.

3. St. AUG. Serm. XXXIV. « C'est tout entier que te réclame Celui qui t'a fait. »

4. De trois ans plus âgée que Blaise, Gilberte avait épousé Fl. Périer, conseiller à la Cour des aides de Clermont. Elle écrivit la *Vie* de son frère peu après sa mort, en vue de l'édi-



Les œuvres que nous présentons ensuite marquent les diverses étapes de cette vie.

Le Discours sur les Passions de l'amour est-il bien de Pascal? Dans l'impossibilité d'une certitude, on peut y voir, avec une grande probabilité, « un écho de la pensée de Pascal durant sa période de vie mondaine¹ », et c'est à ce titre qu'il est ici retenu. Des deux manuscrits qui contiennent le texte, seul le premier, publié en 1843 par Victor Cousin, porte la mention : « On l'attribue à M. Pascal. » Depuis la découverte du second par A. Gazier en 1907, les discussions sur l'authenticité du Discours n'ont pas cessé². Il est bien difficile d'admettre qu'il soit entièrement de la main de Pascal. Plus qu'un « discours » suivi, c'est d'ailleurs une série de maximes sans lien.

La ressemblance d'assez nombreux passages avec des Pensées — restées parfois inédites au XVII^e siècle —

tion des *Pensées*. Cette *Vie* ne fut cependant pas publiée par les éditeurs de Port-Royal en 1670 et 1678, mais seulement à Amsterdam en 1684 (Texte de l'éd. BRUNSCHVIGG, *minor*). Le manuscrit de Faugère en donne une première rédaction plus complète, reproduite par la grande édition BRUNSCHVIGG (t. I) que nous suivons ici.

1. J. CHEVALIER, *Œuvre de Pascal*, éd. de la Pléiade, p. 312-313.
2. Après les doutes de Giraud, accentués par F. Strowski, l'excellente étude de G. LANSON (*The French Quarterly*, janv. mars 1920) permit à G. MICHAUD une mise au point très précise concluant en faveur de l'authenticité (*Revue bleue*, févr. mars 1923). Mais l'opuscule de F. NERI, *Un ritratto immaginario di Pascal* (Turin, 1921) et les articles de MM. BRUNET (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1925), BOUDHORS (*ibid.*, 1933) et BUSNELLI (*Mercure de France*, sept. 1934) l'ont remise en question, en dégagant certaines particularités de style et de pensée propres à la fin du XVII^e siècle.

ne suffit pas alors pour attribuer à Pascal l'ensemble du texte ; mais inversement l'origine pascalienne de ces fragments en est d'autant plus probable. Ni un plagiat injustifiable, ni une mystérieuse coïncidence n'expliquent bien ces rencontres, sans que pour autant l'absence d'unité de l'ouvrage, les traces de préciosité ou l'excès d'intellectualisme soient imputables à Pascal. La présence même de tournures de style rares chez l'auteur des *Pensées*, marquerait seulement la griffe de la personne qui a rassemblé ces maximes diverses ou rédigé ces discussions mondaines d'où serait né le *Discours*. Cette hypothèse¹ interdit non seulement les romans sur Pascal amoureux dont A. Gazier a bien montré l'inanité, mais même un usage inconsidéré de cet opuscule pour l'interprétation de la psychologie pascalienne.

Mais elle en justifie l'étude par tous les pascalisants ; et c'est pour aider à déterminer la valeur de ces rapprochements, que nous publions ici le *Discours*, en notant toutes les ressemblances avec les *Pensées*, ainsi que les passages particulièrement litigieux².

La Prière pour demander à Dieu le bon usage des

1. F. STROWSKI affirme : « Ce prétendu *Discours* n'est que le procès-verbal ou le résumé d'une conversation qui a été tenue probablement chez Mme de Sablé... Sans doute Pascal prit part à la conversation, peut-être envoya-t-il des notes manuscrites » (*Œuvres*, t. III, p. 388-9). Et ailleurs il note les étroites relations de la marquise avec Pascal après sa conversion : les maximes du *Discours* seraient ainsi contemporaines des *Pensées* correspondantes ? L. BRUNSCHVIG, reprenant une hypothèse d'H. CHANTAVOINE qui avait proposé le nom de Méré, dit : « Une collaboration de Pascal à un recueil de maximes auquel on aurait travaillé vers 1653 dans le cercle du Chevalier serait la chose la plus vraisemblable du monde. » (*Œuvres*, t. III, p. 115).

2. Nous avons fait les corrections proposées par BENEDETTO et jugées indiscutables par M. MICHAUT, dans son ouvrage : *Pascal, Molière, Musset*, Paris, 1942.

maladies est aussi l'objet de quelques incertitudes touchant non l'authenticité mais la date. L'édition de 1670¹, en donnant cette Prière déjà parue en 1666 dans un Recueil de traités de piété, avertissait que Pascal l'avait écrite « étant encore jeune » ; et depuis on l'a généralement attribuée à la période qui suivit la première conversion. Mais la version la plus complète de la Vie écrite par Mme Périer déclare : « On ne peut mieux connaître les dispositions particulières dans lesquelles il souffrait toutes ses nouvelles incommodités dans les quatre dernières années de sa vie, que par cette prière admirable que nous avons apprise de lui et qu'il fit en ce temps là pour demander à Dieu le bon usage des maladies. » Enfin une allusion de la mère Angélique de Saint-Jean² en reporterait la composition vers 1654, pendant cet automne où Pascal, sentant redoubler ses maux implore le Seigneur de « commencer sa conversion » en le détournant de « l'usage délicieux et criminel du monde³ ».

Sur la nuit décisive qui marque le retour définitif à Dieu, nous possédons le papier alors griffonné par Pascal puis recopié sur un parchemin qu'on découvrit dans la doublure de son pourpoint après sa mort : « Tous convinrent qu'on ne pouvait douter que ce parchemin écrit avec tant de soin et avec des caractères si remarquables, ne fût une espèce de mémorial qu'il gardait très soigneusement pour conserver le souvenir d'une chose qu'il voulait avoir toujours présente à ses yeux et à son esprit, puisque

1. C'est le texte que nous suivons (à la différence de la grande édition Brunschvicg) car l'avertissement reproche aux publications antérieures d'avoir été faites « sur des copies assez peu correctes ».

2. Lettre à Arnauld de Pomponne, 29 novembre 1662.

3. Cf. les §§ II-IV. C'est l'opinion de MM. STROWSKI et J. CHEVALIER.

depuis huit ans il prenait soin de le coudre et découdre à mesure qu'il changeait d'habits. »

Conservait-il le souvenir d'une véritable extase, d'une vision indiquée par le mot Feu, comme l'ont cru beaucoup de commentateurs ? Ce terme, ainsi placé en titre, désignait peut-être simplement, selon l'usage de Port-Royal, la flamme tout intérieure, la ferveur intime succédant à la période de sécheresse et de dérélition¹.

C'est du début du séjour de Pascal parmi les Solitaires de Port-Royal-des-Champs, où il se rendit en janvier 1655, que date l'opuscule suivant : l'Entretien avec M. de Saci qui fut le directeur du nouveau converti. Sainte-Beuve a merveilleusement évoqué le plus considérable des successeurs de Saint-Cyran, « avec sa figure longue, froide, fine, humble, stricte, docte et prudente² ». L'entretien a été conservé par Fontaine dans ses Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal³. Le secrétaire de M. de Saci l'a peut-être rédigé à l'aide de notes autographes de Pascal : les citations d'Epictète suivent textuellement la traduction ancienne dont il devait se servir. Bien qu'il porte la marque de Fontaine, l'Entretien garde l'écho du langage de Pascal et de son directeur. « La première

1. Parlant du sermon qui avait préparé la conversion en touchant vivement Pascal, Marguerite Périer dit : « Ma tante alluma autant qu'elle put ce nouveau feu, et mon oncle se détermina peu de jours après à rompre entièrement avec le monde. » Nous ne citons ce témoignage que pour marquer le sens du mot *feu* ; car la date du sermon (sur la *Conception de la Vierge*) fait difficulté : faut-il entendre la *Présentation* et le reporter du 8 décembre au 21 novembre ?

2. *Port-Royal*, t. II, p. 322.

3. Publiés en 1736 par TRONCHAT. L'*Entretien* avait déjà paru en 1728 dans la *Continuation des mémoires de littérature et d'histoire* du P. DESMOLETS. Le texte que nous suivons a été établi par J. BÉDIER, à partir de ces deux éditions et de quelques manuscrits (*Études critiques*, 1903).

Jois qu'il apparaît au désert, dit encore Sainte-Beuve, il est brillant, presque à la mode encore, et un vrai bel esprit au regard de M. de Saci qui en tire mille étincelles¹. » Au contraire, « à côté de ce style vif, pressé de Pascal, on suit ces phrases lentes, traînantes, et comme précautionnées de M. de Saci, qui pousse le sens jusqu'au bout de son extrême clarté et qui parachève son dire unique en donc patience² ».

Ce talent littéraire, qui se révélait chez le savant rompu à l'expérience du monde, allait faire le succès des Provinciales. Dès lors Pascal met sa plume au service de Port-Royal et rédige divers opuscules, non seulement polémiques ou religieux, mais encore cet écrit sur l'Esprit géométrique, destiné sans doute à préfacier les Éléments de géométrie d'Arnauld à l'usage des écoles de Port-Royal.

Le fragment que nous publions, De l'art de persuader, constitue la section II de cet opuscule. Mais il est indépendant de la première partie et parut avant elle dans les Mémoires de littérature du P. Desmolets (1728). Celui-ci avait suivi un manuscrit de Louis Périer, utilisé ensuite par Faugère qui le tenait de Sainte-Beuve, et qui a été récemment retrouvé par M. Lafuma³.

La date de cet écrit est incertaine. L. Brunschvicg le situe vers 1658, mais la section I, tout imprégnée encore des discussions avec Méré sur la divisibilité à l'infini, ne doit guère être postérieure à 1654. Et l'Art de persuader, d'une logique encore toute cartésienne, renonce à englober les « vérités divines », ce qui n'est guère compatible avec les préoccupations apologetiques de Pascal à partir de 1656.

1. *Port-Royal*, t. II, p. 380.

2. *Ibid.*, p. 391, note.

3. Voir *Trois pensées inédites de Pascal*, Paris, 1945. M. LAFUMA, qui a revu le texte de *L'Art de persuader* sur ce manuscrit, a bien voulu nous communiquer deux corrections inédites.

La maladie et la mort devaient interrompre ce projet d'« Apologie de la religion chrétienne » dont les Pensées sont, dans l'ensemble, des fragments épars. La Préface d'E. Périer à l'édition de Port-Royal et le récit de Filleau de la Chaise, relatent, avec quelques différences, le plan de cette Apologie, tel que Pascal l'avait exposé aux Solitaires entre 1657 et 1659.

Au siècle de la Contre-Réforme, les apologies du catholicisme étaient courantes, et Descartes lui-même présentait sa philosophie comme une arme contre les incroyants. Sa seule originalité était de rejeter l'amoncellement fragile des arguments traditionnels pour s'en tenir à quelques raisonnements visant une parfaite certitude. Mais Pascal ne retient pas plus l'argument ontologique que les preuves par l'harmonie du monde. Car dans l'état de la nature corrompue, l'homme ne suit plus la raison qui fait son être, et les démonstrations abstraites ne suffisent plus à nous convaincre¹.

Pour accéder à l'Etre suprême, au Dieu des philosophes, il nous faut d'abord un Rédempteur. Mettre l'homme en présence de sa misère concrète ; obliger le mondain qui se fuit lui-même dans le divertissement à prendre conscience de son néant, tandis que la nausée qu'il en aura lui révélera l'infinité de ses aspirations ; montrer, comme Pascal l'expliquait déjà à M. de Saci, que les philosophes ne rendent pas compte de cette dualité en insistant sur la faiblesse de la raison ou en l'exaltant orgueilleusement ; trouver progressivement la clé de l'énigme, à partir de la Genèse, dans le Livre le plus riche de l'humanité ; parvenir enfin, à l'aide d'une série de preuves convergentes, fondées sur les prophéties et les miracles, au Christ qui nous délivre du péché et rétablit la « grandeur de l'âme

1. C'est un trait du jansénisme de croire que le péché ne détruit pas seulement l'état de grâce, mais blesse la nature même de l'homme.

*humaine*¹ » purifiée et ouverte à Dieu sensible 'au cœur ; telles devaient être les grandes étapes de l'apologie pascalienne.

Son point de départ est immanent, puisque c'est l'homme même, avec « tout ce qui le pouvait faire connaître et au dedans et au dehors de lui-même, et jusqu'aux plus secrets mouvements de son cœur »². Cette psychologie profonde fera toujours l'intérêt des Pensées, pour ceux-mêmes qui repoussent la convenance de la religion avec les inquiétudes du cœur humain. Mais cette méthode n'est pas purement subjective. Les fragments sur l'Écriture, aujourd'hui dépassés par les progrès de la critique biblique, témoignent de l'objectivité des informations de Pascal³, et de son désir d'insérer la solution religieuse dans un contexte dogmatique solidement établi.

Peut-on aller plus avant et tenter de reconstruire l'Apologie projetée à l'aide des matériaux que nous possédons ? Les essais faits en ce sens, depuis l'édition de Port-Royal jusqu'à celle de J. Chevalier, n'échappent pas à l'arbitraire. Si la plupart des Pensées se rapportent à l'Apologie, elles n'en constituent pas cependant des passages, mais de simples notes schématiques que l'auteur aurait utilisées à son gré⁴. En outre, certaines se rattachent à d'autres travaux de Pascal : indications relatives

1. Thème dégagé en gros caractères dès le *Mémorial* du 23 nov. 1654.

2. Préface de Port-Royal.

3. Il confronte généralement le texte de la *Vulgate* avec la *Bible protestante* de Vatable et recourt parfois à l'hébreu.

4. Devant « l'absence d'indications qui permettraient de retrouver leur destination primitive... on est tenté de les interpréter faussement et de prendre pour une opinion personnelle ce qui n'était en réalité qu'une citation ou même une objection à réfuter » (Z. TOURNEUR, *Une vie avec Pascal*, p. 20). Tel est peut-être le sens de la fameuse pensée sur le silence éternel de ces espaces infinis (n° 206).

aux Discours qu'il prononça sur la condition des grands, références pour les Provinciales, remarques jetées au vol à propos d'une discussion. Quel usage Pascal aurait-il fait de ces Pensées sur les miracles, qui forment dans le manuscrit un ensemble bien lié ? Leur utilité polémique est aussi certaine que leur valeur apologétique et quelques éditeurs, en s'efforçant de rétablir l'ordre de l'Apologie, les en ont écartées : pourtant le miracle de la Sainte-Epine, qui confirma dans leur ardeur les jansénistes persécutés, fut aussi « l'occasion qui fit naître cet extrême désir » qu'avait Pascal « de travailler à réfuter les principaux et les plus forts raisonnements des athées¹ ». Enfin leur profondeur religieuse n'empêche pas quelques textes rassemblés avec les Pensées d'avoir été d'abord des papiers intimes, comme cette méditation sur l'agonie du Christ qu'on appelle le Mystère de Jésus, ou le billet dans lequel il luttait contre les attachements trop humains.

Comment donc s'orienter dans cet amas de brouillons que la piété des héritiers n'a pas su ordonner ? Les éditions érudites qui reproduisent le manuscrit ou les copies ne présentent qu'une déconcertante succession de fragments sans lien. Et puisque tout effort pour reconstituer l'Apologie rêvée par Pascal est voué à l'échec, autant vaut suivre l'ordre aujourd'hui classique de l'édition Brunshvicg qui groupe, sans prétention, toutes les Pensées sous quelques thèmes généraux.

Les notes que Pascal prenait pour lui-même sur la composition et le style, quelques remarques écrites à propos de l'Art de persuader ou d'une dissertation sur la beauté dont Nicole préfaça en 1659 une anthologie latine, la pensée sur la comédie trouvée dans les papiers de la marquise de Sablé, sont rassemblées dans la première section à la suite des réflexions fameuses sur l'esprit de géométrie

1. *Vie*, texte de 1684.

et l'esprit de finesse, pour constituer une sorte de rhétorique pascalienne.

L. Brunschvicg a groupé ensuite les pensées sur la misère de l'homme sans Dieu, perdu entre les deux infinis, abusé par les puissances trompeuses comme l'imagination et se fuyant lui-même dans le divertissement (section II). Pour lui ouvrir les yeux, Pascal le force à considérer sa véritable destinée, la mort inévitable et la nécessité de parier sur l'au-delà (section III).

La section suivante concerne la méthode même de l'apologie qui prépare les voies de la grâce en pliant la raison rebelle et en assouplissant la « machine » par la coutume.

Après les pensées qui marquent, à propos du droit et de la justice, l'insuffisance d'une morale purement naturelle (section V), puis l'échec des philosophes, partis de la dignité de la pensée, à expliquer son actuelle impuissance (section VI), on est conduit à se demander si la sagesse divine donne la « raison des effets » dont la contrariété déconcerte. Les entraves de la concupiscence ne seront écartées que par l'épanouissement de la charité ; elle restaure l'harmonie entre les membres du Corps mystique du Christ qui nous offre à contempler le vivant mystère de son amour (section VII).

Après cette méditation du mystère de Jésus, les pensées suivantes sont présentées comme des preuves complémentaires de la vérité du christianisme ; sens de l'ambiguïté de l'Écriture, lumineuse pour les élus, obscure pour les réprouvés (section VIII¹) ; perpétuité d'une religion qui, par l'intermédiaire d'un petit nombre de générations

1. Intitulée *Les fondements de la religion chrétienne* par L. Brunschvicg qui croit y voir le caractère « fondamental » du christianisme, comme un écho de « ce chapitre des *Fondements* auquel Pascal fait allusion » (*Pensée* 570) « et dont M. Havel déclarait ne retrouver aucune trace » (éd. minor, p. 280).

bibliques, remonte à l'origine de l'humanité (section IX); valeur figurative des textes scripturaires dont la lettre n'est qu'un voile (section X); accomplissement en Jésus-Christ de toutes les prophéties (section XI); preuves de sa divinité à partir même de son humilité apparente, signe de sa vraie grandeur qui est « d'un autre ordre » (section XII) et enfin par ses miracles (section XIII).

La dernière section réunit des fragments polémiques se rattachant essentiellement aux Provinciales, mais qui auraient aussi pu servir à l'Apologie puisque, selon la Préface d'E. Périer, Pascal « voulait déclarer la guerre » à tous les ennemis de la religion, athées et libertins, mais aussi « aux chrétiens et aux catholiques qui étant dans le corps de la véritable Eglise ne vivent pas néanmoins selon la pureté des maximes de l'Evangile qui nous sont proposées comme le modèle sur lequel nous devons nous régler et conformer toutes nos actions ».

Telle est la « suite logique » introduite par Brunschvicg : il avoue lui-même que ses divisions ne sont « pas suivant le plan ni même suivant le goût de Pascal ». Malgré ses insuffisances, elle reste la plus pratique. Et pour remédier à la dissociation de thèmes très voisins¹ et surtout à l'arbitraire inévitable dans la situation de tel fragment particulier, nous avons multiplié les rapprochements entre pensées analogues qui s'éclairent souvent l'une l'autre².

Les autres notes s'inspirent largement des travaux des précédents éditeurs, en particulier L. Brunschvicg qui avait retenu l'essentiel des résultats de ses prédécesseurs, en les enrichissant souvent d'éclaircissements importants³, et Z. Tourneur qui a apporté bien des complé-

1. Ainsi les sections II et VI sur la misère de l'homme sans Dieu et sur l'analyse qu'en donnent les philosophes.

2. Une table alphabétique et une table analytique détaillées faciliteront ces rapprochements.

3. Quand nous avons simplement reproduit les notes de la

*ments utiles*¹. Nous avons conservé, en les allégeant, les citations indispensables pour mieux situer la pensée pascalienne² et nous y avons ajouté, à propos des pensées correspondantes, les passages principaux des œuvres de Pascal que les limites de cette édition ne nous permettaient pas de retenir intégralement³. Enfin, si nous avons réussi à préciser quelques rapprochements avec les auteurs de Port-Royal, ou avec certains textes bibliques qui nous semblent plus appropriés que les références traditionnelles, notre modeste effort n'aura pas été vain.

Quant au texte même qu'il s'agissait de présenter, on sait les innombrables difficultés qu'opposent à qui s'efforce de les déchiffrer, les brouillons dus à l'écriture hâtive de Pascal ou même les maladresses d'un secrétaire inhabile. Le présent texte a été établi par M. Didier Anzieu qui a utilisé, en les vérifiant sur les manuscrits de la Bibliothèque Nationale, les corrections généralement heureuses que Z. Tourneur a proposées⁴. Quand la divergence est intéressante, nous l'avons signalée en note, en faisant suivre d'un B. la lecture primitive de Brunschvicg, ou d'un T. celle que propose Tourneur, lorsqu'elle nous paraît hasardée et que nous ne l'adoptons pas. Nous avons reproduit les alinéas du manuscrit et jusqu'à la disposition graphique de certaines Pensées, qui en dégage la valeur persuasive, ou la beauté poétique d'une

petite édition Brunschvicg, qui nous a servi de point de départ, nous les avons fait suivre d'un (B).

1. Editions de Cluny, 2 vol.

2. Comme pour le texte même de Pascal, nous en avons modernisé l'orthographe.

3. De l'esprit géométrique, sect. I; Discours sur la condition des Grands; Lettres, etc...

4. Édition paléographique des manuscrits originaux conservés à la Bibliothèque Nationale (n° 9202 du fonds français). Vrin 1942.

harmonieuse composition et d'une phrase bien scandée¹.

Qu'il nous soit permis de remercier ici M. Lafuma qui nous a gracieusement autorisés à reproduire les trois Pensées inédites qu'il vient de découvrir dans le manuscrit de l'abbé Périer² et qui nous a communiqué diverses corrections faites d'après ce texte ; ainsi que Mme Tourneur qui, en mettant à notre disposition tous les papiers de son mari, nous a permis de bénéficier de plusieurs lectures inédites.

Enfin nous ne saurions oublier notre dette envers tous ceux qui se sont penchés sur le manuscrit de Pascal, et ont successivement apporté leur pierre pour étayer ce monument auquel l'édition de Port-Royal appliquait le vers de Virgile : *Pendent opera interrupta*³...

1. Pour la ponctuation, nous avons généralement suivi les éditions Tourneur, plus fidèles au manuscrit (et aux règles du xvii^e s. quand elle fait défaut dans l'original).

Conformément à l'édition Brunschvicg, « les passages rayés par Pascal sont entre crochets ; les mots ajoutés ou rectifiés sont également entre crochets, mais en italique. Les fragments des *Pensées* sont précédés de deux chiffres : celui du milieu est le numéro d'ordre dans la présente édition ; le chiffre en marge désigne, sauf indication spéciale, le numéro de la page du manuscrit où se trouve le fragment reproduit. Ce dernier chiffre est accompagné d'un astérisque quand le fragment n'est pas écrit de la main de Pascal ; de deux astérisques quand il contient aussi des corrections ou des additions autographes. »

Un certain nombre de corrections à ces renvois aux pages du manuscrit nous ont été communiquées par M. LAFUMA.

2. Cf. *Trois pensées inédites de Pascal*, Paris, 1945.

3. Les contemporains complétaient d'eux-mêmes : ... *minaeque | Murorum ingentes, aequataque machina caelo* (Enéide, IV, 88) : ce ne sont là qu'ouvrages interrompus, murs immenses et menaçants, machines aussi hautes que le ciel.

VIE DE BLAISE PASCAL

par Madame Périer, sa sœur.

Mon frère naquit à Clermont, le 19 juin de l'année 1623¹. Mon père s'appelait Étienne Pascal, président en la cour des aides; et ma mère, Antoinette Begon. Dès que mon frère fut en âge qu'on lui pût parler, il donna des marques d'un esprit extraordinaire par les petites réparties qu'il faisait fort à propos, mais encore plus par les questions qu'il faisait sur la nature des choses, qui surprenaient tout le monde. Ce commencement, qui donnait de belles espérances, ne se démentit jamais; car à mesure qu'il croissait il augmentait toujours en force de raisonnement, en sorte qu'il était toujours beaucoup au-dessus de son âge.

Cependant, ma mère était morte dès l'année 1626, que mon frère n'avait que trois ans. Mon père se voyant seul s'appliqua plus fortement au soin de sa famille; et comme il n'avait point d'autre fils que celui-là, cette qualité de fils unique, et les grandes marques d'esprit qu'il reconnut dans cet enfant, lui donnèrent une si grande affection pour lui, qu'il ne put se résoudre à commettre son éducation à un

1. On possède l'acte de baptême de Blaise Pascal, daté du 27 juin 1623.

autre, et se résolut dès lors à l'instruire lui-même, comme il a fait; mon frère n'ayant jamais entré dans aucun collège, et n'ayant jamais eu d'autre maître que mon père.

En l'année 1631, mon père se retira à Paris, nous y mena tous, et y établit sa demeure. Mon frère, qui n'avait alors que huit ans, reçut un grand avantage de cette retraite, dans le dessein que mon père avait de l'élever; car il est sans doute qu'il n'aurait pas pu prendre le même soin dans la province où l'exercice de sa charge et les compagnies continues qui abordaient chez lui l'auraient beaucoup détourné; mais il était à Paris dans une entière liberté; il s'y appliqua tout entier, et il eut tout le succès que purent avoir les soins d'un père aussi intelligent et aussi affectionné qu'on le puisse être.

Sa principale maxime dans cette éducation était de tenir toujours cet enfant au-dessus de son ouvrage; et ce fut par cette raison qu'il ne voulut point commencer à lui apprendre le latin qu'il n'eût douze ans, afin qu'il le fît avec plus de facilité.

Pendant cet intervalle il ne le laissait pas inutile, car il l'entretenait de toutes les choses dont il le voyait capable. Il lui faisait voir en général ce que c'était que les langues; il lui montrait comme on les avait réduites en grammaires sous de certaines règles; que ces règles avaient encore des exceptions qu'on avait eu soin de remarquer : et qu'ainsi l'on avait trouvé le moyen par là de rendre toutes les langues communicables d'un pays en un autre.

Cette idée générale lui débrouillait l'esprit, et lui faisait voir la raison des règles de la grammaire; de sorte que, quand il vint à l'apprendre, il savait pourquoi il le faisait, et il s'appliquait précisément aux choses à quoi il fallait le plus d'application.

Après ces connaissances, mon père lui en donnait

d'autres; il lui parlait souvent des effets extraordinaires de la nature, comme de la poudre à canon et d'autres choses qui surprennent quand on les considère. Mon frère prenait grand plaisir à ces entretiens, mais il voulait savoir la raison de toutes choses : et comme elles ne sont pas toutes connues, lorsque mon père ne les lui disait pas, ou qu'il lui disait celles qu'on allègue d'ordinaire, qui ne sont proprement que des défaites, cela ne le contentait pas : car il a toujours eu une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux; et on peut dire que toujours et en toutes choses la vérité a été le seul objet de son esprit, puisque jamais rien ne l'a pu satisfaire que sa connaissance. Ainsi, dès son enfance, il ne pouvait se rendre qu'à ce qui lui paraissait vrai évidemment; de sorte que, quand on ne lui disait pas de bonnes raisons, il en cherchait lui-même; et, quand il s'était attaché à quelque chose, il ne la quittait point qu'il n'en eût trouvé quelque une qui le pût satisfaire. Une fois entre autres, quelqu'un ayant, sans y penser, frappé à table un plat de faïence avec un couteau, il prit garde que cela rendait un grand son, mais qu'aussitôt qu'on eut mis la main dessus, cela l'arrêta. Il voulut en même temps en savoir la cause, et cette expérience le porta à en faire beaucoup d'autres sur les sons. Il y remarqua tant de choses, qu'il en fit un traité à l'âge de onze ans, qui fut trouvé tout à fait bien raisonné.

Son génie à la géométrie commença à paraître lorsqu'il n'avait encore que douze ans, par une rencontre si extraordinaire, qu'il me semble qu'elle mérite bien d'être déduite en particulier.

Mon père était savant dans les mathématiques, et il avait habitude par là avec tous les habiles gens en cette science, qui étaient souvent chez lui; mais comme il avait dessein d'instruire mon frère dans

les langues, et qu'il savait que la mathématique est une chose qui remplit et qui satisfait beaucoup l'esprit, il ne voulut point que mon frère en eût aucune connaissance, de peur que cela ne le rendît négligent pour la langue latine, et les autres langues dans lesquelles il voulait le perfectionner. Par cette raison il avait serré tous les livres qui en traitaient, et il s'abstenait d'en parler avec ses amis en sa présence; mais cette précaution n'empêchait pas que la curiosité de cet enfant ne fût excitée, de sorte qu'il priait souvent mon père de lui apprendre la mathématique; mais il le lui refusait, lui proposant cela comme une récompense. Il lui promettait qu'aussitôt qu'il saurait le latin et le grec, il la lui apprendrait. Mon frère, voyant cette résistance, lui demanda un jour ce que c'était que cette science, et de quoi on y traitait : mon père lui dit, en général, que c'était le moyen de faire des figures justes, et de trouver les proportions qu'elles avaient entre elles, et en même temps lui défendit d'en parler davantage et d'y penser jamais. Mais cet esprit, qui ne pouvait demeurer dans les bornes, dès qu'il eut cette simple ouverture, que la mathématique donnait le moyen de faire des figures infailliblement justes, il se mit lui-même à rêver sur cela; et, à ses heures de récréation, étant seul dans une salle où il avait accoutumé de se divertir, il prenait du charbon et faisait des figures sur des carreaux, cherchant des moyens de faire, par exemple, un cercle parfaitement rond, un triangle dont les côtés et les angles fussent égaux, et les autres choses semblables. Il trouvait tout cela lui seul; ensuite il cherchait les proportions des figures entre elles. Mais comme le soin de mon père avait été si grand de lui cacher toutes ces choses, qu'il n'en savait pas même les noms, il fut contraint de se faire lui-même des

définitions; il appelait un cercle un rond, une ligne une barre, et ainsi des autres. Après ces définitions il se fit des axiomes, et enfin il fit des démonstrations parfaites; et comme l'on va de l'un à l'autre dans ces choses, il poussa les recherches si avant, qu'il en vint jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide¹. Comme il en était là-dessus, mon père entra dans le lieu où il était, sans que mon frère l'entendît; il le trouva si fort appliqué, qu'il fut longtemps sans s'apercevoir de sa venue. On ne peut dire lequel fut le plus surpris, ou le fils de voir son père, à cause de la défense expresse qu'il lui en avait faite, ou le père de voir son fils au milieu de toutes ces choses. Mais la surprise du père fut bien plus grande, lorsque, lui ayant demandé ce qu'il faisait, il lui dit qu'il faisait telle chose, qui était la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide. Mon père lui demanda ce qui l'avait fait penser à chercher cela : il dit que c'était qu'il avait trouvé telle autre chose; et sur cela lui ayant fait encore la même question, il lui dit encore quelques démonstrations qu'il avait faites; et enfin, en rétrogradant et s'expliquant toujours par les noms de rond et de barre, il en vint à ses définitions et à ses axiomes².

Mon père fut si épouvanté de la grandeur et de

1. « Que la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits. »

2. Une *historiette* de Tallemant des Réaux, datant de 1657, raconte que le jeune Pascal avait lu en cachette le premier livre d'Euclide « en une après-dînée ». Mais Strowski a remarqué que l'ouvrage d'Euclide était alors en un latin inaccessible à un enfant de douze ans. Z. Tourneur voit, dans les appellations de rond et de barre, une marque possible de l'influence de Desargues dont c'était la façon d'enseigner la géométrie (*Une vie avec Pascal*, p. 95).

la puissance de ce génie, que sans lui dire mot il le quitta, et alla chez M. Le Pailleur, qui était son ami intime, et qui était aussi fort savant. Lorsqu'il y fut arrivé, il y demeura immobile comme un homme transporté. M. Le Pailleur voyant cela, et voyant même qu'il versait quelques larmes, fut épouvanté, et le pria de ne lui pas celer plus longtemps la cause de son déplaisir. Mon père lui répondit : « Je ne pleure pas d'affliction, mais de joie. Vous savez le soin que j'ai pris pour ôter à mon fils la connaissance de la géométrie, de peur de le détourner de ses autres études : cependant voici ce qu'il a fait. » Sur cela il lui montra tout ce qu'il avait trouvé, par où l'on pouvait dire en quelque façon qu'il avait inventé la mathématique. M. Le Pailleur ne fut pas moins surpris que mon père l'avait été, et lui dit qu'il ne trouvait pas juste de captiver plus longtemps cet esprit, et de lui cacher encore cette connaissance; qu'il fallait lui laisser voir les livres, sans le retenir davantage.

Mon père, ayant trouvé cela à propos, lui donna les *Eléments* d'Euclide pour les lire à ses heures de récréation. Il les vit et les entendit tout seul, sans avoir jamais eu besoin d'aucune explication; et pendant qu'il les voyait, il composait et allait si avant, qu'il se trouvait régulièrement aux conférences qui se faisaient toutes les semaines, où tous les habiles gens de Paris s'assemblaient pour porter leurs ouvrages, ou pour examiner ceux des autres ¹.

1. Les savants avec qui Étienne Pascal se trouvait plus particulièrement lié, et qui furent les véritables maîtres de Blaise Pascal furent Desargues, Fermat et Roberval. Dans ses trois périodes de recherches mathématiques, Pascal sera en 1640 le disciple de Desargues (*Essai sur les coniques*), en 1654, l'émule de Fermat (*Règle des Partis* et *Traité du triangle arithmétique*), en 1658, le continuateur de Roberval (*Histoire de la roulette*) (B.).

Mon frère y tenait fort bien son rang, tant pour l'examen que pour la production; car il était un de ceux qui y portaient le plus souvent des choses nouvelles. On voyait aussi souvent dans ces assemblées-là des propositions qui étaient envoyées d'Italie, d'Allemagne et des autres pays étrangers, et l'on prenait son avis sur tout avec autant de soin que de pas un des autres; car il avait des lumières si vives, qu'il est arrivé quelquefois qu'il a découvert des fautes dont les autres ne s'étaient point aperçus. Cependant il n'employait à cette étude de géométrie que ses heures de récréation; car il apprenait le latin sur des règles que mon père lui avait faites exprès. Mais comme il trouvait dans cette science la vérité qu'il avait si ardemment recherchée, il en était si satisfait, qu'il y mettait son esprit tout entier; de sorte que, pour peu qu'il s'y appliquât, il y avançait tellement, qu'à l'âge de seize ans il fit un *Traité des Coniques* qui passa pour un si grand effort d'esprit, qu'on disait que depuis Archimède on n'avait rien vu de cette force¹. Les habiles gens étaient d'avis qu'on les imprimât dès lors, parce qu'ils disaient qu'encore que ce fût un ouvrage qui serait toujours admirable, néanmoins, si on l'imprimait dans le temps que celui qui l'avait inventé n'avait encore que seize ans, cette circonstance ajouterait beaucoup à sa beauté : mais comme mon frère n'a jamais eu de passion pour la réputation, il ne fit pas de cas de cela; et ainsi cet ouvrage n'a jamais été imprimé.

Durant tous ces temps-là², il continuait toujours

1. Descartes pourtant méconnut l'originalité de Pascal, ne retenant que l'influence avouée de Desargues (à Mersenne, 1^{er} avril 1640, A. T. III, 47). Pascal n'avait emprunté à Desargues que sa méthode, en poussant bien plus loin les applications.

2. Mme Périer omet de noter la nomination d'Étienne Pascal

d'apprendre le latin et le grec; et outre cela, pendant ou après le repas, mon père l'entretenait tantôt de la logique, tantôt de la physique et des autres parties de la philosophie; et c'est tout ce qu'il en a appris, n'ayant jamais été au collège, ni eu d'autres maîtres pour cela non plus que pour le reste. Mon père prenait un plaisir tel qu'on le peut croire de ces grands progrès que mon frère faisait dans toutes les sciences, mais il ne s'aperçut pas que les grandes et continues applications d'esprit dans un âge si tendre pouvaient beaucoup intéresser sa santé; et en effet, elle commença d'être altérée dès qu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans. Mais comme les incommodités qu'il ressentait alors n'étaient pas encore dans une grande force, elles ne l'empêchèrent pas de continuer toujours dans ses occupations ordinaires; de sorte que ce fut en ce temps-là et à l'âge de dix-huit ans qu'il inventa cette machine d'arithmétique par laquelle on fait non seulement toutes sortes de supputations sans plumes et sans jetons, mais on les fait même sans savoir aucune règle d'arithmétique, et avec une sûreté infailible.

Cet ouvrage a été considéré comme une chose nouvelle dans la nature, d'avoir réduit en machine une science qui réside tout entière dans l'esprit, et d'avoir trouvé le moyen d'en faire toutes les opérations avec une entière certitude, sans avoir besoin du raisonnement. Ce travail le fatigua beaucoup, non pas pour la pensée ni pour le mouvement,

comme intendant pour les tailles de la généralité de Normandie. Compromis en 1638 dans une manifestation contre le chancelier Séguier, il rentra en faveur auprès de Richelieu l'année suivante grâce à l'intervention de la jeune Jacqueline qui avait joué la comédie et récité des vers devant la Cour. Toute la famille s'installa à Rouen au début de 1640. (C'est en 1641 que Gilberte épousa son cousin Florin Périet.)

qu'il trouva sans peine, mais pour faire comprendre aux ouvriers toutes ces choses. De sorte qu'il fut deux ans à la mettre dans la perfection où elle est à présent.

Mais cette fatigue et la délicatesse où se trouvait sa santé depuis quelques années, le jetèrent dans les incommodités qui ne l'ont plus quitté : de sorte qu'il nous disait quelquefois que depuis l'âge de dix-huit ans il n'avait pas passé un jour sans douleur. Ses incommodités néanmoins, n'étant pas toujours dans une égale violence, dès qu'il avait un peu de repos et de relâche, son esprit se portait incontinent à chercher quelque chose de nouveau.

Ce fut dans ce temps-là et à l'âge de vingt-trois ans qu'ayant vu l'expérience de Torricelli, il inventa et exécuta ensuite les autres expériences qu'on a nommées les expériences du vide, qui prouvent si clairement que tous les effets qu'on avait attribués jusque-là à l'horreur du vide sont causés par la pesanteur de l'air. Cette occupation fut la dernière où il appliqua son esprit pour les sciences humaines ; et quoiqu'il ait inventé la roulette après, cela ne contredit point à ce que je dis ; car il la trouva sans y penser, et d'une manière qui fit bien voir qu'il n'y avait pas d'application, comme je dirai dans son lieu¹.

Immédiatement après ces expériences², et lors-

1. Comme on le verra plus loin, l'assertion de Mme Périer doit être rectifiée : d'une part Pascal s'occupera jusqu'en 1653 des questions d'hydrostatique, d'autre part, il se livrera pendant toute l'année 1654 à diverses recherches mathématiques (B.).

2. Le récit de Mme Périer est encore ici inexact, et nous aurons occasion de revenir sur ces faits importants pour l'histoire de la pensée de Pascal. La « première conversion » se place dans les premiers mois de 1646, et ce n'est qu'en octobre de la même année que M. Petit révéla à Pascal l'expérience du vide (B.).

qu'il n'avait pas encore vingt-quatre ans, la Providence ayant fait naître une occasion¹ qui l'obligea à lire des écrits de piété, Dieu l'éclaira de telle sorte par cette lecture, qu'il comprit parfaitement que la religion chrétienne nous oblige à ne vivre que pour Dieu, et à n'avoir point d'autre objet que lui; et cette vérité lui parut si évidente, si nécessaire et si utile, qu'il termina là toutes ses recherches : de sorte que dès ce temps-là il renonça à toutes les autres connaissances pour s'appliquer uniquement à l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire².

Il avait jusqu'alors été préservé, par une protection de Dieu particulière, de tous les vices de la jeunesse; et ce qui est encore plus étrange à un esprit de cette trempe et de ce caractère, il ne s'était jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la religion, ayant toujours borné sa curiosité aux choses naturelles. Il m'a dit plusieurs fois qu'il joignait toujours cette obligation à toutes les autres qu'il avait à mon père, qui, ayant lui-même un très grand respect pour la religion, le lui avait inspiré dès l'enfance, lui donnant pour maxime que tout ce qui est l'objet de la

1. Étienne Pascal s'étant démis une jambe en janvier 1646 fut soigné par deux gentilshommes convertis à l'austérité de Saint-Cyran par le curé de Rouville (d'où leur nom de *Rouvillistes*), et qui demeurèrent chez lui trois mois. « Toute la maison profita du séjour de ces messieurs. Leurs discours édifiants et leur bonne vie que l'on connaissait donnèrent envie à mon père, à mon frère et à ma sœur, de voir les livres qu'on jugeait qui leur avaient servi pour parvenir à cet état. Ce fut donc alors qu'ils commencèrent tous à prendre connaissance des ouvrages de M. Jansenius, de M. de Saint-Cyran, de M. Arnauld et des autres écrits dont ils furent très édifiés », raconte Mme Périer dans la *Vie* de Jacqueline (éd. Brunschvicg *major*, t. I, p. 152).

2. *Saint Luc*, X, 42.

foi ne le saurait être de la raison, et beaucoup moins y être soumis. Ces maximes, qui lui étaient souvent réitérées par mon père, pour qui il avait une très grande estime, et en qui il voyait une grande science accompagnée d'un raisonnement fort net et fort puissant, faisaient une si grande impression sur son esprit, que quelque discours qu'il entendît faire aux libertins, il n'en était nullement ému; et quoiqu'il fût fort jeune il les regardait comme des gens qui étaient dans ce faux principe, que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, et qui ne connaissent pas la nature de la foi; et ainsi cet esprit si grand, si vaste et si rempli de curiosité, qui cherchait avec tant de soin la cause et la raison de tout, était en même temps soumis à toutes les choses de la religion comme un enfant; et cette simplicité a régné en lui toute sa vie : de sorte que, depuis même qu'il se résolut de ne plus faire d'autre étude que celle de la religion, il ne s'est jamais appliqué aux questions curieuses de la théologie, et il a mis toute la force de son esprit à connaître et à pratiquer la perfection de la morale chrétienne, à laquelle il a consacré tous les talents que Dieu lui avait donnés, n'ayant fait autre chose dans tout le reste de sa vie que méditer la loi de Dieu jour et nuit.

Mais, quoiqu'il n'eût pas fait une étude particulière de la scolastique, il n'ignorait pourtant pas les décisions de l'Église contre les hérésies qui ont été inventées par la subtilité de l'esprit; et c'est contre ces sortes de recherches qu'il était le plus animé, et Dieu lui donna dès ce temps-là une occasion de faire paraître le zèle qu'il avait pour la religion.

Il était alors à Rouen, où mon père était employé pour le service du roi, et il y avait aussi en ce même temps un homme qui enseignait une nouvelle philo-

sophie qui attirait tous les curieux¹. Mon frère, ayant été pressé d'y aller par deux jeunes hommes de ses amis, y fut avec eux; mais ils furent bien surpris, dans l'entretien qu'ils eurent avec cet homme, qu'en leur débitant les principes de sa philosophie, il en tirait des conséquences sur des points de foi, contraires aux décisions de l'Église. Il prouvait par ses raisonnements que le corps de Jésus-Christ n'était pas formé du sang de la sainte Vierge, mais d'une autre matière créée exprès, et plusieurs autres choses semblables. Ils voulurent le contredire; mais il demeura ferme dans ce sentiment. De sorte qu'ayant considéré entre eux le danger qu'il y avait de laisser la liberté d'instruire la jeunesse à un homme qui était dans des sentiments erronés, ils résolurent de l'avertir premièrement, et puis de le dénoncer s'il résistait à l'avis qu'on lui donnait. La chose arriva ainsi, car il méprisa cet avis : de sorte qu'ils crurent qu'il était de leur devoir de le dénoncer à M. de Belley², qui faisait pour lors les fonctions épiscopales dans le diocèse de Rouen, par commission de M. l'archevêque. M. de Belley envoya quérir cet homme, et, l'ayant interrogé, il en fut trompé par une confession de foi équivoque qu'il lui écrivit et signa de sa main, faisant d'ailleurs peu de cas d'un avis de cette importance qui lui était donné par trois jeunes hommes.

Cependant, aussitôt qu'ils virent cette confession de foi, ils en connurent le défaut; ce qui les obligea

1. Il s'agit d'un Capucin, Jacques Forton appelé frère Saint-Ange. Cf. V. COUSIN : *Un épisode de la vie de Pascal*, dans *Étude sur Pascal*, p. 343-388.

2. Nous rectifions l'orthographe donnée par Mme Périer, et qui crée une confusion. — Camus, ancien évêque de Belley, était le disciple favori de saint François de Sales (B.).

d'aller trouver à Gaillon M. l'archevêque de Rouen ¹, qui, ayant examiné toutes ces choses, les jugea si importantes, qu'il écrivit une patente à son conseil, et donna un ordre exprès à M. de Belley de faire rétracter exactement cet homme sur tous les points dont il était accusé, et de ne recevoir rien de lui que par la communication de ceux qui l'avaient dénoncé. La chose fut exécutée ainsi; il comparut dans le conseil de M. l'archevêque, et renonça à tous ses sentiments : et on peut dire que ce fut sincèrement; car il n'a jamais témoigné de fiel contre ceux qui lui avaient causé cette affaire : ce qui fait croire qu'il était lui-même trompé par les fausses conclusions qu'il tirait de ses faux principes. Aussi était-il bien certain qu'on n'avait eu en cela aucun dessein de lui nuire, ni d'autres vues que de le détromper par lui-même, et de l'empêcher de séduire les jeunes gens qui n'eussent pas été capables de discerner le vrai d'avec le faux dans des questions si subtiles. Ainsi cette affaire se termina doucement; et mon frère continuant de rechercher de plus en plus les moyens de plaire à Dieu, cet amour de la perfection chrétienne s'enflamma de telle sorte dès l'âge de vingt-quatre ans, qu'il se répandait sur toute la maison. Mon père même, n'ayant pas de honte de se rendre aux enseignements de son fils ², embrassa

1. François de Harlay fut archevêque de Rouen de 1615 à 1651. Son neveu qui fut son successeur à Rouen, François de Champvallon, devint en 1671 archevêque de Paris, et comme tel joua un rôle important dans les persécutions contre Port-Royal (B.).

2. F. Strowski a fait des réserves sur ce point en s'appuyant sur une lettre de Pascal à Mme Périer, disant de son père à propos de la conversion de toute la famille : « Il nous a tous prévenus et comme conçus dans ce dessein » (éd. Brunschvicg, *major*, t. II, p. 247).

pour lors une manière de vie plus exacte et qu'il a toujours perfectionnée dans la pratique continuelle des vertus jusqu'à sa mort, qui a été tout à fait chrétienne. Et ma sœur, qui avait des talents d'esprit tout extraordinaires et qui était dès son enfance dans une réputation où peu de filles parviennent, fut tellement touchée des discours de mon frère, qu'elle se résolut de renoncer à tous les avantages qu'elle avait tant aimés jusqu'alors, et de se consacrer tout entière à Dieu.¹

Comme elle avait beaucoup d'esprit, dès que Dieu lui eut tourné le cœur, elle comprenait comme mon frère toutes les choses qu'il disait de la sainteté de la religion chrétienne; et ne pouvant se souffrir dans l'imperfection où elle se croyait dans le monde elle se fit religieuse dans une maison très austère au Port-Royal des Champs², et y est morte à l'âge de trente-six ans seulement, après avoir passé par les emplois les plus difficiles et s'être consommée ainsi en peu de temps dans un mérite que les autres n'acquièrent qu'après beaucoup d'années.

Mon frère avait pour lors vingt-quatre ans, ses incommodités avaient toujours beaucoup augmenté,

1. C'est à partir d'ici que le texte imprimé en 1684 diffère du manuscrit que nous suivons.

2. C'est seulement en janvier 1652 qu'elle entra comme postulante, après la mort d'Étienne Pascal (24 sept. 1651), qui s'y était opposé. Pascal, dont on possède une lettre d'une piété un peu oratoire sur la mort de son père (lettre du 17 oct. 1651), était déjà engagé dans le monde et, loin de favoriser cette vocation dont il avait encouragé les débuts, il fit des difficultés pour partager leur patrimoine afin de donner à Port-Royal la dot d'usage; au lendemain de la profession de sœur Sainte-Euphémie (5 juin 1653), il n'écrivit aux Périer qu'un mot fort sec. Jacqueline avait deux ans de moins que Blaise et mourut un an avant lui, de douleur d'avoir dû signer le formulaire contre Jansenius.

et elles vinrent jusqu'au point qu'il ne pouvait plus rien avaler de liquide à moins qu'il ne fût chaud, et encore ne le pouvait-il faire que goutte à goutte : mais comme il avait outre cela une douleur de tête comme insupportable, une chaleur d'entrailles et beaucoup d'autres maux, les médecins lui ordonnèrent de se purger de deux jours l'un durant trois mois, de sorte qu'il fallut prendre toutes les médecines en la manière qu'il en était capable, c'est-à-dire les faire chauffer et les avaler goutte à goutte. C'était un véritable supplice, et ceux qui étaient auprès de lui en avaient horreur, seulement à les voir; mais mon frère ne s'en plaignait jamais, il regardait tout cela comme un gain pour lui. Car comme il ne connaissait plus d'autre science que celle de la vertu et qu'il savait qu'elle se perfectionnait dans les infirmités, il faisait avec joie de toutes ses peines le sacrifice de sa pénitence; y remarquant en toutes choses les avantages du christianisme, il disait souvent qu'autrefois ses incommodités le détournaient de ses études, et qu'il en avait de la peine : mais qu'un chrétien trouvait son compte à tout, et aux souffrances encore plus particulièrement; parce qu'on y connaissait Jésus-Christ crucifié qui doit être toute la science du chrétien et l'unique gloire de sa vie.

La continuation de ces remèdes, avec d'autres qu'on lui fit pratiquer, lui apporta quelque soulagement, mais non pas une santé parfaite; de sorte que les médecins crurent que pour se rétablir entièrement il fallait qu'il dût renoncer à toute occupation d'esprit qui eût quelque suite, et qu'il cherchât autant qu'il pourrait les occasions de se divertir à quelque chose qui l'appliquât et qui lui fût agréable; c'est-à-dire en un mot aux conversations ordinaires du monde ¹;

1. C'est un peu avant la mort de son père que Pascal com-

Il commença d'abord, pour entrer dans la pratique de la première maxime, à se passer dès lors, comme il a toujours fait depuis, du service des domestiques autant qu'il le pouvait. Il faisait son lit lui-même, il allait prendre son dîner dans la cuisine, il rapportait sa vaisselle, et enfin ne se servait de son monde que pour les choses qu'il ne pouvait absolument faire lui-même.

Il n'était pas possible qu'il n'usât de ses sens; mais, quand il était obligé par nécessité de leur donner quelque plaisir, il avait une adresse merveilleuse pour en détourner l'esprit afin qu'il n'y prît point de part. Nous ne lui avons jamais oui louer en mangeant les viandes qu'on lui servait; et quand on avait eu soin quelquefois de lui servir quelque chose de plus délicat, si on lui demandait s'il l'avait trouvé bon, il disait simplement : « Il fallait m'en avertir auparavant, car à présent, je ne m'en souviens plus, et je vous avoue que je n'y ai pas pris garde. » Et lorsque quelqu'un, selon l'usage si ordinaire du monde, admirait la bonté de quelque viande, il ne le pouvait souffrir, et appelait cela être sensuel, encore que ce ne fussent que les choses les plus communes : parce que, disait-il, c'était une marque qu'on mangeait pour contenter son goût, ce qui était toujours un mal; ou pour le moins que l'on parlait un langage uniforme à celui des hommes sensuels, et qui n'était pas convenable à un chrétien qui ne doit jamais rien dire qui n'eût même un air de sainteté. Il n'avait point voulu permettre qu'on fît aucune sauce ni aucun ragoût, qu'on lui donnât de l'orange ni du verjus, ni rien de ce qui excitât l'appétit, quoiqu'il aimât naturellement toutes ces choses. Il avait réglé, dans le commencement de sa retraite la quantité de nourriture qu'il fallait pour le besoin de son estomac; et depuis ce temps là, quelque appétit qu'il eût, il ne passait

jamais cette mesure; et quelque dégoût qu'il eût, il fallait qu'il mangeât ce qu'il avait réglé. Lorsqu'on lui demandait la raison pourquoi il faisait cela, il disait que c'était le besoin de l'estomac qu'il fallait satisfaire et non celui de l'appétit.

Mais la mortification de ses sens n'allait pas seulement à se retrancher ainsi de tout ce qui pouvait leur être agréable, soit pour la nourriture, soit pour les remèdes. Il a pris quatre ans de suite des consommés sans en témoigner le moindre dégoût. C'était assez qu'on lui eût ordonné quelque chose, il la prenait sans peine, et lorsque je m'étonnais qu'il n'avait point de répugnance à prendre certaines médecines fort dégoûtantes, il se moquait de moi et me disait qu'il ne pouvait pas comprendre lui-même comment on pouvait témoigner de la répugnance quand on prenait une médecine volontairement, et après qu'on avait été averti qu'elle était mauvaise, qu'il n'y avait que la violence et la surprise qui dussent produire ces effets. Il sera aisé de remarquer dans la suite l'application qu'il avait à renoncer à toutes sortes de plaisir où l'amour-propre peut avoir part.

Il n'a pas eu moins de soin de pratiquer l'autre maxime qu'il s'était proposée, de renoncer à toutes sortes de superfluités, qui est une suite de la première. Il s'était réduit peu à peu à n'avoir plus de tapisseries dans sa chambre, parce qu'il ne croyait pas cela nécessaire; et d'ailleurs, n'y étant pas obligé par aucune bienséance, parce qu'il ne venait plus le voir que des gens à qui il recommandait sans cesse le retranchement, et qui par conséquent n'étaient pas surpris de voir qu'il vivait de la même manière qu'il conseillait aux autres de vivre. Nous avons déjà remarqué qu'il s'était exempté de la superfluité des visites, et il ne voulut même voir personne du tout.

Voilà ¹ comme il a passé cinq ans de sa vie, depuis trente ans jusqu'à trente-cinq, travaillant sans cesse pour Dieu ou pour le prochain, ou pour lui-même, en tâchant de se perfectionner de plus en plus; et on pourrait dire en quelque façon que c'est tout le temps qu'il a vécu : car les quatre années que Dieu lui a données après n'ont été qu'une continuelle langueur. Ce n'était pas proprement une maladie qui fût venue nouvellement, mais un redoublement de ses grandes indispositions où il avait été sujet dès sa jeunesse. Mais il en fut alors attaqué avec tant de violence, qu'enfin il y succomba; et durant tout ce temps là il n'a pu du tout travailler un instant à ce grand ouvrage qu'il avait entrepris pour la religion, ni assister les personnes qui s'adressaient à lui pour avoir des avis, ni de bouche ni par écrit : car ses maux étaient si grands, qu'il ne pouvait les satisfaire, quoi-qu'il en eût un grand désir.

Mais comme on cherche toujours un trésor partout où il est, et que Dieu ne permet pas qu'une lumière qui est allumée pour éclairer soit cachée sous le boisseau, un certain nombre de gens de grande condition et de personnes d'esprit qu'il avait connues auparavant le venaient chercher dans sa retraite et demander ses avis; d'autres, qui avaient des doutes sur des matières de foi, et qui savaient qu'il avait de grandes lumières là-dessus recouraient aussi à lui; et les uns et les autres, dont plusieurs sont vivants, en revenaient toujours fort contents, et témoignent encore aujourd'hui dans toutes les occasions que c'est à ses éclaircissements et à ses conseils qu'ils sont redevables du bien qu'ils connaissent et qu'ils font.

1. Nous insérons ici un paragraphe du texte de 1684 (j. *grand désir*) dont le manuscrit ne contient pas l'équivalent.

Quoiqu'il ne fût engagé dans les conversations que par des raisons toutes de charité, et qu'il veillât beaucoup sur lui-même pour ne rien perdre de ce qu'il tâchait d'acquérir dans sa retraite, il ne laissa pourtant pas d'en avoir de la peine, et d'appréhender que l'amour-propre ne lui fît prendre quelque plaisir à ces conversations, et sa règle était de n'en prendre aucune où ce principe eût la moindre part. D'un autre côté, il ne croyait pas pouvoir refuser à ces personnes le secours dont elles avaient besoin. Voilà donc comme un combat. Mais l'esprit de la mortification, qui est l'esprit même de la charité qui accommode toutes choses, vint au secours, et lui inspira d'avoir une ceinture de fer pleine de pointes et de la mettre à nu sur sa chair toutes les fois qu'on le viendrait avertir que des messieurs le demanderaient. Il le fit, et lorsqu'il s'élevait en lui quelque esprit de vanité, ou qu'il se sentait touché du plaisir de la conversation, il se donnait des coups de coude pour redoubler la violence des piquûres, et se faire ensuite ressouvenir de son devoir. Cette pratique lui parut si utile qu'il en usait aussi pour se précautionner contre l'inapplication où il se vit réduit dans les dernières années de sa vie. Comme il ne pouvait dans cet état ni lire ni écrire, il était contraint de demeurer à rien faire et de s'aller promener, sans pouvoir penser à rien qui eût de la suite. Il appréhendait avec raison que ce manquement d'occupation, qui est la racine de tout mal, ne le détournât de ses vues; et pour se tenir toujours averti, il s'était comme incorporé cet ennemi volontaire qui, en piquant son corps, excitait sans cesse son esprit à se tenir dans la ferveur, et lui donnait ainsi le moyen d'une victoire assurée, mais tout cela était si secret que nous n'en savions rien du tout, et nous ne l'avons appris qu'après sa mort d'une personne de très

grande vertu qu'il aimait et à qui il avait été obligé de le dire par des raisons qui la regardaient elle-même.

Tout le temps que la charité ne lui emportait pas en la manière que nous venons de dire était employé à la prière et à la lecture de l'Écriture Sainte. C'était comme le centre de son cœur, et où il trouvait sa joie, et tout le repos de sa retraite. Il est vrai qu'il avait un don tout particulier pour goûter l'avantage de ces deux occupations si précieuses et si saintes. On pouvait même dire qu'elles n'étaient point différentes en lui; car il méditait l'Écriture en priant. Il disait souvent que l'Écriture Sainte n'était pas une science de l'esprit, mais du cœur, et qu'elle n'était intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit, et que tous les autres n'y trouvaient que de l'obscurité, que le voile qui est sur l'Écriture pour les Juifs y est aussi pour les mauvais chrétiens; et que la charité était non seulement l'objet de l'Écriture, mais qu'elle en était aussi la porte. Il allait plus loin, et disait encore que l'on était bien disposé à entendre les Saintes Écritures quand on se haït soi-même, et qu'on aimait la vie mortifiée de Jésus-Christ. C'était dans ces dispositions qu'il lisait l'Écriture Sainte, et il s'y était si fort appliqué qu'il la savait quasi toute par cœur, en sorte qu'on ne pouvait la lui citer à faux, et il disait positivement: « cela n'est pas de l'Écriture » ou : « cela en est » et marquait précisément l'endroit, et généralement tout ce qui pouvait servir à lui donner une intelligence parfaite de toutes les vérités tant de la foi que de la morale.

Il avait un tour d'esprit si admirable qu'il embellissait tout ce qu'il disait, et quoiqu'il apprît plusieurs choses dans les livres, quand il les avait digérées à sa manière, elles paraissaient tout autres, parce qu'il savait toujours s'énoncer de la manière qu'il

fallait qu'elles le fussent pour entrer dans l'esprit de l'homme.

Il avait naturellement le tour de l'esprit extraordinaire; mais il s'était fait des règles d'éloquence toutes particulières, qui augmentaient encore son talent. Ce n'était point ce qu'on appelle de belles pensées qui n'ont qu'un faux brillant, et qui ne signifient rien; jamais de grands mots; et peu d'expressions métaphoriques, rien d'obscur ni de rude, ni de dominant, ni d'omis, ni de superflu. Mais il concevait l'éloquence comme un moyen de dire les choses d'une manière que tous ceux-là à qui l'on parle les puissent entendre sans peine et avec plaisir, et il concevait que cet art consistait dans de certaines dispositions qui doivent se trouver entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et les pensées et les expressions dont on se sert; mais que les proportions ne s'ajustent proprement ensemble que par le tour qu'on y donne. C'est pourquoi il avait fort étudié le cœur de l'homme et son esprit; il en savait tous les ressorts parfaitement bien. Quand il pensait quelque chose, il se mettait en la place de ceux qui doivent l'entendre; et examinant si toutes les proportions s'y trouvaient, il voyait ensuite quel tour il leur fallait donner, et il n'était pas content qu'il ne vît clairement que l'un était tellement fait pour l'autre, c'est-à-dire ce qu'il avait pensé pour l'esprit de celui qu'il devait voir, que, quand cela viendrait à se joindre par l'application qu'on y aurait, il fût impossible à l'esprit de l'homme de ne s'y pas rendre avec plaisir. Ce qui était petit, il ne le faisait pas grand; et ce qui était grand il ne le faisait point petit. Ce n'était point assez pour lui qu'une chose parût belle; il fallait qu'elle fût propre au sujet, qu'elle n'eût rien de superflu, mais rien aussi qui lui manquât. Enfin

il était tellement maître de son style qu'il disait tout ce qu'il voulait, et son discours avait toujours l'effet qu'il s'était proposé. Et cette manière d'écrire naïve, juste, agréable, forte et naturelle en même temps lui était si propre et si particulière qu'aussitôt qu'on vit paraître les *Lettres au Provincial*, on jugea bien qu'elles étaient de lui, quelque soin qu'il eût pris de le cacher même à ses proches¹.

Ce fut en ce temps-là qu'il plût à Dieu de guérir ma fille d'une fistule lacrymale, dont elle était affligée il y avait trois ans et demi. Cette fistule était d'une si mauvaise qualité, que les plus habiles chirurgiens de Paris la jugèrent incurable. Et enfin Dieu s'était réservé de la guérir par l'attouchement d'une Sainte Épine qui est à Port-Royal; et ce miracle fut attesté par plusieurs chirurgiens et médecins, autorisé par le jugement solennel de l'Église².

Ma fille était filleule de mon frère; mais il fut plus sensiblement touché de ce miracle par la raison que Dieu y était glorifié, et qu'il arrivait dans un temps où la foi dans la plupart du monde était médiocre. La joie qu'il en eut fut si grande qu'il en était tout pénétré; et comme son esprit ne s'occupait jamais de rien sans beaucoup de réflexions, il lui vint à l'occasion de ce miracle particulier plusieurs pensées très importantes sur les miracles en général, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. S'il y a des miracles, il y a donc quelque chose au-dessus de ce que nous appelons la nature; la conséquence est de

1. Cependant Tallemant des Réaux dit : « Je n'aurais jamais soupçonné que les *Provinciales* fussent de Pascal, car les mathématiques et les lettres ne vont guère ensemble. »

2. On possède plusieurs relations du miracle, qui eut lieu le 24 mars 1656 et fut reconnu solennellement par les vicaires généraux de l'archevêché de Paris le 22 octobre.

bon sens, il n'y a qu'à s'assurer de la certitude et la vérité des miracles. Or, il y a des règles pour cela, qui sont encore dans le bon sens, et ces règles se trouvent justes pour les miracles qui sont dans l'Ancien Testament. Ces miracles sont donc vrais. Il y a donc quelque chose au-dessus de la nature.

Mais ces miracles ont encore des marques que leur principe est Dieu; et ceux du Nouveau Testament en particulier, que celui qui les opérait était le Messie que les hommes devaient attendre. Donc, comme les miracles tant de l'Ancien que du Nouveau Testament prouvent qu'il y a un Dieu, ceux du Nouveau en particulier prouvent que Jésus-Christ était le véritable Messie.

Il démêlait tout cela avec une lumière admirable, et quand nous l'entendions parler, et qu'il développait toutes les circonstances de l'Ancien et du Nouveau Testament où étaient rapportés ces miracles, ils nous paraissaient clairs. On ne pouvait nier la vérité de ces miracles, ni les conséquences qu'il en tirait pour la preuve de Dieu et du Messie, sans choquer les principes les plus communs, sur lesquels on assure toutes les choses qui passent pour indubitables. On a recueilli quelque chose de ses pensées là-dessus, mais c'est peu, et je croirais être obligée de m'étendre davantage pour y donner plus de jour, selon tout ce que nous lui en avons ouï dire, si un de ses amis ne nous en avait donné une dissertation, sur les œuvres de Moïse, où tout cela est admirablement bien démêlé et d'une manière qui ne serait pas indigne de mon frère¹.

Je vous renvoie donc à cet ouvrage, et j'ajoute

1. *Discours sur les preuves des livres de Moïse*, par M. DE LA CHAISE, publié en 1672, avec le *Discours sur les Pensées de Pascal*, sous le nom de du Bois de la Cour.

seulement ce qu'il est important de rapporter ici que toutes les différentes réflexions que mon frère fit sur les miracles lui donnèrent beaucoup de nouvelles lumières sur la religion. Comme toutes les vérités sont tirées les unes des autres, c'était assez qu'il fût appliqué à une, les autres lui venaient comme à la foule, et se démêlaient à son esprit d'une manière qui l'enlevait lui-même, à ce qu'il nous a dit souvent. Et ce fut à cette occasion qu'il se sentit tellement animé contre les athées, que, voyant dans les lumières que Dieu lui avait données de quoi les convaincre et les confondre sans ressource, il s'appliqua à cet ouvrage, dont les parties qu'on a ramassées nous font avoir tant de regrets qu'il n'ait pas pu les rassembler lui-même, et, avec tout ce qu'il y aurait pu ajouter encore, en faire un composé d'une beauté achevée. Il en était assurément très capable; mais Dieu, qui lui avait donné tout l'esprit nécessaire pour un si grand dessein ne lui donna pas assez de santé pour le mettre ainsi dans sa perfection.

Il prétendait faire voir que la religion chrétienne avait autant de marques de certitude que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables. Il ne se servait point pour cela de preuves métaphysiques : ce n'est pas qu'il crût qu'elles fussent méprisables quand elles étaient trop éloignées du raisonnement ordinaire des hommes; que tout le monde n'en était pas capable, et qu'à ceux qui l'étaient elles ne servaient qu'un moment, car une heure après ils ne savaient qu'en dire et ils craignaient d'être trompés. Il disait aussi que ces sortes de preuves ne nous peuvent conduire qu'à une connaissance spéculative de Dieu; et que connaître Dieu de cette sorte, était ne le connaître pas. Il ne devait pas non plus se servir des raisonnements ordinaires que l'on prend des ouvrages de la nature; il les res-

pectait pourtant, parce qu'ils étaient consacrés par l'Écriture Sainte et conformes à la raison, mais il croyait qu'ils n'étaient pas assez proportionnés à l'esprit et à la disposition du cœur de ceux qu'il avait dessein de convaincre. Il avait remarqué par expérience que, bien loin qu'on les emportât par ces moyen, rien n'était plus capable au contraire de le rebuter et de leur ôter l'espérance de trouver la vérité, que de prétendre les convaincre ainsi seulement par ces sortes de raisonnements contre lesquels ils se sont si souvent roidis, que l'endurcissement de leur cœur les a rendus sourds à cette voix de la nature; et qu'enfin ils étaient dans un aveuglement dont ils ne pouvaient sortir que par Jésus-Christ, hors duquel toute communication avec Dieu nous est ôtée, parce qu'il est écrit : que personne ne connaît le Père que le Fils et celui à qui il plaît au Fils de le révéler.¹

La Divinité des chrétiens ne consiste pas seulement en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments; c'est la part des païens. Elle ne consiste pas en un Dieu qui exerce sa Providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années; c'est la part des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham et de Jacob, le Dieu des chrétiens est un Dieu d'amour et de consolation; c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qui le possèdent. C'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie; qui s'unit au fond de leur âme; qui les remplit d'humilité, de foi, de confiance et d'amour; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même. Le Dieu des chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien; que tout son repos est en lui, qu'elle n'aura de joie qu'à

1. MATTH. XI, 27. Cf. *Pensée* 242

l'aimer; et qui lui fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent, et l'empêchent de l'aimer de toutes ses forces. L'amour-propre et la concupiscence qui l'arrêtent lui sont insupportables et Dieu lui fait sentir qu'elle a ce fond d'amour-propre et que lui seul l'en peut guérir.

Voilà ce que c'est que connaître Dieu en chrétiens. Mais pour le connaître en cette manière, il faut connaître en même temps sa misère et son indignité et le besoin qu'on a d'un Médiateur pour s'approcher de Dieu et pour s'unir à lui. Il ne faut point séparer ces connaissances, parce qu'étant séparées, elles sont non seulement inutiles, mais nuisibles. La connaissance de Dieu sans celle de notre misère fait l'orgueil; celle de notre misère sans celle de Jésus-Christ fait notre désespoir; mais la connaissance de Jésus-Christ nous exempte de l'orgueil et du désespoir; parce que nous y trouvons Dieu, seul consolateur de notre misère, et la voie unique de la réparer.

Nous pouvons connaître Dieu sans connaître notre misère, ou notre misère sans connaître Dieu; ou même Dieu et notre misère, sans connaître le moyen de nous délivrer des misères qui nous accablent. Mais nous ne pouvons connaître Jésus-Christ, sans connaître tout ensemble et Dieu et notre misère; parce qu'il n'est pas simplement Dieu, mais un Dieu réparateur de nos misères.

Ainsi tous ceux qui cherchent Dieu sans Jésus-Christ ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou qui leur soit véritablement utile; car ou ils n'arrivent pas jusqu'à connaître qu'il y a un Dieu, ou s'ils y arrivent, c'est inutilement pour eux, parce qu'il se forme un moyen de communiquer sans Médiateur avec ce Dieu qu'ils ont connu sans Médiateur; de sorte qu'ils tombent dans l'athéisme et le déisme, qui sont les deux

choses que la religion abhorre presque également.

Il faut donc tendre uniquement à connaître Jésus-Christ, puisque c'est par lui seul que nous pouvons prétendre de connaître Dieu d'une manière qui nous soit utile. C'est lui qui est le vrai Dieu des hommes, des misérables et des pécheurs. Il est le centre de tout et l'objet de tout; et qui ne le connaît point ne connaît rien dans l'ordre de la nature du monde, ni dans soi-même; car, non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ.

Sans Jésus-Christ, il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère; avec Jésus-Christ, l'homme est exempt de vice et de misère. En lui est tout notre bonheur, notre vertu, notre vie, notre lumière, notre espérance; et hors de lui, il n'y a que vices, que misères, que désespoir, et nous ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans la nôtre.

Ces paroles sont de lui-même mot pour mot, et j'ai cru les devoir rapporter ici parce qu'elles nous font voir admirablement bien quel était l'esprit de son ouvrage, et que la manière dont il voulait s'y prendre était sans doute la plus capable de faire impression sur le cœur des hommes.

Un des principaux points de l'éloquence qu'il s'était fait était non seulement de ne rien dire que l'on n'entendît pas, mais aussi de dire des choses où il se trouvât que ceux à qui nous parlions fussent intéressés, parce qu'il était assuré que pour lors l'amour-propre même ne manquerait jamais de nous y faire faire réflexion, et de plus la part que nous pouvons prendre aux choses étant de deux sortes (car ou elles nous affligent, ou elles nous consolent) il croyait qu'il ne fallait jamais affliger qu'on ne consolât; et que bien ménager tout, cela était le secret de l'éloquence. Ainsi, dans les preuves qu'il devait

donner de Dieu et de la religion chrétienne, il ne voulait rien dire qui ne fût à la portée de tous ceux pour lesquels elles étaient destinées, et où l'homme ne se trouvât intéressé de prendre part, ou en sentant en lui-même toutes les choses qu'on lui faisait remarquer, soit bonnes ou mauvaises, ou en voyant clairement qu'il ne pouvait prendre un meilleur parti ni plus raisonnable, que de croire qu'il y a un Dieu dont nous pouvons jouir, et un Médiateur qui, étant venu pour nous en mériter la grâce, commence à nous rendre heureux, dès cette vie, par les vertus qu'il nous inspire, beaucoup plus qu'on ne le saurait être par tout ce que le monde nous promet, et nous donne assurance que nous le serons parfaitement dans le ciel, si nous le méritons par les voies qu'il nous a présentées et dont il nous a donné lui-même l'exemple.

Mais, quoiqu'il fût persuadé que tout ce qu'il avait ainsi à dire sur la religion aurait été très clair et très convaincant, il ne croyait pourtant pas qu'il le dût être à ceux qui étaient dans l'indifférence, et qui, ne trouvant pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadassent, négligeaient d'en chercher ailleurs, et surtout dans l'Eglise où elles éclatent avec plus d'abondance. Car il établissait ces deux vérités comme certaines : que Dieu a mis des marques sensibles, particulièrement dans l'Eglise, pour se faire connaître à ceux qui le cherchent sincèrement, et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte, qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur.

C'est pourquoi, quand il avait à conférer avec quelques athées, il ne commençait jamais par la dispute, ni par établir les principes qu'il avait à dire : mais il voulait connaître auparavant s'ils cherchaient la vérité de tout leur cœur ; et il agissait suivant cela avec eux. ou pour les aider à trouver la

lumière qu'ils n'avaient pas, s'ils la cherchaient sincèrement, où pour les disposer à la chercher et à en faire leur plus sérieuse occupation, avant que de les instruire, s'ils voulaient que son instruction leur fût utile.

Ce furent ses infirmités qui l'empêchèrent de travailler davantage à son dessein. Il avait environ trente-quatre ans quand il commença de s'y appliquer. Il employa un an entier à s'y préparer en la manière que ses autres occupations lui permettaient, qui était de recueillir les différentes pensées qui lui venaient là-dessus; et à la fin de l'année, c'est-à-dire la trente-cinquième qui était la cinquième de sa retraite, il retomba dans ses incommodités d'une manière si accablante qu'il ne put plus rien faire les quatre années qu'il vécut encore, si l'on peut appeler vivre la langueur si pitoyable dans laquelle il les passa.

On ne peut penser à cet ouvrage sans une affliction très sensible de voir que la plus belle chose et la plus utile peut-être dans le siècle où nous sommes n'ait pas été achevée. Je n'oserais dire que nous n'en étions pas dignes. Quoi qu'il en soit, Dieu a voulu faire voir, par l'échantillon, pour ainsi dire, de quoi mon frère était capable par la grandeur de l'esprit et des talents qu'il lui avait donnés; et si cet ouvrage pouvait être accompli par un autre, je croirais que Dieu voudrait qu'un si grand bien ne pût être obtenu que par beaucoup de prières nouvelles.

Ce renouvellement des maux de mon frère commença par le mal de dents qui lui ôta absolument le sommeil. Mais quel moyen à un esprit comme le sien d'être éveillé et ne penser à rien? C'est pourquoi dans les insomnies mêmes, qui sont d'ailleurs si fréquentes et si fatigantes, il lui vint une nuit dans l'esprit quelques pensées sur la roulette, la première

fut suivie d'une seconde, et la seconde d'une troisième, et enfin d'une multitude de pensées qui se succédèrent les unes aux autres; elles lui découvrirent comme malgré lui la démonstration de la roulette dont il fut lui-même surpris. Mais, comme il y avait longtemps qu'il avait renoncé à toutes ces choses, il ne pensa pas seulement à rien écrire; néanmoins en ayant parlé à une personne à qui il devait toute sorte de déférence, et par respect à son mérite, et par reconnaissance de l'affection dont il en était honoré, cette personne ¹ forma sur cette invention un dessein qui ne regardait que la gloire de Dieu, et engagea mon frère à écrire tout ce qui lui était venu dans l'esprit, et à le faire imprimer.

Il est incroyable avec quelle précipitation il a mis cela sur le papier. Car il ne faisait qu'écrire tant que sa main pouvait aller, et il eut fait en très peu de jours; il n'en tirait point de copie; mais il donnait les feuilles à mesure qu'il les faisait. On imprimait aussi une autre chose de lui qu'il donnait de même à mesure qu'il la composait, et ainsi il fournissait aux imprimeurs deux différentes choses. Ce n'était pas trop pour son esprit; mais son corps ne put résister, car ce fut ce dernier accablement qui acheva de miner entièrement sa santé et qui le réduisit dans cet état si affligeant que nous avons dit de ne pouvoir avaler.

Mais si ses infirmités le rendirent incapable de servir les autres, elles ne furent pas inutiles pour lui-même; car il les souffrait avec tant de patience qu'il y a sujet de croire, et de se consoler par cette pensée, que Dieu a voulu par là le rendre tel qu'il

1. Le texte de 1684 précise « qui est autant considérable par sa piété que par les éminentes qualités de son esprit et par la grandeur de sa naissance; » et le *Mémoire* de Marguerite Périer nomme M. de Roannez.

voulait pour paraître devant lui. En effet il ne pensa plus qu'à cela, et ayant toujours devant les yeux les deux maximes qu'il s'était proposées de renoncer à tous les plaisirs et à toutes les superfluités, il les pratiqua encore avec plus de ferveur, comme s'il eût été pressé par le poids de la charité qui sentait qu'il s'approchait du centre où il devait jouir du repos éternel.

Mais on ne peut mieux connaître les dispositions particulières dans lesquelles il souffrait toutes ses nouvelles incommodités des quatre dernières années de sa vie, que par cette prière admirable que nous avons apprise de lui et qu'il fit en ce temps là pour demander à Dieu le bon usage des maladies. Car on ne peut douter qu'il avait dans le cœur toutes ces choses, puisqu'elles étaient dans son esprit, et qu'il ne les a écrites ainsi que parce qu'il les a pratiquées. Nous pouvons même assurer que nous en avons été témoins, et que si personne n'a jamais mieux écrit sur le bon usage des maladies, personne ne l'a jamais mieux pratiqué avec plus d'édification de tous ceux qui le voyaient.

Il avait quelques années auparavant écrit une lettre sur la mort de mon père en laquelle on voit qu'il comprenait qu'un chrétien doit regarder cette vie comme un sacrifice et que les accidents différents qui nous surviennent ne doivent faire impression sur nous qu'à proportion qu'ils interrompent ou accomplissent ce sacrifice. C'est pourquoi l'état mourant où il fut réduit pendant les dernières années de sa vie était un moyen pour l'accomplissement de son sacrifice qui se devait faire par la mort; il regardait cet état de langueur avec joie, et nous voyions tous les jours qu'il en bénissait Dieu de toute l'étendue de sa reconnaissance. Quand il nous parlait de la mort, qu'il croyait être plus proche qu'elle ne fut en

effet dans la suite, il nous parlait toujours en même temps de Jésus-Christ, et il nous disait que la mort est horrible sans Jésus-Christ, mais qu'en Jésus-Christ elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle, et qu'à la vérité si nous étions innocents, l'horreur de la mort serait raisonnable parce qu'il est contre l'ordre de la nature que l'innocent soit puni, qu'il serait juste de la haïr pour lors, quand elle pourrait séparer une âme sainte d'un corps saint, mais qu'il était juste de l'aimer, parce qu'elle séparait une âme sainte d'un corps impur — qu'il aurait été juste de la haïr si elle rompait la paix avec l'âme et le corps, mais non pas à cette heure qu'elle en calme la dissension irréconciliable, qu'elle ôte au corps la liberté malheureuse de pécher, qu'elle met l'âme dans la nécessité bienheureuse de ne pouvoir que louer Dieu et être avec lui dans une union éternelle — qu'il ne fallait pourtant pas condamner l'amour que la nature nous a donné pour la vie puisque nous l'avons reçue de Dieu même, qu'il fallait l'employer pour la même vie pour laquelle Dieu nous l'avait donnée qui est une vie innocente et bienheureuse et non pas à un objet contraire — que Jésus-Christ avait aimé sa vie parce qu'elle était innocente, qu'il avait appréhendé la mort, parce qu'elle arrivait en lui à un corps agréable à Dieu, mais que, n'en étant pas de même de notre vie, qui est une vie de péché, nous devons nous porter à haïr une vie qui était contraire à celle de Jésus-Christ, à aimer et à ne pas craindre une mort qui, en finissant en nous une vie ainsi de péché et pleine de misère, nous met dans la liberté d'aller avec Jésus-Christ voir Dieu face à face, et l'adorer, bénir et aimer éternellement sans réserve.

C'était sur ces mêmes principes qu'il avait tant d'amour pour la pénitence; car il disait qu'il fallait punir un corps pécheur, et le punir sans réserve par

une pénitence continuelle, parce que sans cela il était rebelle à l'esprit et contredisant tous les sentiments de salut; mais comme nous n'avons pas ce courage de nous punir nous-mêmes, nous devons nous estimer bien obligés à Dieu, quand il lui plaisait de le faire, c'est pourquoi il le bénissait sans cesse des souffrances qu'il lui avait envoyées, qu'il regardait comme un feu qui brûlait petit à petit ses péchés par un sacrifice quotidien et se préparer ainsi en attendant qu'il plût à Dieu de lui envoyer la mort qui consommât le parfait sacrifice.

Il avait toujours eu un si grand amour pour la pauvreté qu'elle lui était continuellement présente; de sorte que, dès qu'il voulait entreprendre quelque chose, ou que quelqu'un lui demandait conseil, la première pensée qui lui montait du cœur à l'esprit, était de voir si la pauvreté pouvait y être pratiquée; mais l'amour de cette vertu s'augmenta si fort à la fin de sa vie que je ne pouvais le satisfaire davantage que de l'en entretenir, et d'écouter ce qu'il était toujours prêt de nous en dire.

Il n'a jamais refusé l'aumône à personne, quoiqu'il eût peu de bien, et que la dépense qu'il était obligé de faire à cause de ses infirmités, excédât son revenu. Il ne la fit jamais que de son nécessaire. Mais lorsqu'on voulait le lui représenter, particulièrement lorsqu'il faisait quelque aumône considérable, il en avait de la peine, et nous disait : « J'ai remarqué une chose, que quelque pauvre que l'on soit on laisse toujours quelque chose en mourant. » Il a été quelquefois si avant qu'il a été réduit de s'obliger pour vivre, et de prendre de l'argent à rente, pour avoir donné aux pauvres tout ce qu'il avait, et ne voulant pas après cela recourir à ses amis, parce qu'il avait pour maxime de ne se trouver jamais importuné des besoins de personne, mais d'appré-

hender toujours d'importuner les autres des siens.

Dès que l'affaire des carrosses fut établie¹, il me dit qu'il voulait demander mille livres par avance pour sa part pour envoyer aux pauvres de Blois, et des environs qui étaient pour lors dans une très grande nécessité; et comme je lui disais que l'affaire n'était pas encore assurée, il me répondit qu'il ne voyait pas un grand inconvénient à cela, parce que, si ceux avec qui il traitait perdaient, il le leur donnerait de son bien, et qu'il n'avait garde d'attendre à une autre année, parce que les besoins étaient trop pressants. Néanmoins comme les choses ne se font pas du jour au lendemain, les pauvres de Blois furent secourus d'ailleurs, et mon frère n'y eut que la part de sa bonne volonté, qui nous fait voir la vérité de ce qu'il nous avait dit tant de fois, qu'il ne souhaitait avoir du bien que pour en assister les pauvres; puisqu'en même temps qu'il pensait qu'il pourrait en avoir, il commençait à le distribuer par avance, et avant même qu'il en fût assuré.

Il ne faut pas s'étonner si celui qui connaissait si bien Jésus-Christ aima tant les pauvres, et que le disciple donnât jusqu'à son nécessaire, puisqu'il avait dans le cœur l'exemple de son maître qui s'était donné lui-même. Mais la maxime qu'il s'était proposée de renoncer à toute sorte de superfluités était en lui un grand fondement de l'amour qu'il avait pour la pauvreté. Une des choses sur quoi il s'examinait le plus dans la vue de cette maxime était sur cet excès général de vouloir exceller en tout, et qui nous portait en particulier dans l'usage des choses

1. Il s'agit des *carrosses à cinq sols*, transports en commun organisés par Pascal (en société avec le duc de Roannez) en 1662. Mme Périer raconte le succès de cette initiative dans une lettre à Arnauld de Pomponne du 21 mars.

du monde, à en vouloir toujours avoir des meilleures, des plus belles, et des plus commodes. C'est pourquoi il ne pouvait souffrir qu'on voulût se servir des meilleurs ouvriers; mais il nous disait qu'il fallait toujours chercher les plus pauvres et les plus gens du bien, et renoncer à cette excellence qui n'est jamais nécessaire, et blâmait fort aussi qu'on cherchât avec tant de soin d'avoir toutes ses commodités comme d'avoir toutes choses près de soi, une chambre où rien ne manquât, et autres choses de cette sorte que l'on fait sans scrupules; parce que, se réglant sur le fondement de l'esprit de pauvreté qui doit être dans tous les chrétiens, il croyait que tout ce qui était opposé, quand même il serait autorisé par l'usage de la bienséance du monde, était toujours un excès à cause que nous y avons renoncé dans le baptême. Il s'écriait quelquefois : « Si j'avais le cœur aussi pauvre que l'esprit, je serais bien heureux ; car je suis merveilleusement persuadé de l'esprit de pauvreté et que la pratique de cette vertu est un grand moyen pour faire son salut. »

Tous ces discours nous faisaient rentrer en nous-mêmes, et quelquefois aussi, ils nous portaient à chercher des règlements généraux qui pourvussent à toutes les nécessités; et nous lui en faisons la proposition, mais il ne trouvait pas cela bien, et il disait que nous n'étions pas appelés au général mais au particulier; et qu'il croyait que la manière de servir les pauvres la plus agréable à Dieu était de servir les pauvres pauvrement, c'est-à-dire selon son pouvoir, sans se remplir de ces grands desseins qui tiennent de cette excellence dont il blâmait la recherche en toutes choses; aussi bien que l'esprit et la pratique. Ce n'est pas qu'il trouvât mauvais l'établissement des hospices généraux; mais il disait que ces grandes entreprises étaient réservées à de certaines

personnes que Dieu y destinait, et qu'il conduisait quasi visiblement; mais que ce n'était pas la vocation commune de tout le monde, comme l'assistance particulière et journalière des pauvres.

Il eût bien voulu que je me fusse consacrée à leur rendre un service ordinaire que je m'imposasse comme punition de ma vie. Il m'y exhortait avec grand soin, et à y porter mes enfants. Et quand je lui disais que je craignais que cela ne me détournât du soin de ma famille, il me disait que ce n'était que faute de bonne volonté, et que, comme il y a divers degrés dans l'exercice de cette vertu, on peut bien trouver du temps pour la pratiquer et ne point nuire à ses occupations domestiques, que la charité elle-même en donne l'esprit, et qu'il n'y a qu'à la suivre; il disait qu'il ne fallait point de marque particulière pour savoir si l'on y était appelé, que c'était la vocation générale de tous les chrétiens, puisque c'était sur cela que Jésus-Christ jugerait le monde; que c'était assez que les besoins fussent connus pour nous employer à y satisfaire selon tous les moyens qui sont en notre pouvoir, et que lorsque l'on voyait dans l'Évangile que la seule omission de ce devoir était la cause de la damnation éternelle, cette pensée seule était capable de nous porter à nous dépouiller de tout, et à nous donner cent fois, si nous avions de la foi. Il disait encore que la fréquentation des pauvres était extrêmement utile, parce que, voyant continuellement la misère dont ils sont accablés, et que souvent même ils manquent des choses les plus nécessaires, il faudrait être bien dur pour ne pas se priver volontairement des commodités utiles et des ajustements superflus.

Voilà une partie des instructions qu'il nous donnait pour nous porter à l'amour de la pauvreté, qui tenait une si grande place dans son cœur. Sa pureté

n'était pas moindre; car il avait un si grand respect pour cette vertu, qu'il était continuellement en garde pour empêcher qu'elle ne fût blessée le moins du monde soit dans lui, soit dans les autres. Il n'est pas croyable combien il était exact sur ce point. J'en étais même embarrassée dans les commencements; car il trouvait à dire presque à tous les discours qu'on faisait dans le monde, et que l'on croyait les plus innocents. Si je disais, par exemple, par occasion, que j'avais vu une belle femme, il m'en reprenait, et me disait qu'il ne fallait jamais tenir ce discours devant des laquais et de jeunes gens, parce que je ne savais pas quelle pensée cela pouvait exciter en eux. Je n'oserais dire qu'il ne pouvait même souffrir les caresses que je recevais de mes enfants; il prétendait que cela ne pouvait que leur nuire, qu'on leur pouvait témoigner de la tendresse en mille autres manières. J'eus plus de peine à me rendre à ce dernier avis; mais je trouvai dans la suite qu'il avait autant de raison sur cela que sur tout le reste, et je connus par expérience que je faisais bien de m'y soumettre.

Tout cela se passait dans le domestique; mais environ trois mois avant sa mort Dieu voulut lui donner une occasion de faire paraître au dehors le zèle qu'il lui avait donné pour la pureté. Car, comme il revenait un jour de Saint-Sulpice où il avait entendu la Sainte Messe, il vint à lui une fille âgée d'environ quinze ans, qui lui demanda l'aumône. Incontinent, il pensa au danger où elle était exposée; ayant su d'elle qu'elle était de la campagne, que son père était mort, que ce jour-là même sa pauvre mère avait été portée à l'Hôtel-Dieu, en sorte que cette pauvre fille demeurait seule et ne savait que devenir, il crut que Dieu la lui avait envoyée, et à l'heure même il la mena au séminaire, où il la confia aux

soins d'un bon prêtre à qui il donna de l'argent, et le pria de lui chercher quelque condition où elle fût en sûreté. Et pour le soulager dans ce soin, il lui dit qu'il lui enverrait dès le lendemain une femme qui achèterait des habits à cette fille, et tout ce qui serait nécessaire pour la mettre en condition. En effet, il lui envoya une femme qui travailla si bien avec ce bon prêtre, que peu de temps après ils la mirent dans une honnête condition. Cet ecclésiastique ne savait pas le nom de mon frère, et ne pensait pas d'abord à le demander, parce qu'il était occupé du soin de cette fille; mais, comme elle fut placée, il fit réflexion sur cette action qu'il trouva si belle qu'il voulut savoir le nom de celui qui l'avait faite, il s'en informa de cette femme, mais elle lui dit qu'on lui avait enjoint de le lui cacher : « Obtenez-en, disait-il, la permission. Je vous en supplie; je vous promets que je n'en parlerai jamais de toute sa vie; mais si Dieu permettait qu'il mourût avant moi, j'aurais une grande consolation à publier cette action : car je la trouve si belle, et si digne d'être sue que je ne saurais souffrir qu'elle demeure dans l'oubli. » Mais il n'obtint rien, et ainsi il vit que cette personne qui voulait être cachée n'était pas moins modeste que charitable, et que si elle avait du zèle pour conserver la pureté dans les autres, elle n'en avait pas moins de conserver l'humilité en elle-même.

Il avait une extrême tendresse pour ses amis et pour ceux qu'il croyait être à Dieu; et l'on peut dire que si jamais personne n'a été plus digne d'être aimée, personne n'a jamais mieux su aimer, et ne l'a jamais mieux pratiqué que lui. Mais sa tendresse n'était pas seulement un effet de son tempérament; car quoique son cœur fût toujours prêt à s'attendrir sur les besoins de ses amis, il ne s'attendrissait

pourtant jamais que selon les règles du christianisme que la raison et la foi lui mettaient devant les yeux. C'est pourquoi sa tendresse n'allait point jusqu'à l'attachement, et elle était aussi exempte de tout amusement.

Il ne pouvait plus aimer personne qu'il aimait ma sœur, et il avait raison; il la voyait souvent, il lui parlait de toutes choses sans réserve, il recevait d'elle satisfaction sur toutes choses sans exception; car il y avait une si grande correspondance entre leurs sentiments qu'ils convenaient de tout; et assurément leur cœur n'était qu'un cœur, et ils se trouvaient l'un dans l'autre des consolations qui ne se peuvent comprendre que par ceux qui ont goûté quelque chose de ce même bonheur et qui savent ce que c'est qu'aimer et être aimé ainsi avec confiance et sans rien craindre qui divise, et où tout satisfasse.

Cependant, à la mort de ma sœur qui précéda la sienne de dix mois, quand il en reçut la nouvelle, il ne dit autre chose sinon : « Dieu nous fasse la grâce de mourir ainsi chrétiennement. » Et dans la suite il ne nous parlait que des grâces que Dieu avait faites à ma sœur durant sa vie et des circonstances et du temps de sa mort; et puis élevant son cœur au ciel, où il la croyait bienheureuse, il nous disait avec quelque transport : « Bienheureux ceux qui meurent, et qui meurent ainsi au Seigneur. » Et lorsqu'il m'en voyait affligée (car il est vrai que je ressentis fort cette perte) il en avait de la peine, et me disait que cela n'était pas bien, et qu'il ne fallait pas avoir ces sentiments-là pour la mort des justes; mais que nous devions au contraire louer Dieu de ce qu'il l'avait récompensée si tôt des petits services qu'elle lui avait rendus.

C'est ainsi qu'il faisait voir qu'il aimait sans attache, et nous en avions eu encore une preuve dans

la mort de mon père, pour lequel il avait sans doute tous les sentiments que doit avoir un fils reconnaissant pour un père bien affectionné; car nous voyons dans la lettre qu'il écrivait sur le sujet de sa mort, que si la nature fut touchée, la raison prit bientôt le dessus; et que, considérant cet événement dans les lumières de la foi, son âme en fut attendrie, non pas pour pleurer mon père qu'il avait perdu pour la terre, mais pour le regarder en Jésus-Christ en qui il l'avait gagné pour le ciel.

Il distinguait deux sortes de tendresse, l'une sensible, l'autre raisonnable, avouant que la première était de peu d'utilité dans l'usage du monde, il disait pourtant que le mérite n'y avait point de part et que les honnêtes gens ne doivent estimer que la tendresse raisonnable qu'il faisait ainsi consister à prendre part à tout ce qui arrive à nos amis en toutes les manières que la raison veut que nous y prenions part, aux dépens de notre bien, de notre commodité, de notre liberté, et même de notre vie, si c'est un sujet qui le mérite; et qu'il le mérite toujours, s'il s'agit de le servir pour Dieu qui doit être l'unique fin de la tendresse des chrétiens.

« Un cœur est dur, disait-il, quand il connaît les intérêts du prochain, et qu'il résiste à l'obligation qui le presse d'y prendre part; et au contraire un cœur est tendre quand tous les intérêts du prochain entrent en lui facilement, pour ainsi dire, par tous les sentiments que la raison veut que l'on ait les uns pour les autres en semblables rencontres; qui se réjouit quand il faut se réjouir; qui s'afflige quand il faut s'affliger. » Mais il ajoutait que la tendresse ne peut être parfaite que lorsque la raison est éclairée de la foi et qu'elle nous fait agir par les règles de la charité. C'est pourquoi il ne mettait pas beaucoup de différence entre la tendresse et la charité, non plus

qu'entre la charité et l'amitié; il concevait seulement que comme l'amitié suppose une liaison plus étroite, et cette liaison une application plus particulière, elle fait que l'on résiste moins aux besoins de ses amis, parce qu'ils sont plus tôt connus et que nous en sommes plus facilement persuadés.

Voilà comment il concevait la tendresse, et c'est ce qu'elle faisait en lui sans attachement ni amusement, parce que la charité ne pouvant avoir d'autre fin que Dieu, elle ne pouvait s'attacher qu'à lui, ni s'arrêter non plus à rien qui amuse; parce qu'elle sait qu'il n'y a point de temps à perdre et que Dieu qui voit et qui juge tout nous fera rendre compte de tout ce qui sera dans notre vie, qui ne sera pas un nouveau pas pour avancer dans la voie uniquement permise qui est celle de la perfection.

Mais non seulement il n'avait pas d'attache pour les autres; il ne voulait pas non plus que les autres en eussent pour lui. Je ne parle point de ces attachements criminels et dangereux : car cela est grossier, et tout le monde le voit bien; mais je parle des amitiés les plus innocentes, et dont l'amusement fait la douceur ordinaire de la société humaine : c'était une des choses sur lesquelles il s'observait le plus régulièrement, afin de n'y point donner lieu, et d'en empêcher le cours dès qu'il en voyait quelque apparence. Et comme j'étais fort éloignée de cette perfection, et que je croyais que je ne pouvais avoir trop de soin d'un frère comme lui qui faisait le bonheur de la famille, je ne manquais à rien de toutes les applications qu'il fallait pour le servir et lui témoigner en tout ce que je pensais mon amitié. Enfin je reconnais que j'y étais attachée, et que je me faisais un mérite de m'acquitter de tous les soins que je regardais comme un devoir; mais il n'en jugeait pas de même, et comme il ne faisait pas,

ce me semblait, assez de sa part extérieurement pour répondre à mes sentiments, je n'étais point contente, et allais de temps en temps à ma sœur lui ouvrir mon cœur, et peu s'en fallait que je n'en fisse des plaintes. Ma sœur me remettait le mieux qu'elle pouvait, en me rappelant les occasions où j'avais eu besoin de mon frère et où il s'était appliqué avec tant de soin et d'une manière si affectionnée que je ne devais avoir nul lieu de douter qu'il ne m'aimât beaucoup. Mais le mystère de cette conduite de réserve à mon égard ne m'a été parfaitement expliqué que le jour de sa mort, qu'une personne des plus considérables pour la grandeur de son esprit et de sa piété¹, avec qui il avait eu de grandes communications sur la pratique de la vertu, me dit qu'il lui avait fait toujours comprendre, comme une maxime fondamentale de sa piété, de ne souffrir jamais qu'on l'aimât avec attachement et que c'était une faute sur laquelle on ne s'examinait pas assez, qui avait de grandes suites, et qui était d'autant plus à craindre qu'elle nous paraît souvent moins dangereuse.

Nous eûmes encore après sa mort une preuve que ce principe était bien avant dans son cœur, car afin qu'il lui fût toujours présent, il l'avait mis de sa main sur un petit papier séparé que nous avons trouvé sur lui, et que nous avons reconnu qu'il lisait souvent. Voici ce qu'il portait : « Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperai ceux à qui j'en ferai naître le désir ; car je ne suis la fin de personne, et je n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas

1. Il s'agit probablement de Domat qui a copié dans le manuscrit le billet suivant (*Pensée* 471) en notant : « Mme Périer a l'original de ce billet. »

prêt de mourir ? Ainsi l'objet de leur attachement mourra donc. Comme je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, et qu'en cela on me fît plaisir ; de même, suis-je coupable si je me fais aimer, et si j'attire des gens à moi ; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à s'attacher à Dieu ou à le chercher. »

C'est ainsi qu'il s'instruisait lui-même, et qu'il pratiquait si bien ses instructions, c'est ainsi que j'avais été trompée en jugeant comme je faisais de sa manière d'agir à mon égard, et que j'attribuais à un défaut d'amitié ce qui était en lui une perfection de sa charité.

Mais, s'il ne voulait point que les créatures qui sont aujourd'hui, et qui ne seront peut-être pas demain, et qui d'ailleurs sont si peu capables de se rendre heureuses, s'attachassent ainsi les unes aux autres, nous voyons que c'était afin qu'elles s'attachassent uniquement à Dieu ; et en effet c'est là l'ordre, et on n'en peut juger autrement quand on y fait une attention sérieuse, et que l'on veut suivre la véritable lumière. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que celui qui était si éclairé et qui avait le cœur si bien ordonné, se fût proposé ces règles si justes, et qu'il les pratiquât si régulièrement.

Ce n'était pas seulement à l'égard de ce premier principe qui est le fondement de la morale chrétienne ; mais il avait un si grand zèle pour l'ordre de Dieu dans toutes les autres choses qui en sont les suites, qu'il ne pouvait souffrir qu'elle fut violée en quoi que ce soit ; c'est ce qui le rendait si ardent pour le service du roi, qu'il résistait à tout le monde dans le temps des troubles de Paris, et toujours depuis il appelait des prétextes toutes les raisons qu'on donnait pour autoriser la rébellion ; et il disait qu'en État établi en République comme Venise,

c'était un grand mal de contribuer à y mettre un roi et opprimer la liberté des peuples à qui Dieu l'a donnée; mais que, dans un État où la puissance royale est établie, on ne pouvait violer le respect qu'on lui devait sans une espèce de sacrilège, parce que la puissance que Dieu y a attachée étant non seulement une image, mais une participation de la puissance de Dieu, on ne pouvait s'y opposer sans s'opposer manifestement à l'ordre de Dieu; et de plus que la guerre civile, qui en est une suite, étant le plus grand mal que l'on puisse commettre contre la charité du prochain, on ne pouvait assez exagérer la grandeur de cette faute; que les premiers chrétiens ne nous avaient pas appris la révolte, mais la patience, quand les princes ne s'acquittaient pas bien de leur devoir. Il disait ordinairement qu'il avait un aussi grand éloignement de ce péché que pour assassiner le monde, ou pour voler sur les grands chemins; et qu'enfin il n'y avait rien qui fût plus contraire à son naturel, et sur quoi il fût moins tenté; ce qui le porta à refuser des avantages considérables pour ne point prendre part à ces désordres.

Ce sont là les sentiments qu'il avait pour le service du roi : aussi était-il irréconciliable avec tous ceux qui s'y opposaient. Et ce qui fait voir que ce n'était pas par tempérament ou par attachement à son sens, c'est qu'il avait une douceur admirable pour ceux qui l'offensaient en particulier; en sorte qu'il n'a jamais fait de différence de ceux-là aux autres, et il oubliait si absolument ce qui ne regardait que sa personne, qu'on avait peine à l'en faire souvenir, il fallait pour cela circonscier les choses. Et comme on l'admirait quelquefois là-dessus, il disait : « Ne vous en étonnez pas; ce n'est pas par vertu, c'est par oubli réel; je ne m'en souviens plus du tout. » Et cependant il avait une mémoire si

excellente, qu'il disait souvent qu'il n'avait jamais rien oublié des choses qu'il avait voulu retenir. Mais c'était dans la vérité que les offenses qui ne regardaient que sa personne ne faisaient aucune impression sur une grande âme comme la sienne qui ne pouvait plus être touchée des choses qu'autant qu'elles avaient rapport à l'ordre éminent de la charité, tout le reste étant comme hors de lui, et ne le regardant pas.

Il est vrai que je n'ai jamais vu une âme plus naturellement supérieure que la sienne à tous les mouvements humains de la corruption naturelle; et ce n'était pas seulement à l'égard des injures qu'il était ainsi comme insensible; mais il l'était aussi à l'égard de ce qui blesse tous les autres hommes, et qui fait leur plus grande passion. Il avait assurément, l'âme grande mais sans ambition, ne désirant ni d'être grand ni d'être puissant, ni honoré dans le monde, et regardant même tout cela comme ayant plus de misère que de bonheur. Il ne souhaitait du bien que pour en faire part aux autres, et son plaisir était dans la raison, dans l'ordre, dans la justice, et enfin dans tout ce qui était capable de nourrir l'âme, et peu dans les choses sensibles.

Il n'était pas sans défauts; mais l'on avait une liberté tout entière de l'en avertir, et il se rendait aux avis de ses amis avec une soumission très grande quand ils étaient justes, et quand ils ne l'étaient pas, il les recevait toujours avec douceur. L'extrême vivacité de son esprit le rendait si impatient quelquefois qu'on avait peine à le satisfaire; mais dès aussitôt qu'on l'avertissait, ou qu'il s'apercevait lui-même qu'il avait fâché quelqu'un par cette impatience de son esprit, il réparait incontinent sa faute par des traitements si honnêtes qu'il n'a jamais perdu l'amitié de personne par là.

L'amour-propre des autres n'était pas incommode par le sien, et on aurait dit même qu'il n'en avait point, ne parlant jamais de lui, ni de rien par rapport à lui; et on sait qu'il voulait qu'un honnête homme évitât de se nommer, et même de se servir des mots de *je* ou de *moi*; ce qu'il avait coutume de dire sur ce sujet est que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, et que la civilité humaine le cache et le supprime; il concevait cela comme une règle, et c'est justement ce qu'il pratiquait.

Il n'était pas non plus incommode à personne sur leurs défauts, mais quand il était engagé de parler des choses, il en parlait toujours sans dissimulation; et comme il ne savait ce que c'était que de plaire par flatterie, il était incapable aussi de ne pas dire la vérité lorsqu'il était obligé de le faire. Ceux qui ne le connaissaient pas étaient surpris d'abord quand ils l'entendaient parler dans les conversations, parce qu'il semblait toujours qu'il y tenait le dessus, avec quelque sorte de domination; mais c'était le même principe de la vivacité de son esprit qui en était la cause, et on n'était pas longtemps avec lui, qu'on ne vît bientôt qu'en cela même il y avait quelque chose d'aimable, et qu'on ne fût à la fin aussi content de sa manière de parler, que l'on l'était des choses qu'il disait.

Au reste il avait en horreur toute sorte de mensonge, et les moindres tromperies lui étaient insupportables; en sorte que, comme le caractère de son esprit était d'être pénétrant et juste, et celui de son cœur d'être droit et sans amusement, celui de ses actions et de sa conduite était la sincérité et la fidélité.

Nous avons trouvé un billet de lui où il s'était peint lui-même sans doute afin qu'ayant continuellement devant les yeux la voie par où Dieu le conduisait,

il ne pût jamais s'en détourner. Voici ce que porte ce billet¹ : « J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde. Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font, mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas le bien ni le mal de la part des hommes. J'essaie d'être toujours sincère, véritable et fidèle à tous les hommes, et j'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement; et quoique je sois fort à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui les doit juger, et à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments; et j'en bénis tous les jours mon Rédempteur qui les a mis en moi et qui, d'un homme plein de faiblesse, de misère, de concupiscence, d'ambition, d'orgueil a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce à laquelle toute la gloire est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur. »

On pourrait sans doute ajouter beaucoup de choses à ce portrait, si on voulait l'achever dans sa dernière perfection; mais, laissant aux autres, plus capables que moi, d'y mettre les derniers traits qui n'appartiennent qu'aux maîtres, j'ajouterai seulement que cet homme si grand en toutes choses, était simple comme un enfant pour ce qui regarde la piété. Ceux qui le voyaient d'ordinaire en étaient surpris. Non seulement il n'y avait ni façon ni hypocrisie dans sa manière d'agir; mais comme il savait s'élever dans la pénétration des plus hautes vertus, il savait s'abaisser dans la pratique des plus communes qui édifient la piété. Toutes choses étaient grandes dans son cœur quand elles servaient à honorer Dieu, il

1. *Pensée* 550.

les pratiquait comme un enfant. Son principal divertissement, surtout dans les dernières années de sa vie, où il ne pouvait travailler, était d'aller visiter les églises, où il y avait des reliques exposées, ou quelque solennité; et il était fourni exprès d'un almanach spirituel qui l'instruisait des lieux où se trouvaient toutes les dévotions; mais cela si dévotement et si simplement, que ceux qui le voyaient en étaient surpris; et entre autres, une personne très vertueuse et très éclairée s'en explique par cette belle parole : Que la grâce de Dieu se fait connaître dans les grands esprits par les petites choses, et dans les esprits communs par les grandes.

Il avait un amour sensible pour l'Office (c'est-à-dire les prières du Bréviaire) et s'assujettissait à le dire autant qu'il le pouvait; mais surtout les petites heures qui sont composées du Psaume cent dix-huitième, dans lequel se trouvait tant de choses admirables qu'il sentait toujours une nouvelle joie à le réciter. Quand il s'entretenait avec ses amis de la beauté de ce Psaume, il en était transporté, et enlevait comme de lui-même tous ceux à qui il en parlait. Quand on lui envoyait tous les mois un billet, comme on fait en plusieurs endroits, il le lisait, et le recevait avec beaucoup de respect, ne manquant pas tous les jours de lire la sentence. Il en était ainsi de toutes les choses qui avaient rapport à la piété, et qui pouvaient l'édifier.

Monsieur le curé de Saint-Étienne¹, qui l'a vu dans sa maladie, admirait aussi cette même simplicité, et il disait à toute heure : « C'est un enfant, il

1. Le texte de 1684 note : « C'était le P. Beurrier, depuis abbé de Sainte-Geneviève. » Ce fut lui qui, forçant le sens des paroles de Pascal qui regrettait l'âpreté des polémiques, fit courir le bruit qu'il avait désavoué le jansénisme.

est humble et soumis comme un enfant.» Et la veille de sa mort, un ecclésiastique, qui était un homme de grande science et d'une très grande vertu, l'étant venu voir, et ayant demeuré une heure avec lui, il en sortit si édifié qu'il me dit : « Allez, consolez-vous, si Dieu l'appelle, vous avez bien sujet de le louer des grâces qu'il lui a faites. Il meurt dans la simplicité d'un enfant. C'est une chose incomparable dans un esprit comme le sien; je voudrais de tout mon cœur être en sa place, je ne vois rien de plus beau. »

Sa dernière maladie commença par un dégoût étrange qui lui prit deux mois avant sa mort. Il avait chez lui un bonhomme et toute sa famille et son ménage qui n'était point destiné pour lui rendre aucun service; mais qu'il gardait comme un dépôt de la Providence de Dieu dont il avait grand soin. Un des enfants de ce bonhomme tomba malade de la petite vérole, et il y avait deux malades dans la maison de mon frère, savoir lui et cet enfant. Il était nécessaire que je fusse auprès de mon frère, et comme il y avait danger que je ne prisse le mauvais air de la petite vérole et que je ne le donnasse à mes enfants, on délibéra de faire sortir cet enfant, mais la charité de mon frère en décida bien autrement; car elle lui fit prendre la résolution de sortir lui-même de la maison, et de venir dans la mienne. Il était déjà fort malade; mais il disait qu'il y avait moins de danger pour lui que pour cet enfant à être transporté; et ainsi il fallait que ce fût lui et non pas cet enfant; et en effet, il se fit transporter chez nous.

Cette action de charité avait été précédée par le pardon d'une offense dans une partie très sensible par une personne qui lui avait de grandes obligations. Mon frère s'en acquitta à son ordinaire non

seulement sans le moindre ressentiment, mais avec une douceur accompagnée de toutes les honnêtetés qui sont nécessaires pour gagner une personne. Et ce fut sans doute par une Providence de Dieu particulière que dans ces derniers temps où il était si prêt de paraître devant Dieu, il eut occasion de pratiquer ces deux œuvres de miséricorde, qui sont des marques de la prédestination dans l'Évangile, afin que, quand il viendrait à mourir, il eût incontinent dans ces deux actions de charité le témoignage que Dieu lui pardonnerait ses fautes, et lui donnerait le royaume qu'il lui avait préparé, parce qu'il lui faisait la grâce de pardonner les fautes des autres, et de les assister dans le besoin avec tant de facilité.

Mais nous allons voir que Dieu l'a préparé à une mort d'un vrai prédestiné par d'autres actions encore, qui ne sont pas d'une moindre consolation. Trois jours après qu'il fût chez nous, il fut attaqué d'une colique très violente, qui lui ôtait absolument le sommeil; mais comme il avait beaucoup de force d'esprit, et un grand courage, il ne laissait pas de se lever tous les jours et de prendre lui-même ses remèdes sans vouloir souffrir qu'on lui rendît le moindre service. Les médecins qui le voyaient trouvaient son mal considérable : mais, comme il n'avait pas la fièvre, ils ne crurent pourtant pas qu'il y eût danger. Mais mon frère, qui ne voulait rien hasarder, dès le quatrième jour de la colique, et avant même que d'être arrêté au lit, envoya quérir M. le curé de Saint-Étienne, et se confessa; mais ne communia pas encore si tôt. Cependant M. le curé le venant voir de temps en temps, selon sa vigilance ordinaire, mon frère ne perdit aucune des occasions de se confesser encore de nouveau; mais il ne nous en disait rien : de peur de nous effrayer. Il fut quelquefois un peu moins mal : il profita de ce temps-là pour faire son testa-

ment¹ où les pauvres ne furent pas oubliés, et il se fit violence de ne pas leur donner davantage. Il me dit que si M. Périer eût été à Paris, et qu'il y eût consenti, il aurait disposé de tout son bien en faveur des pauvres.

Enfin, il n'avait rien dans le cœur et l'esprit que les pauvres et il me disait quelquefois : « D'où vient que je n'ai encore jamais rien fait pour les pauvres, quoique j'aie toujours eu un si grand amour pour eux ? » Et comme je lui répondais : « C'est que vous n'avez jamais assez de bien. — Je devais donc leur donner mon temps, me disait-il, et ma peine; c'est à quoi j'ai manqué. Et si les médecins disent vrai, et que Dieu permette que je relève de cette maladie, je suis résolu de n'avoir d'autre occupation ni d'autre emploi le reste de mes jours que le service des pauvres. » Ce sont les sentiments dans lesquels Dieu le prit.

Sa patience n'était pas moindre que sa charité; et ceux qui étaient auprès de lui en étaient si édifiés qu'ils disaient tous qu'ils n'avaient jamais rien vu de pareil. Quand on lui disait quelquefois qu'on le plaignait, il répondait que pour lui il n'avait point de peine de l'état où il se trouvait, qu'il appréhendait même de guérir, et quand on lui en demandait la raison, il disait : « C'est que je connais le danger de la santé, et les avantages de la maladie. » Et comme nous ne pouvions nous empêcher de le plaindre au plus fort de ses douleurs : « Ne me plaignez point, disait-il, la maladie est l'état naturel des chrétiens, parce qu'on est par là comme on devrait toujours

1. Le 3 août 1662. Pascal « désire son corps mort être enterré en ladite église Saint-Étienne-du-Mont » où il repose encore aujourd'hui et laisse divers legs à des serviteurs et aux hôpitaux généraux de Paris et de Clermont.

être, c'est-à-dire dans la souffrance, dans les maux, dans la privation de tous les biens et des plaisirs des sens, exempt de toutes les passions, sans ambition, sans avarice, et dans l'attente continuelle de la mort. N'est-ce pas ainsi que les chrétiens doivent passer leur vie ? Et n'est-ce pas un grand bonheur quand on est par nécessité dans un état où on est obligé d'être ». Et en effet on voyait qu'il aimait cet état, ce que peu de personnes seraient capables de faire ; car on n'a autre chose à faire que de s'y soumettre humblement et paisiblement. C'est pourquoi il ne nous demandait autre chose que de prier Dieu qu'il lui fît cette grâce. Il est vrai qu'après l'avoir entendu, on ne pouvait plus lui rien dire et on se sentait au contraire animé du même esprit que lui, de vouloir souffrir et de concevoir que c'était l'état dans lequel devraient être toujours les chrétiens.

Il souhaitait ardemment de communier ; mais les médecins s'y opposaient toujours parce qu'ils ne le croyaient pas assez malade pour recevoir la communion en viatique, et ils ne trouvaient pas à propos qu'on la fît venir la nuit pour le trouver à jeun, sans une plus grande nécessité. Cependant la colique continuant toujours, ils lui ordonnèrent des eaux, et elles le soulagèrent pendant quelques jours ; mais au sixième de ces eaux, il sentit un grand étourdissement avec une grande douleur de tête. Encore que les médecins ne s'étonnassent pas de cet accident, et qu'ils dissent que ce n'était que la vapeur des eaux, il ne laissa pas de se confesser, et demanda avec des instances incroyables qu'on le fît communier, et qu'au nom de Dieu on trouvât moyen de remédier à tous ces inconvénients qu'on lui avait allégués ; et il pressa tant, qu'une personne qui se trouva présente lui dit que cela n'était pas bien, qu'il devait se rendre au sentiment de ses amis, qu'il n'avait

presque plus de fièvre, et qu'il jugeât lui-même s'il était juste de faire apporter le Saint-Sacrement à la maison, puisqu'il était mieux; et s'il n'était pas plus à propos d'attendre à communier à l'église où il y avait espérance qu'il serait bientôt en état d'y aller. Il répondit : « On ne sent pas mon mal, on y sera trompé; ma douleur de tête a quelque chose de fort extraordinaire. » Néanmoins voyant une si grande opposition à son désir il n'osa plus en parler. Mais il me dit : « Puisqu'on ne me veut pas m'accorder cette grâce, je voudrais y suppléer par quelque bonne œuvre, et ne pouvant pas communier dans le Chef, je voudrais bien communier dans les membres et pour cela j'ai pensé d'avoir céans un pauvre malade à qui on rende les mêmes services comme à moi. Car j'ai de la peine et de la confusion d'être si bien assisté, pendant qu'une infinité de pauvres, qui sont plus mal que moi, manquent des choses nécessaires. Qu'on prenne une garde exprès, et qu'enfin il n'y ait aucune différence de lui à moi. Cela diminuera la peine que j'ai de ne manquer de rien, et que je ne puis plus supporter, à moins que l'on ne me donne la consolation de savoir qu'il y a ici un pauvre aussi bien traité que moi; qu'on aille, je vous prie, en demander un à monsieur le curé. »

J'envoyai à monsieur le curé à l'heure même, qui me manda qu'il n'y en avait point qui fût en état d'être transporté; mais qu'il lui donnerait, aussitôt qu'il serait guéri, un moyen d'exercer la charité, en le chargeant d'un vieil homme dont il prendrait soin le reste de ses jours; car monsieur le curé ne doutait point qu'il ne dût guérir.

Comme il vit qu'il ne pouvait avoir un pauvre dans sa maison avec lui il me pria que l'on le portât aux Incurables, parce qu'il avait un grand désir de mourir en la compagnie des pauvres. Je lui dis que

les médecins ne trouveraient pas à propos de le transporter en l'état où il était. Cette réponse l'affligea sensiblement, et il me fit promettre du moins que s'il avait un peu de relâche, je lui donnerais cette satisfaction.

Mais je ne fus pas dans cette peine; car sa douleur de tête augmenta si considérablement que dans le fort de la douleur il me pria de faire une consultation; mais entrant en même temps en scrupule, et me dit : « Je crains, me dit-il, qu'il n'y ait trop de recherche dans cette demande. » Je ne laissai pourtant pas de la faire. Les médecins lui ordonnèrent de boire du petit lait, assurant toujours qu'il n'y avait nul danger, et que ce n'était que la migraine mêlée avec la vapeur des eaux. Néanmoins, quoi qu'ils pussent dire, il ne les crut jamais. Il me pria d'avoir un ecclésiastique pour passer la nuit avec lui; et moi-même je le trouvai si mal, que je donnai ordre, sans rien dire, de préparer des cierges et tout ce qu'il fallait pour le faire communier le lendemain au matin.

Ces apprêts ne furent pas inutiles; mais ils servirent plus tôt que nous n'avions pensé : car environ minuit, il lui prit une convulsion si violente, que, quand elle fût passée, nous crûmes qu'il était mort. Et nous avions cet extrême déplaisir, avec tous les autres, de le voir mourir sans communier, après avoir demandé si souvent cette grâce, et avec tant d'insistance. Mais Dieu, qui voulait récompenser un désir si fervent et si juste, suspendit comme par miracle cette convulsion, et lui rendit le jugement entier, comme dans sa parfaite santé; en sorte que, monsieur le curé, entrant dans sa chambre avec Notre Seigneur, et lui ayant crié : « Voici Celui que vous avez tant désiré », ces paroles achevèrent de l'éveiller et monsieur le curé approcha pour lui

donner la communion, il fit un effort, et se leva seul à moitié pour le recevoir avec plus de respect; et monsieur le curé l'ayant interrogé, selon la coutume, sur les principaux mystères de la foi il répondit dévotement à tout : « Oui, Monsieur, je crois tout cela, et de tout mon cœur. » Et ensuite il reçut le saint viatique et l'extrême onction avec des sentiments si tendres, qu'il en versait des larmes. Il répondit à tout, remercia même à la fin monsieur le curé, et lorsqu'il le bénit avec le Saint-Sacrement, il dit : « Que Dieu ne m'abandonne jamais ! » qui furent comme ses dernières paroles. Car après avoir fait son action de grâces, un moment après les convulsions le reprirent, qui ne le quittèrent plus, et ne lui laissèrent plus un instant de liberté d'esprit : elles durèrent jusqu'à sa mort, qui fut vingt-quatre heures après; savoir le dix-neuvième d'août mil six cent soixante deux à une heure du matin, âgé de trente-neuf ans et deux mois.

OPUSCULES

Discours sur les Passions de l'Amour.

L'homme est né pour penser¹; aussi n'est-il pas un moment sans le faire; mais les pensées pures, qui le rendraient heureux s'il pouvait toujours les soutenir, le fatiguent et l'abattent². C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder; il lui faut du remuement et de l'action³, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions, dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes.

Les passions qui sont le plus convenables à l'homme, et qui en renferment beaucoup d'autres, sont l'amour et l'ambition : elles n'ont guère de liaison ensemble, cependant on les allie assez souvent; mais elles s'affaiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent.

Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est capable que d'une grande passion; c'est pourquoi,

1. Cf. *Pensée* 146 et la section VI (surtout nos 346-348, 365).

2. Lanson a noté que c'est la fatigue des travaux intellectuels qui avait obligé Pascal à se divertir dans le monde.

3. Cf. *Pensée* 139. A la place de « les hommes aiment tant le bruit et le remuement », les éditeurs de 1670 avaient corrigé : « et le tumulte du monde ».

quand l'amour et l'ambition se rencontrent ensemble, elles ne sont grandes que de la moitié de ce qu'elles seraient s'il n'y avait que l'une ou l'autre. L'âge ne détermine point, ni le commencement, ni la fin de ces deux passions; elles naissent dès les premières années, et elles subsistent bien souvent jusqu'au tombeau. Néanmoins, comme elles demandent beaucoup de feu, les jeunes gens y sont plus propres, et il semble qu'elles se ralentissent avec les années; cela est pourtant fort rare.

La vie de l'homme est misérablement courte. On la compte depuis la première entrée au monde; pour moi je ne voudrais la compter que depuis la naissance de la raison, et depuis que l'on commence à être ébranlé par la raison, ce qui n'arrive pas ordinairement avant vingt ans¹. Devant ce terme l'on est enfant; et un enfant n'est pas un homme.

Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition²! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. Tant que l'on a du feu, l'on est aimable; mais ce feu s'éteint, il se perd : alors, que la place est belle et grande pour l'ambition! La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits, mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir; ils sont machines³ partout.

1. Busnelli a noté que cette remarque ne convenait pas à un enfant prodige comme Pascal.

2. Cf. *Prière pour le bon usage des maladies*, § IX : « J'ai dit : Heureux ceux qui jouissent d'une fortune avantageuse, d'une réputation glorieuse... ». La Rochefoucauld a écrit : « On passe souvent de l'amour à l'ambition, mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour ». (*Max.* 490).

3. Cf. *Pensées* 246, 247, 248 inédites jusqu'au XIX^e siècle. (La thèse cartésienne de la machine *corporelle* est légèrement différente.)

C'est pourquoi, l'amour et l'ambition commençant et finissant la vie, on est dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable.

A mesure que l'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes¹, parce que les passions n'étant que des sentiments et des pensées, qui appartiennent purement à l'esprit, quoiqu'elles soient occasionnées par le corps, il est visible qu'elles ne sont plus que l'esprit même, et qu'ainsi elles remplissent toute sa capacité². Je ne parle que des passions de feu, car pour les autres, elles se mêlent souvent ensemble, et causent une confusion très incommode; mais ce n'est jamais dans ceux qui ont de l'esprit.

Dans une grande âme tout est grand.

L'on demande s'il faut aimer³ ! Cela ne se doit pas demander : on le doit sentir. L'on ne délibère point là-dessus, l'on y est porté, et l'on a le plaisir de se tromper quand on consulte⁴.

La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion; c'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur, et il voit distinctement ce qu'il aime.

Il y a deux sortes d'esprits, l'un géométrique,

1. Cf. *Pensée* 408 pour le fond et 7 pour la forme [sauf l'on, qui n'est devenu classique qu'à partir de La Bruyère (Busnelli). Mais Lanson a montré combien la structure de cette même phrase sent la 1^{re} moitié du XVII^e s.].

2. On a évoqué à ce sujet le physicien encore imbu des expériences sur le vide. Mais Boudhors y voit un thème cher à Malebranche et note le mot *occasionnées* que Pascal n'emploie jamais.

3. Ceci révèle bien une discussion proposée dans un salon.

4. Cf. *Pensées* 274 et 283.

et l'autre que l'on peut appeler de finesse¹. Le premier a des vues lentes, dures et inflexibles; mais le dernier a une souplesse de pensée qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime. Des yeux il va jusques au cœur, et par le mouvement du dehors il connaît ce qui se passe au dedans. Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble que l'amour donne de plaisir ! Car l'on possède à la fois la force et la flexibilité de l'esprit, qui est très nécessaire pour l'éloquence de deux personnes.

Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs, qui se développe à mesure que l'esprit se perfectionne, et qui nous porte à aimer ce qui nous paraît beau sans que l'on nous ait jamais dit ce que c'est. Qui doute après cela si nous sommes au monde pour autre chose que pour aimer ? En effet, l'on a beau se cacher à soi-même, l'on aime toujours. Dans les choses même où il semble que l'on ait séparé l'amour, il s'y trouve secrètement et en cachette, et il n'est pas possible que l'homme puisse vivre un moment sans cela.

L'homme n'aime pas à demeurer avec soi; cependant il aime : il faut donc qu'il cherche ailleurs de quoi aimer². Il ne le peut trouver que dans la beauté;

1. Cf. *Pensées* 1-4. La distinction se retrouve chez Méré, mais non le terme *esprit de finesse*. Du fait que l'auteur use ici d'une précaution oratoire, Lanson conclut que le *Discours* est antérieur à la *Pensée*.

2. Cf. *Pensées* 139 et 464. Pour cette dernière l'édition de 1670 corrigeait : « chercher notre bonheur *dans* nous » (Lanson). Par contre le texte de la *Pensée* sur le divertissement portait en 1670 : « Ce lui est une peine insupportable d'être obligé de vivre *avec* soi et de penser à soi », au lieu de : « on ne peut demeurer *chez* soi avec plaisir », dans le manuscrit (Néri).

mais comme il est lui-même la plus belle créature que Dieu ait jamais formée, il faut qu'il trouve dans soi-même le modèle de cette beauté qu'il cherche au dehors. Chacun peut en remarquer en soi-même les premiers rayons; et selon que l'on s'aperçoit que ce qui est au dehors y convient ou s'en éloigne, on se forme les idées de beau ou de laid sur toutes choses¹. Cependant, quoique l'homme cherche de quoi remplir le grand vide qu'il a fait en sortant de soi-même, néanmoins il ne peut pas se satisfaire par toutes sortes d'objets. Il a le cœur trop vaste; il faut au moins que ce soit quelque chose qui lui ressemble, et qui en approche le plus près. C'est pourquoi la beauté qui peut contenter l'homme consiste non seulement dans la convenance, mais aussi dans la ressemblance : elle la restreint et elle l'enferme dans la différence du sexe.

La nature a si bien imprimé cette vérité dans nos âmes, que nous trouvons cela tout disposé; il ne faut point d'art ni d'étude; il semble même que nous ayons une place à remplir dans nos cœurs et qui se remplit effectivement. Mais on le sent mieux qu'on ne le peut dire². Il n'y a que ceux qui savent brouiller et mépriser leurs idées qui ne le voient pas.

Quoique cette idée générale de la beauté soit gravée dans le fond de nos âmes avec des caractères ineffaçables, elle ne laisse pas que de recevoir de très grandes différences dans l'application particulière; mais c'est seulement pour la manière d'envisager ce qui plaît. Car l'on ne souhaite pas nûment une beauté,

1. Cf. *Pensée* 32.

2. Cf. *Pensées* 1 (on les sent plutôt qu'on ne les voit... L'esprit... le fait naturellement et sans art) et 3.

mais l'on y désire mille circonstances qui dépendent de la disposition où l'on se trouve; et c'est en ce sens que l'on peut dire que chacun a l'original de sa beauté, dont il cherche la copie dans le grand monde¹. Néanmoins les femmes déterminent souvent cet original. Comme elles ont un empire absolu sur l'esprit des hommes, elles y dépeignent ou les parties des beautés qu'elles ont, ou celles qu'elles estiment, et elles ajoutent par ce moyen ce qui leur plaît à cette beauté radicale. C'est pourquoi il y a un siècle pour les blondes, un autre pour les brunes, et le partage qu'il y a entre les femmes sur l'estime des unes ou des autres fait aussi le partage entre les hommes dans un même temps sur les unes et sur les autres. La mode même et les pays règlent souvent ce que l'on appelle beauté². C'est une chose étrange que la coutume se mêle si fort de nos passions³. Cela n'empêche pas que chacun n'ait son idée de beauté sur laquelle il juge des autres, et à laquelle il les rapporte; c'est sur ce principe qu'un amant trouve sa maîtresse plus belle, et qu'il la propose comme exemple.

La beauté est partagée en mille différentes manières. Le sujet le plus propre pour la soutenir, c'est une femme. Quand elle a de l'esprit, elle l'anime et la relève merveilleusement. Si une femme veut plaire, et qu'elle possède tous les avantages de la beauté, ou du moins une partie, elle y réussira; et même si les hommes y prenaient tant soit peu garde, quoi-qu'elle n'y tâchât point, elle s'en ferait aimer. Il y a une place d'attente dans leur cœur, elle s'y logerait.

1. Le macrocosme opposé à l'homme, microcosme.

2. Cf. *Pensée* 309.

3. Cf. *Pensées* 89 sq.

L'homme est né pour le plaisir¹ : il le sent, il n'en faut point d'autre preuve. Il suit donc sa raison en se donnant au plaisir. Mais bien souvent il sent la passion dans son cœur sans savoir par où elle a commencé.

Un plaisir vrai ou faux peut remplir également l'esprit. Car qu'importe que ce plaisir soit faux, pourvu que l'on soit persuadé qu'il est vrai !

A force de parler d'amour, l'on devient amoureux². Il n'y a rien si aisé, c'est la passion la plus naturelle à l'homme.

L'amour n'a point d'âge; il est toujours naissant. Les poètes nous l'ont dit; c'est pour cela qu'ils nous le représentent comme un enfant. Mais sans leur rien demander, nous le sentons.

L'amour donne de l'esprit, et il se soutient par l'esprit. Il faut de l'adresse pour aimer. L'on épuise tous les jours les manières de plaire; cependant il faut plaire, et l'on plaît.

Nous avons une source d'amour-propre qui nous représente à nous-mêmes comme pouvant remplir plusieurs places au dehors; c'est ce qui est cause que nous sommes [bien] aises d'être aimés³. Comme

1. Cf. *Pensées* 169 et 425 qui remplacent le plaisir par le bonheur. Tandis que le *Discours* conclut qu'on *suit* ainsi sa raison, les *Pensées* notent qu'on *croit* la suivre : « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment » (n° 274).

2. Cf. ci-dessous, p. 73 : « L'on ne peut presque faire semblant d'aimer... » et *Pensée* 233 : « C'est en faisant tout comme s'ils croyaient... » (phrase retranchée de l'édition de 1670).

3. Cf. *Pensée* 147.

on le souhaite avec ardeur, on le remarque bien vite et on le reconnaît dans les yeux de la personne qui aime. Car les yeux sont les interprètes du cœur; mais il n'y a que celui qui y a intérêt qui entend leur langage.

L'homme seul est quelque chose d'imparfait; il faut qu'il trouve un second pour être heureux. Il le cherche le plus souvent dans l'égalité de la condition, à cause que la liberté et que l'occasion de se manifester s'y rencontrent plus aisément. Néanmoins l'on ira quelquefois bien au-dessus, et l'on sent le feu s'agrandir, quoique l'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé.

Quand on aime une dame sans égalité de condition, l'ambition peut accompagner le commencement de l'amour; mais en peu de temps il devient le maître. C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon; il veut être seul; il faut que toutes les passions ploient et lui obéissent.

Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale : le cœur de l'homme est grand, les petites choses flottent dans sa capacité; il n'y a que les grandes qui s'y arrêtent et qui y demeurent.

L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle¹. C'est en cela que consiste la force des preuves de ce que je dis.

Quand un homme est délicat en quelque endroit

1. Cf. *Pensées* 10, 14 et *Art de persuader*, p. 114-116 (inédit j. en 1728).

de son esprit, il l'est en amour. Car comme il doit être ébranlé par quelque objet qui est hors de lui, s'il y a quelque chose qui répugne à ses idées, il s'en aperçoit, et le fuit. La règle de cette délicatesse dépend d'une raison pure, noble et sublime : ainsi l'on se peut croire délicat, sans qu'on le soit effectivement, et les autres ont le droit de nous condamner : au lieu que pour la beauté chacun a sa règle souveraine et indépendante de celle des autres. Néanmoins entre être délicat et ne l'être point du tout, il faut demeurer d'accord que, quand on souhaite d'être délicat, l'on n'est pas loin de l'être absolument. Les femmes aiment à apercevoir une délicatesse dans les hommes; et c'est ce me semble l'endroit le plus tendre pour les gagner : l'on est aise de voir que mille autres sont méprisables, et qu'il n'y a que nous d'estimables¹.

Les qualités d'esprit ne s'acquièrent point par l'habitude; on les perfectionne seulement. De là, il est aisé de voir que la délicatesse est un don de nature, et non pas une acquisition de l'art.

A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales²; mais il ne faut pas être amoureux; car quand l'on aime, l'on n'en trouve qu'une.

Ne semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme sort d'elle-même pour se caractériser dans le cœur des autres, elle fait une place vide pour les autres dans le sien? Cependant j'en connais qui disent

1. Boudhors voit dans ce passage (*Les femmes... nous*) la marque d'une main féminine. Cf. ci-dessous : « Ne semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme... »

2. Cf. *Pensée* 7 (sauf pour la forme l'on).

que cela n'est pas vrai. Oserait-on appeler cela injustice ? Il est naturel de rendre autant que l'on a pris.

L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. C'est pourquoi pour la solidité et la durée du plaisir de l'amour, il faut quelquefois ne pas savoir que l'on aime; et ce n'est pas commettre une infidélité, car l'on n'en aime pas d'autre; c'est reprendre des forces pour mieux aimer. Cela se fait sans que l'on y pense; l'esprit s'y porte de soi-même; la nature le veut; elle le commande. Il faut pourtant avouer que c'est une misérable suite de la nature humaine, et que l'on serait plus heureux si l'on n'était point obligé de changer de pensée; mais il n'y a point de remède¹.

Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses épines, mais aussi il a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment ? L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir, et l'on y emploie autant de temps que si l'on devait entretenir celle que l'on aime. Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment; et quoique l'on ne voie pas manifestement que celle qui cause tout ce désordre y prenne garde, l'on a néanmoins la satisfaction de sentir [tous] ces remuements pour une personne qui le mérite si bien. L'on voudrait avoir cent langues pour le faire connaître; car comme l'on ne peut pas se servir de la parole, l'on est obligé de se réduire à l'éloquence d'action.

1. Cf. *Pensées* 372, 122 et 139 (« le malheur naturel de notre condition... si misérable »).

Jusque-là on a toujours de la joie, et l'on est dans une assez grande occupation. Ainsi l'on est heureux; car le secret d'entretenir toujours une passion, c'est de ne pas laisser naître aucun vide dans l'esprit, en l'obligeant de s'appliquer sans cesse à ce qui le touche si agréablement. Mais quand il est dans l'état que je viens de décrire, il n'y peut pas durer longtemps, à cause qu'étant seul acteur dans une passion où il en faut nécessairement deux, il est difficile qu'il n'épuise bientôt tous les mouvements dont il est agité.

Quoique ce soit une même passion, il faut de la nouveauté; l'esprit s'y plaît, et qui sait la procurer sait se faire aimer.

Après avoir fait ce chemin, cette plénitude quelquefois diminue, et ne recevant point de secours du côté de la source, l'on décline misérablement, et les passions ennemies se saisissent d'un cœur qu'elles déchirent en mille morceaux. Néanmoins un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, relève aussi haut qu'on était auparavant. C'est quelquefois un jeu auquel les dames se plaisent; mais quelquefois en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. Que l'on est heureux quand cela arrive !

Un amour ferme et solide commence toujours par l'éloquence d'action; les yeux y ont la meilleure part. Néanmoins il faut deviner, mais bien deviner.

Quand deux personnes sont de même sentiment, ils ne devinent point, ou du moins il y en a une qui devine ce que veut dire l'autre sans que cet autre l'entende ou qu'il ose l'entendre.

Quand nous aimons, nous paraissions à nous-

mêmes tout autres que nous n'étions auparavant. Ainsi nous nous imaginons que tout le monde s'en aperçoit; cependant il n'y a rien de si faux. Mais parce que la raison a sa vue bornée par la passion l'on ne peut s'assurer, et l'on est toujours dans la défiance.

Quand l'on aime, on se persuade que l'on découvrirait la passion d'un autre : ainsi l'on a peur.

Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir.

Il y a de certains esprits à qui il faut donner longtemps des espérances, et ce sont les délicats. Il y en a d'autres qui ne peuvent pas résister longtemps aux difficultés, et ce sont les plus grossiers. Les premiers aiment plus longtemps et avec plus d'agrément; les autres aiment plus vite, avec plus de liberté, et finissent bientôt.

Le premier effet de l'amour c'est d'inspirer un grand respect; l'on a de la vénération pour ce que l'on aime. Il est bien juste : on ne reconnaît rien au monde de grand comme cela.

Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvements de l'amour de leurs héros : il faudrait qu'ils fussent héros eux-mêmes.

L'égarement à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que l'injustice dans l'esprit.

En amour un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être interdit; il y a une éloquence de silence qui pénètre plus que la langue ne saurait faire. Qu'un amant persuade bien sa maîtresse quand

il est interdit, et que d'ailleurs il a de l'esprit ! Quelque vivacité que l'on ait, il est des rencontres où il est bon qu'elle s'éteigne. Tout cela se passe sans règle et sans réflexion; et quand l'esprit le fait, il n'y pensait pas auparavant. C'est par nécessité que cela arrive.

L'on adore souvent ce qui ne croit pas être adoré, et on ne laisse pas de lui garder une fidélité inviolable, quoiqu'il n'en sache rien. Mais il faut que l'amour soit bien fin ou bien pur.

Nous connaissons l'esprit des hommes, et par conséquent leurs passions, par la comparaison que nous faisons de nous-mêmes avec les autres.

Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents et ses amis : les grandes amitiés vont jusque-là. Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est qu'on ne songe pas que l'on aura besoin d'autre chose que de ce que l'on aime : l'esprit est plein; il n'y a plus de place pour le soin ni pour l'inquiétude. La passion ne peut pas être belle sans cet excès; de là vient qu'on ne se soucie pas de ce que dit le monde, que l'on sait déjà ne devoir pas condamner notre conduite, puisqu'elle vient de la raison. Il y a une plénitude de passion, il ne peut pas y avoir un commencement de réflexion.

Ce n'est point un effet de la coutume, c'est une obligation de la nature, que les hommes fassent les avances pour gagner l'amitié d'une dame.

Cet oubli que cause l'amour, et cet attachement à ce que l'on aime, fait naître des qualités que l'on n'avait pas auparavant. L'on devient magnifique, sans jamais l'avoir été. Un avaricieux même qui aime

devient libéral, et il ne se souvient pas d'avoir jamais eu une habitude opposée : l'on en voit la raison en considérant qu'il y a des passions qui resserrent l'âme et qui la rendent immobile, et qu'il y en a qui l'agrandissent et la font répandre au dehors.

L'on a ôté mal à propos le nom de raison à l'amour, et on les a opposés sans un bon fondement, car l'amour et la raison n'est qu'une même chose. C'est une précipitation de pensées qui se porte[nt] d'un côté sans bien examiner tout, mais c'est toujours une raison, et l'on ne doit et on ne peut souhaiter que ce soit autrement, car nous serions des machines¹ très désagréables. N'excluons donc point la raison de l'amour, puisqu'elle en est inséparable. Les poètes n'ont donc pas eu raison de nous dépeindre l'amour comme un aveugle; il faut lui ôter son bandeau, et lui rendre désormais la jouissance de ses yeux.

Les âmes propres à l'amour demandent une vie d'action qui éclate en événements nouveaux. Comme le dedans est mouvement, il faut aussi que le dehors le soit, et cette manière de vivre est un merveilleux acheminement à la passion. C'est de là que ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville, parce que les uns sont tout de feu, et que les autres mènent une vie dont l'uniformité n'a rien qui frappe : la vie de tempête surprend, frappe et pénètre.

Il semble que l'on ait toute une autre âme quand l'on aime que quand on n'aime pas; on s'élève par cette passion, et on devient tout grandeur; il faut donc que le reste ait proportion, autrement cela ne convient pas, et partant cela est désagréable.

1. Cf. p. 59, note 3.

L'agréable et le beau n'est que la même chose¹, tout le monde en a l'idée. C'est d'une beauté morale que j'entends parler, qui consiste dans les paroles et dans les actions de dehors. L'on a bien une règle pour devenir agréable²; cependant la disposition du corps y est nécessaire; mais elle ne se peut acquérir.

Les hommes ont pris plaisir à se former une idée de l'agréable si élevée, que personne n'y peut atteindre. Jugeons-en mieux, et disons que ce n'est que le naturel, avec une facilité et une vivacité d'esprit qui surprennent³. Dans l'amour ces deux qualités sont nécessaires : il ne faut rien de forcé, et cependant il ne faut point de lenteur. L'habitude donne le reste.

Le respect et l'amour doivent être si bien proportionnés qu'ils se soutiennent sans que ce respect étouffe l'amour.

Les grandes âmes ne sont pas celles qui aiment le plus souvent; c'est d'un amour violent que je parle : il faut une inondation de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais quand elles commencent à aimer, elles aiment beaucoup mieux.

L'on dit qu'il y a des nations plus amoureuses les unes que les autres; ce n'est pas bien parler, ou du moins cela n'est pas vrai en tout sens. L'amour ne consistant que dans un attachement de pensée, il est certain qu'il doit être le même par toute la terre. Il est vrai que, se [dé]terminant autre part que dans la pensée, le climat peut ajouter quelque chose, mais ce n'est que dans le corps.

1. Cf. *Pensées* 32 et 33.

2. Cf. *Art de persuader*, p. 115 (inédit j. en 1728).

3. Cf. *Pensée* 33.

Il est de l'amour comme du bon sens; comme l'on croit avoir autant d'esprit qu'un autre, on croit aussi aimer de même. Néanmoins quand on a plus de vue, l'on aime jusques aux moindres choses, ce qui n'est pas possible aux autres. Il faut être bien fin pour remarquer cette différence ¹.

L'on ne peut presque faire semblant d'aimer que l'on ne soit bien près d'être amant, ou du moins que l'on n'aime en quelque endroit; car il faut avoir l'esprit et les pensées de l'amour pour ce semblant, et le moyen d'en bien parler sans cela? La vérité des passions ne se déguise pas si aisément que les vérités sérieuses. Il faut du feu, de l'activité et un jeu d'esprit naturel et prompt pour la première; les autres se cachent avec la lenteur et la souplesse, ce qu'il est plus aisé de faire.

Quand on est loin de ce que l'on aime, l'on prend la résolution de faire et de dire beaucoup de choses; mais quand on est près, l'on est irrésolu. D'où vient cela? C'est que quand l'on est loin la raison n'est pas si ébranlée, mais elle l'est étrangement à la présence de l'objet : or, pour la résolution il faut de la fermeté, qui est ruinée par l'ébranlement.

Dans l'amour on n'ose hasarder parce que l'on craint de tout perdre : il faut pourtant avancer, mais qui peut dire jusques où? L'on tremble toujours jusques à ce que l'on ait trouvé ce point. La prudence ne fait rien pour s'y maintenir quand on l'a trouvé.

Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant, et de voir quelque chose en sa faveur sans l'oser

1. Cf. le début du *Discours de la méthode* (sur le bon sens) et la *Pensée* 1 (sur la liaison entre « finesse » et « bonne vue »).

croire : l'on est également combattu de l'espérance et de la crainte. Mais enfin, la dernière devient victorieuse de l'autre.

Quand on aime fortement, c'est toujours une nouveauté de voir la personne aimée. Après un moment d'absence on la trouve de manque dans son cœur. Quelle joie de la retrouver ! l'on sent aussitôt une cessation d'inquiétudes. Il faut pourtant que cet amour soit déjà bien avancé ; car quand il est naissant et que l'on n'a fait aucun progrès, on sent bien une cessation d'inquiétudes, mais il en survient d'autres.

Quoique les maux [se] succèdent ainsi les uns aux autres, on ne laisse pas de souhaiter la présence de sa maîtresse par l'espérance de moins souffrir ; cependant quand on la voit, on croit souffrir plus qu'auparavant. Les maux passés ne frappent plus, les présents touchent, et c'est sur ce qui touche que l'on juge. Un amant dans cet état n'est-il pas digne de compassion ?

.

Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies.

I

Seigneur, dont l'esprit est si bon et si doux en toutes choses, et qui êtes tellement miséricordieux que non seulement les prospérités, mais les disgrâces mêmes qui arrivent à vos élus sont les effets de votre miséricorde, faites-moi la grâce de n'agir pas en païen dans l'état où votre justice m'a réduit : que comme un vrai chrétien je vous reconnaisse pour mon père et pour mon Dieu, en quelque état que je me trouve, puisque le changement de ma condition n'en apporte pas à la vôtre, que vous êtes toujours le même, quoique je sois sujet au changement, et que vous n'êtes pas moins Dieu quand vous affligez et quand vous punissez, que quand vous consolez et que vous usez d'indulgence.

2

Vous m'aviez donné la santé pour vous servir, et j'en ai fait un usage tout profane. Vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger : ne permettez pas que j'en use pour vous irriter par mon

impatience. J'ai mal usé de ma santé, et vous m'en avez justement puni : ne souffrez pas que j'use mal de votre punition. Et puisque la corruption de ma nature est telle qu'elle me rend vos faveurs pernicieuses, faites, ô mon Dieu ! que votre grâce toute-puissante me rende vos châtimens salutaires. Si j'ai eu le cœur plein de l'affection du monde pendant qu'il a eu quelque vigueur, anéantissez cette vigueur pour mon salut ; et rendez-moi incapable de jouir du monde, soit par faiblesse de corps, soit par zèle de charité, pour ne jouir que de vous seul.

3

O Dieu, devant qui je dois rendre un compte exact de toutes mes actions à la fin de ma vie et à la fin du monde ! O Dieu, qui ne laissez subsister le monde et toutes les choses du monde que pour exercer vos élus, ou pour punir les pécheurs ! O Dieu, qui laissez les pécheurs endurcis dans l'usage délicieux et criminel du monde ! O Dieu, qui faites mourir nos corps, et qui, à l'heure de la mort, détachez notre âme de tout ce qu'elle aimait au monde ! O Dieu, qui m'arracherez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché, et où j'ai mis mon cœur ! O Dieu, qui devez consumer au dernier jour le ciel et la terre et toutes les créatures qu'ils contiennent, pour montrer à tous les hommes que rien ne subsiste que vous, et qu'ainsi rien n'est digne d'amour que vous, puisque rien n'est durable que vous ! O Dieu, qui devez détruire toutes ces vilaines idoles et tous ces funestes objets de nos passions ! Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épou-

vantable, en détruisant à mon égard toutes choses, dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit. Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu me réduire dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé et des plaisirs du monde, et de ce que vous avez anéanti en quelque sorte, pour mon avantage, les idoles trompeuses que vous anéantirez effectivement pour la confusion des méchants, au jour de votre colère. Faites, Seigneur, que je me juge moi-même ensuite de cette destruction que vous avez faite à mon égard, afin que vous ne me jugiez pas vous-même ensuite de l'entière destruction que vous ferez de ma vie et du monde. Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvements de mon cœur, faites que je me considère en cette maladie comme en une espèce de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements, seul en votre présence, pour implorer de votre miséricorde la conversion de mon cœur; et qu'ainsi j'aie une extrême consolation de ce que vous m'envoyez maintenant une espèce de mort pour exercer votre miséricorde, avant que vous m'envoyiez effectivement la mort pour exercer votre jugement. Faites donc, ô mon Dieu, que comme vous avez prévenu ma mort, je prévienne la rigueur de votre sentence, et que je m'examine moi-même avant votre jugement, pour trouver miséricorde en votre présence.

Faites, ô mon Dieu ! que j'adore en silence l'ordre de votre providence adorable sur la conduite de ma

vie; que votre fléau me console; et qu'ayant vécu dans l'amertume de mes péchés pendant la paix, je goûte les douceurs célestes de votre grâce durant les maux salutaires dont vous m'affligez ! Mais je reconnais, mon Dieu, que mon cœur est tellement endurci et plein des idées, des soins, des inquiétudes et des attachements du monde, que la maladie non plus que la santé, ni les discours, ni les livres, ni vos Écritures sacrées, ni votre Évangile, ni vos mystères les plus saints, ni les aumônes, ni les jeûnes, ni les mortifications, ni les miracles, ni l'usage des Sacrements, ni le sacrifice de votre corps, ni tous mes efforts, ni ceux de tout le monde ensemble, ne peuvent rien du tout pour commencer ma conversion, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance tout extraordinaire de votre grâce. C'est pourquoi, mon Dieu, je m'adresse à vous, Dieu tout-puissant, pour vous demander un don que toutes les créatures ensemble ne peuvent m'accorder. Je n'aurais pas la hardiesse de vous adresser mes cris, si quelque autre pouvait les exaucer. Mais, mon Dieu, comme la conversion de mon cœur, que je vous demande, est un ouvrage qui passe tous les efforts de la nature, je ne puis m'adresser qu'à l'auteur et au maître tout-puissant de la nature et de mon cœur. A qui crierai-je, Seigneur, à qui aurai-je recours, si ce n'est à vous ? Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. C'est Dieu même que je demande et que je cherche; et c'est à vous seul, mon Dieu, que je m'adresse pour vous obtenir. Ouvrez mon cœur, Seigneur; entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée. Ils la tiennent sujette; entrez-y comme dans la maison du fort¹; mais liez auparavant

1. S. MARC, III, 27.

le fort et puissant ennemi qui la maîtrise, et prenez ensuite les trésors qui y sont. Seigneur, prenez mes affections que le monde avait volées; volez vous-même ce trésor, ou plutôt reprenez-le, puisque c'est à vous qu'il appartient, comme un tribut que je vous dois, puisque votre image y est empreinte¹ ! Vous l'y aviez formée, Seigneur, au moment de mon baptême qui est ma seconde naissance; mais elle est tout effacée. L'idée du monde y est tellement gravée, que la vôtre n'est plus connaissable. Vous seul avez pu créer mon âme; vous seul pouvez la créer de nouveau; vous seul y avez pu former votre image, vous seul pouvez la reformer, et y réimprimer votre portrait effacé, c'est-à-dire Jésus-Christ mon Sauveur, qui est votre image et le caractère de votre substance.

5

O mon Dieu ! qu'un cœur est heureux qui peut aimer un objet si charmant, qui ne le déshonore point et dont l'attachement lui est si salutaire ! Je sens que je ne puis aimer le monde sans vous déplaire, sans me nuire et sans me déshonorer; et néanmoins le monde est encore l'objet de mes délices. O mon Dieu ! qu'une âme est heureuse dont vous êtes les délices, puisqu'elle peut s'abandonner à vous aimer, non seulement sans scrupule, mais encore avec mérite ! Que son bonheur est ferme et durable, puisque son attente ne sera point frustrée, parce que vous ne serez jamais détruit, et que ni la vie ni la mort ne la sépareront jamais de l'objet de ses désirs; et que le même moment, qui entraînera

1. S. MATTH., XXII, 20-21; MARC, XII, 16-17; LUC, XX, 24-25.

les méchants avec leurs idoles dans une ruine commune, unira les justes avec vous dans une gloire commune; et que, comme les uns périront avec les objets périssables auxquels ils se sont attachés, les autres subsisteront éternellement dans l'objet éternel et subsistant par soi-même auquel ils se sont étroitement unis ! Oh ! qu'heureux sont ceux qui avec une liberté entière et une pente invincible de leur volonté aiment parfaitement et librement ce qu'ils sont obligés d'aimer nécessairement !

6

Achevez, ô mon Dieu, les bons mouvements que vous me donnez. Soyez-en la fin comme vous en êtes le principe. Couronnez vos propres dons; car je reconnais que ce sont vos dons. Oui, mon Dieu : et, bien loin de prétendre que mes prières aient du mérite qui vous oblige de les accorder de nécessité, je reconnais très humblement qu'ayant donné aux créatures mon cœur, que vous n'aviez formé que pour vous, et non pas pour le monde, ni pour moi-même, je ne puis attendre aucune grâce que de votre miséricorde, puisque je n'ai rien en moi qui vous y puisse engager, et que tous les mouvements naturels de mon cœur, se portant vers les créatures ou vers moi-même, ne peuvent que vous irriter. Je vous rends donc grâces, mon Dieu, des bons mouvements que vous me donnez, et de celui même que vous me donnez de vous en rendre grâces.

7

Touchez mon cœur du repentir de mes fautes, puisque, sans cette douleur intérieure, les maux

extérieurs dont vous touchez mon corps me seraient une nouvelle occasion de péché. Faites-moi bien connaître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition et la figure tout ensemble des maux de l'âme. Mais, Seigneur, faites aussi qu'ils en soient le remède, en me faisant considérer, dans les douleurs que je sens, celle que je ne sentais pas dans mon âme, quoique toute malade et couverte d'ulcères. Car, Seigneur, la plus grande de ses maladies est cette insensibilité, et cette extrême faiblesse qui lui avait ôté tout sentiment de ses propres misères. Faites-les-moi sentir vivement, et que ce qui me reste de vie soit une pénitence continuelle pour laver les offenses que j'ai commises.

8

Seigneur, bien que ma vie passée ait été exempte de grands crimes, dont vous avez éloigné de moi les occasions, elle vous a été néanmoins très odieuse par sa négligence continuelle, par le mauvais usage de vos plus augustes sacrements, par le mépris de votre parole et de vos inspirations, par l'oisiveté et l'inutilité totale de mes actions et de mes pensées, par la perte entière du temps que vous ne m'aviez donné que pour vous adorer, pour rechercher en toutes mes occupations les moyens de vous plaire, et pour faire pénitence des fautes qui se commettent tous les jours, et qui même sont ordinaires aux plus justes, de sorte que leur vie doit être une pénitence continuelle sans laquelle ils sont en danger de déchoir de leur justice. Ainsi, mon Dieu, je vous ai toujours été contraire.

9

Oui, Seigneur, jusqu'ici j'ai toujours été sourd à vos inspirations; j'ai méprisé vos oracles; j'ai jugé au contraire de ce que vous jugez; j'ai contredit aux saintes maximes que vous avez apportées au monde du sein de votre Père éternel, et suivant lesquelles vous jugerez le monde. Vous dites : « Bienheureux sont ceux qui pleurent, et malheur à ceux qui sont consolés ¹ ! » Et moi j'ai dit : « Malheureux ceux qui gémissent, et très heureux ceux qui sont consolés ! » J'ai dit : « Heureux ceux qui jouissent d'une fortune avantageuse, d'une réputation glorieuse et d'une santé robuste ! » Et pourquoi les ai-je réputés heureux, sinon parce que tous ces avantages leur fournissaient une facilité très ample de jouir des créatures, c'est-à-dire de vous offenser ? Oui, Seigneur, je confesse que j'ai estimé la santé un bien, non pas parce qu'elle est un moyen facile pour vous servir avec utilité, pour consommer plus de soins et de veilles à votre service, et pour l'assistance du prochain; mais parce qu'à sa faveur je pouvais m'abandonner avec moins de retenue dans l'abondance des délices de la vie, et en mieux goûter les funestes plaisirs. Faites-moi la grâce, Seigneur, de réformer ma raison corrompue, et de conformer mes sentiments aux vôtres. Que je m'estime heureux dans l'affliction, et que, dans l'impuissance d'agir au dehors, vous purifiez tellement mes sentiments qu'ils ne répugnent plus aux vôtres; et qu'ainsi je vous trouve au dedans de moi-même, puisque je ne puis vous chercher au dehors à cause de ma faiblesse. Car, Seigneur, votre Royaume

1. S. LUC, VI, 21, 24; Cf. MATTH., V, 5.

est dans vos fidèles; et je le trouverai dans moi-même, si j'y trouve votre Esprit et vos sentiments.

10

Mais, Seigneur, que ferai-je pour vous obliger à répandre votre Esprit sur cette misérable terre ? Tout ce que je suis vous est odieux, et je ne trouve rien en moi qui vous puisse agréer. Je n'y vois rien, Seigneur, que mes seules douleurs qui ont quelque ressemblance avec les vôtres. Considérez donc les maux que je souffre et ceux qui me menacent. Voyez d'un œil de miséricorde les plaies que votre main m'a faites, ô mon Sauveur, qui avez aimé vos souffrances en la mort ! ô Dieu, qui ne vous êtes fait homme que pour souffrir plus qu'aucun homme pour le salut des hommes ! ô Dieu, qui ne vous êtes incarné après le péché des hommes et qui n'avez pris un corps que pour y souffrir tous les maux que nos péchés ont mérités ! ô Dieu, qui aimez tant les corps qui souffrent, que vous avez choisi pour vous le corps le plus accablé de souffrances qui ait jamais été au monde ! Ayez agréable mon corps, non pas pour lui-même, ni pour tout ce qu'il contient, car tout y est digne de votre colère, mais pour les maux qu'il endure, qui seuls peuvent être dignes de votre amour. Aimez mes souffrances, Seigneur, et que mes maux vous invitent à me visiter. Mais, pour achever la préparation de votre demeure, faites, ô mon Sauveur, que si mon corps a cela de commun avec le vôtre, qu'il souffre pour mes offenses, mon âme ait aussi cela de commun avec la vôtre, qu'elle soit dans la tristesse pour les mêmes offenses; et qu'ainsi je souffre avec vous, et comme vous, et dans mon corps et dans mon âme, pour les péchés que j'ai commis.

II

Faites-moi la grâce, Seigneur, de joindre vos consolations à mes souffrances, afin que je souffre en Chrétien. Je ne demande pas d'être exempt des douleurs; car c'est la récompense des Saints : mais je demande de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature sans les consolations de votre Esprit; car c'est la malédiction des Juifs et des Païens. Je ne demande pas d'avoir une plénitude de consolation sans aucune souffrance; car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi d'être dans une plénitude de maux sans consolation; car c'est un état de Judaïsme. Mais je demande, Seigneur, de ressentir tout ensemble et les douleurs de la nature pour mes péchés, et les consolations de votre Esprit par votre grâce; car c'est le véritable état du Christianisme. Que je ne sente pas des douleurs sans consolation; mais que je sente des douleurs et de la consolation tout ensemble, pour arriver enfin à ne sentir plus que vos consolations sans aucune douleur. Car, Seigneur, vous avez laissé languir le monde dans les souffrances naturelles sans consolation, avant la venue de votre Fils unique : vous consolez maintenant et vous adoucissez les souffrances de vos fidèles par la grâce de votre Fils unique : et vous comblez d'une béatitude toute pure vos saints dans la gloire de votre Fils unique. Ce sont les admirables degrés par lesquels vous conduisez vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier : faites-moi passer par le second, pour arriver au troisième. Seigneur, c'est la grâce que je vous demande.

.

12

Ne permettez pas que je sois dans un tel éloignement de vous, que je puisse considérer votre âme triste jusqu'à la mort¹, et votre corps abattu par la mort pour mes propres péchés, sans me réjouir de souffrir et dans mon corps et dans mon âme. Car qu'y a-t-il de plus honteux, et néanmoins de plus ordinaire dans les Chrétiens et dans moi-même, que, tandis que vous suiez le sang pour l'expiation de nos offenses, nous vivons dans les délices; et que des chrétiens qui font profession d'être à vous, que ceux qui par le baptême ont renoncé au monde pour vous suivre, que ceux qui ont juré solennellement à la face de l'Église de vivre et de mourir avec vous, que ceux qui font profession de croire que le monde vous a persécuté et crucifié, que ceux qui croient que vous vous êtes exposé à la colère de Dieu et à la cruauté des hommes pour les racheter de leurs crimes; que ceux, dis-je, qui croient toutes ces vérités, qui considèrent votre corps comme l'hostie qui s'est livrée pour leur salut, qui considèrent les plaisirs et les péchés du monde comme l'unique sujet de vos souffrances, et le monde même comme votre bourreau, recherchent à flatter leurs corps par ces mêmes plaisirs, parmi ce même monde; et que ceux qui ne pourraient, sans frémir d'horreur, voir un homme caresser et chérir le meurtrier de son père qui se serait livré pour lui donner la vie, puissent vivre comme j'ai fait, avec une pleine joie, parmi le monde que je sais avoir été véritablement le meurtrier de celui que je reconnais

1. S. MATTH., XXVI, 38, MARC, XIV, 34.

pour mon Dieu et mon père, qui s'est livré pour mon propre salut, et qui a porté en sa personne la peine de mes iniquités ? Il est juste, Seigneur, que vous ayez interrompu une joie aussi criminelle que celle dans laquelle je me reposais à l'ombre de la mort.

13

Otez donc de moi, Seigneur, la tristesse que l'amour de moi-même me pourrait donner de mes propres souffrances, et des choses du monde qui ne réussissent pas au gré des inclinations de mon cœur, qui ne regardent pas votre gloire; mais mettez en moi une tristesse conforme à la vôtre. Que mes souffrances servent à apaiser votre colère. Faites-en une occasion de mon salut et de ma conversion. Que je ne souhaite désormais de santé et de vie qu'afin de l'employer et la finir pour vous, avec vous et en vous. Je ne vous demande ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort; mais que vous disposiez de ma santé et de ma maladie, de ma vie et de ma mort, pour votre gloire, pour mon salut et pour l'utilité de l'Église et de vos Saints, dont j'espère par votre grâce faire une portion. Vous seul savez ce qui m'est expédient : vous êtes le souverain maître, faites ce que vous voudrez. Donnez-moi, ôtez-moi; mais conformez ma volonté à la vôtre; et que, dans une soumission humble et parfaite et dans une sainte confiance, je me dispose à recevoir les ordres de votre providence éternelle, et que j'adore également tout ce qui me vient de vous.

14

Faites, mon Dieu, que dans une uniformité d'esprit toujours égale je reçoive toute sorte d'événements, puisque nous ne savons ce que nous devons demander, et que je n'en puis souhaiter l'un plutôt que l'autre sans présomption, et sans me rendre juge et responsable des suites que votre sagesse a voulu justement me cacher. Seigneur, je sais que je ne sais qu'une chose : c'est qu'il est bon de vous suivre, et qu'il est mauvais de vous offenser. Après cela je ne sais lequel est le meilleur ou le pire en toutes choses. Je ne sais lequel m'est profitable de la santé ou de la maladie, des biens ou de la pauvreté, ni de toutes les choses du monde. C'est un discernement qui passe la force des hommes et des Anges, et qui est caché dans les secrets de votre providence que j'adore et que je ne veux pas approfondir.

15

Faites donc, Seigneur, que tel que je sois je me conforme à votre volonté; et qu'étant malade comme je suis, je vous glorifie dans mes souffrances. Sans elles je ne puis arriver à la gloire; et vous-même, mon Sauveur, n'y avez voulu parvenir que par elles. C'est par les marques de vos souffrances que vous avez été reconnu de vos disciples; et c'est par les souffrances que vous reconnaissez aussi ceux qui sont vos disciples. Reconnaissez-moi donc pour votre disciple dans les maux que j'endure et dans mon corps et dans mon esprit pour les offenses que j'ai commises. Et, parce que rien n'est agréable à Dieu s'il ne lui est offert par vous, unissez ma volonté

à la vôtre, et mes douleurs à celles que vous avez souffertes. Faites que les miennes deviennent les vôtres. Unissez-moi à vous; remplissez-moi de vous et de votre Esprit Saint. Entrez dans mon cœur et dans mon âme, pour y porter mes souffrances, et pour continuer d'endurer en moi ce qui vous reste à souffrir de votre Passion, que vous achevez dans vos membres jusqu'à la consommation parfaite de votre Corps¹; afin qu'étant plein de vous ce ne soit plus moi qui vive et qui souffre, mais que ce soit vous qui viviez et qui souffriez en moi², ô mon Sauveur ! et qu'ainsi, ayant quelque petite part à vos souffrances, vous me remplissiez entièrement de la gloire qu'elles vous ont acquise, dans laquelle vous vivez avec le Père et le Saint-Esprit, par tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

1. Cf. S. PAUL, *Col.*, I, 24.

2. Cf. S. PAUL, *Gal.*, II, 20.

Mémorial.



L'an de grâce 1654,

Lundi, 23 novembre, jour de saint Clément, pape
et martyr, et autres au martyrologe,
Veille de saint Chrysogone, martyr, et autres,
Depuis environ dix heures et demie du soir jusques
environ minuit et demi,

Feu.

« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob ¹ »
non des philosophes et des savants.

Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.

Dieu de Jésus-Christ.

Deum meum et Deum vestrum ².

« Ton Dieu sera mon Dieu ³. »

Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.

Il ne se trouve que par les voies enseignées dans
l'Évangile.

Grandeur de l'âme humaine.

1. *Exode*, III, 6; *MATTH.*, XXII, 32.

2. *JOAN.*, XX, 17.

3. *Ruth.*, I, 16.

« Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu ¹. »

Joie, joie, joie, pleurs de joie.

Je m'en suis séparé :

Dereliquerunt me fontem aquae vivae ².

« Mon Dieu, me quitterez-vous ³ ? »

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

« Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ ⁴. »

Jésus-Christ.

Jésus-Christ.

Je m'en suis séparé; je l'ai fui, renoncé, crucifié.

Que je n'en sois jamais séparé.

Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile :

Renonciation totale et douce.

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.

Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.

Non obliviscar sermones tuos ⁵. Amen.

1. JOAN., XVII, 25.

2. JÉR., II, 13.

3. MATTH., XXVII, 46.

4. JOAN., XVII, 6.

5. Ps. XXVIII, 16. — Ces trois dernières lignes ne figurent pas sur le papier autographe de la Bibliothèque Nationale, mais sur la copie qu'E. Perier fit du parchemin aujourd'hui perdu, en notant qu'on n'a pu voir distinctement que certains mots de cette fin.

Entretien avec M. de Saci sur Épictète et Montaigne.

M. Pascal vint aussi, en ce temps-là, demeurer à Port-Royal-des-Champs. Je ne m'arrête point à dire qui était cet homme, que non seulement toute la France, mais toute l'Europe a admiré. Son esprit toujours vif, toujours agissant, était d'une étendue, d'une élévation, d'une fermeté, d'une pénétration et d'une netteté au delà de ce qu'on peut croire... Cet homme admirable, enfin, étant touché de Dieu, soumit cet esprit si élevé au joug de Jésus-Christ, et ce cœur si noble et si grand embrassa avec humilité la pénitence. Il vint à Paris se jeter entre les bras de M. Singlin, résolu de faire tout ce qu'il lui ordonnerait. M. Singlin crut, en voyant ce grand génie, qu'il ferait bien de l'envoyer à Port-Royal-des-Champs, où M. Arnauld lui prêterait le collet en ce qui regarde les autres sciences, et où M. de Saci lui apprendrait à les mépriser. Il vint donc demeurer à Port-Royal. M. de Saci ne put se dispenser de le voir par honnêteté, surtout en ayant été prié par M. Singlin; mais les lumières saintes qu'il trouvait dans l'Écriture et dans les Pères lui firent espérer qu'il ne serait point ébloui de tout le brillant de M. Pascal, qui charmait néanmoins et qui enlevait tout le monde.

Il trouvait en effet tout ce qu'il disait fort juste. Il avouait avec plaisir la force de son esprit et de ses discours. Mais il n'y avait rien de nouveau : tout ce que M. Pascal lui disait de grand, il l'avait vu avant lui dans saint Augustin; et faisant justice à tout le monde, il disait : « M. Pascal est extrêmement estimable en ce que, n'ayant point lu les Pères de l'Église, il avait de lui-même, par la pénétration de son esprit, trouvé les mêmes vérités qu'ils avaient trouvées. Il les trouve surprenantes, disait-il, parce qu'il ne les a vues en aucun endroit; mais pour nous, nous sommes accoutumés à les voir de tous côtés dans nos livres. » Ainsi, ce sage ecclésiastique trouvant que les anciens n'avaient pas moins de lumière que les nouveaux, il s'y tenait; et estimait beaucoup M. Pascal de ce qu'il se rencontrait en toutes choses avec saint Augustin.

La conduite ordinaire avec M. de Saci, en entretenant les gens, était de proportionner ses entretiens à ceux à qui il parlait. S'il voyait, par exemple, M. Champagne¹, il parlait avec lui de la peinture. S'il voyait M. Hamon², il l'entretenait de la médecine. S'il voyait le chirurgien du lieu, il le questionnait sur la chirurgie. Ceux qui cultivaient ou la vigne, ou les arbres, ou les grains, lui disaient tout ce qu'il y fallait observer. Tout lui servait pour passer aussitôt à Dieu, et pour y faire passer les autres. Il crut donc devoir mettre M. Pascal sur son fonds, et lui parler des lectures de philosophie dont il s'occupait le plus. Il le mit sur ce sujet aux premiers entretiens qu'ils eurent ensemble. M. Pascal lui dit que ses

1. Philippe de Champaigne a laissé le portrait de la plupart des Solitaires, et de sa fille religieuse auprès de la Mère Agnès.
 2. « Médecin des corps et des âmes » (SAINT-BEUVE, *Port-Royal*, t. IV, p. 287).

deux livres les plus ordinaires avaient été Épictète et Montaigne, et il lui fit de grands éloges de ces deux esprits. M. de Saci, qui avait toujours cru devoir peu lire ces auteurs, pria M. Pascal de lui en parler à fond.

« Épictète, lui dit-il, est un des philosophes du monde qui ait mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet; qu'il soit persuadé qu'il gouverne tout avec justice; qu'il se soumette à lui de bon cœur, et qu'il le suive volontairement en tout, comme ne faisant rien qu'avec une très grande sagesse : qu'ainsi cette disposition arrêtera toutes les plaintes et tous les murmures, et préparera son esprit à souffrir paisiblement tous les événements les plus fâcheux¹. Ne dites jamais, dit-il : « J'ai perdu cela »; dites plutôt : « Je l'ai rendu. Mon fils est mort, je l'ai rendu. Ma femme est morte, je l'ai rendue² ». Ainsi des biens et de tout le reste. « Mais celui qui me l'ôte est un méchant homme », dites-vous. De quoi vous mettez-vous en peine par qui celui qui vous l'a prêté vous le redemande ? Pendant qu'il vous en permet l'usage, ayez-en soin comme d'un bien qui appartient à autrui, comme un homme qui fait voyage se regarde dans une hôtellerie. Vous ne devez pas, dit-il³, désirer que ces choses qui se font se fassent comme vous le voulez; mais vous devez vouloir qu'elles se fassent comme elles se font. Souvenez-vous, dit-il ailleurs⁴, que vous êtes ici comme un acteur, et que vous jouez le personnage d'une comédie, tel qu'il plaît au maître

1. *Manuel*, ch. 36.

2. Citations d'après la traduction de dom Goulu (1609), ch. xiv (= ch. 11 de nos éditions).

3. *Ibid.*, ch. xii (= 8).

4. *Ibid.* ch. xxi (= 17).

de vous le donner. S'il vous le donne court, jouez-le court; s'il vous le donne long, jouez-le long; s'il veut que vous contrefassiez le gueux, vous le devez faire avec toute la naïveté qui vous sera possible¹; ainsi du reste. C'est votre fait de jouer bien le personnage qui vous est donné; mais de le choisir, c'est le fait d'un autre. Ayez tous les jours devant les yeux la mort², et tous les maux qui semblent les plus insupportables; et jamais vous ne penserez rien de bas, et ne désirerez rien avec excès. Il montre aussi en mille manières ce que doit faire l'homme. Il veut qu'il soit humble, qu'il cache ses bonnes résolutions, surtout dans les commencements, et qu'il les accomplisse en secret : rien ne les ruine davantage que de les produire³. Il ne se lasse point de répéter que toute l'étude et le désir de l'homme doit être de reconnaître la volonté de Dieu et de la suivre⁴.

« Voilà, monsieur, dit M. Pascal à M. de Saci, les lumières de ce grand esprit qui a si bien connu les devoirs de l'homme. J'ose dire qu'il mériterait d'être adoré, s'il avait connu son impuissance, puisqu'il fallait être Dieu pour apprendre l'un et l'autre aux hommes. Aussi, comme il était terre et cendre⁵, après avoir si bien compris ce qu'on doit, voici comment il se perd dans la présomption de ce qu'on peut. Il dit que Dieu a donné à l'homme les moyens de s'acquitter de toutes ses obligations; que ces

1. Le manuscrit de M. Gazier ajoute cette phrase dont l'authenticité nous semble douteuse : « En un mot, vous devez entrer dans le génie de votre caractère. Et ainsi du reste. » La fin de la phrase ne se comprend plus aussi bien (B.).

2. Citations d'après la traduction de dom Goulu (1609), ch. xxvi (= 21).

3. *Ibid.*, ch. lx-lxi (= 46-47).

4. *Ibid.*, ch. lxviii.

5. *Ecclés.*, xvii, 31.

moyens sont en notre puissance¹; qu'il faut chercher la félicité par les choses qui sont en notre pouvoir², puisque Dieu nous les a données à cette fin; qu'il faut voir ce qu'il y a en nous de libre; que les biens, la vie, l'estime ne sont pas en notre puissance et ne mènent donc pas à Dieu³; mais que l'esprit ne peut être forcé de croire ce qu'il sait être faux⁴, ni la volonté d'aimer ce qu'elle sait qui la rend malheureuse; que ces deux puissances sont donc libres, et que c'est par elles que nous pouvons nous rendre parfaits; que l'homme peut par ces puissances parfaitement connaître Dieu, l'aimer, lui obéir, lui plaire, se guérir de tous ses vices, acquérir toutes les vertus, se rendre saint ainsi et compagnon de Dieu⁵. Ces principes d'une superbe diabolique le conduisent à d'autres erreurs, comme : que l'âme est une portion de la substance divine⁶; que la douleur et la mort ne sont pas des maux⁷; qu'on peut se tuer quand on est si persécuté qu'on peut croire que Dieu nous appelle⁸, et d'autres encore.

« Pour Montaigne, dont vous voulez aussi, monsieur, que je vous parle, étant né dans un État chrétien, il fait profession de la religion catholique⁹, et en cela il n'a rien de particulier. Mais comme il

1. *Propos d'Epictète*, l. I, ch. vi.

2. *Ibid.*, l. I, ch. i.

3. *Manuel*, ch. i.

4. *Propos*, l. I, ch. xvii.

5. *Ibid.*, ch. xiv; l. II, ch. xiv, xxiii, xxviii.

6. *Ibid.*, l. I, ch. i.

7. *Manuel*, ch. v.

8. *Propos*, l. I, ch. xxiv.

9. Le manuscrit de M. Gazier intercale cette phrase : « Je ne veux pas démêler l'inconséquence qui se trouve dans ses principes et dans sa conduite, par rapport à un autre principe. » (B.)

a voulu chercher quelle morale la raison devrait dicter sans la lumière de la foi, il a pris ses principes dans cette supposition; et ainsi, en considérant l'homme destitué de toute révélation, il discourt en cette sorte. Il met toutes choses dans un doute universel et si général, que ce doute s'emporte soi-même, c'est-à-dire [qu'il doute] s'il doute, et doutant même de cette dernière proposition, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos; s'opposant également à ceux qui assurent que tout est incertain et à ceux qui assurent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer. C'est dans ce doute qui doute de soi et dans cette ignorance qui s'ignore, et qu'il appelle sa maîtresse forme, qu'est l'essence de son opinion, qu'il n'a pu exprimer par aucun terme positif. Car, s'il dit qu'il doute, il se trahit, en assurant au moins qu'il doute; ce qui étant formellement contre son intention, il n'a pu s'expliquer que par interrogation; de sorte que, ne voulant pas dire : « Je ne sais, » il dit : « Que sais-je ? » dont il fait sa devise, en la mettant sous des balances qui, pesant les contradictoires, se trouvent dans un parfait équilibre : c'est-à-dire qu'il est pur pyrrhonien¹. Sur ce principe roulent tous ses discours et tous ses *Essais*; et c'est la seule chose qu'il prétend bien établir, quoiqu'il ne fasse pas toujours remarquer son intention. Il y détruit insensiblement tout ce qui passe pour le plus certain parmi

1. II, XII (*Apologie de R. de Sebond*) : « Je vois les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur générale conception en aucune manière de parler...; quand ils disent : « Je doute », on les tient incontinent à la gorge pour leur faire avouer qu'au moins assurent et savent-ils cela, qu'ils doutent... Cette fantaisie est plus sûrement conçue par interrogation : *que sais-je ?* comme je le porte à la devise d'une balance. »

les hommes, non pas pour établir le contraire avec une certitude de laquelle seule il est ennemi, mais pour faire voir seulement que, les apparences étant égales de part et d'autres, on ne sait où asseoir sa créance.

« Dans cet esprit, il se moque de toutes les assurances; par exemple, il combat ceux qui ont pensé établir dans la France un grand remède contre les procès par la multitude et par la prétendue justesse des lois : comme si l'on pouvait couper la racine des doutes d'où naissent les procès, et qu'il y eût des digues qui pussent arrêter le torrent de l'incertitude et captiver les conjectures ! C'est là que, quand il dit qu'il vaudrait autant soumettre sa cause au premier passant, qu'à des juges armés de ce nombre d'ordonnances, il ne prétend pas qu'on doive changer l'ordre de l'État, il n'a pas tant d'ambition; ni que son avis soit meilleur, il n'en croit aucun de bon. C'est seulement pour prouver la vanité des opinions les plus reçues; montrant que l'exclusion de toutes lois diminuerait plutôt le nombre des différends que cette multitude de lois qui ne sert qu'à l'augmenter; parce que les difficultés croissent à mesure qu'on les pèse, que les obscurités se multiplient par les commentaires, et que le plus sûr moyen pour entendre le sens d'un discours est de ne le pas examiner, et de le prendre sur la première apparence : si peu qu'on l'observe, toute la clarté se dissipe. Aussi il juge à l'aventure de toutes les actions des hommes et des points d'histoire, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, suivant librement sa première vue, et sans contraindre sa pensée sous les règles de la raison, qui n'a que de fausses mesures : ravi de montrer par son exemple les contrariétés d'un même esprit. Dans ce génie tout libre, il lui est entièrement égal de l'emporter ou non dans la dispute, ayant toujours,

par l'un ou l'autre exemple, un moyen de faire voir la faiblesse des opinions; étant posté avec tant d'avantage dans ce doute universel, qu'il s'y fortifie également par son triomphe et par sa défaite.

« C'est dans cette assiette, toute flottante et chancelante qu'elle est, qu'il combat avec une fermeté invincible les hérétiques de son temps, sur ce qu'ils s'assuraient de connaître seuls le véritable sens de l'Écriture; et c'est de là encore qu'il foudroie plus vigoureusement l'impiété horrible de ceux qui osent assurer que Dieu n'est point. Il les entreprend particulièrement dans l'*Apologie de Raymond de Sebonde*¹; et les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation, et abandonnés à leur lumière naturelle, toute foi mise à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet Etre souverain qui est infini par sa propre définition, eux qui ne connaissent véritablement aucune des moindres choses de la nature ! Il leur demande sur quels principes ils s'appuient; il les presse de les montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire et pénétre si avant, par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui passent pour les plus éclairés et les plus fermes. Il demande si l'âme connaît quelque chose, si elle se connaît elle-même; si elle est substance ou accident, corps ou esprit; ce que c'est que chacune de ces choses, et s'il n'y a rien qui ne soit de l'un de ces ordres; si elle connaît son propre corps, ce que c'est que matière, si elle peut discerner entre l'innombrable variété d'avis

1. Montaigne dans sa jeunesse avait traduit la *Théologie naturelle* de R. DE SEBOND pour faire plaisir à son père. Dans les *Essais*, sous couleur de la défendre contre les adversaires de ces argumentations non persuasives, il fait le procès de la raison.

qu'on en produit; comment elle peut raisonner, si elle est matérielle; et comment peut-elle être unie à un corps particulier et en ressentir les passions, si elle est spirituelle? quand a-t-elle commencé d'être? avec le corps ou devant? et si elle finit avec lui ou non; si elle ne se trompe jamais; si elle sait quand elle erre, vu que l'essence de la méprise consiste à ne pas la connaître; si dans ces obscurcissements elle ne croit pas aussi fermement que deux et trois font six qu'elle sait ensuite que c'est cinq; si les animaux raisonnent, pensent, parlent, et qui peut décider ce que c'est que le temps, ce que c'est que l'espace ou l'étendue, ce que c'est que le mouvement, ce que c'est que l'unité, qui sont toutes choses qui nous environnent, et entièrement inexplicables; ce que c'est que la santé, maladie, vie, mort, bien, mal, justice, péché, dont nous parlons à toute heure; si nous avons en nous des principes du vrai, et si ceux que nous croyons, et qu'on appelle axiomes ou notions communes, parce qu'elles sont conformes dans tous les hommes, sont conformes à la vérité essentielle. Et puisque nous ne savons que par la seule foi qu'un Etre tout bon nous les a donnés véritables, en nous créant pour connaître la vérité, qui saura, sans cette lumière, si, étant formés à l'aventure, ils ne sont pas incertains, ou si, étant formés par un être faux et méchant, il ne nous les a pas donnés faux afin de nous séduire? montrant, par là, que Dieu et le vrai sont inséparables, et que si l'un est ou n'est pas, s'il est certain ou incertain, l'autre est nécessairement de même. Qui sait donc si le sens commun, que nous prenons pour juge du vrai, en a l'être de celui qui l'a créé? De plus, qui sait ce que c'est que vérité, et comment peut-on s'assurer de l'avoir sans la connaître? Qui sait même ce que c'est qu'être, qu'il est impossible de définir, puisqu'il n'y a rien de plus

général, qu'il faudrait, pour l'expliquer, se servir d'abord de ce mot-là même, en disant : C'est, etc... ? Et puisque nous ne savons ce que c'est qu'âme, corps, temps, espace, mouvement, vérité, bien, ni même être, ni expliquer l'idée que nous nous en formons, comment nous assurons-nous qu'elle est la même dans tous les hommes, vu que nous n'en avons d'autre marque que l'uniformité des conséquences, qui n'est pas toujours un signe de celle des principes ? car ils peuvent bien être différents et conduire néanmoins aux mêmes conclusions, chacun sachant que le vrai se conclut souvent du faux.

« Enfin il examine si profondément les sciences, et la géométrie, dont il montre l'incertitude dans les axiomes et dans les termes qu'elle ne définit point, comme d'étendue, de mouvement, etc.; et la physique en bien plus de manières, et la médecine en une infinité de façons; et l'histoire, et la politique, et la morale, et la jurisprudence et le reste; de telle sorte que l'on demeure convaincu que nous ne pensons pas mieux à présent que dans quelque songe dont nous ne nous éveillons qu'à la mort, et pendant lequel nous avons aussi peu les principes du vrai que durant le sommeil naturel. C'est ainsi qu'il gourmande si fortement et si cruellement la raison dénuée de la foi, que, lui faisant douter si elle est raisonnable, et si les animaux le sont ou non, ou plus ou moins, il la fait descendre de l'excellence qu'elle s'est attribuée et la met par grâce en parallèle avec les bêtes, sans lui permettre de sortir de cet ordre jusqu'à ce qu'elle soit instruite par son Créateur même de son rang qu'elle ignore; la menaçant, si elle gronde, de la mettre au-dessous de toutes, ce qui est aussi facile que le contraire, et ne lui donnant pouvoir d'agir cependant que pour remarquer sa

faiblesse avec une humilité sincère, au lieu de s'élever par une sotte insolence.»

M. de Saci se croyant vivre dans un nouveau pays et entendre une nouvelle langue, il se disait en lui-même les paroles de saint Augustin : « O Dieu de vérité ! ceux qui savent ces subtilités de raisonnement vous sont-ils pour cela plus agréables¹ ? » Il plaignait ce philosophe qui se piquait et se déchirait de toutes parts des épines qu'il se formait, comme saint Augustin dit de lui-même quand il était en cet état². Après une assez longue patience, il dit à M. Pascal :

« Je vous suis obligé, monsieur; je suis sûr que si j'avais longtemps lu Montaigne, je ne le connaîtrais pas autant que je fais depuis cet entretien que je viens d'avoir avec vous. Cet homme devrait souhaiter qu'on ne le connût que par les récits que vous faites de ses écrits; et il pourrait dire avec saint Augustin : *Ibi me vide, attende*³. Je crois assurément que cet homme avait de l'esprit; mais je ne sais pas si vous ne lui en prêtez pas un peu plus qu'il n'en a, par cet enchaînement si juste que vous faites de ses principes. Vous pouvez juger qu'ayant passé ma vie comme j'ai fait, on m'a peu conseillé de lire cet auteur, dont tous les ouvrages n'ont rien de ce que nous devons principalement rechercher dans nos lectures, selon la règle de saint Augustin, parce que ses paroles ne paraissent pas sortir d'un grand fonds d'humilité et de piété. On pardonnerait à ces philosophes d'autrefois, qu'on nommait Académiciens, de mettre tout dans le doute. Mais qu'avait

1. Cf. l. V, IV, VII.

2. *Conf.* l. IV, XVI, XXIX.

3. « Là, regarde-moi : fais attention ». Paroles rapportées au style indirect dans le songe de sainte Monique, Cf. l. III, XI, XIX.

besoin Montaigne de s'égayer l'esprit en renouvelant une doctrine qui passe maintenant chez les Chrétiens pour une folie ? C'est le jugement que saint Augustin fait de ces personnes. Car on peut dire après lui de Montaigne... : « Il met dans tout ce qu'il dit la foi à part; ainsi nous, qui avons la foi, devons de même mettre à part tout ce qu'il dit. » Je ne blâme point l'esprit de cet auteur, qui est un grand don de Dieu, mais il pouvait s'en servir mieux, et en faire plutôt un sacrifice à Dieu qu'au démon. A quoi sert un bien, quand on en use si mal ? *Quid proderat*¹, etc. ? dit de lui-même ce saint docteur avant sa conversion. Vous êtes heureux, monsieur, de vous être élevé au-dessus de ces personnes qu'on appelle des docteurs, plongés dans l'ivresse de la science, mais qui ont le cœur vide de la vérité. Dieu a répandu dans votre cœur d'autres douceurs et d'autres attraits que ceux que vous trouviez dans Montaigne. Il vous a rappelé de ce plaisir dangereux, *a jucunditate pestifera*, dit saint Augustin, qui rend grâces à Dieu de ce qu'il lui a pardonné les péchés qu'il avait commis en goûtant trop les vanités. Saint Augustin est d'autant plus croyable en cela, qu'il était autrefois dans ces sentiments; et comme vous dites de Montaigne que c'est par ce doute universel qu'il combat les hérétiques de son temps, ce fut aussi par ce même doute des Académiciens que saint Augustin quitta l'hérésie des Manichéens. Depuis qu'il fut à Dieu, il renonça à cette vanité qu'il appelle sacrilège, et fit ce qu'il dit de quelques autres. Il reconnut avec quelle sagesse saint Paul nous avertit de ne nous pas

1. Cf. l. IV, XVI où l'interrogation *Quid mihi proderat*... (A quoi me servait-il...) est six fois répétée, et en particulier § 30 le passage ici traduit : *Quid mihi proderat bona res non ulenti bene*.

laisser séduire par ces discours. Car il avoue qu'il y a en cela un certain agrément qui enlève : on croit quelquefois les choses véritables, seulement parce qu'on les dit éloquentement. Ce sont des viandes dangereuses, dit-il, mais que l'on sert en de beaux plats; mais ces viandes, au lieu de nourrir le cœur, le vident. On ressemble alors à des gens qui dorment, et qui croient manger en dormant : ces viandes imaginaires les laissent aussi vides qu'ils étaient¹ ».

M. de Saci dit à M. Pascal plusieurs choses semblables : sur quoi M. Pascal lui dit que, s'il lui faisait compliment de bien posséder Montaigne et de le savoir bien tourner, il pouvait lui dire sans compliment qu'il savait bien mieux saint Augustin, et qu'il le savait bien mieux tourner, quoique peu avantageusement pour le pauvre Montaigne. Il lui témoigna être extrêmement édifié de la solidité de tout ce qu'il venait de lui représenter; cependant, étant encore tout plein de son auteur, il ne put se retenir et lui dit :

« Je vous avoue, monsieur, que je ne puis voir sans joie dans cet auteur la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, qui, de la société avec Dieu où il s'élevait par les maximes de sa faible raison le précipite dans la nature des bêtes, et j'aurais aimé de tout mon cœur le ministre d'une si grande vengeance, si, étant disciple de l'Eglise par la foi, il eût suivi les règles de la morale, en portant les hommes, qu'il avait si utilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes celui qui peut seul les tirer de ceux qu'il les a convaincus de ne pouvoir pas seulement connaître.

1. Cf. l. III, VI, 10.

du monde et les seules conformes à la raison, puisqu'on ne peut suivre qu'une de ces deux routes, savoir : ou qu'il y a un Dieu, et lors il y place son souverain bien; ou qu'il est incertain, et qu'alors le vrai bien l'est aussi, puisqu'il en est incapable. J'ai pris un plaisir extrême à remarquer dans ces divers raisonnements en quoi les uns et les autres sont arrivés à quelque conformité avec la sagesse véritable qu'ils ont essayé de connaître. Car, s'il est agréable d'observer dans la nature le désir qu'elle a de peindre Dieu dans tous ses ouvrages, où l'on en voit quelque caractère parce qu'ils en sont les images, combien est-il plus juste de considérer dans les productions des esprits les efforts qu'ils font pour imiter la vérité essentielle, même en la fuyant, et de remarquer en quoi ils y arrivent et en quoi ils s'en égarent, comme j'ai tâché de faire dans cette étude !

« Il est vrai, monsieur, que vous venez de me faire voir admirablement le peu d'utilité que les chrétiens peuvent retirer de ces études philosophiques. Je ne laisserai pas, néanmoins, avec votre permission, de vous en dire encore ma pensée, prêt néanmoins à renoncer à toutes les lumières qui ne viendront point de vous, en quoi j'aurai l'avantage, ou d'avoir rencontré la vérité par bonheur, ou de la recevoir de vous avec assurance. Il me semble que la source

Dieu qui est son souverain bien. Second système : L'homme ne peut s'élever jusqu'à Dieu; ses inclinations contredisent la loi; il est porté à chercher son bonheur dans les biens visibles et même en ce qu'il y a de plus honteux. Tout paraît donc incertain, et le vrai bien l'est aussi : ce qui semble nous réduire à n'avoir ni règle fixe pour les mœurs, ni certitude dans les sciences. » Mais M. Bédier a fait la preuve que ce développement était dû à Tronchat, l'éditeur des *Mémoires* de Fontaine. (B.)

des erreurs de ces deux sectes est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent diffère de celui de sa création¹; de sorte que l'un, remarquant quelques traces de sa première grandeur, et ignorant sa corruption, a traité la nature comme saine et sans besoin de réparateur, ce qui le mène au comble de la superbe; au lieu que l'autre, éprouvant la misère présente et ignorant la première dignité, traite la nature comme nécessairement infirme et irréparable, ce qui le précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, et de là dans une extrême lâcheté. Ainsi ces deux états qu'il fallait connaître ensemble pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices, l'orgueil et la paresse, où sont infailliblement tous les hommes avant la grâce, puisque, s'ils ne demeurent dans leurs désordres par lâcheté, ils en sortent par vanité, tant il est vrai ce que vous venez de me dire de saint Augustin, et que je trouve d'une grande étendue...; car en effet on leur rend hommage en bien des manières.

« C'est donc de ces lumières imparfaites qu'il arrive que l'un, connaissant les devoirs de l'homme et ignorant son impuissance, se perd dans la présomption, et que l'autre connaissant l'impuissance et non le devoir, il s'abat dans la lâcheté; d'où il semble, puisque l'un est la vérité où l'autre est l'erreur, que l'on formerait en les alliant une morale parfaite. Mais, au lieu de cette paix, il ne résulterait de leur assemblage qu'une guerre et qu'une destruction générale : car l'un établissant la certitude, l'autre le doute, l'un la grandeur de l'homme, l'autre sa faiblesse, ils ruinent la vérité aussi bien que la faus-

1. Cf. *Pensée* 430.

seté l'un de l'autre. De sorte qu'ils ne peuvent subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de leurs oppositions, et qu'ainsi ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de l'Évangile. C'est elle qui accorde les contrariétés par un art tout divin, et, unissant tout ce qui est de vrai et chassant tout ce qui est de faux, elle en fait une sagesse véritablement céleste où s'accordent ces opposés, qui étaient incompatibles dans ces doctrines humaines. Et la raison en est que ces sages du monde placent les contraires dans un même sujet; car l'un attribuait la grandeur à la nature et l'autre la faiblesse à cette même nature, ce qui ne pouvait subsister; au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des sujets différents : tout ce qu'il y a d'infirme appartenant à la nature, tout ce qu'il y a de puissant appartenant à la grâce. Voilà l'union étonnante et nouvelle que Dieu seul pouvait enseigner, et que lui seul pouvait faire, et qui n'est qu'une image et qu'un effet de l'union ineffable de deux natures dans la seule personne d'un Homme-Dieu.

« Je vous demande pardon, monsieur, dit M. Pascal à M. de Saci, de m'emporter ainsi devant vous dans la théologie, au lieu de demeurer dans la philosophie, qui était seule mon sujet; mais il m'y a conduit insensiblement; et il est difficile de n'y pas entrer, quelque vérité qu'on traite, parce qu'elle est le centre de toutes les vérités; ce qui paraît ici parfaitement puisqu'elle enferme si visiblement toutes celles qui se trouvent dans ces opinions. Aussi je ne vois pas comment aucun d'eux pourrait refuser de la suivre. Car s'ils sont pleins de la pensée de la grandeur de l'homme, qu'en ont-ils imaginé qui ne cède aux promesses de l'Évangile, qui ne sont autre chose que le digne prix de la mort d'un Dieu? Et s'ils se plaisent à voir l'infirmité de la nature, leur idée

n'égale plus celles de la véritable faiblesse du péché, dont la même mort a été le remède. Ainsi tous y trouvent plus qu'ils n'ont désiré; et ce qui est admirable, ils s'y trouvent unis, eux qui ne pouvaient s'allier dans un degré infiniment inférieur! »

M. de Saci ne put s'empêcher de témoigner à M. Pascal qu'il était surpris comment il savait tourner les choses; mais il avoua en même temps que tout le monde n'avait pas le secret, comme lui, de faire des lectures des réflexions si sages et si élevées. Il lui dit qu'il ressemblait à ces médecins habiles qui, par la manière adroite de préparer les plus grands poisons, en savent tirer les plus grands remèdes. Il ajouta que, quoiqu'il voyait bien, par ce qu'il venait de lui dire, que ces lectures lui étaient utiles, il ne pouvait pas croire néanmoins qu'elles fussent avantageuses à beaucoup de gens dont l'esprit se traînerait un peu, et n'aurait pas assez d'élévation pour lire ces auteurs et en juger, et savoir tirer les perles du milieu du fumier, *aurum ex stercore Tertulliani*, disait un Père. Ce qu'on pouvait bien plus dire à ces philosophes, dont le fumier, par sa noire fumée, pouvait obscurcir la foi chancelante de ceux qui les lisent. C'est pourquoi il conseillera toujours à ces personnes de ne pas s'exposer légèrement à ces lectures, de peur de se perdre avec ces philosophes, et de devenir l'objet des démons et la pâture des vers, selon le langage de l'Écriture¹, comme ces philosophes l'ont été.

« Pour l'utilité de ces lectures, dit M. Pascal, je vous dirai fort simplement ma pensée. Je trouve dans Épictète un art incomparable pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choses

1. *Ecclésiastique*, VII, XIX.

extérieures, et pour les forcer à reconnaître qu'ils sont de véritables esclaves et de misérables aveugles; qu'il est impossible qu'ils trouvent autre chose que l'erreur et la douleur qu'ils fuient, s'ils ne se donnent sans réserve à Dieu seul. Montaigne est incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, hors la foi, se piquent d'une véritable justice; pour désabuser ceux qui s'attachent à leurs opinions, et qui croient trouver dans les sciences des vérités inébranlables; et pour convaincre si bien la raison de son peu de lumière et de ses égarements, qu'il est difficile, quand on fait un bon usage de ses principes, d'être tenté de trouver des répugnances dans les mystères; car l'esprit en est si battu qu'il est bien éloigné de vouloir juger si l'Incarnation ou le mystère de l'Eucharistie sont possibles; ce que les hommes du commun n'agitent que trop souvent.

« Mais, si Épictète combat la paresse, il mène à l'orgueil, de sorte qu'il peut être très nuisible à ceux qui ne sont pas persuadés de la corruption de la plus parfaite justice qui n'est pas de la foi. Et Montaigne est absolument pernicieux à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux vices. C'est pourquoi ces lectures doivent être réglées avec beaucoup de soin, de discrétion et d'égard à la condition et aux mœurs de ceux à qui on les conseille. Il me semble seulement qu'en les joignant ensemble elles ne pourraient réussir fort mal, parce que l'une s'oppose au mal de l'autre; non qu'elles puissent donner la vertu, mais seulement troubler dans les vices, l'âme se trouvant combattue par ces contraires, dont l'un chasse l'orgueil et l'autre la paresse, et ne pouvant reposer dans aucun de ces vices par ses raisonnements ni aussi les fuir tous. »

Ce fut ainsi que ces deux personnes d'un si bel esprit s'accordèrent enfin au sujet de la lecture de

ces philosophes, et se rencontrèrent au même terme, où ils arrivèrent néanmoins d'une manière un peu différente : M. de Saci y étant arrivé tout d'un coup par la claire vue du christianisme, et M. Pascal n'y étant arrivé qu'après beaucoup de tours en s'attachant aux principes de ces philosophes.

Lorsque M. de Saci et tout Port-Royal des Champs étaient ainsi occupés de la joie que causaient la conversion et la vue de M. Pascal, et qu'on y admirait la force toute-puissante de la grâce, qui par une miséricorde dont il y a peu d'exemples, avait si profondément abaissé cet esprit si élevé de lui-même, etc.

De l' Art de persuader.

L'art de persuader a un rapport nécessaire à la manière dont les hommes consentent à ce qu'on leur propose, et aux conditions des choses qu'on veut faire croire.

Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances, l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement, car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées; mais la plus ordinaire, quoique contre la nature, est celle de la volonté; car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve, mais par l'agrément. Cette voie est basse, indigne, et étrangère : aussi tout le monde la désavoue. Chacun fait profession de ne croire et même de n'aimer que ce qu'il sait le mériter.

Je ne parle pas ici des vérités divines, que je n'aurais garde de faire tomber sous l'art de persuader, car elles sont infiniment au-dessus de la nature : Dieu seul peut les mettre dans l'âme, et par la manière qu'il lui plaît. Je sais qu'il a voulu qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur, pour humilier cette superbe

puissance du raisonnement, qui prétend devoir être juge des choses que la volonté choisit, et pour guérir cette volonté infirme, qui s'est toute corrompue par ses sales attachements. Et de là vient qu'au lieu qu'en parlant des choses humaines on dit qu'il faut les connaître avant que de les aimer, ce qui a passé en proverbe, les saints au contraire disent en parlant des choses divines qu'il faut les aimer pour les connaître, et qu'on n'entre dans la vérité que par la charité, dont ils ont fait une de leurs plus utiles sentences¹.

En quoi il paraît que Dieu a établi cet ordre surnaturel, et tout contraire à l'ordre qui devait être naturel aux hommes dans les choses naturelles. Ils ont néanmoins corrompu cet ordre en faisant des choses profanes ce qu'ils devaient faire des choses saintes, parce qu'en effet nous ne croyons presque que ce qui nous plaît. Et de là vient l'éloignement où nous sommes de consentir aux vérités de la religion chrétienne, tout opposée à nos plaisirs. « Dites-nous des choses agréables et nous vous écouterons, » disaient les Juifs à Moïse; comme si l'agrément devait régler la créance ! Et c'est pour punir ce désordre par un ordre qui lui est conforme, que Dieu ne verse ses lumières dans les esprits qu'après avoir dompté la rébellion de la volonté par une douceur toute céleste qui le charme et qui l'entraîne.

Je ne parle donc que des vérités de notre portée; et c'est d'elles que je dis que l'esprit et le cœur sont comme les portes par où elles sont reçues dans l'âme, mais que bien peu entrent par l'esprit, au lieu qu'elles y sont introduites en foule par les caprices téméraires de la volonté, sans le conseil du raisonnement.

1. S. AUGUSTIN (*De Grat. contra Faust.* l. XXXII, ch. xviii, cité dans l'*Augustinus*, t. II, L. préliminaire, ch. vii).

Ces puissances ont chacune leurs principes et les premiers moteurs de leurs actions.

Ceux de l'esprit sont des vérités naturelles et connues à tout le monde, comme que le tout est plus grand que sa partie, outre plusieurs axiomes particuliers que les uns reçoivent et non pas d'autres, mais qui, dès qu'ils sont admis, sont aussi puissants, quoique faux, pour emporter la créance, que les plus véritables.

Ceux de la volonté sont de certains désirs naturels et communs à tous les hommes, comme le désir d'être heureux, que personne ne peut pas ne pas avoir, outre plusieurs objets particuliers que chacun suit pour y arriver, et qui, ayant la force de nous plaire, sont aussi forts, quoique pernicieux en effet, pour faire agir la volonté, que s'ils faisaient son véritable bonheur.

Voilà pour ce qui regarde les puissances qui nous portent à consentir.

Mais pour les qualités des choses que nous devons persuader, elles sont bien diverses.

Les unes se tirent, par une conséquence nécessaire, des principes communs et des vérités avouées. Celles-là peuvent être infailliblement persuadées; car, en montrant le rapport qu'elles ont avec les principes accordés, il y a une nécessité inévitable de convaincre, et il est impossible qu'elles ne soient pas reçues dans l'âme dès qu'on a pu les enrôler à ces vérités qu'elle a déjà admises.

Il y en a qui ont une union étroite avec les objets de notre satisfaction; et celles-là sont encore reçues avec certitude, car aussitôt qu'on fait apercevoir à l'âme qu'une chose peut la conduire à ce qu'elle aime souverainement, il est inévitable qu'elle ne s'y porte avec joie.

Mais celles qui ont cette liaison tout ensemble,

et avec les vérités avouées, et avec les désirs du cœur, sont si sûres de leur effet, qu'il n'y a rien qui le soit davantage dans la nature. Comme au contraire ce qui n'a de rapport ni à nos créances ni à nos plaisirs nous est importun, faux et absolument étranger.

En toutes ces rencontres il n'y a point à douter. Mais il y en a où les choses qu'on veut faire croire sont bien établies sur des vérités connues, mais qui sont en même temps contraires aux plaisirs qui nous touchent le plus. Et celles-là sont en grand péril de faire voir, par une expérience qui n'est que trop ordinaire, ce que je disais au commencement : que cette âme impérieuse, qui se vantait de n'agir que par raison, suit par un choix honteux et téméraire ce qu'une volonté corrompue désire, quelque résistance que l'esprit trop éclairé puisse y opposer.

C'est alors qu'il se fait un balancement douteux entre la vérité et la volupté, et que la connaissance de l'une et le sentiment de l'autre font un combat dont le succès est bien incertain, puisqu'il faudrait pour en juger connaître tout ce qui se passe dans le plus intérieur de l'homme, que l'homme même ne connaît presque jamais.

Il paraît de là que, quoi que ce soit qu'on veuille persuader, il faut avoir égard à la personne à qui on en veut, dont il faut connaître l'esprit et le cœur, quels principes il accorde, quelles choses il aime; et ensuite remarquer, dans la chose dont il s'agit, quels rapports elle a avec les principes avoués, ou avec les objets délicieux par les charmes qu'on lui donne. De sorte que l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison !

Or, de ces deux méthodes, l'une de convaincre,

l'autre d'agréer, je ne donnerai ici que les règles de la première; et encore au cas qu'on ait accordé les principes et qu'on demeure ferme à les avouer : autrement je ne sais s'il y aurait un art pour accommoder les preuves à l'inconstance de nos caprices.

Mais la manière d'agréer est bien sans comparaison plus difficile, plus subtile, plus utile et plus admirable; aussi, si je n'en traite pas, c'est parce que je n'en suis pas capable; et je m'y sens tellement disproportionné, que je crois la chose absolument impossible.

Ce n'est pas que je ne croie qu'il y ait des règles aussi sûres pour plaire que pour démontrer, et que qui les saurait parfaitement connaître et pratiquer ne réussît aussi sûrement à se faire aimer des rois et de toutes sortes de personnes, qu'à démontrer les éléments de la géométrie à ceux qui ont assez d'imagination pour en comprendre les hypothèses. Mais j'estime, et c'est peut-être ma faiblesse qui me le fait croire, qu'il est impossible d'y arriver. Au moins je sais que si quelqu'un en est capable, ce sont des personnes que je connais, et qu'aucun autre n'a sur cela de si claires et de si abondantes lumières ¹.

La raison de cette extrême difficulté vient de ce que les principes du plaisir ne sont pas fermes et stables. Ils sont divers en tous les hommes, et variables dans chaque particulier avec une telle diversité, qu'il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même dans les divers temps. Un homme a d'autres plaisirs qu'une femme; un riche et un pauvre en ont de différents; un prince, un homme de guerre, un marchand, un bourgeois, un paysan, les vieux, les jeunes, les sains, les malades, tous varient; les moindres accidents les changent.

1. Allusion à Méré (Cf. les *Pensées* 1 et 4).

Or, il y a un art, et c'est celui que je donne, pour faire voir la liaison des vérités avec leurs principes soit de vrai, soit de plaisir, pourvu que les principes qu'on a une fois avoués demeurent fermes et sans être jamais démentis.

Mais comme il y a peu de principes de cette sorte, et que hors de la géométrie, qui ne considère que des figures très simples, il n'y a presque point de vérités dont nous demeurions toujours d'accord, et encore moins d'objets de plaisir dont nous ne changions à toute heure, je ne sais s'il y a moyen de donner des règles fermes pour accorder les discours à l'inconstance de nos caprices.

Cet art que j'appelle l'art de persuader, et qui n'est proprement que la conduite des preuves méthodiques parfaites consiste en trois parties essentielles : à définir les termes dont on doit se servir par des définitions claires; à proposer des principes ou axiomes évidents pour prouver la chose dont il s'agit; et à substituer toujours mentalement dans la démonstration les définitions à la place des définis.

La raison de cette méthode est évidente, puisqu'il serait inutile de proposer ce qu'on veut prouver et d'en entreprendre la démonstration, si on n'avait auparavant défini clairement tous les termes qui ne sont pas intelligibles; et qu'il faut de même que la démonstration soit précédée de la demande des principes évidents qui y sont nécessaires, car si l'on n'assure le fondement on ne peut assurer l'édifice; et qu'il faut enfin en démontrant substituer mentalement les définitions à la place des définis, puisque autrement on pourrait abuser des divers sens qui se rencontrent dans les termes. Il est facile de voir qu'en observant cette méthode on est sûr de convaincre, puisque, les termes étant tous entendus et parfaitement exempts d'équivoques par les défini-

tions, et les principes étant accordés, si dans la démonstration on substitue toujours mentalement les définitions à la place des définis, la force invincible des conséquences ne peut manquer d'avoir tout son effet.

Aussi jamais une démonstration dans laquelle ces circonstances sont gardées n'a pu recevoir le moindre doute; et jamais celles où elles manquent ne peuvent avoir de force.

Il importe donc bien de les comprendre et de les posséder, et c'est pourquoi, pour rendre la chose plus facile et plus présente, je les donnerai toutes en ce peu de règles qui renferment tout ce qui est nécessaire pour la perfection des définitions, des axiomes et des démonstrations, et par conséquent de la méthode entière des preuves géométriques de l'art de persuader.

Règles pour les définitions. — 1. N'entreprendre de définir aucune des choses tellement connues d'elles-mêmes, qu'on n'ait point de termes plus clairs pour les expliquer¹. 2. N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques, sans définition. 3. N'employer dans la définition des termes que des mots parfaitement connus, ou déjà expliqués.

Règles pour les axiomes. — 1. N'omettre aucun des principes nécessaires sans avoir demandé si on l'accorde, quelque clair et évident qu'il puisse être. 2. Ne demander en axiomes que des choses parfaitement évidentes d'elles-mêmes.

Règles pour les démonstrations. — 1. N'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes qu'on n'ait rien de plus clair

1. Ceci a été développé dans la sect. I *De la méthode des démonstrations géométriques*. Cf. les citations en note des *Pensées* 1 et 392.

pour les prouver. 2. Prouver toutes les propositions un peu obscures, et n'employer à leur preuve que des axiomes très évidents, ou des propositions déjà accordées ou démontrées. 3. Substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis, pour ne pas se tromper par l'équivoque des termes que les définitions ont restreints.

Voilà les huit règles qui contiennent tous les préceptes des preuves solides et immuables. Desquelles il y en a trois qui ne sont pas absolument nécessaires, et qu'on peut négliger sans erreur; qu'il est même difficile et comme impossible d'observer toujours exactement, quoi qu'il soit plus parfait de le faire autant qu'on peut; ce sont les trois premiers de chacune des parties :

Pour les définitions : Ne définir aucun des termes qui sont parfaitement connus.

Pour les axiomes : N'omettre à demander aucun des axiomes parfaitement évidents et simples.

Pour les démonstrations : Ne démontrer aucune des choses très connues d'elles-mêmes.

Car il est sans doute que ce n'est pas une grande faute de définir et d'expliquer bien clairement des choses, quoique très claires d'elles-mêmes, ni d'omettre à demander par avance des axiomes qui ne peuvent être refusés au lieu où ils sont nécessaires, ni enfin de prouver des propositions qu'on accorderait sans preuve.

Mais les cinq autres règles sont d'une nécessité absolue, et on ne peut s'en dispenser sans un défaut essentiel et souvent sans erreur; et c'est pourquoi je les reprendrai ici en particulier.

Règles nécessaires pour les définitions. — N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques,

sans définition. N'employer dans les définitions que des termes parfaitement connus ou déjà expliqués.

Règles nécessaires pour les axiomes. — Ne demander en axiomes que des choses parfaitement évidentes.

Règles nécessaires pour les démonstrations. — Prouver toutes les propositions, en n'employant à leur preuve que des axiomes très évidents d'eux-mêmes, ou des propositions déjà démontrées ou accordées. N'abuser jamais de l'équivoque des termes, en manquant de substituer mentalement les définitions qui les resserrent ou les expliquent¹.

Voilà les cinq règles qui forment tout ce qu'il y a de nécessaire pour rendre les preuves convaincantes, immuables et, pour tout dire, géométriques; et les huit règles ensemble les rendent encore plus parfaites.

Je passe maintenant à celle de l'ordre dans lequel on doit disposer les propositions, pour être dans une suite excellente et géométrique.

Après avoir établi...

Voilà en quoi consiste cet art de persuader, qui se renferme dans ces deux principes : Définir tous les noms qu'on impose; prouver tout, en substituant mentalement les définitions à la place des définis.

Sur quoi il me semble à propos de prévenir trois objections principales qu'on pourra faire. L'une, que cette méthode n'a rien de nouveau; l'autre, qu'elle est bien facile à apprendre, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'étudier les éléments de géométrie, puisqu'elle consiste en ces deux mots qu'on sait à la

1. Cette reprise figure textuellement dans l'*Art de penser* (ou *Logique* de Port-Royal) 4^e p., ch. III. Le ch. XI reprend avec de légères variantes les huit règles du début.

première lecture; et enfin qu'elle est assez inutile, puisque son usage est presque renfermé dans les seules matières géométriques.

Il faut donc faire voir qu'il n'y a rien de si inconnu, rien de plus difficile à pratiquer, et rien de plus utile et plus universel.

Pour la première objection, qui est que ces règles sont communes dans le monde, qu'il faut tout définir et tout prouver, et que les logiciens mêmes les ont mises entre les préceptes de leur art, je voudrais que la chose fût véritable, et qu'elle fût si connue, que je n'eusse pas eu la peine de rechercher avec tant de soin la source de tous les défauts des raisonnements, qui sont véritablement communs. Mais cela l'est si peu, que, si l'on en excepte les seuls géomètres, qui sont en si petit nombre qu'ils sont uniques en tout un peuple et dans un long temps, on n'en voit aucun qui le sache aussi. Il sera aisé de le faire entendre à ceux qui auront parfaitement conçu le peu que j'en ai dit; mais s'ils ne l'ont pas compris parfaitement, j'avoue qu'ils n'y auront rien à y apprendre. Mais s'ils sont entrés dans l'esprit de ces règles, et qu'elles aient assez fait d'impression pour s'y enraciner et s'y affermir, ils sentiront combien il y a de différence entre ce qui est dit ici et ce que quelques logiciens en ont peut-être décrit d'approchant au hasard, en quelques lieux de leurs ouvrages.

Ceux qui ont l'esprit de discernement savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux et les circonstances qui les accompagnent. Croira-t-on, en vérité, que deux personnes qui ont lu et appris par cœur le même livre le sachent également, si l'un le comprend en sorte qu'il en sache tous les principes, la force des conséquences, les réponses aux objections qu'on y peut faire, et toute l'économie de l'ouvrage; au lieu qu'en l'autre ce

soient des paroles mortes, et des semences qui, quoique pareilles à celles qui ont produit des arbres si fertiles, sont demeurées sèches et infructueuses dans l'esprit stérile qui les a reçues en vain ?

Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte; et c'est pourquoi l'incomparable auteur de l'*Art de conférer*¹ s'arrête avec tant de soin à faire entendre qu'il ne faut pas juger de la capacité d'un homme par l'excellence d'un bon mot qu'on lui entend dire : mais, au lieu d'étendre l'admiration d'un bon discours à la personne, qu'on pénètre, dit-il, l'esprit d'où il sort; qu'on tente s'il le tient de sa mémoire ou d'un heureux hasard; qu'on le reçoive avec froideur et avec mépris, afin de voir s'il ressentira qu'on ne donne pas à ce qu'il dit l'estime que son prix mérite : on verra le plus souvent qu'on le lui fera désavouer sur l'heure, et qu'on le tirera bien loin de cette pensée meilleure qu'il ne croit, pour le jeter dans une autre toute basse et ridicule. Il faut donc sonder comme cette pensée est logée en son auteur; comment, par où, jusqu'où il la possède : autrement, le jugement précipité sera : j'ai été téméraire².

Je voudrais demander à des personnes équitables si ce principe : « La matière est dans une incapacité naturelle invincible de penser », et celui-ci : « Je pense, donc je suis », sont en effet les mêmes dans l'esprit de Descartes et dans l'esprit de saint Augustin, qui a dit la même chose douze cents ans auparavant³.

1. MONTAIGNE, *Essais*, III, 8.

2. Havet propose : sera jugement téméraire. Brunschvicg propose : sera jugé téméraire. — La correction est ici due à M. Lafuma.

3. Arnauld avait signalé à Descartes cette rencontre de son *Cogito* avec les textes de saint Augustin, *De lib. arb.* II, 3 (4^e obj. aux *Méditations*, A. T. IX, 154) et *De Trin.* X, 10 (1. du

En vérité, je suis bien éloigné de dire que Descartes n'en soit pas le véritable auteur, quand même il ne l'aurait appris que dans la lecture de ce grand saint; car je sais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure, sans y faire une réflexion plus longue et plus étendue, et apercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences, qui prouve la distinction des natures matérielle et spirituelle, et en faire un principe ferme et soutenu d'une physique entière, comme Descartes a prétendu faire. Car, sans examiner s'il a réussi efficacement dans sa prétention, je suppose qu'il l'ait fait, et c'est dans cette supposition que je dis que ce mot est aussi différent dans ses écrits d'avec le même mot dans les autres qui l'ont dit en passant, qu'un homme plein de vie et de force d'avec un homme mort.

Tel dira une chose de soi-même sans en comprendre l'excellence, où un autre comprendra une suite merveilleuse de conséquences qui nous font dire hardiment que ce n'est plus le même mot, et qu'il ne le doit non pas à celui d'où il l'a appris, qu'un arbre admirable n'appartiendra pas à celui qui en aurait jeté la semence, sans y penser et sans la connaître, dans une terre abondante qui en aurait profité de la sorte par sa propre fertilité.

Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur : infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées. Mais il arrive bien plus souvent qu'un bon esprit fait produire lui-même à ses propres pensées tout le fruit dont elles sont capables, et

3 juin 1648, A. T. V, 184). Cf. aussi *De civ. Dei* XI, 26 et *Sol.* II, 1, 3. Si le *Cogito* augustinien n'est pas comme chez Descartes le fondement de toute la philosophie, il n'est cependant pas « écrit à l'aventure » et sert à établir la spiritualité de l'âme et l'existence de Dieu.

qu'ensuite quelques autres, les ayant ouï estimer, les empruntent et s'en parent, mais sans en connaître l'excellence; et c'est alors que la différence d'un même mot en diverses bouches paraît le plus.

C'est de cette sorte que la logique a peut-être emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force : et ainsi, en les mettant à l'aventure parmi celles qui lui sont propres, il ne s'ensuit pas de là qu'ils aient entré dans l'esprit de la géométrie; et je serai bien éloigné, s'ils n'en donnent pas d'autres marques que de l'avoir dit en passant, de les mettre en parallèle avec cette science, qui apprend la véritable méthode de conduire la raison. Mais je serai au contraire bien disposé à les en exclure, et presque sans retour. Car de l'avoir dit en passant, sans avoir pris garde que tout est renfermé là-dedans, et au lieu de suivre ces lumières, s'égarer à perte de vue après des recherches inutiles, pour courir à ce que celles-là offrent et qu'elles ne peuvent donner, c'est véritablement montrer qu'on n'est guère clairvoyant, et bien plus que si l'on avait manqué de les suivre parce qu'on ne les avait pas aperçues.

La méthode de ne point errer est recherchée de tout le monde. Les logiciens font profession d'y conduire, les géomètres seuls y arrivent, et, hors de leur science et de ce qui l'imité, il n'y a point de véritables démonstrations. Tout l'art en est renfermé dans les seuls préceptes que nous avons dits : ils suffisent seuls, ils prouvent seuls; toutes les autres règles sont inutiles ou nuisibles. Voilà ce que je sais par une longue expérience de toutes sortes de livres et de personnes.

Et sur cela je fais le même jugement de ceux qui disent que les géomètres ne leur donnent rien de nouveau par ces règles, parce qu'ils les avaient en effet, mais confondues parmi une multitude d'autres

inutiles ou fausses dont ils ne pouvaient pas les discerner, que de ceux qui cherchent un diamant de grand prix parmi un grand nombre de faux, mais qu'ils n'en sauraient pas distinguer, se vanteraient, en les tenant tous ensemble, de posséder le véritable aussi bien que celui qui, sans s'arrêter à ce vil amas, porte la main sur la pierre choisie que l'on recherche, et pour laquelle on ne jetait pas tout le reste.

Le défaut d'un raisonnement faux est une maladie qui se guérit par ces deux remèdes. On en a composé un autre d'une infinité d'herbes inutilles où les bonnes se trouvent enveloppées et où elles demeurent sans effet, par les mauvaises qualités de ce mélange.

Pour découvrir tous les sophismes et toutes les équivoques des raisonnements captieux, ils ont inventé des noms barbares qui étonnent ceux qui les entendent; et au lieu qu'on ne peut débrouiller tous les replis de ce nœud si embarrassé qu'en tirant l'un des bouts que les géomètres assignent, ils en ont marqué un nombre étrange d'autres où ceux-là se trouvent compris, sans qu'ils sachent lequel est le bon.

Et ainsi, en nous montrant un nombre de chemins différents, qu'ils disent nous conduire où nous tendons, quoiqu'il n'y en ait que deux qui y mènent, il faut savoir les marquer en particulier; on prétendra que la géométrie, qui les assigne exactement¹, ne donne que ce qu'on avait déjà des autres, parce qu'ils donnaient en effet la même chose et d'avantage, sans prendre garde que ce présent perdait son prix par son abondance, et qu'ils ôtaient en ajoutant.

Rien n'est plus commun que les bonnes choses :

1. Lecture inédite de M. Lafuma. Les éditeurs donnaient : *certainement*.

il n'est question que de les discerner; et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée, et même connues de tout le monde. Mais on ne sait pas les distinguer. Ceci est universel. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver, et on s'en éloigne : il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune.

Je ne fais donc pas de doute que ces règles, étant les véritables, ne doivent être simples, naïves, naturelles, comme elles le sont. Ce n'est pas *barbara* et *baralipton* qui forment le raisonnement¹. Il ne faut pas guinder l'esprit; les manières tendues et pénibles le remplissent d'une sottise présomption par une élévation étrangère et par une enflure vaine et ridicule au lieu d'une nourriture solide et vigoureuse. Et l'une des raisons principales qui éloignent autant ceux qui entrent dans ces connaissances du véritable chemin qu'ils doivent suivre, est l'imagination qu'on prend d'abord que les bonnes choses sont inaccessibles, en leur donnant le nom de grandes, hautes, élevées, sublimes. Cela perd tout. Je voudrais les nommer basses, communes, familières : ces noms-là leur conviennent mieux; je hais ces mots d'enflure...

1. Les auteurs de la *Logique* de Port-Royal, qui ont inséré les règles de Pascal sur les définitions, ont cependant conservé la vieille logique de l'École : « On n'a pas cru, disent-ils, devoir s'arrêter au dégoût de quelques personnes qui ont en horreur certains termes artificiels qu'on a formés pour retenir plus facilement les diverses manières de raisonner, comme si c'étaient des mots de magie, et qui font souvent des railleries assez froides sur *baroco* et *baralipton*, comme tenant du caractère de pédant. » Pascal n'était ici que l'écho de critiques déjà formulées par Montaigne (I, 25 et II, 5). (B.)

P E N S É E S

SECTION I

Pensées sur l'Esprit et le Style.

I

Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. — En l'un, les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun; de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude : mais pour peu qu'on l'y tourne, on voit les principes à plein; et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent ².

Mais dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence; il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne; car les principes sont si déliés et en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or, l'omission d'un principe mène à l'erreur; ainsi, il faut avoir la vue

1. Page du manuscrit. Cf. *Introduction*, p. XXIII, note 1.

2. Cf. *De l'esprit géométrique* : « Cette admirable science ne s'attachant qu'aux choses les plus simples,... le manque de définition est plutôt une perfection qu'un défaut, parce qu'il ne vient pas de leur obscurité, mais au contraire de leur extrême évidence. »

bien nette pour voir tous les principes, et ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus.

Tous les géomètres seraient donc fins s'ils avaient la vue bonne, car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connaissent; et les esprits fins seraient géomètres s'ils pouvaient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie.

406 Ce qui fait donc que de certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie; mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit; on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes : ce sont choses tellement délicates et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir, et juger droit et juste selon ce sentiment, sans pouvoir le plus souvent le démontrer par ordre comme en géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins et que les fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement ces choses fines, et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse; mais il le fait

tacitement, naturellement et sans art, car l'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes.

Et les esprits fins, au contraire, ayant ainsi accoutumé à juger d'une seule vue, sont si étonnés — quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, et où pour entrer il faut passer par des définitions et des principes si stériles, qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail, — qu'ils s'en rebutent et s'en dégoûtent.

Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins ni géomètres.

Les géomètres qui ne sont que géomètres ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions et principes; autrement ils sont faux et insupportables, car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis.

Et les fins qui ne sont que fins ne peuvent avoir la patience de descendre jusque dans les premiers principes des choses spéculatives et d'imagination, qu'ils n'ont jamais vues dans le monde, et tout à fait hors d'usage¹.

2

Diverses sortes de sens droit; les uns dans un certain ordre de choses, et non dans les autres ordres, où ils extravaguent. *213

1. Cf. MÉRÉ (*Discours des agréments*, t. I, p. 194) distinguant deux sortes de *justesse*; l'une « dépend de l'esprit et de l'intelligence », l'autre « vient principalement du goût et du sentiment ». Dans une lettre, il reproche à Pascal de trop priser le « raisonnement artificiel » qui ne fait « pas connaître ce que les choses sont », et l'oppose aux « connaissances plus hautes qui ne trompent jamais » et avantagent dans le monde ceux qui ont « l'esprit vif et les yeux fins. »

Les uns tirent bien les conséquences de peu de principes, et c'est une droiture de sens.

Les autres tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes.

Par exemple, les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoi il y a peu de principes; mais les conséquences en sont si fines, qu'il n'y a qu'une extrême droiture qui y puisse aller.

Et ceux-là ne seraient peut-être pas pour cela grands géomètres, parce que la géométrie comprend un grand nombre de principes, et qu'une nature d'esprit peut être telle qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, et qu'elle ne puisse pénétrer le moins du monde les choses où il y a beaucoup de principes.

Il y a donc deux sortes d'esprits : l'une, de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. L'un est force¹ et droiture d'esprit, l'autre est amplitude d'esprit. Or l'un peut bien être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi ample et faible².

1. *fort* (T.).

2. Cette pensée doit être soigneusement distinguée de la précédente, avec laquelle on a cherché à l'identifier : ici en effet l'esprit géométrique consiste à embrasser un grand nombre de principes, tandis que tout à l'heure c'était l'esprit de finesse qui avait le privilège d'être ample et large. Peut-être ces deux pensées ne sont-elles pas de la même époque; peut-être ne faut-il voir ici qu'une seconde division greffée sur la première distinction : l'esprit de géométrie devient le *sens droit*, et il y en a diverses sortes, l'une qui déduit rigoureusement les conséquences d'un seul principe, comme on fait en physique, ou encore en algèbre, et l'autre qui est avant tout un esprit de synthèse, qui construit dans l'espace des figures très com-

3

Ceux qui sont accoutumés à juger par le sentiment 229
ne comprennent rien aux choses de raisonnement,
car ils veulent d'abord pénétrer d'une vue et ne sont
point accoutumés à chercher les principes. Et les
autres, au contraire, qui sont accoutumés à raison-
ner par principes, ne comprennent rien aux choses
de sentiment, y cherchant des principes et ne pou-
vant voir d'une vue¹.

4

Géométrie, finesse. — La vraie éloquence se moque 169
de l'éloquence, la vraie morale se moque de la
morale; c'est à-dire que la morale du jugement se
moque de la morale de l'esprit — qui² est sans
règles.

Car le jugement est celui à qui appartient le
sentiment, comme les sciences appartiennent à
l'esprit. La finesse est la part du jugement, la géo-
métrie est celle de l'esprit.

pliquées, sans en confondre les lignes : à cette dernière Pascal
réserverait maintenant la dénomination d'esprit de géométrie.
Ajoutons que Pascal, ayant perfectionné la géométrie des
indivisibles qui avait pour principe la considération des infi-
niment petits, avait le droit d'opposer la complexité de la
géométrie à la simplicité relative de la physique en son
temps (B.).

1. Cette connaissance par sentiment s'oppose, non à l'intel-
ligence, mais aux excès de la logique discursive, et peut être
rapprochée de l'intuition cartésienne. Cf. *Pensée* 282 et
J. LAPORTE. *Le cœur et la raison selon Pascal*, Revue philosophi-
que, 1927, I.

2. *Qui* se rapporte vraisemblablement à la morale du juge-
ment (B.).

Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher¹.

5

- 137 Ceux qui jugent d'un ouvrage sans règle sont, à l'égard des autres, comme ceux qui ont une² montre à l'égard des autres. L'un dit : « Il y a deux heures »; l'autre dit « Il n'y a que trois quarts d'heure ». Je regarde ma montre, et je dis à l'un : « Vous vous ennuyez »; et à l'autre : « Le temps ne vous dure guère »; car il y a une heure et demie, et je me moque de ceux qui disent que le temps me dure à moi, et que j'en juge par fantaisie : ils ne savent pas que j'en juge par ma montre.

6

- 51 Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment.

On se forme l'esprit et le sentiment par les conversations. On se gâte l'esprit et le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment ou le gâtent. Il importe donc de tout de bien savoir choisir pour se le former et ne le point gâter; et on ne peut faire ce choix, si on ne l'a déjà formé et point gâté. Ainsi cela fait un cercle, dont sont bienheureux ceux qui sortent.

7

- 213 A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il

1. Cf. MONTAIGNE, *Essais* II, 12.

2. La plupart des éditeurs corrigent : *qui n'ont pas de montre* pour équilibrer la phrase. Sur les diverses interprétations de ce texte, cf. Z. TOURNEUR, *Beauté poétique...*, p. 39-42. — Selon Marguerite PÉRIER, Pascal portait toujours une montre attachée à son poignet gauche. *Relation du P. Guerrier*.

y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent point de différence entre les hommes ¹.

8

Il y a beaucoup de personnes qui entendent le *273 sermon de la même manière qu'ils entendent vêpres.

9

Quand on veut reprendre avec utilité, et montrer 401 à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fausse. Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés; or on ne se fâche pas de ne pas tout voir, mais on ne veut pas [s'] être trompé; et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'homme ne peut tout voir, et de ce que naturellement il ne se peut tromper dans le côté qu'il envisage; comme, les appréhensions des sens sont toujours vraies ².

10

On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les *201 raisons qu'on a soi-même trouvées, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

11

Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne; mais entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à

Copie
396

1. Cf. *Discours sur les passions de l'amour*, p. 60.

2. « L'erreur des sens » est vraie comme fait de conscience. La fausseté vient de ce qu'on juge l'illusion conforme à la réalité.

craindre que la comédie¹. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions, qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour; principalement lorsqu'on [le] représente fort chaste et fort honnête. Car plus il paraît innocent aux âmes innocentes, plus elles sont capables d'en être touchées; sa violence plaît à notre amour-propre, qui forme aussitôt un désir de causer les mêmes effets, que l'on voit si bien représentés; et l'on se fait en même temps une conscience fondée sur l'honnêteté des sentiments qu'on y voit, qui ôtent la crainte des âmes pures, qui s'imaginent que ce n'est pas blesser la pureté, d'aimer d'un amour qui leur semble si sage.

Ainsi l'on s'en va de la comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, et l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans la comédie.

12

123 Scaramouche, qui ne pense qu'à une chose.

Le docteur, qui parle un quart d'heure après avoir tout dit, tant il est plein de désir de dire ².

1. Cf. NICOLE : « Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes. » Cette accusation des *Visionnaires* (1665) provoqua la *Lettre de Racine à l'auteur des Hérésies imaginaires*.

Cette pensée, parue en 1678 dans les *Maximes* de Mme de Sablé, ne figure que dans la copie, avec un astérisque, et Z. Tourneur ne la croit pas de Pascal.

2. Personnages traditionnels de la Comédie italienne.

13

On aime à voir l'erreur, la passion de Cléobuline, *441
parce qu'elle ne la connaît pas. Elle déplairait, si
elle n'était trompée¹.

14

Quand un discours naturel peint une passion ou 420
un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce
qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y
fût, de sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous
le fait sentir; car il ne nous a pas fait montre de son
bien, mais du nôtre; et ainsi ce bienfait nous le rend
aimable, outre que cette communauté d'intelligence
que nous avons avec lui incline nécessairement le
cœur à l'aimer.

15

Éloquence qui persuade par douceur, non par 130
empire; en tyran, non en roi².

1. Cléobuline, princesse, puis reine de Corinthe, figure, dit E. Havet, en divers endroits dans *Artamène ou le Grand Cyrus*, de Mlle de Scudéri. Mais on trouvera particulièrement l'histoire de sa passion au livre second de la septième partie. Elle est amoureuse d'un de ses sujets, Myrinthe, qui n'est pas même Corinthien d'origine; mais « elle l'aimait sans penser l'aimer, et elle fut si longtemps dans cette erreur, que cette affection ne fut plus en état d'être surmontée lorsqu'elle s'en aperçut. » Il faut ajouter que Cléobuline passait pour être le *portrait* de la reine Christine de Suède, et il n'est pas défendu de penser que cette particularité aurait attiré sur son personnage l'attention de Pascal (B.).

2. Cf. l'*Art de persuader*, p. 113, et *Pensées* 310-311.

L. Brunschvicg avait d'abord publié sous le n° 16 une *Pensée* sur l'éloquence provenant du *Supplément* de Bossut (n° XXVII). Puis il découvrit qu'elle démarquait simplement une appréciation de Besoigne sur Pascal (*Histoire de l'abbaye de Port-Royal*, 2^e p., l. VI) : « Il concevait l'éloquence comme un art de dire

17

- 439 Les rivières sont des chemins qui marchent, et qui portent où l'on veut aller¹.

18

- ^k443 Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes, comme, par exemple la lune², à qui on attribue le changement des saisons, le progrès des maladies, etc.; car la maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir; et il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur, que dans cette curiosité inutile.

- 444 La manière d'écrire d'Épictète, de Montaigne et de Salomon de Tultie³, est la plus d'usage, qui s'insinue le mieux, qui demeure le plus dans la mémoire, et

les choses de telle façon : 1^o que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir; » (cf. *Art de persuader*, p. 114) « 2^o qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte volontiers à y faire réflexion » (cf. *Vie de Pascal* par Mme PÉRIER, p. 23 :

« C'est pourquoi il la faisait consister dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert » etc.)

1. L. Brunschvicg a situé ici cette *Pensée* qu'il interprète comme une « comparaison pour mieux faire entendre sa conception de l'éloquence. Le discours est en effet pour Pascal un chemin qui marche et qui porte l'esprit à la conclusion où l'on tend ». Mais peut-être cette image a-t-elle plutôt un sens moral, cf. *Pensée* 459.

2. Sur les « faux effets de la lune » cf. *Pensée* 817.

3. L'*Apologie* projetée par Pascal devait paraître sous le nom de Salomon de Tultie, anagramme de Louis de Montalte, pseudonyme de l'auteur des *Provinciales*, et d'Amos Dettonville auquel étaient attribuées les *Diverses inventions en géométrie* (1658). La fin de cette pensée est peut-être de Mme Périer (cf. BÉDIER, *Mélanges Lanson*, 1922).

qui se fait le plus citer, parce qu'elle est toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie; comme, quand on parlera de la commune erreur qui est parmi le monde, que la lune est cause de tout, on ne manquera jamais de dire que Salomon de Tultie dit que, « lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune, » etc., qui est la pensée de l'autre côté¹.

19

La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

Ed.

1678.

Ch.

XXXI

20

Ordre. — Pourquoi prendrai-je plutôt à diviser ma morale en quatre qu'en six? Pourquoi établirai-je plutôt la vertu en quatre, en deux, en un? Pourquoi en *abstine et sustine*² plutôt qu'en « suivre nature³ », ou « faire ses affaires particulières sans injustice », comme Platon⁴, ou autre chose?

433

— Mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un mot. — Oui, mais cela est inutile, si on ne l'explique; et quand on vient à l'expliquer, dès qu'on ouvre ce

1. C'est-à-dire le début de ce fragment, qui figure au verso du manuscrit.

2. CHARRON traduit ainsi cette maxime d'Épictète: « Soutiens les maux; abstiens-toi des biens, c'est-à-dire des voluptés et de la prospérité » (*Sagesse*, II, VII, 4).

3. Cf. MONTAIGNE III, 12. CHARRON (préface de la *Sagesse*) l'attribue à Sénèque. Mais, avec des nuances de sens nées de l'opposition des deux physiques, ce principe est commun aux stoiciens et aux épicuriens que Pascal a peut-être plus spécialement visés ici comme troisième école à côté du Portique et de l'Académie.

4. Dans les *Lettres* qui lui sont attribuées. Cf. MONTAIGNE III, 9.

précepte qui contient tous les autres, ils en sortent en la première confusion que vous vouliez éviter. Ainsi, quand ils sont tous renfermés en un, ils y sont cachés et inutiles, comme en un coffre, et ne paraissent jamais qu'en leur confusion naturelle. La nature les a tous établis, sans renfermer l'un en l'autre.

21

- 427 La nature a mis toutes ses vérités chacune en soi-même; notre art les renferme les unes dans les autres, mais cela n'est pas naturel : chacune tient sa place.

22

- 431 Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle; quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux.

J'aimerais autant qu'on me dît que je me suis servi des mots anciens. Et comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps de discours, par une disposition différente, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par leur différente disposition !

23

- 225 Les mots diversement rangés font un divers sens, et les sens diversement rangés font différents effets.

24

- 429 *Langage.* — Il ne faut point détourner l'esprit ailleurs, sinon pour le délasser, mais dans le temps où cela est à propos : le délasser quand il faut, et non autrement; car qui délasse hors de propos, il lasse; et qui lasse hors de propos délasse, car on

quitte tout là. Tant la malice de la concupiscence se plaît à faire tout le contraire de ce qu'on veut obtenir de nous sans nous donner du plaisir, qui est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

25

Eloquence. — Il faut de l'agréable et du réel; mais 402
il faut que cet agréable soit lui-même pris du vrai.

26

L'éloquence est une peinture de la pensée; et 142
ainsi, ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un portrait¹.

27

*Miscellan*². *Langage.* — Ceux qui font les antithèses 127
en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie.

Leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes³.

28

Symétrie.

125

En ce qu'on voit d'une vue.

Fondée sur ce qu'il n'y a pas de raison de faire autrement.

1. Le tableau désigne ici la scène arrangée en vue de l'effet extérieur, l'œuvre artificielle et d'imagination, par opposition au portrait qui essaie d'exprimer la nature interne du modèle (B.).

2. Début du mot *Miscellanea* : mélanges.

3. Dans une lettre à M. le Pailleur, Pascal parle « de ces antithèses opposées avec tant de justesse qu'il est aisé de voir qu'il s'est bien plus étudié à rendre ses termes contraires les uns aux autres, que conformes à la raison et à la vérité ». Cf. le titre de l'écrit du P. Noel contre Pascal : *Le Plein du Vide*.

Et fondée aussi sur la figure de l'homme, d'où il arrive qu'on ne veut la symétrie qu'en largeur, non en hauteur ni profondeur.

29

- 427 Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le goût bon, et qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur : *Plus poetice quam humane locutus es*¹.

Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie.

30

- 12 Qu'on voie les discours de la 2^e, 4^e et 5^e du Janséniste, cela est haut et sérieux².

[Je hais également le bouffon et l'enflé] on ne ferait son ami de l'un ni de l'autre.

On ne consulte que l'oreille, parce qu'on manque de cœur.

Sa règle est l'honnêteté³.

Beautés d'omission, de jugement.

1. « Tu as parlé en poète plutôt qu'en homme » (*Pétrone*, 90). Cf. Méré, *Discours de la Conversation* : « Je disais à quel qu'un fort savant qu'il parlait en auteur. — Eh quoi ! me répondit cet homme, ne le suis-je pas ? — Vous ne l'êtes que trop, répondis-je en riant, et vous feriez beaucoup mieux de parler en galant homme. »

2. L. Brunschvicg rejette en note cette allusion aux *Provinciales* et la réflexion suivante qu'il a cru barrées.

3. Suivent, une autre allusion barrée aux *Provinciales* : « Après ma 8^e, je croyais avoir assez répondu », et la *Pensée* « Poète, et non honnête homme » que L. Brunschvicg reproduit seulement sous le n^o 38.

31

Toutes les fausses beautés que nous blâmons en Cicéron ont des admirateurs, et en grand nombre ¹. 439

32

Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté ^{*129} qui consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît.

Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agréé : soit maison, chanson, discours, vers, prose, femme, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits, etc.

Tout ce qui n'est point fait sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le goût bon.

Et, comme il y a un rapport parfait entre une chanson et une maison qui sont faites sur ce bon modèle, parce qu'elles ressemblent à ce modèle unique quoique chacune selon son genre, il y a de même un rapport parfait entre les choses faites sur le mauvais modèle. Ce n'est pas que le mauvais modèle soit unique, car il y en a une infinité; mais chaque mauvais sonnet, par exemple, sur quelque faux modèle qu'il soit fait, ressemble parfaitement à une femme vêtue sur ce modèle.

Rien ne fait mieux entendre combien un faux sonnet est ridicule que d'en considérer la nature et le modèle, et de s'imaginer ensuite une femme ou une maison faite sur ce modèle-là ².

1. Cf. MONTAIGNE et MÉRÉ (*Œuvres Posth.*, 136, 171; *Œuvres II*, 2, 44).

2. Méré avait comparé l'éloquence à une femme plus ou moins bien ajustée (*Conversations*, p. 188).

*129 *Beauté poétique*¹. Comme on dit beauté poétique, on devrait aussi dire beauté géométrique, et beauté médicinale, mais on ne le dit pas : et la raison en est qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, et qu'il consiste en preuves, et quel est l'objet de la médecine, et qu'il consiste en la guérison; mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément, qui est l'objet de la poésie. On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter; et, à faute de cette connaissance, on a inventé de certains termes bizarres : « siècle d'or, merveille de nos jours, fatal », etc.; et on appelle ce jargon beauté poétique.

Mais qui s'imaginera une femme sur ce modèle-là, qui consiste à dire de petites choses avec de grands mots, verra une jolie damoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes, dont il rira, parce qu'on sait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connaîtraient pas l'admireraient en cet équipage; et il y a bien des villages où on la prendrait pour la reine; et c'est pourquoi nous appelons les sonnets faits sur ce modèle-là les reines de village².

*129 On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers si l'on [n'] a mis l'enseigne de poète, de mathématicien, etc. Mais les gens universels ne

1. Sur les discussions soulevées par cette pensée cf. Z. TOURNEUR, *Beauté poétique, histoire critique d'une « Pensée » de Pascal et de ses annexes*, Melun, 1933.

2. Cf. BALZAC, à propos de l'abus des métaphores : « vous les cachez comme des mariées de village sous vos affiquets et sous vos bijoux ». (*Socrate chrétien*, disc. VII, fin).

veulent point d'enseigne, et ne mettent guère de différence entre le métier de poète et celui de brodeur.

Les gens universels ne sont appelés ni poètes, ni géomètres, etc.; mais ils sont tout cela, et juges de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront de ce qu'on parlait quand ils sont entrés. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage; mais alors on s'en souvient, car il est également de ce caractère qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, quand il n'est pas question du langage, et qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question.

C'est donc une fausse louange qu'on donne à un homme quand on dit de lui, lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie; et c'est une mauvaise marque, quand on n'a pas recours à un homme quand il s'agit de juger de quelques vers¹.

35

Honnête homme.

*440

Il faut qu'on n'en puisse [dire], ni : « il est mathématicien », ni « prédicateur », ni « éloquent », mais « il est honnête homme ». Cette qualité universelle me plaît seule.

Quand en voyant un homme on se souvient de son livre, c'est mauvais signe; je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et l'occasion d'en user. *Ne quid nimis*², de peur qu'une qualité ne l'emporte, et ne fasse baptiser³. Qu'on

1. Cf. MONTAIGNE, *De l'institution des enfants* (I, 25) et MÉRÉ (*Œuvres* I, 190; II, 80).

2. Rien de trop, maxime des Sages de la Grèce.

3. C'est-à-dire que l'homme serait nommé, non plus par ce

ne songe point qu'il parle bien, sinon quand il s'agit de bien parler, mais qu'on y songe alors.

36

- 11 L'homme est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. « C'est un bon mathématicien », dira-t-on. — Mais je n'ai que faire de mathématiques; il me prendrait pour une proposition. — « C'est un bon guerrier. » — Il me prendrait pour une place assiégée. Il faut donc un honnête homme, qui puisse s'accommoder à tous mes besoins généralement.

37

- 49 [Puisqu'on ne peut être universel en sachant tout ce qui se peut savoir sur tout, il faut savoir peu¹ de tout. Car il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose; cette universalité est la plus belle. Si on pouvait avoir les deux, encore mieux, mais s'il faut choisir, il faut choisir celle-là, et le monde le sait² et le fait, car le monde est un bon juge souvent.]

38

- 12 Poète, et non honnête homme³.

39

- *273 Si le foudre tombait sur les lieux bas, etc., les

qui le constitue en lui-même, et qui s'exprime dans l'ensemble de ses qualités, mais simplement à l'aide d'une de ses caractéristiques qui effacerait ses autres dons (B.).

1. *Peu*, c'est-à-dire un peu, et non trop peu (B.).

2. *Sent* (B.).

3. Cf. n° 30, note. La même pensée se retrouve à la suite du fragment 196.

poètes et ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueraient de preuves.

40

Les exemples qu'on prend pour prouver d'autres choses, si on voulait prouver les exemples, on prendrait les autres choses pour en être les exemples. 134

Car comme on croit toujours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs et aidant à le montrer.

Ainsi, quand on veut montrer une chose générale, il faut en donner la règle particulière d'un cas; mais si on veut montrer un cas particulier, il faudra commencer par la règle [*générale*]. Car on trouve toujours obscure la chose qu'on veut prouver, et claire celle qu'on emploie à la preuve; car, quand on propose une chose à prouver, d'abord on se remplit de cette imagination qu'elle est donc obscure, et, au contraire, que celle qui la doit prouver est claire, et ainsi on l'entend aisément.

41

Epigrammes de Martial. — L'homme aime la malignité; mais ce n'est pas contre les borgnes ou les malheureux, mais contre les heureux superbes. On se trompe autrement. Car la concupiscence est la source de tous nos mouvements, et l'humanité¹. 163

1. On a proposé diverses interprétations pour compléter cette phrase. Cf. TOURNEUR, *Beauté poétique...*, p. 157. Mais l'humanité semble ici considérée comme une source de nos mouvements qui s'adjoint à la concupiscence. Cf. la dissertation latine qui précède le recueil de Port-Royal *Epigrammatum delectus* (1659) : « Il y a dans le cœur de tous les hommes, pour peu qu'ils aient d'humanité, une aversion naturelle pour les sentiments malins » (art. XVI). La suite critique la malignité de certaines épigrammes contre des infirmes. « Celle des deux

Il faut plaire à ceux qui ont les sentiments humains et tendres.

Celle des deux borgnes ne vaut rien, car elle ne les console pas, et ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur. Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. *Ambitiosa recidet ornamenta*¹.

42

¹ 441 Prince à un roi plaît, pour ce qu'il diminue sa qualité.

44²

123 Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? n'en dites pas.

45

110 Les langues sont des chiffres, où non les lettres sont changées en lettres, mais les mots en mots de sorte qu'une langue inconnue est déchiffrable.

borgnes » qui figure dans le *Recueil* (l. VI, n° 30) était célèbre et d'auteur inconnu. J. du Bellay en avait donné cette transcription :

Jeanne et André son fils sont beaux comme le jour

Mais chacun d'eux d'un œil a perdu la lumière.

André, donne celui qui te reste à ta mère :

Elle sera Vénus, et tu seras l'Amour.

1. *Il retranchera les ornements ambitieux* (HORACE, *Ep. aux Pisons*, vers 447.)

2. La *Pensée* 43 (éd. Bossut, *supplément* 2) n'est pas de Pascal, mais a été tirée des *Mélanges d'histoire...* de VIGNEUL MARVILLE : « Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages, disent : « Mon livre, mon commentaire, mon histoire, etc. » Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours un « chez moi » à la bouche. Ils feraient mieux de dire : « Notre livre, notre commentaire, notre histoire, etc., » vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur » (d'après Z. TOURNEUR).

46

Diseur de bons mots, mauvais caractère¹. 423

47

Il y en a qui parlent bien et qui n'écrivent pas bien. 145
C'est que le lieu, l'assistance les échauffe, et tire de leur esprit plus qu'ils n'y trouvent sans cette chaleur².

48

Quand dans un discours se trouvent des mots 109
répétés³, et qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gâterait le discours, il les faut laisser, c'en est la marque.

Et c'est là la part de l'envie, qui est aveugle, et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas fautive en cet endroit; car il n'y a point de règle générale.

49

Masquer la nature et la déguiser. Plus de « roi », 213
de « pape », d' « évêque », — mais *auguste monarque*; etc.; point de Paris, — *capitale du royaume*. Il y a des lieux où il faut appeler Paris, Paris, et d'autres où il la faut appeler « capitale du royaume ».

50

Un même sens change selon les paroles qui 225

1. Cf. le proverbe latin : « Méchante langue est marque de méchant esprit » (Recueil de P. Syrus). La Bruyère a repris et commenté cette pensée (chap. *De la cour*).

2. Cf. MÉRÉ (*Œuvres* I, 260) : « D'où vient... que des gens parlent bien, mais qu'ils ne savent pas écrire?... C'est que leur mine éblouit, ou que leur ton de voix surprend. »

3. Cf. MÉRÉ (*Œuvres posth.*, p. 45) opposant aux répétitions de César « s'il était content d'une expression », les détours de Cicéron « pour sauver les répétitions ».

l'expriment. Les sens reçoivent des paroles leur dignité, au lieu de la leur donner. Il en faut chercher des exemples ¹...

51

415 « Pyrrhonien » pour « opiniâtre ».

52

415 Nul ne dit courtisan ² que ceux qui ne le sont pas; pédant, qu'un pédant; provincial, qu'un provincial, et je gagerais ³ que c'est l'imprimeur qui l'a mis au titre des *Lettres au Provincial* ⁴.

53

125 Carrosse *versé* ou *renversé*, selon l'intention.
Répandre ou *verser*, selon l'intention. (Plaidoyer de M. le Maître] ⁵ sur le cordelier par force.)

1. P. ex. magistrat ou robin pour désigner la même profession.

2. L. Brunschvicg proposait la leçon *cartésien*, car ce fragment suit dans le manuscrit la *Pensée* 78 sur Descartes. Mais le même papier renferme une série de réflexions sans lien (nos 165, 804...) « Le courtisan est d'ordinaire un *bonnête homme* qui... ne veut pas qu'on le baptise, à l'encontre du *pédant* et du *provincial* » (TOURNEUR. cf. n° 35).

3. Pascal avait d'abord écrit *je crois*; la correction semble indiquer qu'il ne voulait point paraître connaître le secret des *Provinciales* (B.).

4. « Ces lettres, écrit Nicole, ont été appelées *Provinciales*, parce que l'auteur ayant adressé les premières lettres sans aucun nom à un de ses amis de la campagne, l'imprimeur les publia sous ce titre : *Lettre écrite à un provincial par un de ses amis sur le sujet des disputes présentes de la Sorbonne*. »

5. A. le Maître, petit-fils d'A. Arnauld, avait quitté le barreau pour se retirer à Port-Royal. Au début de son plaidoyer pour un fils mis en religion par force, E. Havet a noté : « Dieu qui répand des aveuglements et des ténèbres sur les passions illégitimes... » L. Brunschvicg remarque : « il eût fallu dire *verse* pour marquer l'intention divine. »

54

Miscell. Façon de parler : « Je m'étais voulu appliquer à cela. » 145

55

Vertu *apéritive* d'une clé, *attractive* d'un croc. 344

56

Deviner : « La part que je prends à votre déplaisir ». M. le cardinal ne voulait point être deviné¹. 130

« J'ai l'esprit plein d'inquiétude. » Je suis plein d'inquiétude vaut mieux.

57

Je me suis mal trouvé de ces compliments : 134
« Je vous ai bien donné de la peine; Je crains de vous ennuyer; Je crains que cela soit trop long. » Ou on entraîne², ou on irrite.

58

Vous avez mauvaise grâce : « Excusez-moi, s'il vous plaît. » Sans cette excuse, je n'eusse point aperçu qu'il y eût d'injure. « Révérence parler... » Il n'y a rien de mauvais que leur excuse. 251

1. Cf. LA ROCHEFOUCAULD : « On aime à deviner les autres, mais l'on n'aime pas à être deviné. » (1^{re} éd. des *Maximes*, n° 300).

2. *On entraîne*, c'est-à-dire on fait réfléchir à la peine réellement donnée à autrui et on le convainc, ou *on irrite* par la disproportion du remerciement au service rendu; dans les deux cas on indispose autrui. Pascal donne ailleurs le développement de cette formule : *ou on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire* (fragment 105 dans l'autographe suit immédiatement le 57) (B.).

- *441 « Éteindre le flambeau de la sédition » : trop luxuriant.
« L'inquiétude de son génie » : trop de deux mots hardis.

SECTION II

Misère de l'homme sans Dieu.

60

Première partie : Misère de l'homme sans Dieu. 25

Seconde partie : Félicité de l'homme avec Dieu.

Autrement :

Première partie : Que la nature est corrompue¹.
Par la nature même.

Seconde partie : Qu'il y a un réparateur. Par l'Écriture.

61

Ordre. — J'aurais bien pris ce discours d'ordre² comme celui-ci : pour montrer la vanité de toutes sortes de conditions, montrer la vanité des vies

Copie
376

1. Cf. Entretien avec M. de Sacy, p. 107-108 et *Pensées* nos 426, 438, 448.

2. Dans un ordre. L'ordre scolastique subdivise toutes les questions en nombreux articles (la *Somme théologique* en contient plus de trois mille) qui énumèrent les objections possibles avant de les réfuter successivement. Pascal, comme Descartes, préfère à cette argumentation artificielle l'ordre mathématique qui rend compte de la genèse des vérités, d'où « sa profondeur » ; mais il est « inutile » devant la complexité des problèmes « humains » où l'esprit de finesse est requis « sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie ». (*Pensée* n° 1 ; cf. n° 144, 283).

communes, et puis la vanité des vies philosophiques pyrrhoniennes, stoïques; mais l'ordre ne serait pas gardé. Je sais un peu ce que c'est, et combien peu de gens l'entendent. Nulle science humaine ne le peut garder. Saint Thomas ne l'a pas gardé. La mathématique le garde, mais elle est inutile en sa profondeur.

62

- *206 *Préface de la première partie.* — Parler de ceux qui ont traité de la connaissance de soi-même; des divisions de Charron¹, qui attristent et ennuiant; de la confusion de Montaigne; qu'il avait bien senti le défaut [*d'une droite*]² méthode, qu'il l'évitait en sautant de sujet en sujet, qu'il cherchait le bon air.

Le sot projet qu'il a de se peindre!³ et cela non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes, et par un dessein premier et principal. Car de dire des sottises par hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire par dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, et d'en dire de telles que celles-ci...

63

- 425 *Montaigne.* — Les défauts de Montaigne sont grands. Mots lascifs⁴; cela ne vaut rien, malgré

1. Le *Traité de la Sagesse* comporte 117 chapitres subdivisés à leur tour. Au contraire les *Essais* se suivent sans ordre et, à l'intérieur d'un même *Essai*, Montaigne saute « de sujet en sujet » au gré des associations d'idées.

2. Le manuscrit porte *du droit de méthode*; mais, la pensée étant écrite seulement sous la dictée de Pascal, il est légitime de conclure à une erreur de plume, et de suivre la leçon qui a été proposée par Faugère (B.).

3. Cf. l'*Avis au lecteur* des *Essais*: « C'est moi que je peins. »

4. Sainte-Beuve cite le témoignage d'un familier de Nicole

Mademoiselle de Gournay¹. Crédule, *gens sans yeux*. Ignorant, *quadrature du cercle, monde plus grand*. Ses sentiments sur l'homicide volontaire, sur la mort. Il inspire une nonchalance du salut, *sans crainte et sans repentir*². Son livre n'étant pas fait pour porter à la piété, il n'y était pas obligé : mais on est toujours obligé de n'en point détourner. On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux en quelques rencontres de la vie (730, 331)³; mais on ne peut excuser ses sentiments tout païens sur la mort; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétiennement; or, il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre.

64

Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, 431
que je trouve tout ce que j'y vois⁴.

racontant que « M. Pascal avait... effacé dans son livre de *Montaigne* tout ce qui était contre la chasteté ».

1. La « fille spirituelle » de Montaigne qui avait publié en 1595 l'édition définitive des *Essais*, y ajouta une *Préface* (1635) dans laquelle elle affirmait : « Ce ne sont pas les discours francs et spéculatifs sur l'amour qui sont dangereux. »

2. Allusions à divers passages de Montaigne : II, 12 (« espèces d'hommes... sans tête, portant les yeux... en la poitrine »); 14 (« les propositions géométriques qui concluent par la certitude de leurs démonstrations le contenu plus grand que le contenant... et quadrature du cercle... »); 12 (« ce grand corps que nous appelons le Monde est chose bien autre que nous ne jugeons »); 3 (« La plus volontaire mort, c'est la plus belle. » Cf. III, 9 et 12); III, 2 (*Du repentir*); 9, 12 (sur la mort).

3. Références à l'édition de 1652. La page 730 parle de son indifférence aux « souffrances qui nous touchent simplement par l'âme », mais non aux « souffrances vraiment essentielles et corporelles. » (II, 37). La page 331 avoue un penchant à la nonchalance (II, 4). Z. Tourneur a proposé de lire 731, texte sur la maladie de Montaigne.

4. Cf. MONTAIGNE I, 25 : « ce n'est pas non plus selon Platon

65

- *440 Ce que Montaigne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais, j'entends hors les mœurs, peut ¹ être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisait trop d'histoires, et qu'il parlait trop de soi.

66

- 75 Il faut se connaître soi-même ² : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste.

67

- 81 *Vanité des sciences.* — La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale, au temps d'affliction; mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des sciences extérieures.

68

- 169 On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes hommes, et on leur apprend tout le reste; et ils ne se piquent jamais tant de savoir rien du reste, comme d'être honnêtes hommes. Ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

que selon moi, puisque lui et moi l'entendons et voyons de même »; et III, 2 : « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. »

1. *Pât* (B.).

2. Le livre I du *Traité de la Sagesse* de Charron « qui est la connaissance de soi et de l'humaine condition » développe la formule socratique.

69

*Deux infinis, milieu*¹. — Quand on lit trop vite 23, 439
ou trop doucement, on n'entend rien.

70

*Nature ne p...*² — [La nature nous a si bien mis 110
au milieu que si nous changeons un côté de la balance,
nous changeons aussi l'autre : *Je fesos, ζῶα τρέχει*³.
Cela me fait croire qu'il y a des ressorts dans notre
tête, qui sont tellement disposés que qui touche l'un
touche aussi le contraire.]

71

Trop et trop peu de vin : ne lui en donnez pas, 23
il ne peut trouver la vérité; donnez-lui en trop, de
même.

72

Disproportion de l'homme. — [Voilà où nous mènent 347
les connaissances naturelles.

Si celles-là ne sont véritables il n'y a point de
vérité dans l'homme; et si elles le sont, il y trouve
un grand sujet d'humiliation, forcé à s'abaisser d'une
ou d'autre manière.

Et, puisqu'il ne peut subsister sans les croire,
je souhaite, avant que d'entrer dans de plus grandes
recherches de la nature, qu'il la considère une fois

1. Cette pensée est répétée deux fois dans le manuscrit, la
seconde fois seulement avec le titre qui est indiqué (B.).

2. Le papier est coupé : Le sens est que la *Nature ne peut*
s'arrêter aux extrêmes (B.).

3. Tandis que le patois français joint un verbe au pluriel
au sujet singulier, le grec après le sujet au pluriel neutre met
le verbe au singulier : ζῶα τρέχει : *les animaux courent* (litté-
ralement : *court*).

sérieusement et à loisir, qu'il se regarde aussi soi-même, et connaissant quelle proportion il y a...]

Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté¹, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que ces astres qui roulent dans le firmament embrassent². Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre; elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions, au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part³. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

1. Cf. MONTAIGNE, I, 25 : « qui se présente comme dans un tableau cette grande image de notre mère Nature en son entière majesté,... celui-là seul estime les choses selon leur juste grandeur ».

2. Cf. MONTAIGNE, II, 12 : « la lumière éternelle de ces flambeaux roulant si fièrement sur sa tête ». Pascal parle encore comme si la terre était fixe au centre du monde (cf. *Pensée* 218); mais les limites de celui-ci ont été indéfiniment reculées par la découverte de la « lunette d'approche » (1610) que Pascal célèbre dans le *Fragment d'un Traité du vide* (éd. Brunschvicg *minor* p. 81).

3. Formule célèbre, souvent attribuée à Hermès Trismégiste, en particulier dans la *Préface* de Mlle de Gournay aux *Essais*. (Dans l'éd. Brunschvicg, *infinie* est considéré comme barré).

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que de ce petit cachot où il se trouve logé¹, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?

Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ses jambes, du sang dans ses veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ses humeurs, des vapeurs dans ces gouttes²; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose

1. Cf. MONTAIGNE, II, 12 : « Tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé... Cette pièce n'est rien au prix du tout. »

2. Cf. *Pensée* 266. E. JOYX (*Pascal et Silhon*, Paris, 1927, p. 59-63) a rapproché ce texte des développements de Silhon sur les divisions imperceptibles des organes des insectes.

351 sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue; car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver?

Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable; également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti¹.

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir [quelque] apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin?

1. Cf. *De l'esprit géométrique* : « Quelque mouvement, quelque nombre, quelque espace, quelque temps que ce soit, il y en a toujours un plus grand et un moindre : de sorte qu'ils se soustiennent tous entre le néant et l'infini, étant toujours infiniment éloignés de ces extrêmes » (éd. Brunschvicg *minor* p. 174). Répondant aux objections de Méré qui n'admettait pas la divisibilité à l'infini (cf. *ibid.*, note p. 176-177), Pascal avouait dans ce même opuscule : « Il n'y a point de géomètre qui ne croie l'espace divisible à l'infini... Et néanmoins il n'y en a point qui comprenne une division infinie » (*ibid.*, p. 178); mais il rejetait « ces difficultés chimériques, et qui n'ont de proportion qu'à notre faiblesse » (*ibid.*, p. 179).

Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend. Tout autre ne le peut faire¹.

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérement à la recherche de la nature, comme s'ils avaient quelque proportion avec elle. C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses, et de là arriver jusqu'à connaître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet. Car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie, comme la nature. 352

Quand on est instruit, on comprend que la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches, car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer ? Elles sont aussi infinies dans la multitude et la délicatesse de leurs principes ; car qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de dernier ? Mais nous faisons des derniers qui paraissent à la raison comme on fait dans les choses matérielles, où nous appelons un

1. Pascal avait d'abord écrit : « De ces deux infinis de nature, en grandeur et en petitesse, l'homme en conçoit plus aisément celui de grandeur que celui de petitesse. » Cf. les textes ci-dessus et le début du passage sur les « plus grandes merveilles de la nature » : « La principale comprend les deux infinités qui se rencontrent dans toutes : l'une de grandeur, l'autre de petitesse. » (*Ibid.*, p. 174).

point invisible celui au delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien, quoique divisible infiniment et par sa nature.

De ces deux infinis de sciences, celui de grandeur est bien plus sensible, et c'est pourquoi il est arrivé à peu de personnes de prétendre à traiter toutes choses. « Je vais parler de tout, » disait Démocrite ¹.

355 Mais l'infinité en petitesse est bien moins visible. Les philosophes ont bien plutôt prétendu d'y arriver, et c'est là où tous ont achoppé. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires, *Des principes des choses*, *Des principes de la philosophie* ², et aux semblables, aussi fastueux en effet, quoique moins en apparence, que cet autre qui crève les yeux, *De omniscibili* ³.

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence; l'étendue visible du monde nous surpasse visiblement; mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder, et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout; il la faut infinie pour l'un et l'autre, et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses pourrait aussi arriver jusqu'à connaître l'infini. Lun dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre. Ces extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement.

Connaissons donc notre portée; nous sommes

1. Cité par MONTAIGNE (II, 12) d'après CICÉRON (*Acad.*, II, 23).

2. Les *Principia philosophiae* de Descartes sont de 1644.

3. Titre de l'une des neuf cents thèses proposées par Pic de la Mirandole à Rome en 1486, et dont la discussion publique fut interdite par le pape.

quelque chose, et ne sommes pas tout; ce que nous avons d'être nous dérobe la connaissance des premiers principes, qui naissent du néant; et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini.

Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature.

Bornés en tout genre, cet état qui tient le milieu entre deux extrêmes se trouve en toutes nos puissances. Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême, trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit, trop de distance et trop de proximité empêche la vue, trop de longueur et trop de brièveté de discours l'obscurcit, trop de vérité nous étonne (j'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte 4 reste zéro¹), les premiers principes ont trop d'évidence pour nous, trop de plaisir incommode, trop de consonances déplaisent dans la musique²; et trop de bienfaits irritent, nous voulons avoir de quoi surpayer la dette : *Beneficia eo usque laeta sunt dum videntur exsolvi posse ; ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur*³. Nous ne sentons ni l'extrême chaud ni l'extrême froid⁴. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles : nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse

1. Peut-être est-ce Méré qui refusait d'admettre les subtilités des mathématiques. La proposition de Pascal n'est d'ailleurs vraie que si zéro est pris absolument comme synonyme de néant. En algèbre, où l'on introduit les nombres négatifs, $0 - 4 = -4$ (B.).

2. Cf. la *Dissertation* de 1659 citée par TOURNEUR, *Beauté poétique*..., p. 142.

3. TACITE, *Ann.* IV, 18 : « Les bienfaits sont agréables tant qu'on pense pouvoir les rendre; au delà, la reconnaissance fait place à la haine. » (Cité par MONTAIGNE, III, 8).

4. Cf. MONTAIGNE, I, 54 : « L'extrême froideur et l'extrême chaleur cuisent et rôtissent. »

et trop de vieillesse empêchent l'esprit, trop et trop peu d'instruction; enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point, et nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles¹.

Voilà notre état véritable; c'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre.

356 Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte; et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination; nous brûlons du désir de trouver une assiette ferme, et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini, mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté. Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences, rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis, qui l'enferment et le fuient.

Cela étant bien compris, je crois qu'on se tiendra en repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé. Ce milieu qui nous est échu en partage était toujours distant des extrêmes, qu'importe que [*l'homme*] ait un peu plus d'intelligence des choses? S'il en a, il les prend un peu de plus haut. N'est-il pas toujours infiniment éloigné du bout, et la durée de notre vie

1. Cf. MONTAIGNE, II, 12 : « Si c'est un enfant qui juge, il ne sait ce que c'est; si c'est un savant, il est préoccupé... Les extrémités de notre perquisition tombent toutes en éblouissement. »

n'est-elle pas également infime dans l'éternité, pour durer dix ans davantage ?

Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux ; et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur un que sur l'autre. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine.

Si l'homme s'étudiait le premier, il verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il qu'une partie connût le tout ? Mais il aspirera peut-être à connaître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout.

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connaît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et d'aliments pour se nourrir, d'air pour respirer ; il voit la lumière, il sent les corps ; enfin tout tombe sous son alliance. Il faut donc, pour connaître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister ; et pour connaître l'air, savoir par où il a ce rapport à la vie de l'homme. La flamme ne subsiste point sans l'air ; donc, pour connaître l'un, il faut connaître l'autre.

Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement¹, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties.

[L'éternité des choses en elle-même ou en Dieu doit encore étonner notre petite durée. L'immo-

1. Lecture de Tourneur à la place de *médiates et immédiates*(B.).

bilité fixe et constante de la nature, comparaison au changement continuél qui se passe en nous, doit faire le même effet.]

Et ce qui achève notre impuissance à connaître les choses, est qu'elles sont simples elles-mêmes et que nous sommes composés de deux natures opposées et de divers genres, d'âme et de corps. Car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle; et quand on prétendrait que nous serions simplement corporels, cela nous exclurait bien davantage de la connaissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière se connaît soi-même; il ne nous est pas possible de connaître comment elle se connaîtrait.

Et ainsi, si nous [*sommes*]¹ simples matériels, nous ne pouvons rien du tout connaître, et, si nous sommes composés d'esprit et de matière, nous ne pouvons connaître parfaitement les choses simples, spirituelles ou corporelles.

360 De là vient que presque tous les philosophes confondent les idées des choses, et parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles corporellement². Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vide, qu'elle a des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. Et en partant des esprits, ils les consi-

1. Soit que nous soyons : Pascal en barrant *soit que*, avait laissé le subjonctif *nous soyons* (B.).

2. Cf. S. AUGUSTIN : « Voulant connaître par l'esprit et par l'intelligence les choses corporelles, et voir par les sens les spirituelles; ce qui ne se peut » (*De vera relig.* ch. xxxiii; publié par Arnauld en 1656).

dèrent comme en un lieu, et leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont choses qui n'appartiennent qu'aux corps.

Au lieu de recevoir les idées de ces choses pures, nous les teignons de nos qualités, et empreignons [de] notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croirait, à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là nous serait très compréhensible? C'est néanmoins la chose qu'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comme un corps peut être uni avec un esprit. C'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être : *Modus quo corporibus adhaerent spiritus comprehendere ab hominibus non potest, et hoc tamen homo est*¹.

Enfin, pour consommer la preuve de notre faiblesse, je finirai par ces deux considérations...

73

[Mais peut-être que ce sujet passe la portée de la 70
raison. Examinons donc ses inventions sur les choses de sa force. S'il y a quelque chose où son intérêt propre ait dû la faire appliquer de son plus sérieux, c'est à la recherche de son souverain bien. Voyons donc où ces âmes fortes et clairvoyantes l'ont placé, et si elles en sont d'accord.

L'un dit que le souverain bien est en la vertu,

1. S. AUGUSTIN, *De civ. Dei*, XXI, 10 : « La manière dont les esprits sont unis aux corps est incompréhensible aux hommes, et cependant c'est cela l'homme. » (Cité par MONTAIGNE, II, 12).

l'autre le met en la volupté; l'un en la nature, l'autre en la vérité¹ : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*², l'autre en l'ignorance totale, l'autre, en l'indolence, d'autres à résister aux apparences, l'autre à n'admirer rien, *nihil mirari prope res una quæ possit facere et servare beatum*³, et les vrais pyrrhoniens en leur ataraxie, doute et suspension perpétuelle; et d'autres, plus sages, qu'on ne le peut trouver non pas même par souhait. Nous voilà bien payés.

*Transposer après les lois au titre suivant*⁴.

Si faut-il voir si cette belle philosophie n'a rien acquis de certain par un travail si long et si tendu, peut-être qu'au moins l'âme se connaîtra soi-même. Écoutons les régents du monde sur ce sujet. Qu'ont-ils pensé de sa substance ? (394⁵) Ont-ils été plus heureux à la loger ? (395⁵) Qu'ont-ils trouvé de son origine, de sa durée, et de son départ ? (399⁵).

366 Est-ce donc que l'âme est encore un sujet trop noble pour ses faibles lumières ? Abaissons-la donc à la matière, voyons si elle sait de quoi est fait le propre corps qu'elle anime et les autres qu'elle

1. Cf. MONTAIGNE II, 12 : « Les uns disent notre bien être logé en la vertu; d'autres en la volupté; d'autres au consentir en la nature, qui en la science... »

2. VIRGILE, *Géorg.* II, 489 : « Heureux qui a pu connaître les causes des choses. » (Cité par MONTAIGNE, III, 10).

3. D'après HORACE, *Épîtres*, I, VI, 1 : « Ne s'étonner de rien, à peu près la seule chose qui puisse donner et conserver le bonheur » (cité par MONTAIGNE, II, 12).

4. En marge. Les indications de ce genre qu'on trouve dans le manuscrit de Pascal suffisent pour démontrer que Pascal était loin d'avoir arrêté d'une façon définitive l'ordre de l'*Apologie* et combien il serait téméraire d'en prétendre donner une reconstitution (B.).

5. Ces chiffres renvoient aux *Essais*, II, 12 (éd. de 1652).

contemple et qu'elle remue à son gré. Qu'en ont-ils connu, ces grands dogmatistes qui n'ignorent rien ? *Harum sententiarum* (393) ¹.

Cela suffirait sans doute si la raison était raisonnable. Elle l'est bien assez pour avouer qu'elle n'a encore pu trouver rien de ferme; mais elle ne désespère pas encore d'y arriver, elle est aussi ardente que jamais dans cette recherche, et s'assure d'avoir en soi les forces nécessaires pour cette conquête. Il faut donc l'achever, et après avoir examiné ses puissances dans leurs effets, reconnaissons-les en elles-mêmes; voyons si elle a quelques forces et quelques prises capables de saisir la vérité].

74

Une lettre de la folie de la science humaine et de la philosophie. 487

Cette lettre avant le divertissement.

Felix qui potuit...

Felix, nihil admirari.

280 sortes de souverains biens dans Montaigne ².

74 bis

Copie

« Pour les philosophes deux cent quatre-vingts 287
souverains biens. »

1. Cf. *Essais*, II, 12 (éd. de 1652). La citation complète est : *Harum sententiarum quae vera sit, Deus aliquis viderit*. De ces opinions quelle est la vraie ? un Dieu le verra. » (Cic. *Tus.* I, 11).

2. MONTAIGNE (II, 12) fait allusion au calcul de Varron dont le texte reproduit par S. AUGUSTIN (*De civ. Dei*, XIX, 2) est également cité dans l'*Augustinus*.

75

393 Part. I, l. 2, c. 1 Section 4¹.

[*Conjecture*. Il ne sera pas difficile de faire descendre encore un degré et de la faire paraître ridicule. Car pour commencer en elle-même], qu'y a-t-il de plus absurde que de dire que des corps inanimés ont des passions, des craintes, des horreurs ? que des corps insensibles, sans vie et même incapables de vie aient des passions, qui présupposent une âme au moins sensitive pour les ressentir ? de plus, que l'objet de cette horreur fût le vide ? Qu'y a-t-il dans le vide qui puisse leur faire peur ? Qu'y a-t-il de plus bas et de plus ridicule ? Ce n'est pas tout² : qu'ils aient en eux-mêmes un principe de mouvement pour éviter le vide, ont-ils des bras, des jambes, des muscles, des nerfs ?

Copie

76

335 Écrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences, Descartes.

78³

415 Descartes inutile et incertain.

1. Références au *Traité du vide* auquel Pascal a travaillé de 1647 à 1651.

2. Pascal avait écrit d'abord : « Ce n'est pas tout ; leur horreur serait sans effet s'ils manquent de forces pour l'exécuter ; aussi on leur en assigne et de très puissantes. On dit que non seulement ils ont peur du vide, mais qu'ils ont faculté de se mouvoir pour l'éviter. » (B.)

3. La *Pensée* 77 provenant du 2^e man. *Guerrier* n'est qu'un propos attribué à Pascal par Marguerite Pèrier au sujet de Descartes : « Il ne pouvait souffrir sa manière d'expliquer la formation de toutes choses et il disait très souvent : *Je ne puis pardonner à Descartes ; il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, se pouvoir passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui*

79

[*Descartes*. — Il faut dire en gros¹ : « Cela se fait par figure et mouvement », car cela est vrai. Mais de dire quels, et composer la machine, cela est ridicule. Car cela est inutile, et incertain et pénible. Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine.] 152

80

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et un esprit boiteux nous irrite² ? A cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons; sans cela nous en aurions pitié et non colère. 232

Épictète demande bien plus fortement : « Pourquoi ne nous fâchons-nous pas si on dit que nous avons mal à la tête, et que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal³. »

Ce qui cause cela est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête, et que nous ne sommes pas boiteux; mais nous ne sommes pas si assurés que nous choisissons le vrai. De sorte que, n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens et nous étonne, et encore plus quand mille autres

faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu. »

1. Dans *Descartes et Pascal lecteurs de Montaigne* (Neuchâtel, 1942), L. Brunschvicg rappelle à ce propos le mot de Montaigne : « Tous jugements en gros sont lâches et imparfaits » (III, 8).

2. Cf. MONTAIGNE, III, 8.

3. *Entretiens*, IV, 6. Cf. *Pensée* 467.

se moquent de notre choix; car il faut préférer nos lumières à celles de tant d'autres, et cela est hardi et difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

81

- 423 L'esprit croit naturellement, et la volonté aime naturellement; de sorte que, faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux. ¹

82

- 361 *Imagination.* — C'est cette partie dominante ² dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours; car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge. Mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux.

Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages; et c'est parmi eux que l'imagination a le grand droit ³ de persuader les hommes. La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature ⁴. Elle a ses heu-

1. Cf. MONTAIGNE, I, 4 : « Comme l'âme décharge ses passions sur des objets faux quand les vrais lui défont. »

2. *décevante* (B.).

3. *don* (B.).

4. Tout ce fragment est plein de souvenirs de Montaigne : « On s'aperçoit ordinairement, aux actions du monde, que la fortune, pour nous apprendre combien elle peut en toutes choses, et qui prend plaisir à rabattre notre présomption, n'ayant pu faire les malhabiles sages, elle les fait heureux,

reux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres; elle fait croire, douter, nier la raison; elle suspend les sens, elle les fait sentir; elle a ses fous et ses sages : et rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire; ils disputent avec hardiesse et confiance; les autres, avec crainte et défiance : et cette gaîté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès des juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous; mais elle les rend heureux, à l'envi de la raison qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte.

Qui dispense la réputation ? qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands, sinon cette faculté imagi-

à l'envi de la vertu... » (III, 8). « Au demeurant rien ne me dépite tant en la sottise que de quoi elle se plaît plus que aucune raison ne se peut raisonnablement plaire. C'est malheur que la prudence vous défend de vous satisfaire et fier de vous, et vous renvoie toujours mal content et craintif, là où l'opiniâtreté et la témérité remplissent leurs hôtes d'esjouissance et d'assurance. C'est aux plus malhabiles de regarder les autres hommes par-dessus l'épaule, s'en retournants toujours du combat pleins de gloire et d'allégresse; et le plus souvent encore, cette outrecuidance de langage et gaîté de visage leur donne gagné à l'endroit de l'assistance, qui est communément faible et incapable de bien juger et discerner les vrais avantages. L'obstination et ardeur d'opinion est la plus sûre preuve de bêtise : est-il rien certain, résolu, dédaigneux, contemplatif, grave, sérieux, comme l'âne ? » (*Ibid.*).

nante¹ ? Toutes les richesses de la terre [sont] insuffisantes sans son consentement ?

Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses dans leur nature sans s'arrêter à ces vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles ? Voyez-le entrer dans un sermon² où il apporte un zèle tout dévot, renforçant
362 la solidité de sa raison par l'ardeur de sa charité. Le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paraître, si la nature lui [a]³ donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelques grandes vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de notre sénateur.

Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer⁴.

Je ne veux pas rapporter tous ses effets.

Qui ne sait que la vue des chats,⁵ des rats, l'écrasement d'un charbon, etc., emportent la raison hors des gonds ? Le ton de voix impose aux plus sages,

1. Pascal avait d'abord écrit : « Quel pouvoir exerce-t-elle sur les âmes, sur les corps ! Combien de maladies guéries ! Combien de santés altérées ! Combien de richesses inutiles à celui qui s'imagine n'en avoir pas assez. »

2. Pascal avait d'abord écrit *dans une église* ; c'est peut-être ce qui explique l'emploi de *dans* (B.).

3. *Que* la nature lui *ait* (B.). Mais Pascal a corrigé *que* en omettant de changer *ait*.

4. Cf. MONTAIGNE II, 12.

5. Cf. DESCARTES, *PASS.* art. 136.

et change un discours et un poème de force.

L'affection ou la haine changent la justice de face. Et combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide ! combien son geste hardi la fait-il paraître meilleure aux juges, dupés par cette apparence ! Plaisante raison qu'un vent manie, et à tout sens ¹ !

Je rapporterais presque toutes les actions des hommes qui ne branlent presque que par ses secousses. Car la raison a été obligée de céder, et la plus sage prend pour ses principes ceux que l'imagination des hommes a témérairement introduits en chaque lieu.

[Qui voudrait ne suivre que la raison serait fou prouvé. Il faut, puisqu'il y a plu, travailler tout le jour pour des biens reconnus pour imaginaires, et quand le sommeil nous a délassés des fatigues de notre raison, il faut incontinent se lever en sursaut pour aller courir après les fumées et essuyer les impressions de cette maîtresse du monde.] [Voilà un des principes d'erreur, mais ce n'est pas le seul.] [L'homme a eu bien raison d'allier ces deux puissances ; quoique dans cette paix l'imagination ait bien amplement l'avantage ; car dans la guerre elle l'a bien plus entier. Jamais la raison ne surmonte entièrement l'imagination, au lieu que le contraire est ordinaire.]

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmailotent en chats fourrés ², les palais où ils jugent, les

369

1. Cf. MONTAIGNE, II, 12 à propos du jugement : « Vraiment il y a bien de quoi faire une si grande fête de la fermeté de cette belle pièce qui se laisse manier et changer au branle et accidents d'un si léger vent... »

2. Pascal avait écrit d'abord : « ... font trembler le peuple en qui l'imagination abonde ; ils ne peuvent pas croire qu'un

fleurs de lis, tout cet appareil auguste était fort nécessaire; et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre si authentique. S'ils avaient la vérité et la justice et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés; la majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination à laquelle ils ont affaire; et par là, en effet, ils s'attirent le respect. Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle, ils s'établissent par la force, les autres par grimace.

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements¹. Ils ne se sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paraître tels; mais ils se sont accompagnés de gardes, de hallebardes, de troupes armées qui n'ont de mains et de force que pour eux. Les trompettes et les tambours qui marchent au-devant, et ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit; seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le Grand Seigneur environné, dans son superbe sérail, de quarante mille janissaires.

Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en tête, sans une opinion avantageuse de sa suffisance.

homme qui n'a pas de soutane soit grand médecin; les croche-teurs sont en habit court... Mais la pompe des rois est encore plus étonnante. »

1. Cf. *Pensées* 307 et 308.

L'imagination dispose de tout; elle fait la beauté, la justice, et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connais que le titre, qui vaut lui seul bien des livres : *Dell' opinione regina del mondo*¹. J'y souscris sans le connaître, sauf le mal, s'il y en a.

Voilà à peu près les effets de cette faculté trompeuse qui semble nous être donnée exprès pour nous induire à une erreur nécessaire. Nous en avons bien d'autres principes.

Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser : les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent ou de suivre leurs fausses impressions de l'enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles. Qui tient le juste milieu, qu'il paraisse, et qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance, qu'on ne fasse passer pour une fausse impression, soit de l'instruction, soit des sens.

« Parce, dit-on, que vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre était vide lorsque vous n'y voyiez rien, vous avez cru le vide possible. C'est une illusion de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige². » Et les autres disent : « Parce

1. On ne sait à quel ouvrage Pascal fait allusion : on a seulement signalé un traité de Carlo Flosi qui a un titre à peu près semblable; mais la date, sinon de l'ouvrage, du moins des exemplaires connus, est de plusieurs années postérieure à la mort de Pascal (B.).

2. Cette explication se trouve presque textuellement chez Descartes, à *Morus*, 5 févr. 1649 (éd. Clerselier 1657 t. I; éd. A. T. V, 271; cf. *Princ.* II, 5; 16-18). Pascal avait discuté ce point avec Descartes à Paris en 1647. De plus il connaissait le t. I des *Lettres* qu'il offrait en 1658 à Sluse (Monchamp, *Histoire du cartésianisme en Belgique*, p. 298 sq.).

qu'on vous a dit dans l'École qu'il n'y a point de vide, on a corrompu votre sens commun¹, qui le comprenait si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. » Qui a donc trompé ? les sens ou l'instruction ?

Nous avons un autre principe d'erreur, les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens ; et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à leur proportion.

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement. Il n'est pas permis au plus équitable homme du monde d'être juge en sa cause ; j'en sais qui, pour ne pas tomber dans cet amour-propre, ont été les plus injustes du monde à contre-biais : le moyen sûr de perdre une affaire toute juste était de leur faire recommander par leurs proches parents².

La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement³. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai.

[L'homme est donc si heureusement fabriqué qu'il n'a aucun principe juste du vrai et plusieurs excellents du faux. Voyons maintenant combien...

1. Le P. Noël invoquait contre le vide le « sens commun des physiciens ». Pascal revient au sens commun naturel, car il s'agit d'une matière « dont la preuve consiste en expériences et non en démonstrations. » (*Fragment d'un Traité du Vide*, éd. Brunschvicg *minor*, p. 82).

2. Cf. BALZAC, *Aristippe*, Disc. VI.

3. Cf. 3^e *Provinciale* : « La vérité est si délicate que pour peu qu'on s'en retire, on tombe dans l'erreur. »

Mais la plus plaisante cause de ces erreurs est la guerre qui est entre les sens et la raison.]

83

Il faut commencer par là le chapitre des puissances trompeuses ¹. 370

L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur, naturelle et ineffaçable sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité. Tout l'abuse; ces deux principes de vérités, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences; et cette même piperie qu'ils apportent à l'âme ² ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens, et leur font des impressions fausses. Ils mentent et se trompent à l'envi ³.

Mais outre cette erreur qui vient par accident et par le manque d'intelligence, entre ses facultés hétérogènes...

84

L'imagination grossit les petits objets jusqu'à en remplir notre âme, par une estimation fantasque ⁴; et, par une insolence téméraire, elle amoindrit les grands jusqu'à sa mesure, comme en parlant de Dieu ⁵. 127

1. En marge. — Ce fragment suit immédiatement dans le manuscrit le fragment qui précède. Pascal est amené par le cours de son développement à des conclusions importantes qu'il se proposait de mieux mettre en lumière, en en faisant le début de son chapitre (B.).

2. Lecture de Tourneur qui propose aussi *l'autre*. Brunschvicg lit *la raison*.

3. Cf. MONTAIGNE, II, 12.

4. *fantastique* (B.).

5. Seul « Dieu parle bien de Dieu » (*Pensée* 799).

85

- 142 Les choses qui nous tiennent le plus, comme de cacher son peu de bien, ce n'est souvent presque rien. C'est un néant que notre imagination grossit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine.

86

- 49 [Ma fantaisie me fait haïr un coasseur et un qui souffle en mangeant. La fantaisie a grand poids. Que profiterons-nous de là ? Que nous suivrons ce poids à cause qu'il est naturel ? Non. Mais que nous y résisterons...]

87

Copie

- 314 *Quasi quicquam infelicius sit homine cui sua figmenta dominantur*¹. (Plin.)

88

- 169 Les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé², ce sont des enfants; mais le moyen que ce qui est si faible, étant enfant, soit bien fort étant plus âgé ? On ne fait que changer de fantaisie. Tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès; tout ce qui a été faible ne peut jamais être absolument fort. On a beau dire, *il est crû, il est changé*; il est aussi le même.

89

- 8 La coutume est notre nature. Qui s'accoutume à la foi, la croit, et ne peut plus ne pas craindre

1. PLINIE II, 7 : « Comme s'il y avait quelque chose de plus malheureux qu'un homme dominé par son imagination. » (cité par MONTAIGNE, II, 12).

2. Cf. MONTAIGNE, II, 12.

l'enfer, et ne croit autre chose. Qui s'accoutume à croire que le roi est terrible..., etc. Qui doute donc que, notre âme étant accoutumée à voir nombre, espace, mouvement, croie cela et rien que cela¹ ?

90

Quod crebro videt non miratur, etiamsi cur fiat nescit ; quod ante non viderit, id si evenerit, ostentum esse censet. 269
(Cic. 583)².

*Næ iste magno conatu magnas nugas dixerit*³.

91

*Spongia solis*⁴. — Quand nous voyons un effet 423
arriver toujours de même, nous en concluons une nécessité naturelle, comme qu'il sera demain jour, etc.. Mais souvent la nature nous dément, et ne s'assujettit pas à ses propres règles.

92

Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos 163
principes accoutumés ? Et dans les enfants, ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères, comme la chasse dans les animaux ?

Une différente coutume en donnera d'autres principes naturels, cela se voit par expérience; et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi

1. Cf. *Pensées* 233 et 308.

2. *De divin*, II, 49 : « Un événement fréquent, on ne s'en étonne pas, même si on en ignore la cause; un événement tel qu'on n'en a jamais vu auparavant, passe pour un prodige. » (cité MONT. II, 12).

3. TÉRENCE, *Heaut.*, IV, I, 8 : « Le voilà qui va dire avec grand effort de grandes niaiseries » (cité MONT. III, 1).

4. Il s'agit des taches solaires qui indiquent, selon Pascal, que le soleil pourrait s'éteindre, malgré l'assurance acquise par habitude « qu'il sera demain jour ».

de la coutume, contre la nature, ineffaçables à la nature, et à une seconde coutume. Cela dépend de la disposition.

93

- 195 Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature, sujette à être effacée ?

La coutume est une seconde nature, qui détruit la première. Mais qu'est-ce que nature ? Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? J'ai grand peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature ¹.

94

- 47 La nature de l'homme est tout nature, *omme animal* ².

Il n'y a rien qu'on ne rende naturel ; il n'y a naturel qu'on ne fasse perdre.

95

- *441 La mémoire, la joie, sont des sentiments ; et même les propositions géométriques deviennent sentiments, car la raison rend les sentiments naturels et les sentiments naturels s'effacent par la raison.

96

- *201 Lorsqu'on est accoutumé à se servir de mauvaises raisons pour prouver des effets de la nature, on ne veut plus recevoir les bonnes lorsqu'elles sont décou-

1. Cf. MONTAIGNE, I, 22 : « Les lois de la conscience, que nous disons naître de nature, naissent de la coutume. » Cf. la formule d'Aristote : « L'habitude est une seconde nature » (*De memoria*).

2. Allusion à l'expression biblique « *tout animal selon son espèce* » (*Gen.* VII, 14. Cf. *Ecclés.*, XIII, 18).

vertes. L'exemple qu'on en donne fut sur la circulation du sang, pour rendre raison pourquoi la veine enfle au-dessous de la ligature¹.

97

La chose la plus importante à toute la vie, est le choix du métier : le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, soldats, couvreurs. « C'est un excellent couvreur », dit-on; et, en parlant des soldats : « Ils sont bien fous », dit-on; et les autres au contraire : « Il n'y a rien de grand que la guerre; le reste des hommes sont des coquins. » A force d'ouïr louer en l'enfance ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit; car naturellement on aime la vérité, et on hait la folie; ces mots nous émeuvent : on ne pêche qu'en l'application. Tant est grande la force de la coutume, que, de ceux que la nature n'a faits qu'hommes, on fait toutes les conditions des hommes; car des pays sont tout de maçons, d'autres tout de soldats, etc. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est la coutume qui fait donc cela, car elle contraint la nature; et quelquefois la nature la surmonte, et retient l'homme dans son instinct, malgré toute coutume, bonne ou mauvaise. 3

98

La prévention induisant en erreur. — C'est une chose déplorable de voir tous les hommes ne délibérer que des moyens, et point de la fin. Chacun songe comment il s'acquittera de sa condition; mais pour le choix de la condition, et de la patrie, le sort nous la donne. 61

1. On l'expliquait par l'horreur du vide, la chaleur, etc. (Cf. HARVEY, *De motu cordis*, ch. xi).

C'est une chose pitoyable, de voir tant de Turcs, d'hérétiques, d'infidèles, suivre le train de leurs pères, par cette seule raison qu'ils ont été prévenus chacun que c'est le meilleur. Et c'est ce qui détermine chacun à chaque condition, de serrurier, soldat, etc.

C'est par là que les sauvages n'ont que faire de la Providence¹.

99

141 Il y a une différence universelle et essentielle entre les actions de la volonté et toutes les autres.

La volonté est un des principaux organes de la créance; non qu'elle forme la créance, mais parce que les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celles qu'elle n'aime pas à voir; et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime; et ainsi il en juge parce qu'il voit.

Manuscrit de l'abbé Pérrier] 100

La nature de l'amour-propre² et de ce *moi* humain est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il ? Il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misère : il veut être grand, et il se voit petit; il veut être heureux, et il se voit misérable; il veut être parfait,

1. Cf. MONTAIGNE, I, 22 : « C'est par l'entremise de la coutume que chacun est content du lieu où nature l'a planté; et les sauvages d'Écosse n'ont que faire de la Touraine... »

2. Cf. *Pensées* 455 et 492. Fragment publié par Faugère (1844) d'après une copie inédite communiquée par Sainte-Beuve et récemment retrouvée par M. Lafuma dont nous adoptons les corrections. Cf. *Trois pensées inédites de Pascal*, Paris, 1945.

et il se voit plein d'imperfections ; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer ; car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend, et qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir, et, ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit, autant qu'il peut, dans sa connaissance et dans celle des autres ; c'est-à-dire qu'il met tout son soin à couvrir ses défauts et aux autres et à soi-même, et qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir, ni qu'on les voie.

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts ; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne les vouloir pas reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent ; nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent : il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons.

Ainsi, lorsqu'ils ne découvrent que des imperfections et des vices que nous avons en effet, il est visible qu'ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause ; et qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal, qui est l'ignorance de ces imperfections. Nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connaissent, et qu'ils nous méprisent : étant juste et qu'ils nous connaissent pour ce que nous sommes, et qu'ils nous méprisent, si nous sommes méprisables.

Voilà les sentiments qui naîtraient d'un cœur qui serait plein d'équité et de justice. Que devons-nous

dire¹ donc du nôtre, en y voyant une disposition toute contraire ? Car n'est-il pas vrai que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent, et que nous aimons qu'ils se trompent à notre avantage, et que nous voulons être estimés d'eux autres que nous ne sommes en effet ?

En voici une preuve qui me fait horreur. La religion catholique n'oblige pas à découvrir ses péchés indifféremment à tout le monde : elle souffre qu'on demeure caché à tous les autres hommes ; mais elle en excepte un seul, à qui elle commande de découvrir le fond de son cœur, et de se faire voir tel qu'on est. Il n'y a que ce seul homme au monde qu'elle nous ordonne de désabuser, et elle l'oblige à un secret inviolable, qui fait que cette connaissance est dans lui comme si elle n'y était pas. Peut-on s'imaginer rien de plus charitable et de plus doux ? Et néanmoins la corruption de l'homme est telle, qu'il trouve encore de la dureté dans cette loi ; et c'est une des principales raisons qui fait révolter contre l'Église une grande partie de l'Europe.

Que le cœur de l'homme est injuste et déraisonnable, pour trouver mauvais qu'on l'oblige de faire à l'égard d'un homme ce qu'il serait juste, en quelque sorte, qu'il fût à l'égard de tous les hommes ! Car est-il juste que nous les trompions ?

Il y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité ; mais on peut dire qu'elle est dans tous en quelque degré, parce qu'elle est inséparable de l'amour-propre. C'est cette mauvaise délicatesse qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres, de choisir tant de détours et de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils

1. Correction de M. Lafuma (*Trois pensées inédites...*) au lieu de *donc dire*.

diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges et des témoignages d'affection et d'estime. Avec tout cela, cette médecine ne laisse pas d'être amère à l'amour-propre. Il en prend le moins qu'il peut, et toujours avec dégoût, et souvent même avec un secret dépit contre ceux qui la lui présentent.

Il arrive de là que, si on a quelque intérêt d'être aimé de nous, on s'éloigne de nous rendre un office qu'on sait nous être désagréable; on nous traite comme nous voulons être traités : nous haïssons la vérité, on nous la cache; nous voulons être flattés, on nous flatte; nous aimons à être trompés, on nous trompe.

C'est ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile et l'aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or, ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent; et ainsi, ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes.

Ce malheur est sans doute plus grand et plus ordinaire dans les plus grandes fortunes; mais les moindres n'en sont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelque intérêt à se faire aimer des hommes. Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie; et peu d'amitiés subsisteraient,

si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion.

L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres. Il ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur.

101

- 103 Je mets en fait que, si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. Cela paraît par les querelles que causent les rapports indiscrets qu'on en fait quelquefois. [Je dis bien plus, tous les hommes seraient...].

102

- 137 Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

103

- 227 L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continents que celui de son ivrognerie a fait d'intempérants¹. Il n'est pas honteux de n'être pas aussi vertueux que lui, et il semble excusable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout à fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes; et cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en

1. Pascal oppose la délicatesse avec laquelle Alexandre traita la femme et les filles de Darius, et les accès de fureur causés chez lui par l'ivresse, qui l'entraînèrent à tuer Clitus (B.).

cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple; car quelque élevés qu'ils soient, si sont-ils unis aux moindres des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, tout abstraits de notre société. Non, bon; s'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée; mais ils ont les pieds aussi cas que les nôtres. Ils y sont tous à même niveau, et s'appuient sur la même terre; et par cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les plus petits, que les enfants, que les bêtes.

104

Quand notre passion nous porte à faire quelque chose, nous oublions notre devoir : comme on aime un livre, on le lit, lorsqu'on devrait faire autre chose. Mais, pour s'en souvenir, il faut se proposer de faire quelque chose qu'on hait; et lors on s'excuse sur ce qu'on a autre chose à faire, et on se souvient de son devoir par ce moyen. 103

105

Qu'il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre, sans corrompre son jugement par la manière de la lui proposer ! Si on dit : « Je le trouve beau; je le trouve obscur, » ou autre chose semblable, on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire¹. Il vaut mieux ne rien dire; et alors il juge selon ce qu'il est, c'est-à-dire selon ce qu'il est alors, et selon que les autres circonstances dont on n'est pas auteur y auront mis. Mais au moins on n'y aura rien mis; si ce n'est que ce silence n'y fasse aussi son effet, selon le tour et 134

1. Cf. *Pensée* 57.

l'interprétation qu'il sera en humeur de lui donner, ou selon qu'il le conjecturera des mouvements et air du visage, ou du ton de voix, selon qu'il sera physionomiste : tant il est difficile de ne point démontrer un jugement de son assiette naturelle, ou plutôt, tant il en a peu de ferme et stable !

106

- 381 En sachant la passion dominante de chacun, on est sûr de lui plaire; et néanmoins chacun a ses fantaisies, contraires à son propre bien, dans l'idée même qu'il a du bien; et c'est une bizarrerie qui met hors de gamme.

107

- 127 *Lustravit lampade terras*¹. Le temps et mon humeur ont peu de liaison; j'ai mes brouillards et mon beau temps au dedans de moi; le bien, et le mal de mes affaires mêmes, y fait peu. Je m'efforce quelquefois de moi-même contre la fortune; la gloire de la dompter me la fait dompter gaîment; au lieu que je fais quelquefois le dégoûté dans la bonne fortune.

108

- *202 Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'elles disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

1. Cf. MONTAIGNE, II, 12 : « L'air même et la sérénité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dit ce vers grec, en Cicero,

*Tales sunt hominum mentes quali pater ipse
Juppiter auctifera lustravit lampade terras. »*

Cf. *Odyssée*, XVIII, 135.

109

Quand on se porte bien, on admire comment on *441
pourrait faire si on était malade¹; quand on l'est,
on prend médecine gaîment : le mal y résout. On
n'a plus les passions et les désirs de divertissements
et de promenades, que la santé donnait, et qui sont
incompatibles avec les nécessités de la maladie.
La nature donne alors des passions et des désirs
conformes à l'état présent. Il n'y a que les craintes,
que nous nous donnons nous-mêmes, et non pas
la nature, qui nous troublent, parce qu'elles joignent
à l'état où nous sommes les passions de l'état où
nous ne sommes pas.

La nature nous rendant toujours malheureux
en tous états, nos désirs nous figurent un état heu-
reux, parce qu'ils joignent à l'état où nous sommes
les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas; et,
quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions
pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres
désirs conformes à ce nouvel état.

Il faut particulariser cette proposition générale...

110

Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, 69
et l'ignorance de la vanité des plaisirs absents causent
l'inconstance.

111

Inconstance. — On croit toucher des orgues ordi- 65
naires, en touchant l'homme. Ce sont des orgues, à
la vérité, mais bizarres, changeantes, variables
[dont les tuyaux ne se suivent pas par degrés con-
joints]. Ceux qui ne savent toucher que les ordinaires

1. Cf. MONTAIGNE, I, 19.

ne feraient pas d'accords sur celles-là. Il faut savoir où sont les [*touches*]¹.

112

- 67 *Inconstance*. — Les choses ont diverses qualités, et l'âme diverses inclinations; car rien n'est simple de ce qui s'offre à l'âme, et l'âme ne s'offre jamais simple à aucun sujet. De là vient qu'on pleure et qu'on rit d'une même chose².

113

- 79 *Inconstance et bizarrerie*. — Ne vivre que de son travail, et régner sur le plus puissant État du monde, sont choses très opposées. Elles sont unies dans la personne du Grand Seigneur des Turcs³.

114

- 110 La diversité est si ample, que tous les tons de voix, tous les marchers, toussers, mouchers, éternuements... On distingue des fruits les raisins, et entre eux tous les muscats, et puis Condrieu⁴, et puis

1. Avec M. Michaut nous croyons *touche* (ou *marche*) nécessaire pour compléter l'idée de Pascal : dans un orgue les tuyaux se suivent dans un ordre régulier, de telle sorte que nous savons exactement la note qui correspond à une touche déterminée. Quand nous touchons le cœur humain, il n'en est plus de même; il n'y a pas de loi régulière, et n'importe quelle note peut nous répondre selon le moment et les circonstances (B.). Descartes compare le mécanisme de nos humeurs à celui des orgues (*Traité de l'homme*, A. T. XI, 165-166.) Pascal, mort peu avant la publication du *Traité* avait été en relation avec Clerselier pour l'établissement des figures par Gutschoven (correspondance avec Sluse, 1659-1660).

2. Cf. CHARRON, *Sagesse*, I, 43.

3. Légende réfutée par G. POSTEL, *De la république des Turcs* (1560).

4. Le géomètre Desargues, ami des Pascal, avait une maison de campagne à Condrieu, célèbre pour son vignoble.

Desargues, et puis cette ente. Est-ce tout ? en a-t-elle jamais produit deux grappes ? et une grappe a-t-elle deux grains pareils ? etc.

Je n'ai jamais jugé d'une même chose exactement de même. Je ne puis juger de mon ouvrage en le faisant; il faut que je fasse comme les peintres, et que je m'en éloigne; mais non pas trop. De combien donc ? Devinez.

115

Diversité. — La théologie est une science, mais en même temps combien est-ce de sciences ! Un homme est un suppôt¹; mais si on l'anatomise, sera-ce la tête, le cœur, l'estomac, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le sang, chaque humeur du sang ? 73

Une ville, une campagne, de loin est une ville et une campagne; mais, à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmis, à l'infini. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne.

116

Pensées. — Tout est un, tout est divers. Que de natures en celle de l'homme ! que de vacations ! Et par quel hasard. Chacun prend d'ordinaire ce qu'il a ouï estimer ! Talon bien tourné. 394

117

Talon de soulier. — « Oh ! que cela est bien tourné ! que voilà un habile ouvrier ! que ce soldat est hardi ! » 81

1. *Suppositum*, terme scolastique qui désigne la substance, caractérisée par son unité, tandis que le corps se décompose en une multitude de parties.

parce qu'on change, on n'est plus la même personne. Ni l'offensant, ni l'offensé, ne sont plus eux-mêmes. C'est comme un peuple qu'on a irrité, et qu'on reverrait après deux générations. Ce sont encore les Français, mais non les mêmes.

123

Il n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je crois bien : elle n'est plus la même, ni lui non plus. Il était jeune et elle aussi; elle est tout autre. Il l'aimerait peut-être encore, telle qu'elle était alors ¹. 427

124

Non seulement nous regardons les choses par d'autres côtés, mais avec d'autres yeux; nous n'avons garde de les trouver pareilles. 420

125

Contrariétés. — L'homme est naturellement crédule, incrédule, timide, téméraire. 393

126

Description de l'homme : dépendance, désir d'indépendance, besoin. 81

127

Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. 79

128

L'ennui qu'on a de quitter les occupations où l'on s'est attaché. Un homme vit avec plaisir en son ménage : qu'il voie une femme qui lui plaise; qu'il 469

1. Cf. *Pensée* 323.

joue cinq ou six jours avec plaisir; le voilà misérable s'il retourne à sa première occupation. Rien n'est plus ordinaire que cela.

129

- *440 Notre nature est dans le mouvement; le repos entier est la mort.

130

- *485 *Agitation.* — Quand un soldat se plaint de la peine qu'il a, ou un laboureur, etc., qu'on les mette sans rien faire.

131

- 47 *Ennui.* — Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir.

132

- *21 César était trop vieil, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le monde. Cet amusement était bon à Auguste ou à Alexandre; c'étaient des jeunes gens, qu'il est difficile d'arrêter; mais César devait être plus mûr¹.

1. Cf. MONTAIGNE (II, 34) qui oppose au goût du risque chez Alexandre « en la fleur et première chaleur de son âge », la décision de César « déjà mûr et bien avancé ». La Bruyère a répliqué : « César n'était point trop vieux pour penser à la conquête de l'univers... Alexandre était bien jeune pour un dessein si sérieux ». (*Des jugements*).

133

Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire 83
en particulier, font rire ensemble par leur ressem-
blance.

134

Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admira- 21
tion par la ressemblance des choses dont on n'admire
point les originaux !

135

Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas 249
la victoire.

On aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu; que voulait-on voir, sinon la fin de la victoire ? Et dès qu'elle arrive, on en est saoul. Ainsi dans le jeu, ainsi dans la recherche de la vérité, on aime à voir, dans les disputes, le combat des opinions; mais, de contempler la vérité trouvée, point du tout; pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naître de la dispute.

De même, dans les passions, il y a du plaisir à voir deux contraires se heurter; mais, quand l'une est maîtresse, ce n'est plus que brutalité.

Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses.

Ainsi, dans les comédies, les scènes contentes sans crainte ne valent rien, ni les extrêmes misères sans espérance, ni les amours brutaux, ni les sévérités âpres.

136

Peu de chose nous console parce que peu de chose 25
nous afflige.

Copie

137

257

Sans examiner toutes les occupations particulières, il suffit de les comprendre sous le divertissement.

138

401

Hommes naturellement couvreur¹ et de toutes vacations, hormis en chambre².

139

139

Divertissement. — Quand je m'y suis mis quelquefois, à considérer les diverses agitations des hommes, et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai dit souvent³ que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achètera une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville; et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

[Toutes les peines qu'on souffre ne viennent donc que de cela seulement, qu'on ne sait pas demeurer chez soi en repos et avec plaisir].

Mais quand j'ai pensé de plus près, et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a

1. Cf. *Pensée* 97.

2. Cf. le développement de la *Pensée* suivante.

3. *découvert* (B.).

une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu'on se figure, si l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde, et cependant qu'on s'en¹ imagine, accompagnée de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher. S'il est sans divertissement, et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point, il tombera par nécessité dans les vues qui le menacent, des révoltes qui peuvent arriver, et enfin de la mort et des maladies qui sont inévitables; de sorte que, s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets, qui joue et se divertit.

[L'unique bien des hommes consiste donc à être divertis de penser à leur condition ou par une occupation qui les en détourne, ou par quelque passion agréable et nouvelle qui les occupe, ou par le jeu, la chasse, quelque spectacle attachant, et enfin par ce qu'on appelle divertissement].

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court : on n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on

210

1. *S'en* se rapporte grammaticalement à *royauté*, logiquement à *roi* qui était dans la pensée de Pascal et qui figure dans une première rédaction (B.).

recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit.

Raison pourquoi on aime mieux la chasse que la prise¹.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement; de là vient que la prison est un supplice si horrible; de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. Et c'est enfin le plus grand sujet de félicité de la condition des rois, de [ce] qu'on essaie sans cesse à les divertir et à leur procurer toutes sortes de plaisirs.

Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi, et à l'empêcher de penser à lui. Car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui font sur cela les philosophes, et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères, mais la chasse — qui nous en détourne — nous en garantit².

Le conseil qu'on donnait à Pyrrhus, de prendre le repos qu'il allait chercher par tant de fatigues, recevait bien des difficultés³.

1. Phrase en marge dans le manuscrit.

2. Ces thèmes ont été souvent repris au XVII^e siècle : 'Cf. NICOLE *De la connaissance de soi-même*, ch. I (*Essais de morale*, t. III; il apporte d'ailleurs quelques réserves à la thèse de Pascal). DOM FR. LAMI dans le *Traité I De la connaissance de soi* (1694) énonce : « Le lièvre fuit le cavalier et le cavalier se fuit lui-même. » (t. I, p. 45).

3. MONTAIGNE (I, 42) rapporte le dialogue fameux entre Pyrrhus et son conseiller Cinéas : « ... enfin quand j'aurai

[Dire à un homme qu'il soit¹ en repos, c'est lui dire qu'il vive heureux; c'est lui conseiller d'avoir une condition tout heureuse et laquelle il puisse considérer à loisir, sans y trouver sujet d'affliction]. 209

Ce n'est donc pas entendre la nature.

[Aussi les hommes qui sentent naturellement leur condition n'évitent rien tant que le repos, il n'y a rien qu'ils ne fassent pour chercher le trouble. Ce n'est pas qu'ils n'aient un instinct qui leur fait connaître que la vraie béatitude...] (La vanité, le plaisir de la montrer aux autres).

[Ainsi on se prend mal pour les blâmer; leur faute n'est pas en ce qu'ils cherchent le tumulte, s'ils ne le cherchaient que comme un divertissement; mais le mal est qu'ils le recherchent comme si la possession des choses qu'ils recherchent les devait rendre véritablement heureux, et c'est en quoi on a raison d'accuser leur recherche de vanité; de sorte qu'en tout cela et ceux qui blâment et ceux qui sont blâmés n'entendent la véritable nature de l'homme.]

Et ainsi, quand on leur reproche que ce qu'ils recherchent avec tant d'ardeur ne saurait les satisfaire, s'ils répondaient, comme ils devraient le faire s'ils y pensaient bien, qu'ils ne recherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de penser à soi, et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et les attire avec ardeur, ils laisseraient leurs adversaires sans répartie. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes. Ils ne savent

mis le monde en ma sujétion, je me reposerai et vivrai content et à mon aise. — Pour Dieu, sire, dites-moi à quoi il tient que vous ne soyez dès à présent, si vous voulez, en cet état ? »

I. *Vive* (B.).

pas que ce n'est que la chasse, et non pas la prise, qu'ils recherchent.

(La danse : il faut bien penser où l'on mettra ses pieds. — Le gentilhomme croit sincèrement que la chasse est un plaisir grand et un plaisir royal; mais le piqueur n'est pas de ce sentiment-là¹.)

Ils s'imaginent que, s'ils avaient obtenu cette charge, ils se reposeraient ensuite avec plaisir, et ne sentent pas la nature insatiable de leur cupidité. Ils croient chercher sincèrement le repos, et ne cherchent en effet que l'agitation.

Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles; et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de notre première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos, et non pas dans le tumulte; et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable [par l'ennui qu'il engendre. Il en faut sortir et mendier le tumulte. Nulle condition n'est heureuse sans bruit et sans divertissement, et toute condition est heureuse quand on jouit de quelque divertissement. Mais qu'on juge quel est ce bonheur qui consiste à être diverti de penser à soi !] car, ou l'on pense aux

1. La parenthèse est en marge.

misères qu'on a, ou à celles qui nous menacent. Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir au fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

Ainsi l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion; et il est si vain, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard et une balle qu'il pousse, suffisent pour le divertir. 217

Mais, direz-vous, quel objet a-t-il en tout cela? Celui de se vanter demain entre ses amis de ce qu'il a mieux joué qu'un autre. Ainsi, les autres suent dans leur cabinet pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qu'on n'aurait pu trouver jusques ici; et tant d'autres s'exposent aux derniers périls pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auront prise, et aussi sottement, à mon gré; et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils les savent, et ceux-là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le sont avec connaissance, au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seraient plus, s'ils avaient cette connaissance. 133

Tel homme passe sa vie sans ennui, en jouant tous les jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point : vous le rendez malheureux. On dira peut-être que c'est qu'il recherche l'amusement du jeu, et non pas le gain. Faites-le donc jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il recherche : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe et qu'il

se pipe lui-même, en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, afin qu'il se forme un sujet de passion, et qu'il excite sur cela son désir, sa colère, sa crainte, pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé¹.

217 D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez point : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là ; et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement il n'y a point de joie, avec le divertissement il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur

des personnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent, et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état. Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, sinon d'être en une condition où l'on a le matin un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes ? Et quand ils sont dans la disgrâce et qu'on les renvoie à leurs maisons des champs, où ils ne manquent ni de biens, ni de

1. Cf. *Pensée* 88.

domestiques pour les assister dans leur besoin, ils ne laissent pas d'être misérables et abandonnés, parce que personne ne les empêche de songer à eux.

140

[Cet homme si affligé de la mort de sa femme et de son fils unique, qui a cette grande querelle qui le tourmente, d'où vient qu'à ce moment il n'est pas triste, et qu'on le voit si exempt de toutes ces pensées pénibles et inquiétantes ? Il ne faut pas s'en étonner; on vient de lui servir une balle, et il faut qu'il la rejette à son compagnon, il est occupé à la prendre à la chute du toit, pour gagner une chasse; comment voulez-vous qu'il pense à ses affaires, ayant cette autre affaire à manier ? Voilà un soin digne d'occuper cette grande âme, et de lui ôter toute autre pensée de l'esprit. Cet homme, né pour connaître l'univers, pour juger de toutes choses, pour régir tout un État, le voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre. 110

Et s'il ne s'abaisse à cela et veuille toujours être tendu, il n'en sera que plus sot, parce qu'il voudra s'élever au-dessus de l'humanité, et il n'est qu'un homme, au bout du compte, c'est-à-dire capable de peu et de beaucoup, de tout et de rien : il est ni ange ni bête, mais homme¹.]

141

Les hommes s'occupent à suivre une balle et un lièvre; c'est le plaisir même des rois. 23

142

Divertissement. — La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même pour celui qui la possède, pour le rendre heureux par la seule vue de ce qu'il *146

1. Cf. *Pensées* 358 et 418.

est ? Faudra-t-il le divertir de cette pensée, comme les gens du commun ? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux, de le divertir de la vue de ses misères domestiques pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un roi, et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements qu'à la vue de sa grandeur ? Et quel objet plus satisfaisant pourrait-on donner à son esprit ? Ne serait-ce donc pas faire tort à sa joie, d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une *barre*¹, au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne ? Qu'on en fasse l'épreuve : qu'on laisse un roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à lui tout à loisir ; et l'on verra qu'un roi sans divertissement est un homme plein de misères. Aussi on évite cela soigneusement, et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement à leurs affaires, et qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide ; c'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant bien qu'il sera misérable, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Je ne parle point en tout cela des rois chrétiens comme chrétiens, mais seulement comme rois.

1. *Balle* (B.). Z. Tourneur note : « Le texte a été dicté ; peut-être faudrait-il modifier *barre* en *balle*. Mais il y a aussi un jeu où il s'agit de placer des barres avec adresse. »

143

Divertissement. — On charge les hommes, dès 217
l'enfance, du soin de leur honneur, de leur bien, de
leurs amis, et encore du bien et de l'honneur de leurs
amis. On les accable d'affaires, de l'apprentissage
des langues et d'exercices, et on leur fait entendre
qu'ils ne sauraient être heureux sans que leur santé,
leur honneur, leur fortune et celle de leurs amis
soient en bon état, et qu'une seule chose qui manque
les rendrait malheureux. Ainsi on leur donne des
charges et des affaires qui les font tracasser dès la
pointe du jour. — Voilà, direz-vous, une étrange
manière de les rendre heureux ! Que pourrait-on
faire de mieux pour les rendre malheureux ? —
Comment ! ce qu'on pourrait faire ? Il ne faudrait
que leur ôter tous ces soins ; car alors ils se ver-
raient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent,
où ils vont ; et ainsi on ne peut trop les occuper et
les détourner. Et c'est pourquoi, après leur avoir
tant préparé d'affaires, s'ils ont quelque temps de
relâche, on leur conseille de l'employer à se diver-
tir, à jouer, et à s'occuper toujours tout entiers.

Que le cœur de l'homme est creux et plein d'or-
dure¹ !

144

J'avais passé longtemps dans l'étude des sciences 429
abstraites ; et le peu de communication qu'on en peut
avoir m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé
l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abs-
traites ne sont pas propres à l'homme, et que je
m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que
les autres en les ignorant. J'ai pardonné aux autres

1. En marge.

d'y peu savoir. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons en l'étude de l'homme, et que c'est le vrai étude qui lui est propre¹. J'ai été trompé; il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie. Ce n'est que manque de savoir étudier cela qu'on cherche le reste; mais n'est-ce pas que ce n'est pas encore là la science que l'homme doit avoir, et qu'il lui est meilleur de s'ignorer pour être heureux?

145

- 110 [Une seule pensée nous occupe, nous ne pouvons penser à deux choses à la fois; dont bien nous prend, selon le monde, non selon Dieu.]

146

- 4 L'homme est visiblement fait pour penser²; c'est toute sa dignité et tout son mérite; et tout son devoir est de penser comme il faut. Or l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin.

Or à quoi pense le monde? Jamais à cela; mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc., à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi, et qu'être homme.

147

- 382 Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître³. Nous

1. *La vraie étude* (B.). Mais Cf. CHARRON (*Sagesse*, préface) : « La vraie science et le vrai étude de l'homme, c'est l'homme. »

2. Cf. sect. VI, en particulier *Pensées* 346-348, 365.

3. Cf. CHARRON : « Nous ne vivons que par relation à autrui » (*Sagesse* I, 36).

travaillons incessamment à embellir et conserver notre être imaginaire, et négligeons le véritable. Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, et la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus-là à notre autre être, et les détacherions plutôt de nous pour les joindre à l'autre; nous serions de bon cœur poltrons pour en acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, et d'échanger souvent l'un pour l'autre ! Car qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme.

148

Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent, nous amuse et nous contente. 416

149

Les villes par où on passe, on ne se soucie pas d'y être estimé. Mais, quand on y doit demeurer un peu de temps, on s'en soucie. Combien de temps faut-il ? Un temps proportionné à notre durée vaine et chétive. 83

150

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs; et les philosophes mêmes en veulent; et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit¹; 49

1. Cf. CICÉRON (*pro Archia*) cité par MONTAIGNE, I, 41.

et ceux qui les lisent veulent avoir la gloire de les avoir lus; et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie; et peut-être que ceux qui le liront...

151

- 69 *La gloire.* — L'admiration gâte tout dès l'enfance : Oh ! que cela est bien dit ! oh ! qu'il a bien fait ! qu'il est sage ! etc.

Les enfants de Port-Royal, auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire, tombent dans la nonchalance¹.

152

- 75 *Orgueil.* — Curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler². Autrement on ne voyagerait pas sur la mer, pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance d'en jamais communiquer.

153

- *49 *Du désir d'être estimé de ceux avec qui on est.* — L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères, erreurs, etc. Nous perdons encore la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

Vanité : jeu, chasse, visite, comédies, fausse perpétuité de nom.

155³

- 11 Un vrai ami est une chose si avantageuse, même

1. M. de Saci « quand il y avait quelque bien dans quelqu'un de ces enfants, ... me conseillait toujours de n'en point parler... » (*Mémoires* de Fontaine, cités par SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, III, p. 450).

2. Cf. PERSE (I, 26) : « Savoir n'est rien pour toi, si autrui ne sait pas que tu sais » (MONTAIGNE, I, 38).

3. L. Brunschvicg lisant *Je n'ai point d'amis à votre avantage*

pour les plus grands seigneurs, afin qu'il dise du bien d'eux, et qu'il les soutienne en leur absence même, qu'ils doivent tout faire pour en avoir. Mais qu'ils choisissent bien; car, s'ils font tous leurs efforts pour des sots, cela leur sera inutile, quelque bien qu'ils disent d'eux; et même ils n'en diront pas du bien, s'ils se trouvent les plus faibles, car ils n'ont pas d'autorité; et ainsi ils en médiront par compagne.

156

*Ferox gens, nullam esse vitam sine armis rati*¹. Ils 83
aiment mieux la mort que la paix; les autres aiment mieux la mort que la guerre.

Toute opinion peut être préférable à la vie, dont l'amour paraît si fort et si naturel².

157

Contradiction : mépris de notre être, mourir pour 442
rien, haine de notre être.

158

Métiers. — La douceur de la gloire est si grande, 21
qu'à quelque objet qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

159

Les belles actions cachées sont les plus estimables. *440
Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire (comme

(mss., p. 23) place cette *Pensée* sous le n° 154 en la rapprochant du fragment 155. Mais il s'agit d'un passage mal déchiffré de la pensée 293.

1. TITE-LIVE (XXXIV, 17) : « Peuple brutal pour qui, sans armes, il n'y a plus d'existence » (MONTAIGNE, I, 40).

2. Cf. MONTAIGNE, *ibid.* : « Toute opinion est assez forte pour se faire épouser au prix de la vie. »

p. 184)¹, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout à fait cachées, puisqu'elles ont été sues; et quoiqu'on ait fait ce qu'on a pu pour les cacher, ce peu par où elles ont paru gâte tout; car c'est là le plus beau, de les avoir voulu cacher.

160

159 L'éternuement absorbe toutes les fonctions de l'âme, aussi bien que la besogne; mais on n'en tire pas les mêmes conséquences contre la grandeur de l'homme, parce que c'est contre son gré. Et quoiqu'on se le procure, néanmoins c'est contre son gré qu'on se le procure; ce n'est pas en vue de la chose même, c'est pour une autre fin : et ainsi ce n'est pas une marque de la faiblesse de l'homme, et de sa servitude sous cette action.

Il n'est pas honteux à l'homme de succomber sous la douleur, et il lui est honteux de succomber sous le plaisir. Ce qui ne vient pas de ce que la douleur nous vient d'ailleurs, et que nous recherchons le plaisir; car on peut rechercher la douleur, et y succomber à dessein, sans ce genre de bassesse. D'où vient donc qu'il est glorieux à la raison de succomber sous l'effort de la douleur, et qu'il lui est honteux de succomber sous l'effort du plaisir? C'est que ce n'est pas la douleur qui nous tente et nous attire; c'est nous-mêmes qui volontairement la choisissons et voulons la faire dominer sur nous; de sorte que nous sommes maîtres de la chose; et

1. Des *Lésairs*, édition de 1652, où il est question de la femme de Sabinus qui « pour l'intérêt d'autrui supporta seule, sans secours, et sans voix et gémissement, l'enfantement de deux jumeaux », et des jeunes Spartiates s'étant laissé l'un ronger le ventre par un renard dérobé, et l'autre brûler par un charbon d'encens pendant un sacrifice.

en cela c'est l'homme qui succombe à soi-même; mais, dans le plaisir, c'est l'homme qui succombe au plaisir. Or il n'y a que la maîtrise et l'empire qui fasse la gloire, et que la servitude qui fasse la honte.

161

Vanité. — Qu'une chose aussi visible qu'est la vanité du monde soit si peu connue que ce soit une chose étrange et surprenante de dire que c'est une sottise de chercher les grandeurs, cela est admirable ! 79

162

Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est *un je ne sais quoi* (CORNEILLE)¹, et les effets en sont effroyables. Ce *je ne sais quoi*, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armes, le monde entier. 487

Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.

163

Vanité. — La cause et les effets de l'amour : Cléopâtre. 79

163 bis

Rien ne montre mieux la vanité des hommes que de considérer quelle cause et quels effets de l'amour; car tout l'univers en est changé : le nez de Cléopâtre.

Copie
90

164

Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même. Aussi qui ne la voit, excepté de jeunes gens 23

1. Cf. *Médée* II, 6 et *Rodogune*, I, 5.

qui sont tous dans le bruit, dans le divertissement, et dans la pensée de l'avenir ? Mais, ôtez leur divertissement, vous les verrez se sécher d'ennui ; ils sentent alors leur néant sans le connaître : car c'est bien être malheureux que d'être dans une tristesse insupportable, aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'en être point diverti.

165

- 415 *Pensées.* — *In omnibus requiem quasivi*¹. Si notre condition était véritablement heureuse, il ne nous faudrait pas divertir d'y penser² pour nous rendre heureux.

166

- 142 *Divertissement.* — La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril³.

167

- 27 Les misères de la vie humaine ont fondé tout cela comme ils ont vu cela, ils ont pris le divertissement.

168

- 121 *Divertissement.* — Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser⁴.

1. *Ecclésiastique*, XXIV, XI : « En toutes choses, j'ai cherché le repos. »

2. Cette proposition se retrouve isolée à la page 73 du manuscrit. (B.)

3. Cf. MONTAIGNE, III, 4; MÉRÉ (*max.* 76).

4. Port-Royal fait suivre cette phrase du développement suivant, qui est peut-être de Pascal, mais qui plus vraisemblablement a été ajouté pour donner une conclusion pieuse aux différents chapitres des *Pensées sur l'homme* : « C'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais

169

Nonobstant ces misères, il veut être heureux, et ne veut être qu'heureux, et ne peut ne vouloir pas l'être; mais comment s'y prendra-t-il? Il faudrait, pour bien faire, qu'il se rendît immortel; mais, ne le pouvant, il s'est avisé de s'empêcher d'y penser.

121

170

Divertissement. — Si l'homme était heureux, il le serait d'autant plus qu'il serait moins diverti, comme les saints et Dieu. — Oui; mais n'est-ce pas être heureux, que de pouvoir être réjoui par le divertissement? — Non; car il vient d'ailleurs et de dehors; et ainsi il est dépendant, et partant, sujet à être troublé par mille accidents, qui font les afflictions inévitables.

Copie
53

171

Misère. — La seule chose qui nous console de 79

c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa véritable guérison, et que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toute chose de chercher le remède à ses maux. Et l'un et l'autre sont une preuve admirable de la misère et de la corruption de l'homme, et en même temps de sa grandeur; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, et ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu : lequel, ne trouvant point en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans se pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'est ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul» (XXVI, 4). (B.)

nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort¹.

1. On trouve dans l'édition de Port-Royal, en tête du chapitre xxvi, le développement suivant, qui a peut-être été fait d'après les indications laissées par Pascal : « Rien n'est plus capable de nous faire entrer dans la connaissance de la misère des hommes que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent toute leur vie.

« L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très grande partie. Il ne lui en reste que très peu dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort et l'embarrasse si étrangement qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi et de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, et de laisser couler ce temps si court et si précieux sans réflexion, en s'occupant de choses qui empêchent d'y penser.

« C'est l'origine de toutes les occupations tumultueuses des hommes, et de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-temps, dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le temps sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même, et d'éviter en perdant cette partie de la vie l'amertume et le dégoût intérieur qui accompagneraient nécessairement l'attention que l'on ferait sur soi-même durant ce temps-là. L'âme ne trouve rien en elle qui la contente; elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, et de chercher dans l'application aux choses extérieures à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli; et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir, et d'être avec soi » (B.).

172

Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent, d'ordinaire, nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver. 21

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre fin¹. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

173

Ils disent que les éclipses présagent malheur, parce que les malheurs sont ordinaires, de sorte qu'il arrive si souvent du mal, qu'ils devinent souvent; au lieu que s'ils disaient qu'elles présagent bonheur, ils mentiraient souvent. Ils ne donnent le bonheur 127

1. Cf. MONTAIGNE, I, 3, début.

qu'à des rencontres du ciel rares; ainsi ils manquent peu souvent à deviner¹.

174

- *77 *Misère.* — Salomon² et Job ont le mieux connu et le mieux parlé de la misère de l'homme : l'un le plus heureux, et l'autre le plus malheureux; l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre les remèdes³ des maux.

175

- 431 Nous nous connaissons si peu que plusieurs pensent aller mourir quand ils se portent bien; et plusieurs pensent se porter bien quand ils sont proches de mourir, ne sentant pas la fièvre prochaine, ou l'abcès prêt à se former.

176

- 229 Cromwell allait ravager toute la chrétienté; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. Rome même allait trembler sous lui; mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix, et le roi rétabli⁴.

1. Cf. *Logique* de Port-Royal, III^e p., xix, sect. III.

2. *Pensée 174 bis : Misère. Job et Salomon*, de la main de Pascal qui a fini par dicter ce fragment. Salomon est considéré comme l'auteur de l'*Ecclesiaste*.

3. Lecture de Tourneur dans l'édition paléographique. L'édition de Cluny porte *la vérité*. L. Brunschvicg lit : *la réalité*.

4. Olivier Cromwell est mort en 1658 (d'une fièvre et non de la gravelle, fait remarquer E. Havet). Son fils Richard lui succéda comme protecteur, mais il ne garda le pouvoir que quelques mois; en 1660, Monk fit rendre le trône au fils de Charles I^{er}. Le fragment a été écrit au plus tôt en 1660 (B.).

177

[Trois hôtes¹.] Qui aurait eu l'amitié du roi d'Angleterre, du roi de Pologne et de la reine de Suède, aurait-il cru manquer de retraite et d'asile au monde ?² 73

178

Macrobe : des innocents tués par Hérode. 49

179

Quand Auguste eut appris qu'entre les enfants qu'Hérode avait fait mourir, au-dessous de l'âge de deux ans, était son propre fils, il dit qu'il était meilleur d'être le pourceau d'Hérode, que son fils. Copie 394
Macrobe, livre II, *Sat.*, chap. iv.

180

Les grands et les petits ont mêmes accidents, et *442
mêmes fâcheries, et mêmes passions; mais l'un est au haut de la roue, et l'autre près du centre, et ainsi moins agité par les mêmes mouvements.

181

Nous sommes si malheureux que nous ne pouvons prendre plaisir à une chose qu'à condition de nous fâcher si elle réussit mal; ce que mille choses peuvent faire, et font, à toute heure. [*Qui*] aurait trouvé le secret de se réjouir du bien sans se fâcher du mal 67

¹. Tourneur propose *testes* (= têtes).

². Charles 1^{er} fut décapité, comme on sait, en 1649; la reine Christine abdiqua en 1654. Quant au roi de Pologne, Jean Casimir, il fut dépossédé de son royaume en 1656, mais il le reprit dans le cours même de l'année; c'est donc, comme le remarque B. Havet, en 1656 que ce fragment a été écrit (B.).

contraire, aurait trouvé le point; c'est le mouvement perpétuel.

182

- *440 Ceux qui, dans de fâcheuses affaires, ont toujours bonne espérance, et se réjouissent des aventures heureuses, s'ils ne s'affligent également des mauvaises, sont suspects d'être bien aises de la perte de l'affaire; et sont ravis de trouver ces prétextes d'espérance pour montrer qu'ils s'y intéressent, et couvrir par la joie qu'ils feignent d'en concevoir celle qu'ils ont de voir l'affaire perdue.¹

183

- 27 Nous courons sans souci dans le précipice, après que nous avons mis quelque chose devant nous pour nous empêcher de le voir.

1. Cette pensée subtile semble destinée à compléter la précédente. Quand on paraît pratiquer cette maxime de ne considérer que le bon côté des événements humains sans s'affliger des mauvais, ce n'est point par désintéressement et par philosophie, c'est qu'on a intérêt à l'événement contraire et qu'on cherche à le dissimuler (B.).

SECTION III

De la nécessité du pari.

184

Lettre pour porter à rechercher Dieu.

29

Et puis le faire chercher chez les philosophes, pyrrhoniens et dogmatistes, qui travaillent¹ celui qui les² recherche.

185

La conduite de Dieu, qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par la grâce. Mais de la vouloir mettre dans l'esprit et dans le cœur par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur, *terrorem potius quam religionem*³.

1. Ou *travailleront* (T.).

2. « Peut-être, pour le sens, vaudrait-il mieux lire *le*, malgré le ms.; car il arrive parfois que Pascal écrive ainsi l'*e* final » (Z. Tourneur, note de l'éd. paléographique).

3. Jansénius, avec toute la tradition chrétienne (cf. *Rom.*, V, 20, 21, etc..) caractérise le règne de la Loi par la terreur, celui de la grâce par l'amour. Mais les jansénistes insistaient sur la gravité terrible des pratiques religieuses, et l'édition de Port-Royal n'a pas reproduit cette *Pensée*.

186

- 142 *Ne si terrerentur et non docerentur, improba quasi dominatio videretur* (Aug. Ep. 48 ou 49) — IV tom : *Contra mendacium, ad Consentium*¹.

187

- 27 *Ordre.* — Les hommes ont mépris pour la religion; ils en ont haine, et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison; vénérable, en donner respect; la rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie; et puis montrer qu'elle est vraie.

Vénérable, parce qu'elle a bien connu l'homme.
Aimable, parce qu'elle promet le vrai bien.

188

- 427 Il faut, en tout dialogue et discours, qu'on puisse dire à ceux qui s'en offensent : « De quoi vous plaignez-vous ? »

189

- 25 Commencer par plaindre les incrédules, ils sont assez malheureux, par leur condition.

Il ne les faudrait injurier qu'au cas que cela servît; mais cela leur nuit.

190

- 63 Plaindre les athées qui cherchent, car ne sont-ils pas assez malheureux ? Invectiver contre ceux qui en font vanité.

1. « De crainte que s'ils sont menés par la terreur, sans être instruits, la domination paraisse tyrannique. » Ep. 48 (*ancien ordre*).

191

Et celui-là se moquera de l'autre? Qui se doit 104
moquer? Et cependant, celui-ci ne se moque pas
de l'autre, mais en a pitié.

192

Reprocher à Miton de ne pas se remuer, quand 461
Dieu le reprochera ¹.

193

Quid fiet hominibus qui minima contemnunt, majora 39
non credunt ².

194 et 195

Copie
209

... Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent, avant que de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de la posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puisqu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures, *Deus absconditus* ³; et enfin, si elle travaille également à établir ces deux choses : que Dieu a établi des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement; et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte qu'il ne sera

1. Ou *se rapprochera* (T.).

2. « Qu'arrivera-t-il aux hommes qui méprisent les plus petites choses et ne croient pas aux plus grandes. » Cf. CHARRON, *Sagesse*, II, v, 6.

3. *Isaïe*, XLV, 15. Cf. *Pensées* 242, 288, 565, 566, 578, 585, 586...

aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur, quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre, puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'Église, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient, sans toucher à l'autre, et établit sa doctrine, bien loin de la ruiner ?

Il faudrait, pour la combattre, qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour la chercher partout, et même dans ce que l'Église propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parlaient de la sorte, ils combattraient à la vérité une de ses prétentions. Mais j'espère montrer ici qu'il n'y a personne raisonnable qui puisse parler de la sorte, et j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Écriture, et qu'ils ont interrogé quelque
210 ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes. Mais, en vérité, je leur dirai ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère, pour en user de cette façon ; il s'agit de nous-mêmes, et de notre tout.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant

par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet¹.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, entre ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence de ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, à ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leurs principales et leurs plus sérieuses occupations.

Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes les lumières qui les en persuadent, négligent de les chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très solide et inébranlable, je les considère d'une manière toute différente. 211

Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante, c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. J'entends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour-propre : il ne faut pour cela que voir ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable

1. Cf. *Pensée* 218.

et solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre dans peu d'années dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux.

212 Il n'y a rien de plus réel que cela ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrions les braves : voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. Qu'on fasse réflexion là-dessus et qu'on dise ensuite s'il n'est pas indubitable qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie, qu'on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en rapproche, et que, comme il n'y aura plus de malheurs pour ceux qui avaient une entière assurance de l'éternité, il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière.

C'est donc assurément un grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on est dans ce doute; et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien malheureux et bien injuste; que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables, et comment se peut-il faire que ce raisonnement se passe dans un homme raisonnable?

217 Avant que d'entrer dans les preuves de la religion chrétienne, je trouve nécessaire de représenter l'injustice des hommes qui vivent dans l'indifférence de

chercher la vérité d'une chose qui leur est si importante et qui les touche de si près.

De tous leurs égarements, c'est sans doute celui qui les convainc le plus de folie et d'aveuglement, et dans lequel il est le plus facile de les confondre par les premières vues du sens commun et par les sentiments de la nature.

Car il est indubitable que le temps de cette vie n'est qu'un instant, que l'état de la mort est éternel, de quelque nature qu'il puisse être, et qu'ainsi toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes selon l'état de cette éternité, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vérité de ce point qui doit être notre dernier objet. 218

Il n'y a rien de plus visible que cela et qu'ainsi, selon les principes de la raison, la conduite des hommes est tout à fait déraisonnable, s'ils ne prennent une autre voie.

Que l'on juge donc là-dessus de ceux qui vivent sans songer à cette dernière fin de la vie, qui se laissent conduire à leurs inclinations et à leurs plaisirs sans réflexion et sans inquiétude, et, comme s'ils pouvaient anéantir l'éternité en en détournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que dans cet instant seulement.

Cependant cette éternité subsiste, et la mort, qui la doit ouvrir et qui les menace à toute heure, les doit mettre infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux, sans qu'ils sachent laquelle de ces éternités leur est à jamais préparée.

Voilà un doute d'une terrible conséquence. Ils sont dans le péril de l'éternité de misères; et sur cela, comme si la chose n'en valait pas la peine, ils négligent d'examiner si c'est de ces opinions que le peuple

reçoit avec une facilité trop crédule, ou de celles qui, étant obscures d'elles-mêmes, ont un fondement très solide quoique caché. Ainsi ils ne savent s'il y a vérité ou fausseté dans la chose, ni s'il y a force ou faiblesse dans les preuves. Ils les ont devant les yeux; ils refusent d'y regarder, et dans cette ignorance ils prennent le parti de faire tout ce qu'il faut pour tomber dans ce malheur au cas qu'il soit, d'attendre à en faire l'épreuve à la mort, d'être cependant fort satisfaits en cet état, d'en faire profession et enfin d'en faire vanité. Peut-on penser sérieusement à l'importance de cette affaire sans avoir horreur d'une conduite si extravagante ?

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en la leur représentant à eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comme raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont et sans rechercher d'éclaircissement.

« Je ne sais, disent-ils, qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même; je suis dans une ignorance terrible de toutes choses; je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste.

213 « Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui

m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter.

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage. Voilà mon état, plein de faiblesse et d'incertitude. Et de tout cela, je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher, et après, en traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. »

Qui souhaiterait d'avoir pour ami un homme qui discourt de cette manière ? qui le choisirait entre les autres pour lui communiquer ses affaires ? qui aurait recours à lui dans ses afflictions ? Et enfin à quel usage de la vie on le pourrait destiner ? 214

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement de ses vérités. Car la foi chrétienne ne va presque qu'à établir ces deux choses : la corruption de la nature, et la rédemption de Jésus-Christ. Or, je soutiens que s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins

admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés.

215 Rien n'est si important à l'homme que son état, rien ne lui est si redoutable que l'éternité; et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misères, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus légères, ils les prévoient, ils les sentent; et ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, sans inquiétude et sans émotion. C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes. C'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel, qui marque une force toute-puissante qui le cause.

Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour faire gloire d'être dans cet état, dans lequel il semble incroyable qu'une seule personne puisse être. Cependant l'expérience m'en fait voir en si grand nombre que cela serait surprenant, si nous ne savions que la plupart de ceux qui s'en mêlent se contrefont et ne sont pas tels en effet; ce sont des gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug et qu'ils essayent d'imiter. Mais il ne serait pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses et qui savent que la seule voie d'y réussir est

de se faire paraître honnête, fidèle, judicieux et capable de servir utilement son ami, parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qu'il a donc secoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions, qu'il se considère comme seul maître de sa conduite, et qu'il ne pense en rendre compte qu'à soi-même ? Pense-t-il nous avoir porté par là à avoir désormais bien de la confiance en lui et en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie ? Prétendent-ils nous avoir bien réjoui, de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content ? Est-ce donc une chose à dire gaîment ? et n'est-ce pas une chose à dire tristement, au contraire, comme la chose du monde la plus triste ?

S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que 216
cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté et si éloigné en toutes manières de ce bon air qu'ils cherchent, qu'ils seraient plutôt capables de redresser que de corrompre ceux qui auraient quelque inclination à les suivre. Et en effet, faites-leur rendre compte de leurs sentiments et des raisons qu'ils ont de douter de la religion ; ils vous diront des choses si faibles et si basses, qu'ils vous persuaderont du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : « Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-il, en vérité vous me convertirez. » Et il avait raison, car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables !

Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentiments seraient bien malheureux de contraindre leur naturel

pour se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent pas : cette déclaration ne sera point honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu; rien ne marque davantage une mauvaise disposition du cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles; rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables; qu'ils soient au moins
217 honnêtes gens s'ils ne peuvent être chrétiens, et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur parce qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connaître et sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres; et il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent, pour ne les pas mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais, parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grâce qui peut les éclairer, et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes, et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont, il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous étions à leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes, et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront pas de lumières. Qu'ils donnent à cette lecture quelques-unes de ces heures

qu'ils emploient si inutilement ailleurs : quelque aversion qu'ils y apportent, peut-être rencontreront-ils quelque chose, et pour le moins ils n'y perdront pas beaucoup; mais pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite et un véritable désir de rencontrer la vérité, j'espère qu'ils auront satisfaction, et qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine, que j'ai ramassées ici, et dans lesquelles j'ai suivi à peu près cet ordre...

196

Ces gens manquent de cœur.
On n'en ferait pas son ami¹.

412

197

D'être insensible à mépriser les choses intéressantes, et devenir insensible au point qui nous intéresse le plus.

Copie
191

198

La sensibilité de l'homme aux petites choses et l'insensibilité aux plus grandes choses, marque d'un étrange renversement.

65

199

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns et les autres avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour. C'est l'image de la condition des hommes.

Copie
223

1. Le manuscrit répète ici la *Pensée* 38 : *Poète, et non honnête homme.*

200

- 61 Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si l'arrêt est donné, mais à jouer au piquet.

Ainsi, il est surnaturel que l'homme, etc. C'est un appesantissement de la main de Dieu.

Ainsi, non seulement le zèle de ceux qui le cherchent prouve Dieu, mais l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas.

201

Copie

- 226 Toutes les objections des uns et des autres ne vont que contre eux-mêmes, et point contre la religion. Tout ce que disent les impies...

202

Copie

- 349 [Par ceux qui sont dans le déplaisir de se voir sans foi on voit que Dieu ne les éclaire pas; mais les autres, on voit qu'il y a un Dieu qui les aveugle.]

203

- 489 *Fascinatio nugacitatis*¹. — Afin que la passion ne nuise point, faisons comme s'il n'y avait que huit jours de vie.

204

- *63 Si on doit donner huit jours de la vie, on doit donner cent ans.

1. *Sagesse*, IV, 12 : « Fascination de la bagatelle ». Cf. *Pensée* 666.

204 *bis*

Si on doit donner huit jours, on doit donner toute la vie. 491

205

Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédante et suivante, le petit espace que je remplis et même que je vois, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là, car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m'y a mis ? Par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi ? *Memoria hospitii unius diei prætereuntis*¹. 67

206

Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie². 101 *Copie*

207

Combien de royaumes nous ignorent ! *23

208

Pourquoi ma connaissance est-elle bornée ? ma taille ? ma durée à cent ans plutôt qu'à mille ? Quelle raison a eue la nature de me la donner telle, et de choisir ce nombre plutôt qu'un autre, dans l'infinité desquels il n'y a pas plus de raison de choisir l'un que l'autre, rien ne tentant plus que l'autre ? 4

1. Cette citation, qui est en marge dans le manuscrit, est extraite du *Livre de la Sagesse* (V, 15) : « L'espoir de l'impie est comme le duvet qui s'envole au vent, comme l'écume battue par la tempête, comme la fumée dispersée par le vent et comme le souvenir de l'hôte d'un jour qui passe » (B.).

2. Cf. *Pensée* 693.

209

- 163 Es-tu moins esclave, pour être aimé et flatté de ton maître ? Tu as bien du bien, esclave. Ton maître te flatte, il te battra tantôt.

210

- 63 Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.

211

- 63 Nous sommes plaisants de nous reposer dans la société de nos semblables : misérables comme nous, impuissants comme nous, ils ne nous aideront pas ; on mourra seul. Il faut donc faire comme si on était seul ; et alors, bâtirait-on des maisons superbes, etc. ? On chercherait la vérité sans hésiter ; et, si on le refuse, on témoigne estimer plus l'estime des hommes, que la recherche de la vérité.

212

- 229 *Ecoulement.* — C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède.

213

- 63 Entre nous, et l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre deux, qui est la chose du monde la plus fragile.

214

- 49 *Injustice.* — Que la présomption soit jointe à la nécessité¹, c'est une extrême injustice.

1. Lecture inédite de Tourneur. La leçon *misère* (B.) est recopiée par une main étrangère

215

Craindre la mort hors du péril, et non dans le 437
péril; car il faut être homme.

216

2^e man. *Guerrier*

Mort soudaine seule à craindre, et c'est pourquoi
les confesseurs demeurent chez les grands.

217

C'est un héritier qui trouve les titres de sa maison. 247
Dira-t-il : « Peut-être qu'ils sont faux ? » et négli-
gera-t-il de les examiner ?

218

*Cachot*¹. — Je trouve bon qu'on n'approfondisse 27
pas l'opinion de Copernic² : mais ceci.

Il importe à toute la vie de savoir si l'âme est
mortelle ou immortelle³.

1. Cf. *Pensée* 200.

2. Cf. lettre de Pascal au P. Noël, 29 oct. 1647 : « Quand on discourt humainement du mouvement, de la stabilité de la terre, tous les phénomènes des mouvements et rétrogradations des planètes s'ensuivent parfaitement des hypothèses de Ptolémée, de Tycho, de Copernic et de beaucoup d'autres qu'on peut faire, de toutes lesquelles une seule peut être véritable. Mais qui osera faire un si grand discernement, et qui pourra, sans danger d'erreur, soutenir l'une au préjudice des autres... » (éd. Brunschvicg *major*, t. II, p. 100).

3. Cf. SILHON, *De l'immortalité de l'âme*, début : « Qu'importe-t-il que nous sachions au vrai si le monde est composé d'atomes et de corps indivisibles..., si les étoiles se meuvent dans les cieux comme les poissons dans la mer, ou si elles y sont attachées comme des clous à une roue... Mais de détruire mal à propos la créance de l'immortalité de l'âme..., c'est saper les fondements de toute religion, c'est couper la racine des vertus... » (cité par JOVY, *Pascal et Silhon*, p. 29).

219

- 73 Il est indubitable que, que l'âme soit mortelle ou immortelle, cela doit mettre une différence entière dans la morale. Et cependant les philosophes ont conduit leur morale indépendamment de cela. Ils délibèrent de passer une heure. Platon, pour disposer au christianisme.

220

- 489 Fausseté des philosophes qui ne discutaient pas l'immortalité de l'âme. Fausseté de leur dilemme dans Montaigne¹.

221

- 63 Les athées doivent dire des choses parfaitement claires; or il n'est point parfaitement clair que l'âme soit matérielle.

222

- 416 *Athées.* — Quelle raison ont-ils de dire qu'on ne peut ressusciter? Quel est plus difficile, de naître ou de ressusciter, que ce qui n'a jamais été soit, ou que ce qui a été soit encore? Est-il plus difficile de venir en être que d'y revenir? La coutume nous rend l'un facile, le manque de coutume rend l'autre impossible : populaire façon de juger!

Pourquoi une vierge ne peut-elle enfanter? Une poule ne fait-elle pas des œufs sans coq? Quoi les distingue par dehors d'avec les autres? Et qui nous

1. « Les philosophes... ont ce dilemme toujours en la bouche pour consoler notre mortelle condition : Ou l'âme est mortelle, ou immortelle. Si mortelle, elle sera sans peine; si immortelle, elle ira s'amendant. Ils ne touchent jamais l'autre branche. Quoi, si elle va s'empirant?... » (II, 12).

a dit que la poule n'y peut former ce germe aussi bien que le coq ?

223

Qu'ont-ils à dire contre la résurrection, et contre l'enfantement d'une Vierge ? Qu'est-il plus difficile, de produire un homme ou un animal, que de le reproduire ? Et s'ils n'avaient jamais vu une espèce d'animaux, pourraient-ils deviner s'ils se produisent sans la compagnie les uns des autres ? 45

224

Que je hais ces sottises, de ne pas croire l'Eucharistie, etc. ! Si l'Évangile est vrai, si Jésus-Christ est Dieu, quelle difficulté y a-t-il là ? 402

225

Athéisme marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement. 1 61

226

Les impies, qui font profession de suivre la raison, doivent être étrangement forts en raison. Que disent-ils donc ? « Ne voyons-nous pas, disent-ils, mourir et vivre les bêtes comme les hommes, et les Turcs comme les Chrétiens ? Ils ont leurs cérémonies, leurs prophètes, leurs docteurs, leurs saints, leurs religieux, comme nous, etc. » (Cela est-il contraire à l'Écriture ? ne dit-elle pas tout cela ? 2) 26

Si vous ne vous souciez guère de savoir la vérité,

1. Pascal corrige l'affirmation de Charron : « Il faut autant et peut-être plus de force et de roideur d'âme à rebuter et résolument se dépouiller de l'appréhension et créance de Dieu comme à bien et constamment se tenir ferme à lui. » (*Première vérité*, ch. III).

2. La parenthèse est en marge dans le manuscrit.

en voilà assez pour vous laisser en repos. Mais si vous désirez de tout votre cœur de la connaître, ce n'est pas assez regarder au détail. C'en serait assez pour une question de philosophie; mais ici où il va de tout ! Et cependant, après une réflexion légère de cette sorte, on s'amusera, etc. Qu'on s'informe de cette religion même si elle ne rend pas raison de cette obscurité; peut-être qu'elle nous l'apprendra ¹.

227

- 29 *Ordre par dialogues.* — « Que dois-je faire ? Je ne vois partout qu'obscurité. Croirai-je que je ne suis rien ? croirai-je que je suis Dieu ?

« Toutes choses changent et se succèdent ». — Vous vous trompez, il y a...

228

- 45 Objection des athées : « Mais nous n'avons nulle lumière. »

229

Copie

219

Voilà ce que je vois et ce qui me trouble. Je regarde de toutes parts, et je ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyais rien qui marquât une Divinité, je me déterminerais à la négative; si je voyais partout les marques d'un Créateur, je reposerais en paix dans la foi. Mais, voyant trop pour nier et trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que,

1. Pascal se proposait d'établir dans son *Apologie* que cette « obscurité » était à double fin : elle sert à écarter ceux qui sont *en dehors* de la foi, à confirmer et à perpétuer leur condamnation; et, d'autre part, comme elle est justifiée par la nature même de la religion, elle est une preuve de plus pour ceux qui sont *en dedans*, et elle fortifie en eux la foi (B.).

si un Dieu la soutient, elle le marquât sans équivoque; et que, si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait; qu'elle dît tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis et ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition, ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connaître où est le vrai bien, pour le suivre; rien ne me serait trop cher pour l'éternité ¹.

Je porte envie à ceux que je vois dans la foi vivre avec tant de négligence, et qui usent si mal d'un don duquel il me semble que je ferais un usage si différent.

230

Incompréhensible que Dieu soit, et incompréhensible qu'il ne soit pas; que l'âme soit avec le corps, que nous n'ayons pas d'âme; que le monde soit créé, qu'il ne le soit pas, etc.; que le péché originel soit, et qu'il ne soit pas. 17

231

Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini, sans parties? — Oui. — Je vous veux donc faire voir une chose infinie et indivisible. C'est un point se mouvant partout d'une vitesse infinie; car il est un en tous lieux et est tout entier en chaque endroit. 8

1. Par les fragments précédents, il est visible que celui-ci fait partie d'un dialogue. L'interlocuteur de Pascal y dépeint l'état de son âme; sa volonté désire le vrai bien, mais l'intelligence est impuissante à remplir son office, qui est d'éclairer sa volonté. Il s'agira pour Pascal de trouver un biais pour tirer de l'impuissance même de cette intelligence une direction raisonnable pour la volonté, et c'est à quoi satisfera l'argument du pari (B.).

Que cet effet de nature, qui vous semblait impossible auparavant, vous fasse connaître qu'il peut y en avoir d'autres que vous ne connaissez pas encore. Ne tirez pas cette conséquence de votre apprentissage, qu'il ne vous reste rien à savoir; mais qu'il vous reste infiniment à savoir.

232

- 425 Le mouvement infini, le point qui remplit tout, le mouvement en¹ repos : infini sans quantité, indivisible et infini.

233

- 3 *Infini* — rien². — Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimensions.

1. *Moment de (B.)*. Z. Tourneur, dans une note inédite, rapproche l'expression *mouvement en repos* d'un passage de Ch. SOREL (*La Science universelle*, Paris, 1647) selon lequel quelques Anciens « tenaient que le mouvement continuél était semblable au repos, et n'était aucunement aperçu. »

Pour ces réflexions, cf. *De l'esprit géométrique*.

2. En publiant ce long fragment dont il a fait son chapitre VII : *Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion chrétienne*, Port-Royal l'a fait précéder d'un *Avis* qui est une interprétation pénétrante de la pensée de Pascal : « Presque tout ce qui est contenu dans ce chapitre ne regarde que certaines sortes de personnes qui, n'étant pas convaincues des preuves de la Religion, et encore moins des raisons des athées, demeurent en un état de suspension entre la foi et l'infidélité. L'auteur prétend seulement leur montrer par leurs propres principes, et par les simples lumières de la raison, qu'ils doivent juger qu'il leur est avantageux de croire, et que ce serait le parti qu'ils devraient prendre, si ce choix dépendait de leur volonté. D'où il s'ensuit qu'au moins en attendant qu'ils aient trouvé la lumière nécessaire pour se convaincre de la vérité, ils doivent faire tout ce qui les y peut disposer, et se dégager de tous les empêchements qui les détournent de cette foi, qui sont principalement les passions et les vains amusements » (B.).

Elle raisonne là dessus, et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose.

L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient un pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu; ainsi notre justice devant la justice divine. Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu, qu'entre l'unité et l'infini¹.

Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde. Or, la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus.

Nous connaissons qu'il y a un infini, et ignorons sa nature. Comme, nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis, donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre². Mais nous ne savons ce qu'il est : il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair; car, en ajoutant l'unité, il ne change point de nature; cependant c'est un nombre, et tout nombre est pair ou impair (il est vrai que cela s'entend de tout nombre fini). Ainsi on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est.

N'y a-t-il point une vérité substantielle, voyant tant de choses qui ne sont point la Vérité même³ ?

Nous connaissons donc l'existence et la nature du fini, parce que nous sommes finis et étendus comme lui. Nous connaissons l'existence de l'infini et ignorons sa nature, parce qu'il a étendue comme nous,

1. Sur la justice humaine, cf. la section V et le n° 375.

2. Cf. *De l'esprit géométrique* : « Quelque grand que soit un nombre, on peut en concevoir un plus grand... et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui le soit de telle sorte qu'on ne puisse plus y ajouter. »

3. En marge dans le manuscrit.

mais non pas des bornes comme nous. Mais nous ne connaissons ni l'existence ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a ni étendue ni bornes.

Mais par la foi nous connaissons son existence; par la gloire¹ nous connaissons sa nature. Or, j'ai déjà montré qu'on peut bien connaître l'existence d'une chose, sans connaître sa nature².

4 Parlons maintenant selon les lumières naturelles.

S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport avec nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison? Ils déclarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise; *stultitiam*³; et puis, vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas! S'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole: c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens. — « Oui; mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle, et que cela les ôte du blâme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent. » — Examinons donc ce point, et disons: « Dieu est, ou il n'est pas. » Mais de quel côté pencherons-nous? La raison n'y peut rien déterminer: il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu,

1. L'état de *gloire* est celui des bienheureux. C'est l'achèvement de la grâce (*Augustinus*).

2. Ici le manuscrit porte un renvoi de la main de Pascal: *Turner*.

3. S. PAUL, I, *Cor.*, 13, 21.

à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous ? Par raison, vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre ; par raison, vous ne pouvez défaire¹ nul des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix ; car vous n'en savez rien. — « Non ; mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix ; car, encore que celui qui prend croix et l'autre soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute : le juste est de ne point parier. »

— Oui ; mais il faut parier² ; cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc ? Voyons. Puisqu'il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre : le vrai et le bien, et deux choses à engager : votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude ; et votre nature a deux choses à fuir : l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, puisqu'il faut nécessairement choisir en choisissant l'un que l'autre. Voilà un point vidé. Mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter. — « Cela est admirable. Oui, il faut gager ; mais je gage peut-être trop. » — Voyons. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez

1. Défendre (B.).

2. Cf. LACHELIER, *Notes sur le pari de Pascal* (Revue philos. juin 1901 et *Fondement de l'induction*). L'argument du choix nécessaire était traditionnel (cf. JOVY, *Pascal et Silhon*, p. 39-40 et BUSSON, *La pensée religieuse française de Charron à Pascal*, Paris, 1933 ; ch. XI, § 4). Mais Pascal le renouvelle par la considération de l'infini et la règle des partis qu'il avait découverte à propos d'un problème de répartition des enjeux proposé par Méré. Cf. *Pensées* 234, 236, 237.

7 qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager; mais s'il y en avait trois à gagner, il faudrait jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur¹. Et cela étant, quand il y aurait une infinité de hasards dont un seul serait pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux, et vous agiriez de mauvais sens, étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois à un jeu où d'une infinité de hasards il y en a un pour vous, s'il y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner. Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte, et ce que vous jouez est fini. Cela ôte tout parti : partout où est l'infini, et où il n'y a pas infinité de hasards de perte contre celui de gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner. Et ainsi, quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie, plutôt que de la hasarder pour le gain infini aussi prêt à arriver que la perte du néant.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde, et que l'infinie distance qui est entre la *certitude* de ce qu'on s'expose et l'*incertitude* de ce qu'on gagnera, égale le bien fini, qu'on expose certainement, à l'infini, qui est incertain. Cela n'est pas ainsi. Tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude; et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, sans

1. Cf. *Mémorial* : « Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre. »

pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on s'expose et l'incertitude du gain; cela est faux. Il y a, à la vérité, infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte. Et de là vient que, s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal; et alors la certitude de ce qu'on s'expose est égale à l'incertitude du gain : tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi, notre proposition est dans une force infinie, quand il y a le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif; et si les hommes sont capables de quelque vérité, celle-là l'est.

— « Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y a-t-il point moyen de voir le dessous du jeu ? » 4

— Oui, l'Écriture, et le reste, etc.

— « Oui; mais j'ai les mains liées et la bouche muette; on me force à parler, et je ne suis pas en liberté; on ne me relâche pas, et je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse ? » 8

— Il est vrai. Mais apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez¹. Travaillez donc, non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en

1. Pascal avait écrit d'abord : [Apprenez au moins que votre impuissance à croire ne vient point du défaut... vient de vos passions. Vous ne renverseriez pas la raison en croyant, puisqu'être obligé à croire ou à nier ne peut...]

- 4 savez pas le chemin; vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez le remède : apprenez de ceux qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien; ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtera¹. — « Mais c'est ce que je crains. » — Et pourquoi ? qu'avez-vous à perdre ?

Mais pour vous montrer que cela y mène, c'est que cela diminuera les passions, qui sont vos grands obstacles.

- 7 *Fin de ce discours.* — Or, quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable. A la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices; mais n'en aurez-vous point d'autres ? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin vous verrez tant de certitude du gain, et tant de néant de ce que vous hasardez, que vous reconnaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné².

- 4 — « Oh ! ce discours me transporte, me ravit, etc. »
— Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à

1. Port-Royal n'avait osé reproduire ce mot. Peut-être est-il emprunté à la traduction que donne Montaigne (II, 12) du verset de saint Paul auquel Pascal a fait allusion plus haut : « Dieu n'a-t-il pas abêti la sapience de ce monde. » (I Cor., 20).

². Z. Tourneur transpose le passage qui suit avant *Fin de ce discours*.

genoux auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire; et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse.

234

S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion; car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain : les voyages sur mer, les batailles ! Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout, car rien n'est certain; et qu'il y a plus de certitude à la religion, que non pas que nous voyions le jour de demain : car il n'est pas certain que nous voyions demain, mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle soit; mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas ? Or, quand on travaille pour demain, et pour l'incertain, on agit avec raison; car on doit travailler pour l'incertain, par la règle des partis qui est démontrée. 130

Saint Augustin a vu qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, etc.; mais il n'a pas vu la règle des partis, qui démontre qu'on le doit. Montaigne a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, et que la coutume peut tout; mais il n'a pas vu la raison de cet effet.

Toutes ces personnes ont vu les effets, mais ils n'ont pas vu les causes; ils sont à l'égard de ceux qui ont découvert les causes comme ceux qui n'ont que les yeux à l'égard de ceux qui ont l'esprit; car les effets sont comme sensibles, et les causes sont visibles seulement à l'esprit. Et quoique ces effets-là se voient par l'esprit, cet esprit est à l'égard de l'esprit

qui voit les causes comme les sens corporels à l'égard de l'esprit.

235

467 *Rem viderunt, causam non viderunt*¹.

236

65 Par les partis, vous devez vous mettre en peine de rechercher la vérité, car si vous mourez sans adorer le vrai principe, vous êtes perdu. — « Mais, dites-vous, s'il avait voulu que je l'adorasse, il m'aurait laissé des signes de sa volonté. » — Aussi a-t-il fait; mais vous les négligez. Cherchez-les donc; cela le vaut bien.

237

63 *Partis*. — Il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses suppositions :

1^o Si on pouvait y être toujours;

2^o s'il est sûr qu'on n'y sera pas longtemps, et incertain si on y sera une heure.

Cette dernière supposition est la nôtre.

238

*63 Que me promettez-vous enfin (car dix ans, c'est le parti), sinon dix ans d'amour-propre, à bien essayer de plaire sans y réussir, outre les peines certaines ?

1. « Ils ont vu la chose, ils n'ont pas vu la cause. » C'est ce que saint Augustin dit de Cicéron, qui a décrit la misère de l'homme. *Contre Pélagé*, IV, 60.

2. Pascal avait d'abord écrit : « 2^o s'il est incertain si on y sera toujours ou non. 3^o s'il est sûr qu'on n'y sera pas toujours [mais qu'on soit assuré d'y être longtemps]. 4^o s'il est certain qu'on n'y sera pas toujours, et incertain si on y sera longtemps. 5^o ... » Puis il a noté *Faux* en marge de 2^o, 3^o, 4^o. » Le 5^o devient alors 2^o.

239

Objection. — Ceux qui espèrent leur salut sont heureux en cela, mais ils ont pour contre-poids la crainte de l'enfer. 235

Réponse. — Qui a plus de sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, et dans la certitude de damnation, s'il y en a; ou celui qui est dans une certaine persuasion qu'il y a un enfer, et dans l'espérance d'être sauvé, s'il est ?

240

— « J'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi. » — Et moi, je vous dis : « Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs¹. » Or, c'est à vous à commencer. Si je pouvais, je vous donnerais la foi; je ne puis le faire, ni partant éprouver la vérité de ce que vous dites. Mais vous pouvez bien quitter les plaisirs, et éprouver si ce que je dis est vrai. 41

241

Ordre. — J'aurais bien plus de peur de me tromper, et de trouver que la religion chrétienne soit vraie, que non pas² de me tromper en la croyant vraie. 485

1. Saint Augustin expose à maintes reprises ce principe, par exemple : « Tu veux voir. Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. Songe donc d'abord à purifier ton cœur. » « Quand vous aurez fui les ténèbres des passions fumeuses, vous verrez la lumière » (Voir l'*Augustinus* de JANSÉNIUS, t. II, l. prélim., ch. VII) (B.).

2. Cette pensée résume la dialectique préliminaire à l'*Apolo-
logie* : le libertin est retourné; il avait surtout peur de se tromper en croyant la religion vraie, maintenant il a peur de se tromper en la croyant fausse, et de trouver par la suite qu'elle est vraie. Le lecteur de Pascal désire que la religion soit vraie; il s'agit de lui prouver qu'elle l'est en effet (B.).

SECTION IV

Des moyens de croire.

242

*206 *Préface de la seconde partie* : Parler de ceux qui ont traité de cette matière¹.

J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu.

En adressant leurs discours aux impies, leur premier chapitre est de prouver la Divinité par les ouvrages de la nature². Je ne m'étonnerais pas de leur entreprise s'ils adressaient leurs discours aux fidèles, car il est certain [*que ceux*] qui ont la foi vive dedans le cœur voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. Mais pour ceux en qui cette lumière s'est éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi et de grâce, qui, recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connaissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres; dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils y verront Dieu à découvert, et leur donner, pour toute preuve de

1. Cf. le début du fragment 62, qui précède immédiatement celui-ci dans le manuscrit (B.).

2. Cf. R. SEBOND, CHARRON, GROTIUS.

ce grand et important sujet, le cours de la lune et des planètes, et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles; et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connaît mieux les choses qui sont de Dieu, en parle. Elle dit au contraire que Dieu est un Dieu caché et que, depuis la corruption de la nature, il les a laissés dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par Jésus-Christ, hors duquel toute communication avec Dieu est ôtée : *Nemo novit Patrem, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare*¹.

C'est ce que l'Écriture nous marque, quand elle dit en tant d'endroits que ceux qui cherchent Dieu le trouvent². Ce n'est point de cette lumière qu'on parle, « comme le jour en plein midi ». On ne dit point que ceux qui cherchent le jour en plein midi, ou de l'eau dans la mer, en trouveront; et ainsi il faut bien que l'évidence de Dieu ne soit pas telle dans la nature. Aussi elle nous dit ailleurs : *Vere tu es Deus absconditus*³.

243

Cope
254

C'est une chose admirable que jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu. Tous tendent à le faire croire. David, Salomon, etc., jamais n'ont dit : « Il n'y a point de vide,

1. MATTH., XI, 27. La Vulgate porte *neque Patrem quis novit...* « Et personne n'a connu le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils a voulu le révéler. »

2. MATTH., VII, 7.

3. IS., XLV, 15. « Tu es vraiment le Dieu caché. » Cf. *Pensée* 193, etc.

donc il y a un Dieu ¹. » Il fallait qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles gens qui sont venus depuis, qui s'en sont tous servis. Cela est très considérable.

244

- 29 « Eh quoi ! ne dites-vous pas vous-même que le ciel et les oiseaux prouvent Dieu ² ? » — Non. — « Et votre religion ne le dit-elle pas ? » — Non. Car encore que cela est vrai en un sens pour quelques âmes à qui Dieu donna cette lumière, néanmoins cela est faux à l'égard de la plupart.

245

- 17 Il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration ³. La religion chrétienne, qui seule a la raison, n'admet point pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration; ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume, au contraire; mais il faut ouvrir son esprit aux preuves, s'y confirmer ⁴ par la coutume, mais s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet : *Ne evacuetur crux Christi* ⁵.

1. Havet a retrouvé cet argument dans Grotius (*De la vérité de la religion chrétienne*, l. I, ch. VII). L'eau monte dans le corps de pompe, et cela est contraire à sa nature; mais cela est nécessaire pour assurer la continuité de la matière, qui est la condition de l'existence de l'univers (B.).

2. Arguments traditionnels par l'harmonie du système céleste et la finalité de l'instinct. Cf. SEBOND, GROTIUS, SILHON. Comme toutes les preuves métaphysiques (cf. *Pensée* 543) elles ne persuadent pas la raison corrompue si Dieu ne l'éclaire (cf. *Pensée* 557).

3. Pascal avait écrit d'abord *la révélation*. Mais la révélation est un fait qui devrait s'imposer à tous : il a substitué à ce mot l'*inspiration*, que Dieu réserve à ses élus (B.).

4. Pascal avait écrit d'abord *s'y disposer*.

5. I Cor., I, 17. Saint Paul se dit envoyé pour évangéliser

246

Ordre. — Après la lettre « qu'on doit chercher Dieu » faire la lettre « d'ôter les obstacles », qui est le discours de la « machine », de préparer la machine « de chercher par raison. » 25

247

Ordre. — Une lettre d'exhortation à un ami pour le porter à chercher. Et il répondra : « Mais à quoi me servira de chercher ? rien ne paraît. » Et lui répondre : « Ne désespérez pas. » Et il répondrait qu'il serait heureux de trouver quelque lumière, mais que, selon cette religion même, quand il croirait ainsi, cela ne lui servirait de rien, et qu'ainsi il aime autant ne point chercher. Et à cela lui répondre : La machine. 25

248

Lettre qui marque l'utilité des preuves par la machine. 25
— La foi est différente de la preuve : l'une est humaine, l'autre est un don de Dieu. *Justus ex fide vivit*¹ : c'est de cette foi que Dieu lui-même met dans le cœur, dont la preuve est souvent l'instrument, *fides ex auditu*² ; mais cette foi est dans le cœur, et fait dire non *scio*, mais *credo*.

« afin que la croix du Christ ne soit pas rendue vaine » (Vulgate : *ut non evacuetur*..). Cf. Saint AUG. (*De nat. et grat.* cité dans l'*Augustinus* t. I, l. III, ch. xxiv) : « La croix du Christ est devenue vaine, si l'on dit qu'il est possible de parvenir à la justice et à la vie éternelle en croyant au Dieu qui a fait le ciel et la terre, et de remplir sa volonté en vivant bien, sans être pénétré de la foi en la passion du Christ et en sa résurrection. »

1. *Habacuc* II, 4 : « Le juste vit de la foi. » Cité par saint Paul, *Rom.*, I, 17; *Gal.* III, 11, *Héb.* X, 38.

2. *Rom.*, X, 17 : « La foi vient d'avoir entendu. »

249

- 265 C'est être superstitieux, de mettre son espérance dans les formalités; mais c'est être superbe, de ne vouloir s'y soumettre.

250

- 90 Il faut que l'extérieur soit joint à l'intérieur pour obtenir de Dieu; c'est-à-dire que l'on se mette à genoux, prie des lèvres, etc., afin que l'homme orgueilleux, qui n'a voulu se soumettre à Dieu, soit maintenant soumis à la créature. Attendre de cet extérieur le secours est être superstitieux, ne vouloir pas le joindre à l'intérieur est être superbe.

251

- 451 Les autres religions, comme les païennes, sont plus populaires, car elles sont en extérieur; mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles; mais elle ne servirait pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur et d'intérieur. Elle élève le peuple à l'intérieur, et abaisse les superbes à l'extérieur; et n'est pas parfaite sans les deux, car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, et que les habiles soumettent leur esprit à la lettre.

252

- 195 Car il ne faut pas se méconnaître : nous sommes automate autant qu'esprit; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ! Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues; elle incline l'automate, qui entraîne

l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, et que nous mourrons ? Et qu'y a-t-il de plus cru ? C'est donc la coutume qui nous en persuade ; c'est elle qui fait tant de chrétiens, c'est elle qui fait les Turcs, les païens, les métiers, les soldats, etc. (Il y a la foi reçue dans le baptême de plus aux Chrétiens qu'aux Turcs.) Enfin il faut avoir recours à elle quand une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver et nous teindre de cette créance, qui nous échappe à toute heure ; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile, qui est celle de l'habitude, qui, sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, et incline toutes nos puissances à cette croyance, en sorte que notre âme y tombe naturellement. Quand on ne croit que par la force de la conviction, et que l'automate est incliné à croire le contraire, ce n'est pas assez. Il faut donc faire croire nos deux pièces : l'esprit, par les raisons, qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie ; et l'automate, par la coutume, et en ne lui permettant pas de s'incliner au contraire. *Inclina cor meum, Deus* ¹.

La raison agit avec lenteur, et avec tant de vues, sur tant de principes, lesquels il faut qu'ils soient toujours présents, qu'à toute heure elle s'assoupit ou s'égare, manque d'avoir tous ses principes présents. Le sentiment n'agit pas ainsi : il agit en un instant, et toujours est prêt à agir. Il faut donc mettre notre foi dans le sentiment ; autrement elle sera toujours vacillante.

253

Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison. 169

1. Ps. CXVIII, 36. « Incline mon cœur, ô Dieu... »

254

- 163 Ce n'est pas une chose rare qu'il faille reprendre le monde de trop de docilité.

C'est un vice naturel comme l'incrédulité et aussi pernicieux : superstition.

255

- 398 La piété est différente de la superstition.
Soutenir la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire.

Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse, c'est faire ce qu'ils nous reprochent ¹...

Impiété, de ne pas croire l'Eucharistie, sur ce qu'on ne la voit pas ².

Superstition ³ de croire des propositions., etc.

Foi, etc.

256

- 244 Il y a peu de vrais Chrétiens, je dis même pour la foi. Il y en a bien qui croient, mais par superstition : il y en a bien qui ne croient pas, mais par libertinage : peu sont entre deux.

Je ne comprends pas en cela ceux qui sont dans la véritable piété de mœurs, et tous ceux qui croient par un sentiment du cœur.

1. Faugère a relevé dans la Copie les compléments et commentaires qui seraient de la main de Nicole : « que d'exiger cette soumission dans les choses qui ne sont pas matière de soumission. »

2. Commentaire de Nicole : « sur ce qu'on n'y voit Jésus-Christ; car on ne le doit point voir, quoiqu'il y soit. »

3. « De croire que des propositions sont dans un livre, quoiqu'on ne les y voie pas (parce qu'on doit les y voir si elles y sont). »

257

Il n'y a que trois sortes de personnes : les uns qui servent Dieu, l'ayant trouvé; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas trouvé; les autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux, les derniers sont fous et malheureux, ceux du milieu sont malheureux et raisonnables. 61

258

*Unus quisque sibi Deum fingit*¹. 163
Le dégoût².

259

Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer. « Ne pensez point aux passages du Messie, » disait le Juif à son fils. Ainsi font les nôtres souvent. Ainsi se conservent les fausses religions, et la vraie même, à l'égard de beaucoup de gens. 41

Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on leur défend. Ceux-là se défont des fausses religions, et de la vraie même, s'ils ne trouvent des discours solides.

260

Ils se cachent dans la presse, et appellent le nombre à leur secours. Tumulte. 273

*L'autorité*³. — Tant s'en faut que d'avoir oui-

1. « Chacun se fabrique un Dieu ». Cf. *Sagesse* XV, 8 et 16.

2. Si nous interprétons bien ce mot isolé, ce serait un résumé énergique du fragment suivant. Les fausses religions, les dieux fabriqués dégoûtent les bons esprits (B.).

3. Cf. le *Fragment d'un Traité du Vide* contre « le respect

dire une chose soit la règle de votre créance, que vous ne devez rien croire sans vous mettre en l'état comme si jamais vous ne l'aviez ouï.

C'est le consentement de vous à vous-même, et la voix constante de votre raison, et non des autres, qui vous doit faire croire.

Le croire est si important !

Cent contradictions seraient vraies.

Si l'antiquité était la règle de la créance, les anciens étaient donc sans règle ? Si le consentement général, si les hommes étaient péris ?

Fausse humilité : orgueil.

Punition de ceux qui pèchent : erreur¹.

Levez le rideau. Vous avez beau faire; si faut-il ou croire, ou nier, ou douter.

N'aurons-nous donc pas de règle ?

Nous jugeons des animaux qu'ils font bien ce qu'ils font. N'y aura-t-il point une règle pour juger des hommes ?

Nier, croire, et douter bien, sont à l'homme ce que le courir est au cheval².

261

270 Ceux qui n'aiment pas la vérité prennent le prétexte de la contestation et de la multitude de ceux qui la nient. Et ainsi leur erreur ne vient que de ce qu'ils n'aiment pas la vérité ou la charité; et ainsi ils ne s'en sont pas excusés.

que l'on porte à l'antiquité » : pour les « sujets qui tombent sous le sens ou sous le raisonnement, l'autorité y est inutile; la raison seule a lieu d'en connaître »; mais en théologie on doit suivre « l'autorité de l'Écriture et des Pères. »

1. En marge. Rejeté à la fin du fragment dans l'édition Brunschvicg.

2. Suivent les citations latines classées par Brunschvicg sous les nos. 363-364.

262

Superstition et concupiscence.

Scrupules, désirs mauvais.

Crainte mauvaise¹.

344

Crainte, non celle qui vient de ce qu'on croit Dieu, mais celle de ce qu'on doute s'il est ou non. La bonne crainte vient de la foi, la fausse crainte vient du doute. La bonne crainte, jointe à l'espérance, parce qu'elle naît de la foi, et qu'on espère au Dieu que l'on croit : la mauvaise, jointe au désespoir, parce qu'on craint le Dieu auquel on n'a point eu de foi. Les uns craignent de le perdre, les autres craignent de le trouver.

263

« Un miracle, dit-on, affermirait ma créance. » 109
On le dit quand on ne le voit pas.

Les raisons qui, étant vues de loin, paraissent borner notre vue, mais quand on y est arrivé, on commence à voir encore au delà. Rien n'arrête la volubilité de notre esprit. Il n'y a point, dit-on, de règle qui n'ait quelques exceptions, ni de vérité si générale qui n'ait quelque face par où elle manque. Il suffit qu'elle ne soit pas absolument universelle, pour nous donner sujet d'appliquer l'exception au sujet présent, et de dire : « Cela n'est pas toujours vrai; donc il y a des cas où cela n'est pas. » Il ne reste plus qu'à montrer que celui-ci en est; et c'est à quoi on est bien maladroit ou bien malheureux si on ne trouve quelque jour².

1. Comme l'indique la copie, *superstition*, *scrupules*, *crainte mauvaise* s'opposent à *concupiscence*, *désirs mauvais* selon la distinction scolastique des passions irascibles et des passions concupiscibles (B.).

2. Ou *joint* (T.).

264

- 104 On ne s'ennuie point de manger et dormir tous les jours, car la faim renaît, et le sommeil; sans cela on s'en ennuerait.

Ainsi, sans la faim des choses spirituelles, on s'en ennue. Faim de la justice : béatitude huitième ¹.

265

- 409 La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. Elle est au-dessus, et non pas contre.

266

- 225 Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'êtres ² qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant ! On entreprenait franchement l'Écriture sainte sur le grand nombre des étoiles, en disant : « Il n'y en a que mille vingt-deux, nous le savons. ³ »

Il y a des herbes sur la terre; nous les voyons. — De la lune on ne les verrait pas. — Et sur ces herbes des poils; et dans ces poils de petits animaux ⁴ : mais après cela, plus rien. — O présomptueux ! — Les mixtes sont composés d'éléments; et les éléments, non. — O présomptueux, voici un trait délicat. — Il ne faut pas dire qu'il y a ce qu'on ne

1. Matth., V, 10. « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est pour eux. » Mais c'est à la béatitude quatrième que se réfère plus directement la pensée de Pascal : « Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés. » Math. V, 6 (B.).

2. *Astres* (B.).

3. 1022, c'est le chiffre donné par le catalogue de Ptolémée, qui résume la science astronomique de l'antiquité (B.).

4. Cf. *Pensée* 72.

voit pas. — Il faut donc dire comme les autres, mais ne pas penser comme eux.

267

La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent; elle n'est que faible, si elle ne va jusqu'à connaître cela. 247

Que si les choses naturelles la surpassent, que dira-t-on des surnaturelles ?

268

Soumission. — Il faut savoir douter où il faut, 161
assurer où il faut, en¹ se soumettant où il faut².
Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison.
Il y [en] a qui faillent contre ces trois principes, ou
en assurant tout comme démonstratif, manque de
se connaître en démonstration; ou en doutant de
tout, manque de savoir où il faut se soumettre; ou
en se soumettant en tout, manque de savoir où
il faut juger.

269

Soumission et usage de la raison, en quoi consiste 247
le vrai christianisme.

270

Saint Augustin³. La raison ne se soumettrait 406

1. Ou *et* (T.).

2. Pascal avait d'abord écrit : « Il faut avoir ces trois qualités, pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis; et elles s'accordent et se tempèrent en doutant où... » La Copie ajoute : « pyrrhonien, géomètre, chrétien; doute, assurance, soumission. »

3. On lit dans une lettre de saint Augustin à Consentius (*Ep.* cxx, 3) : « Que la foi doive précéder la raison, cela même (st un principe de la raison. Car si ce précepte n'est pas rai-

jamais, si elle ne jugeait qu'il y a des occasions où elle se doit soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette, quand elle juge qu'elle se doit soumettre¹.

271

- 165 La Sagesse nous envoie à l'enfance : *Nisi efficiamini sicut parvuli*².

272

- 214 Il n'y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison.

273

- 213 Si on soumet tout à la raison, notre religion n'aura rien de mystérieux et de surnaturel.

Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule.

274

- 180 Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment.

Mais la fantaisie est semblable et contraire au sentiment, de sorte qu'on ne peut distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, l'autre que sa fantaisie est sentiment. Il

sonnable, il est donc déraisonnable, ce qu'à Dieu ne plaise! Si donc il est raisonnable que, pour arriver à des hauteurs que nous ne pouvons encore atteindre, la foi précède la raison, il est évident que cette raison telle quelle qui nous persuade cela précède elle-même la foi. » (Note de E. Havet).

1. Addition de la Copie : « et qu'elle ne se soumette pas quand elle juge qu'elle ne le doit pas faire. »

2. MATTH., XVIII, 3. « Si vous ne vous convertissez et ne vous faites petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

faudrait avoir une règle. La raison s'offre, mais elle est ployable à tous sens.

Et ainsi il n'y en a point.

275

P. R. (1678) XXVIII]

Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur; et ils croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir.

276

2^e man. Guerrier]

M. de Roannez disait : « Les raisons me viennent après, mais d'abord la chose m'agréé ou me choque sans en savoir la raison, et cependant cela me choque par cette raison que je ne découvre qu'ensuite. » Mais je crois, non pas que cela choquait par ces raisons qu'on trouve après, mais qu'on ne trouve ces raisons que parce que cela choque.

277

Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît 8
point; on le sait en mille choses.

Je dis que le cœur aime l'être universel naturellement, et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne; et il se durcit contre l'un ou l'autre, à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre, est-ce par raison que vous vous aimez ?

278

C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. 8
Voilà ce que c'est que la foi, Dieu sensible au cœur¹
non à la raison.

1. « *Dieu sensible au cœur*, voilà votre bienheureux état. Je n'ai jamais vu une telle parole, mais elle est aussi de M. Pascal. »
Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Guitaut. 29 oct. 1692 (B.).

279

- 142 La foi est un don de Dieu; ne croyez pas que nous disions que c'est un don de raisonnement. Les autres religions ne disent pas cela de leur foi; elles ne donnaient que le raisonnement pour y arriver, qui n'y mène pas néanmoins.

280

- 489 Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer !

281

- 63 Cœur.
Instinct.
Principes ¹.

282

- *191 Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement ² qui n'y a point de part, essaye de les combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point; quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison, cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent. Car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a espace, temps, mouvement, nombres, [*est*] aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle y

1. Mots jetés dans la marge et flanqués à droite d'un Z (T.).

2. Pascal avait d'abord dicté *la raison*.

fonde tout son discours. (Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent; et le tout avec certitude, quoique par différentes voies). Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre, pour vouloir les recevoir¹.

Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison, qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment ! Mais la nature nous a refusé ce bien; elle ne nous a au contraire donné que très peu de connaissances de cette sorte; toutes les autres ne peuvent être acquises que par raisonnement.

Et c'est pourquoi ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. Mais ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la [leur] donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine, et inutile pour le salut.

283

L'ordre. Contre l'objection que l'Ecriture n'a pas d'ordre. 59
— Le cœur a son ordre; l'esprit a le sien, qui est par principe et démonstration, le cœur en a un autre.

1. Cf. *Pensée* 3.

On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant d'ordre¹ les causes de l'amour : cela serait ridicule.

Jésus-Christ, saint Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit; car ils voulaient échauffer, non instruire.

Saint Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin, pour la montrer toujours.

284

- 485 Ne vous étonnez pas de voir des personnes simples croire sans raisonnement². Dieu leur donne l'amour de soi et la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais d'une créance utile et de foi, si Dieu n'incline le cœur; et on croira dès qu'il l'inclinera.

Et c'est ce que David connaissait bien : *Inclina cor meum, Deus, in*³...

285

- 447 La religion est proportionnée à toutes sortes d'esprits. Les premiers s'arrêtent au seul établissement⁴; et cette religion est telle, que son seul établissement est suffisant pour en prouver la vérité. Les autres vont jusqu'aux apôtres. Les plus instruits vont jusqu'au commencement du monde. Les anges la voient encore mieux, et de plus loin.

286

- *481 Ceux qui croient sans avoir lu les Testaments,

1. Cf. *Pensée* 61.

2. *Raisonner* (B.).

3. Ps. CXVIII, 36, *in testimonia tua*. Cf. *Pensée* 252.

4. L'établissement, c'est-à-dire la constitution de l'Église chrétienne (B.).

c'est parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, et que ce qu'ils entendent dire de notre religion y est conforme. Ils sentent qu'un Dieu les a faits; ils ne veulent aimer que Dieu; ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force d'eux-mêmes; qu'ils sont incapables d'aller à Dieu; et que, si Dieu ne vient à eux, ils sont incapables¹ d'aucune communication avec lui. Et ils entendent dire dans notre religion qu'il ne faut aimer que Dieu, et ne haïr que soi-même : mais qu'étant tous corrompus, et incapables de Dieu, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, et qui ont cette connaissance de leur devoir et de leur incapacité.

287

Ceux que nous voyons Chrétiens sans la connaissance des prophéties et des preuves ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connaissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire; et ainsi ils sont très efficacement persuadés². **483

J'avoue bien qu'un de ces Chrétiens qui croient

1. *Ne peuvent avoir* (B.).

2. Voici la première rédaction de ce passage : « On dira que cette manière d'en juger n'est pas certaine et que c'est en la suivant que les hérétiques et les infidèles s'égarent... On répondra que les hérétiques et les infidèles diront la même chose; mais je réponds à cela que nous avons des preuves que Dieu incline véritablement le cœur de ceux qu'il aime à croire la religion chrétienne, et que les infidèles n'ont aucune preuve de ce qu'ils disent : et ainsi nos propositions étant semblables dans les termes, elles diffèrent en ce que l'une est sans aucune preuve, et l'autre très solidement prouvée. »

sans preuves n'aura peut-être pas de quoi convaincre un infidèle qui en dira autant de soi. Mais ceux qui savent les preuves de la religion prouveront sans difficulté que ce fidèle est véritablement inspiré de Dieu, quoiqu'il ne peut le prouver lui-même.

Car Dieu ayant dit dans ses prophètes (*qui sont indubitablement prophètes*¹⁾ que dans le règne de Jésus-Christ il répandrait son esprit sur les nations, et que les fils, les filles et les enfants de l'Eglise prophétiseraient², il est sans doute que l'esprit de Dieu est sur ceux-là, et qu'il n'est point sur les autres.

288

481 Au lieu de vous plaindre de ce que Dieu s'est caché³, vous lui rendrez grâces de ce qu'il s'est tant découvert; et vous lui rendrez grâces encore de ce qu'il ne s'est pas découvert aux sages superbes, indignes de connaître un Dieu si saint.

Deux sortes de personnes connaissent : ceux qui ont le cœur humilié, et qui aiment la bassesse, quelque degré d'esprit qu'ils aient, haut ou bas; ou ceux qui ont assez d'esprit pour voir la vérité, quelques oppositions qu'ils y aient.

289

Copie
258

PREUVE. — 1^o La religion chrétienne, par son

1. En marge : *eorum qui amant.*

Dieu incline le cœur de ceux qu'il aime

Deus inclinat corda eorum

Celui qui l'aime. Celui qu'il aime.

2. JOEL, II, 28.

3. Cf. à Mlle de Roannez, (fin oct. 1656) : « Si Dieu se découvrirait continuellement aux hommes, il n'y aurait point de mérite à le croire; et s'il ne se découvrirait jamais il y aurait peu de foi. Mais il se cache ordinairement et se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son service. » Cf. la sect. VIII.

établissement, par elle-même établie si fortement, si doucement, étant si contraire à la nature. — 2^o La sainteté, la hauteur et l'humilité d'une âme chrétienne. — 3^o Les merveilles de l'Écriture sainte. — 4^o Jésus-Christ en particulier. — 5^o Les apôtres en particulier. — 6^o Moïse et les prophètes en particulier. — 7^o Le peuple juif. — 8^o Les prophéties. — 9^o La perpétuité : nulle religion n'a la perpétuité. — 10^o La doctrine, qui rend raison de tout. — 11^o La sainteté de cette loi. — 12^o Par la conduite du monde.

Il est indubitable qu'après cela on ne doit pas refuser, en considérant ce que c'est que la vie et que cette religion, de suivre l'inclination de la suivre, si elle nous vient dans le cœur; et il est certain qu'il n'y a nul lieu de se moquer de ceux qui la suivent.

290

Preuve de la religion.

Morale.

Doctrine.

Miracles.

Prophéties.

Figures.

481

SECTION V

La Justice et la Raison des effets.

291

- 25 Dans la lettre *De l'injustice* peut venir la plaisanterie des aînés qui ont tout. « Mon ami, vous êtes né de ce côté de la montagne; il est donc juste que votre aîné ait tout. »

« Pourquoi me tuez-vous ? »

292

- 79, 121 Il demeure au delà de l'eau.

293

- 23 « Pourquoi me tuez-vous ? A votre avantage ? Je n'ai point d'armes¹. — Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste. »

294

- 69 En vérité la vanité des lois, il s'en délivrerait; il est donc utile de l'abuser.

1. L. Brunschvicg qui a lu *amis* a transposé cette surcharge sous le n^o 154.

Sur quoi fondera-t-il l'économie du monde qu'il veut gouverner ? Sera-ce sur le caprice de chaque particulier ? quelle confusion ! Sera-ce sur la justice ? il l'ignore.

Certainement s'il la connaissait, il n'aurait pas établi cette maxime, la plus générale de toutes celles qui sont parmi les hommes, que chacun suive les mœurs de son pays¹ ; l'éclat de la véritable équité aurait assujetti tous les peuples, et les législateurs n'auraient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies et les caprices des Perses et Allemands. On la verrait plantée par tous les États du monde et dans tous les temps, au lieu qu'on ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence, un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques, l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà.

Ils confessent que la justice n'est pas dans ces coutumes, mais qu'elle réside dans les lois naturelles, communes² en tout pays. Certainement ils le soutiendraient opiniâtrément, si la témérité du hasard qui a semé les lois humaines en avait rencontré au moins une qui fût universelle ; mais la plaisanterie est telle, que le caprice des hommes s'est si bien diversifié, qu'il n'y en a point.

365

Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfants et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses.

1. Cf. la première règle de la morale provisoire du *Discours de la méthode* et pour toute cette pensée, MONTAIGNE, II, 12 et III, 13.

2. *Communes* (B.).

Se peut-il rien de plus plaisant, qu'un homme ait droit de me tuer parce qu'il demeure au delà de l'eau, et que son prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui ?

Il y a sans doute des lois naturelles; mais cette belle raison corrompue a tout corrompu; *Nil amplius nostrum est; quod nostrum dicimus, artis est. Ex senatus consultis et plebiscitis crimina exercentur. Ut olim vitiiis, sic nunc legibus laboramus*¹.

De cette confusion arrive que l'un dit que l'essence de la justice est l'autorité du législateur, l'autre la commodité du souverain, l'autre la coutume présente; et c'est le plus sûr : rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi; tout branle avec le temps. La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue; c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramènera à son principe, l'anéantit. Rien n'est si fautif que ces lois qui redressent les fautes. Qui leur obéit parce qu'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi : elle est toute ramassée en soi; elle est loi, et rien davantage. Qui voudra en examiner le motif le trouvera si faible et si léger, que, s'il n'est accoutumé à contempler les prodiges de l'imagination humaine, il admirera qu'un siècle lui ait tant acquis de pompe et de révérence. L'art de fronder,

1. La première citation est empruntée par MONTAIGNE (II, 12) à un texte de Cicéron (*De Fimibus*, V, 21), tellement défectueux qu'il ne conserve plus rien de la pensée de l'auteur : « Il n'y a plus rien qui soit nôtre; ce que j'appelle nôtre, est œuvre de convention. » Les deux autres sont tirées, l'une de Sénèque (*Lettre* 95). « C'est en vertu des senatus-consultes et des plébiscites qu'on commet des crimes » (MONTAIGNE, III, 1) et l'autre, inexactement reproduite, de Tacite (*Ann.*, III, 25) « Autrefois nous souffrions de nos vices, aujourd'hui nous souffrons de nos lois. » (MONTAIGNE, III, 13) (B.).

bouleverser les États, est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source, pour marquer leur défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'État, qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre; rien ne sera juste à cette balance ¹. Cependant le peuple prête aisément l'oreille 366 à ces discours. Ils secouent le joug dès qu'ils le reconnaissent; et les grands en profitent à sa ruine, et à celle de ces curieux examinateurs des coutumes reçues ². C'est pourquoi le plus sage des législateurs disait que, pour le bien des hommes, il faut souvent les piper ³; et un autre, bon politique : *Cum veritatem qua liberetur ignoret, expedit quod fallatur* ⁴. Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation; elle a été introduite autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable; il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, et en cacher le commencement si l'on ne veut qu'elle ne prenne bientôt fin.

295

Mien, tien. « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants; c'est là ma place au soleil. » Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre ⁵. 73

1. Pascal, qui était à Paris pendant la Fronde, a toujours refusé de l'approuver. Cf. *Pensée* 868 et *Vie*, p. 45.

2. Port-Royal avait terminé ici par cette réflexion : « Mais par un défaut contraire, les hommes croient quelquefois pouvoir faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple. »

3. PLATON *République*, d'après MONTAIGNE, II, 12.

4. « Comme il ignore la vérité qui délivre, il lui est bon d'être trompé. » C'est une citation inexacte d'une citation elle-même inexacte que fait Montaigne de saint Augustin (*Cité de Dieu*, IV, 27), en l'attribuant à Varron.

5. Le texte de cette pensée est assez incohérent : cela paraît tenir, d'après l'examen du manuscrit, à ce que Pascal aurait

296

- 67 Quand il est question de juger si on doit faire la guerre et tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge, et encore intéressé : ce devrait être un tiers indifférent.

297

- 406 *Veri juris*¹. Nous n'en avons plus : si nous en avions, nous ne prendrions pas pour règle de justice de suivre les mœurs de son pays².

C'est là que ne pouvant trouver le juste, on a trouvé le fort, etc.³.

298

- 169 *Justice, force*. — Il est juste, que ce qui est juste soit suivi, il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi.

en écrivant ajouté à sa première phrase : *ce chien est à moi*, qui était d'abord suivie de celle-ci : *voilà le commencement*, un second membre : *c'est là ma place au soleil*. L'incohérence disparaîtrait si l'on substituait au mot *chien* le mot *coin* ; mais l'auteur de cette très ingénieuse conjecture, M. Salomon Reinach, a le premier reconnu qu'en l'état du manuscrit l'éditeur de Pascal n'avait pas le droit d'opérer une telle substitution (B.).

1. Début d'une citation de CICÉRON (*de Off.* III, 17) dans MONTAIGNE, III, 1 : « Du véritable droit et de la pure justice nous ne tenons pas un modèle solide et positif; nous n'en avons qu'une ombre et que des images. »

2. Cf. *Pensée* 294.

3. Arnauld fit supprimer dans l'édition de Port-Royal ces pensées sur ou plutôt contre la justice, et il répond à M. Périer qui essayait de les défendre en invoquant l'autorité de saint Augustin : « Il est faux et très dangereux de dire qu'il n'y ait rien parmi les hommes d'essentiellement juste; et ce qu'en dit M. Pascal peut être venu d'une impression qui lui est restée d'une maxime de Montaigne; que les lois ne sont pas justes en elles-mêmes, mais seulement parce qu'elles sont lois. » Cf. P. 375. (Voir SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. III, p. 381.) (B.).

La justice sans la force est impuissante; la force sans la justice, est tyrannique.

La justice sans force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants; la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force; et pour cela faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste.

La justice est sujette à dispute, la force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit qu'elle était injuste¹ et a dit que c'était elle qui était juste.

Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste.

299

Les seules règles universelles sont les lois du pays 165
aux choses ordinaires, et la pluralité aux autres. D'où vient cela ? de la force qui y est. Et de là vient que les rois, qui ont la force d'ailleurs, ne suivent pas la pluralité de leurs ministres.

Sans doute, l'égalité des biens est juste; mais, ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste et le fort² fussent ensemble, et que la paix fût, qui est le souverain bien.

300

« Quand le fort armé possède son bien, ce qu'il 453
possède est en paix³. »

1. *Et... injuste*, omis par Brunschvicg.

2. Ou *la justice et la force* (T.).

3. Saint Luc, XI, 21.

301

- 429 Pourquoi suit-on la pluralité ? est-ce à cause qu'ils ont plus de raison ? non, mais plus de force.

Pourquoi suit-on les anciennes lois et anciennes opinions ? est-ce qu'elles sont les plus saines ? non, mais elles sont uniques, et nous ôtent la racine de la diversité.

302

- **441 ... C'est l'effet de la force, non de la coutume ; car ceux qui sont capables d'inventer sont rares ; les plus forts en nombre ne veulent que suivre, et refusent la gloire à ces inventeurs qui la cherchent par leurs inventions ; et s'ils s'obstinent à la vouloir obtenir, et mépriser ceux qui n'inventent pas, les autres leur donneront des noms ridicules, leur donneraient des coups de bâton. Qu'on ne se pique donc pas de cette subtilité, ou qu'on se contente en soi-même.

303

- 142 La force est la reine du monde, et non pas l'opinion.

Mais l'opinion est celle qui use de la force.

C'est la force qui fait l'opinion. La mollesse est belle, selon notre opinion. Pourquoi ? Parce que qui voudra danser sur la corde sera seul ; et je ferai une cabale plus forte, de gens qui diront que cela n'est pas séant.

304

- 269 Les cordes qui attachent le respect des uns envers les autres, en général, sont cordes de nécessité ; car il faut qu'il y ait différents degrés, tous les hommes voulant dominer, et tous ne le pouvant pas, mais quelques-uns le pouvant.

Figurons-nous donc que nous les voyons commençant à se former. Il est sans doute qu'ils se battront jusqu'à ce que la plus forte partie opprime la plus faible, et qu'enfin il y ait un parti dominant. Mais quand cela est une fois déterminé, alors les maîtres, qui ne veulent pas que la guerre continue, ordonnent que la force qui est entre leurs mains succédera comme il leur plaît; les uns la remettent à l'élection des peuples, les autres à la succession de naissance, etc.

Et c'est là où l'imagination commence à jouer son rôle. Jusque-là la pure force le fait : ici c'est la force qui se tient par l'imagination en un certain parti, en France des gentilshommes, en Suisse des roturiers, etc.¹.

Or ces cordes qui attachent donc le respect à tel et à tel en particulier, sont des cordes d'imagination.

305

Les Suisses s'offensent d'être dits gentilshommes, et prouvent leur roture de race pour être jugés dignes de grands emplois. *21

306

Comme les duchés et royautes et magistratures sont réelles et nécessaires à cause de ce que la force règle tout, il y en a partout et toujours. Mais parce que ce n'est que fantaisie qui fait qu'un tel ou telle le soit, cela n'est pas constant, cela est sujet à varier, etc. 167

307

Le chancelier est grave et revêtu d'ornements, car son poste est faux; et non le roi : il a la force, il 283

1. Cf. 2^e *Discours sur la condition des grands* : « En un pays on honore les nobles, en l'autre les roturiers. . »

n'a que faire de l'imagination. Les juges, médecins, etc., n'ont que l'imagination¹.

308

- *81 La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui plient² la machine vers le respect et la terreur, fait que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ces accompagnements, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on ne sépare point dans la pensée leurs personnes d'avec leurs suites, qu'on y voit d'ordinaire jointes. Et le monde, qui ne sait pas que cet effet vient de cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle; et de là viennent ces mots : « Le caractère de la Divinité est empreint sur son visage, etc. »

309

- *73 *Justice.* — Comme la mode fait l'agrément³, aussi fait-elle la justice.

310

- 163 *Roi et tyran.*
J'aurai aussi mes idées de derrière la tête⁴.
Je prendrai garde à chaque voyage.

1. Cf. *Pensée* 82.

2. *Ploient* (B.). Le manuscrit porte *plaiant*, forme archaïque de *plient* (*Dict. de l'Académie*, 1694; selon une note inédite de Z. Tourneur).

3. Cf. *Discours sur les passions de l'amour*, p. 63.

4. Cf. les *Discours sur la condition des grands*. Au début, Pascal suppose qu'un naufragé a été pris par erreur pour le roi d'une île inconnue : « Il avait une double pensée : l'une par laquelle il agissait en roi, l'autre par laquelle il reconnaissait son état véritable, et que ce n'était que le hasard qui l'avait mis en la place où il était. Il cachait cette dernière pensée et il découvrait l'autre... » « Vous devez avoir comme cet homme... une double

Grandeur d'établissement, respect d'établissement¹.

Le plaisir des grands est de pouvoir faire des heureux.

Le propre de la richesse est d'être donnée libéralement.

Le propre de chaque chose doit être recherché. Le propre de la puissance est de protéger².

Quand la force attaque la grimace, quand un simple soldat prend le bonnet carré d'un premier président, et le fait voler par la fenêtre³.

311

L'empire fondé sur l'opinion et l'imagination 427
règne quelque temps, et cet empire est doux et volontaire; celui de la force règne toujours. Ainsi l'opinion est comme la reine du monde, mais la force en est le tyran.

pensée; et... si vous agissez extérieurement avec les hommes selon votre rang, vous devez reconnaître, par une pensée plus cachée mais plus véritable, que vous n'avez rien naturellement au-dessus d'eux. »

1. *Ibid.* « Tout le titre par lequel vous possédez votre bien n'est pas un titre de nature, mais d'un établissement humain » (1^{er} Disc.). « Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru avec raison devoir honorer certains états et y attacher certains respects... Aux grandeurs d'établissement nous leur devons des respects d'établissement. » (2^e Disc.).

2. Cf. 3^e Disc. Pascal explique au jeune duc de Luynes que les gens s'attachent aux grands par concupiscence : « Ne prétendez donc point les dominer par la force, ni les traiter avec dureté. Contentez leurs justes désirs; soulagez leurs nécessités; mettez votre plaisir à être bienfaisant. »

3. Cf. *Satire Ménippée* : « Il n'y a ni bonnet carré ni bourrelet que je ne fasse voler. » Au verso, une main étrangère a écrit : *Obéissance — de fantaisie.*

Copie

312

366

La justice est ce qui est établi; et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies ¹.

313

244

Opinions du peuple saines. — Le plus grand des maux est les guerres civiles ². Elles sont sûres, si on veut récompenser les mérites, car tous diront qu'ils méritent. Le mal à craindre d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand, ni si sûr.

314

161

Dieu,
A créé tout pour soi,
A donné puissance de peine et de bien pour soi.
Vous pouvez l'appliquer à Dieu ou à vous.
Si à Dieu, l'Évangile est la règle.

Si à vous, vous tiendrez la place de Dieu. Comme Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance, ainsi...

Connaissez-vous donc et sachez que vous n'êtes qu'un roi de concupiscence, et prenez les voies de la concupiscence ³.

1. Cf. 2^e *Disc.* à propos des « respects d'établissement » : « La chose était indifférente avant l'établissement : après l'établissement elle devient juste, parce qu'il est injuste de la troubler. »

2. Cf. MONTAIGNE, III, 11 et *Pensées* 294 et 878 (sur la Fronde).

3. Cf. 3^e *Disc.* « Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance : ainsi il est proprement le roi de la charité. Vous êtes de même environné d'un petit nombre de personnes...

315

Raison des effets. — Cela est admirable : on ne 231
 veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle
 et suivi de sept ou huit laquais ! Eh quoi ! Il me fera
 donner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit,
 c'est une force. C'est bien de même qu'un cheval
 bien enharnaché à l'égard d'un autre ! Montaigne
 est plaisant de ne pas voir quelle différence il y a,
 et d'admirer qu'on y en trouve, et d'en demander
 la raison. « De vrai, dit-il, d'où vient¹, etc... »

316

Opinions du peuple saines. — Etre brave² n'est pas 232
 trop vain; car c'est montrer qu'un grand nombre
 de gens travaillent pour soi; c'est montrer par ses
 cheveux qu'on a un valet de chambre, un parfu-
 meur, etc.; par son rabat, le fil, le passément..., etc.
 Or, ce n'est pas une simple superficie, ni un simple
 harnais, d'avoir plusieurs bras. Plus on a de bras,
 plus on est fort. Etre brave, est montrer sa force.

317

Le respect est : « Incommodez-vous ». Cela est 406

c'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous êtes donc
 proprement un roi de concupiscence... Contentez leurs justes
 désirs... et vous agirez en vrai roi de concupiscence. »

1. « C'est merveille que, sauf nous, aucune chose ne s'estime
 que par ses propres qualités; nous louons un cheval de ce
 qu'il est vigoureux et adroit..., non de son harnais;... Pour-
 quoi de même n'estimons-nous pas un homme par ce qui est
 sien ? Il a un grand train, un beau palais, tant de crédit, tant
 de rentes. Tout cela est autour de lui, non en lui » (*Essais*, I,
 42).

2. Habillé avec luxe. Cf. MOLIÈRE : « La braverie et l'ajus-
 tement est la chose qui réjouit le plus les jeunes filles. » (*Amour
 médecin*, I, 1).

vain en apparence, mais très juste; car c'est dire :
 « Je m'incommoderais bien si vous en aviez besoin,
 puisque je le fais bien sans que cela vous serve ». Outre que le respect est pour distinguer les grands : or, si le respect était d'être en fauteuil, on respecterait tout le monde, et ainsi on ne distinguerait pas; mais, étant incommodé, on distingue fort bien.

317 *bis*

83 *Vanité*, les respects signifient : Incommodez-vous.

318

79. 121 Il a quatre laquais.

319

P. R.

xxix,

41

Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures ! Qui passera de nous deux ? qui cédera la place à l'autre ? Le moins habile ? mais je suis aussi habile que lui, il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un : cela est visible; il n'y a qu'à compter; c'est à moi de céder, et je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen; ce qui est le plus grand des biens.

320

85¹ Les choses du monde les plus déraisonnables deviennent les plus raisonnables à cause du dérèglement des hommes. Qu'y a-t-il de moins raisonnable que de choisir, pour gouverner un État, le premier fils d'une reine ? On ne choisit pas pour

1. La page 85 du manuscrit ne contient que la dernière phrase du premier paragraphe : *on ne choisit pas...* : le développement est emprunté aux portefeuilles de Vallant, médecin de la marquise de Sablé, t. VI, fol. 56 (B.).

gouverner un vaisseau celui des voyageurs qui est de la meilleure maison¹.

Cette loi serait ridicule et injuste; mais parce qu'ils le sont et le seront toujours, elle devient raisonnable et juste, car qui choisira-t-on, le plus vertueux et le plus habile? Nous voilà incontinent aux mains, chacun prétend être ce plus vertueux et ce plus habile. Attachons donc cette qualité à quelque chose d'incontestable. C'est le fils aîné du roi; cela est net, il n'y a point de dispute. La raison ne peut mieux faire, car la guerre civile est le plus grand des maux.

321

Les enfants étonnés voient leurs camarades respectés. *444

322

Que la noblesse est un grand avantage, qui, dès dix-huit ans, met un homme en passe², connu et respecté, comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans. C'est trente ans gagnés sans peine. 397

323

Qu'est-ce que le *moi*?

Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir? Non; car il ne pense pas à moi en particulier; mais celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il? Non : car la petite vérole,

Copie
375

1. Cette pensée se trouve dans les *Mémoires* de Xénophon, et peut-être Pascal l'avait-il recueillie dans la bouche de Méré qui la cite (*Œuvres posth.*, p. 22) (B.).

2. Métaphore tirée du jeu de boules : être en mesure de faire passer sa boule (B.).

qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus ¹.

Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on *moi* ? Non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce *moi*, s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'âme ? et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités.

Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées.

324

221 Le peuple a les opinions très saines : par exemple :

1^o D'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la prise. Les demi-savants s'en moquent, et triomphent à montrer là-dessus la folie du monde ; mais, par une raison qu'ils ne pénètrent pas, on a raison ;

2^o D'avoir distingué les hommes par le dehors, comme par la noblesse ou le bien. Le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable ; mais cela est très raisonnable (cannibales se rient d'un enfant roi) ² ;

1. Cf. *Pensée* 123.

2. Cf. MONTAIGNE, I, 31 : *Des cannibales*. Il raconte l'étonnement de sauvages devant Charles IX enfant : « ils trouvaient... fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à

3^o De s'offenser pour avoir reçu un soufflet, ou de tant désirer la gloire. Mais cela est très souhaitable, à cause des autres biens essentiels qui y sont joints; et un homme qui a reçu un soufflet sans s'en ressentir est accablé d'injures et de nécessités;

4^o Travailler pour l'incertain; aller sur la mer; passer sur une planche.

325

Montaigne a tort : la coutume ne doit être suivie 134
que parce qu'elle est coutume, et non parce qu'elle soit raisonnable ou juste; mais le peuple la suit par cette seule raison qu'il la croit juste. Sinon, il ne la suivrait plus quoiqu'elle fût coutume; car on ne veut être assujetti qu'à la raison ou à la justice. La coutume, sans cela, passerait pour tyrannie; mais l'empire de la raison et de la justice n'est non plus tyrannique que celui de la délectation : ce sont les principes naturels à l'homme.

Il serait donc bon qu'on obéît aux lois et aux coutumes, parce qu'elles sont lois; qu'il sût qu'il n'y en a aucune vraie et juste à introduire, que nous n'y connaissons rien, et qu'ainsi il faut seulement suivre les reçues : par ce moyen, on ne les quitterait jamais. Mais le peuple n'est pas susceptible de cette doctrine; et ainsi, comme il croit que la vérité se peut trouver, et qu'elle est dans les lois et coutumes, il les croit, et prend leur antiquité comme une preuve de leur vérité (et non de leur seule autorité sans vérité). Ainsi il y obéit; mais il est sujet à se révolter dès qu'on lui montre qu'elles ne valent rien; ce qui se peut faire voir de toutes, en les regardant d'un certain côté.

un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander. »

326

- *70 *Injustice.* — Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes, car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il lui faut dire en même temps qu'il y faut obéir parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs, non pas parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs. Par là, voilà toute sédition prévenue si on peut faire entendre cela, et [ce] que [c'est] proprement que la définition de la justice.

327

- 151 Le monde juge bien des choses, car il est dans l'ignorance naturelle, qui est le vrai siège¹ de l'homme. Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent en cette même ignorance d'où ils étaient partis; mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entre eux, qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent mal de tout. Le peuple et les habiles composent le train du monde; ceux-là le méprisent et sont méprisés. Ils

1. Cf. MONTAIGNE, I, 54 : « Il y a une ignorance abécédaire, qui va devant la science; une autre, doctorale, qui vient après la science; les métis, qui ont dédaigné le premier siège de l'ignorance des lettres, et n'ont pas joint l'autre... sont dangereux, ineptes, importuns; ceux-ci troublent le monde. » E. Jovy a rapproché cette *Pensée* du début *De la docte ignorance* de NICOLAS DE CUSE.

jugent mal de toutes choses, et le monde en juge bien.

328

Raison des effets. — Renversement continuél du 231
pour au contre.

Nous avons donc montré que l'homme est vain, par l'estime qu'il fait des choses qui ne sont point essentielles; et toutes ces opinions sont détruites.

Nous avons montré ensuite que toutes ces opinions sont très saines, et qu'ainsi, toutes ces vanités étant très bien fondées, le peuple n'est pas si vain qu'on dit; et ainsi nous avons détruit l'opinion qui détruisait celle du peuple.

Mais il faut détruire maintenant cette dernière proposition, et montrer qu'il demeure toujours vrai que le peuple est vain, quoique ses opinions soient saines : parce qu'il n'en sent pas la vérité où elle est, et que, la mettant où elle n'est pas, ses opinions sont toujours très fausses et très mal saines.

329

Raison des effets. — La faiblesse de l'homme est 232
la cause de tant de beautés qu'on établit, comme de savoir bien¹ jouer du luth.

Ce n'est un mal qu'à cause de notre faiblesse.

330

La puissance des rois est fondée sur la raison et 79
sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. La

1. Pascal avait d'abord écrit *ne savoir point* : il a ensuite corrigé pour faire correspondre la seconde partie de sa phrase à la première : c'est une beauté de savoir bien jouer du luth. Mais la seconde phrase ne s'explique que par cette première rédaction : ce qui est un mal, c'est de *ne savoir point* jouer du luth (B.).

plus grande et importante chose du monde a pour fondement la faiblesse, et ce fondement-là est admirablement sûr; car il n'y a rien de plus [*sûr*] que cela, que le peuple sera faible. Ce qui est fondé sur la saine raison est bien mal fondé, comme l'estime de la sagesse.

331

- 137 On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes et, comme les autres, riant avec leurs amis; et, quand ils se sont divertis à faire leurs *Lois* et leur *Politique*, ils l'ont fait en se jouant; c'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie, la plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement.

S'ils ont écrit de politique, c'était comme pour régler un hôpital de fous; et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose, c'est qu'ils savaient que les fous à qui ils parlaient pensent être rois et empereurs. Ils entrent dans leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu'il se peut¹.

332

- 67 La tyrannie consiste au désir de domination, universel et hors de son ordre.

Diverses chambres, de forts, de beaux, de bons esprits, de pieux, dont chacun règne chez soi, non ailleurs; et quelquefois ils se rencontrent, et le fort et le beau se battent, sottement, à qui sera le maître l'un de l'autre; car leur maîtrise est de divers gente. Ils ne s'entendent pas, et leur faute est de vouloir régner partout. Rien ne le peut, non pas même la

1. Pensaient... entraient... pouvait (B.).

force : elle ne fait rien au royaume des savants; elle n'est maîtresse que des actions extérieures.

Tyrannie. — La tyrannie est de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre. On rend différents devoirs aux différents mérites : devoir d'amour à l'agrément; devoir de crainte à la force; devoir de créance à la science.

On doit rendre ces devoirs-là, on est injuste de les refuser, et injuste d'en demander d'autres... Ainsi ces discours sont faux et tyranniques : « Je suis beau, donc on doit me craindre. Je suis fort, donc on doit m'aimer. Je suis...¹ » Et c'est de même être faux et tyrannique de dire : « Il n'est pas fort, donc je ne l'estimerai pas; il n'est pas habile, donc je ne le craindrai pas. »

333

N'avez-vous jamais vu des gens qui, pour se plaindre du peu d'état que vous faites d'eux, vous étalent l'exemple de gens de condition qui les estiment ? Je leur répondrais à cela : « Montrez-moi le mérite par où vous avez charmé ces personnes, et je vous estimerai de même. » *440

334

Raison des effets. — La concupiscence et la force sont les sources de toutes nos actions : la concupiscence fait les volontaires; la force, les involontaires. 232

335

Raison des effets. — Il est donc vrai de dire que tout le monde est dans l'illusion; car, encore que 231

1. Cette phrase inachevée se trouve immédiatement au dessous du titre; mais un signe de transposition indique sa place définitive (Note de Tourneur).

les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête, car il pense que la vérité est où elle n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se figurent. [*Ainsi*], il est vrai qu'il faut honorer les gentilshommes, mais non pas parce que la connaissance est un avantage effectif, etc.

336

- 231 *Raison des effets.* — Il faut avoir une pensée de derrière¹, et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple.

337

- 231 *Raison des effets.* — Gradation. Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hasard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par la pensée de derrière. Les dévots qui ont plus de zèle que de science les méprisent, malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles, parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure.

Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière.

338

- 81 Les vrais chrétiens obéissent aux folies néanmoins; non pas qu'ils respectent les folies, mais l'ordre de Dieu, qui, pour la punition des hommes, les a asservis à ces folies : *Omnis creatura subjecta est vani-*

1. De derrière la tête (Cf. Pensée 310).

tati... *Liberabitur*¹. Ainsi saint Thomas² explique le lieu de saint Jacques pour la préférence des riches, que, s'ils ne le font dans la vue de Dieu, ils sortent de l'ordre de la religion.

1. *Rom.*, VIII, 20-21 « Toute la création a été asservie à la vanité (Cf. *Eccl.*, III, 19)... elle sera libérée. »

2. Commentaire sur l'Ep. de saint Jacques, II, 1. Cf. *Logique de Port-Royal*, I^{re} p., ch. x : « Saint Thomas croit que c'est ce regard d'estime et d'admiration pour les riches qui est condamné sévèrement ..; car... puisque l'ordre du monde, que la religion ne trouble point, souffre ces préférences... il semble qu'on doive l'entendre de cette préférence intérieure... »

SECTION VI

Les Philosophes.

339

- 222 Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête, car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds. Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée : ce serait une pierre ou une brute¹.

340

- *201 La machine d'arithmétique fait des effets qui approchent plus de la pensée que tout ce que font les animaux; mais elle ne fait rien qui puisse faire dire qu'elle a de la volonté, comme les animaux².

341

- *201 L'histoire du brochet et de la grenouille de Lian-

1. Port-Royal ajoute : « C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans quoi on ne peut le concevoir. » Et la *Copie*, page 37 bis : « Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous ? Est-ce la main ? est-ce le bras ? est-ce la chair ? est-ce le sang ? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel. » Cf. DESCARTES, *Recherche de la vérité*, édition A. T. X, 520.

2. Cette remarque est peut-être une objection de l'adversaire car les autres *Pensées* semblent accepter la thèse de Descartes sur les animaux-machines, et selon Marguerite Périer, Pascal « était de son sentiment sur l'automate ».

court : ils le font toujours, et jamais autrement, ni autre chose d'esprit¹.

342

Si un animal faisait par esprit ce qu'il fait par instinct, et s'il parlait par esprit ce qu'il parle par instinct, pour la chasse, et pour avertir ses camarades que la proie est trouvée ou perdue, il parlerait bien aussi pour des choses où il a plus d'affection, comme pour rire : « Rongez cette corde qui me blesse, et où je ne puis atteindre. » 229

343

Le bec du perroquet qu'il essuie, quoiqu'il soit net. *Copie* 37 bis

344

Instinct et raison, marques de deux natures². *Copie* 39

345

La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître; car en désobéissant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre on est un sot. *270

1. E. JOYR (*Investigations péripascaliennes*, Paris, 1928) a retrouvé dans un *Recueil de faits mémorables* (1628) l'histoire du brochet aveuglé par la grenouille « transportée d'une joyeuse fierté ». Le duc de Liancourt, ami de Port-Royal, avait dû raconter cette histoire à Pascal. D'après Fontaine, il opposait au cartésianisme d'Arnauld une autre anecdote sur l'esprit des chiens. Dans le *Fragment d'un Traité du Vide*, Pascal s'élevait déjà contre le rapprochement de la raison et de l'instinct qui « demeure toujours dans un état égal ».

2. Cette remarque n'oppose pas seulement l'automatisme animal et l'homme « raisonnable » des philosophes : l'homme même a ces deux natures (cf. *Pensée* 395), sans être ni ange ni bête.

346

- 169 Pensée fait la grandeur de l'homme.

347

- 63 L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée¹. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

348

- 165 *Roseau pensant.* — Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai pas davantage en possédant des terres : par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point; par la pensée, je le comprends.

349

- 393 *Immatérialité de l'âme.* — Les philosophes qui ont dompté leurs passions, quelle matière l'a pu faire² ?

350

- 255 *Stoïques.* — Ils concluent qu'on peut toujours

1. Cf. *Pensée* 146. Ce second paragraphe ne figure que dans la copie.

2. Le matérialisme des stoïciens se ruine ainsi lui-même.

ce qu'on peut quelquefois, et que, puisque le désir de la gloire fait bien faire à ceux qu'il possède quelque chose, les autres le pourront bien aussi.

Ce sont des mouvements fiévreux, que la santé ne peut imiter.

Épictète conclut de ce qu'il y a des chrétiens constants, que chacun le peut bien être¹.

351

Ces grands efforts d'esprit, où l'âme touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas; elle y saute seulement, non comme sur le trône, pour toujours, mais pour un instant seulement². 269

352

Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par son ordinaire. 439

353

Je n'admire point l'excès d'une vertu, comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme en Épaminondas, qui avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité³. Car, autrement, ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux. 425

1. *Dissert.*, IV, 7 : « Supposez un homme détaché de la fortune... où est le tyran alors, où sont les gardes, où sont les épées qui pourront faire peur à un tel homme ? Si on peut entrer dans ces sentiments... comme les Galiléens par la force et la coutume, ne pourra-t-on pas par le raisonnement et la démonstration se pénétrer de ces vérités ? »

2. Cf. MONTAIGNE, début de l'Essai *De la vertu* (II, 29).

3. Cf. MONTAIGNE, II, 36 et III, 1.

Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'âme de l'une à l'autre de ces extrêmes, et qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point, comme le tison de feu. Soit, mais au moins cela marque l'agilité de l'âme, si cela n'en marque l'étendue.

354

- 83 La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours, elle a ses allées et venues.

La fièvre a ses frissons et ses ardeurs; et le froid montre aussi bien la grandeur de l'ardeur de la fièvre que le chaud même.

Les inventions des hommes de siècle en siècle vont de même. La bonté et la malice du monde en général en est de même : *Plerumque grata principibus vices*¹.

355

- 251 L'éloquence continue ennue.

Les princes et les rois jouent quelquefois. Ils ne sont pas toujours sur leurs trônes; ils s'y ennuiant : la grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie. La continuité dégoûte en tout; le froid est agréable pour se chauffer. ΛΛ.

La nature agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc.

Le flux de la mer se fait ainsi, le soleil semble marcher ainsi. ΛΛΛΛΛΛΛΛ.

356

- 169 La nourriture du corps est peu à peu.
Plénitude de nourriture et peu de substance.

1. HORACE, *Odes* III, XXIX, v. 13, cité par MONTAIGNE, I, XLII. « Les changements plaisent presque toujours aux grands. » Le texte d'Horace porte *divitibus* (B.).

357

Quand on veut poursuivre les vertus jusqu'aux 225
extrêmes de part et d'autre, il se présente des vices
qui s'y insinuent insensiblement, dans leurs routes
insensibles, du côté du petit infini; et il s'en présente,
des vices, en foule du côté du grand infini, de sorte
qu'on se perd dans les vices, et on ne voit plus les
vertus¹.

On se prend à la perfection même².

358

L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut 427
que qui veut faire l'ange fait la bête³.

359

Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par 427
notre propre force, mais par le contre-poids de deux
vices opposés, comme nous demeurons debout
entre deux vents contraires : ôtez un de ces vices,
nous tombons dans l'autre.

360

Ce que les Stoïques proposent est si difficile et 374
si vain !

1. Cf. MONTAIGNE, I, 39 et 14 : « La vaillance a ses limites, comme les autres vertus ; lesquelles franchies on se trouve dans le train du vice... » Pascal y ajoute la considération de l'infini en grandeur et en petitesse, que Brunschvicg interprète comme la poursuite des vertus « dans leur plus petit détail et en même temps dans leur plus vaste étendue ».

2. En marge.

3. Cf. *Pensées* 140 et 148. *La philosophie des esprits* de R. DU PONT (1602, maintes fois rééditée au XVII^e s.) définissait l'homme comme un « animal-Ange » (p. 243-244). A la fin des *Essais* (III, 13), Montaigne avait dit : « Ils veulent... échapper à l'homme; c'est folie; au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bêtes. »

Les Stoïques posent : Tous ceux qui ne sont point au haut degré de sagesse sont également fous et vicieux, comme ceux qui sont à deux doigts dans l'eau¹.

Copie

361

65

Le souverain bien. Dispute du souverain bien.

*Ut sis contentus temetipso et ex te nascentibus bonis*².

Il y a contradiction, car ils conseillent enfin de se tuer. Oh ! quelle vie heureuse, dont on se délivre comme de la peste³ !

362

397

Ex senatus consultis et plebiscitis...

Demander des passages pareils⁴.

1. D'après le paradoxe stoïcien la vertu n'est pas susceptible de degrés et le non-sage en est totalement dépourvu, comme le noyé n'en meurt pas moins pour n'être qu'à deux doigts sous l'eau (cf. CICÉRON, *De fin.*, III, xiv). Montaigne proteste : « Que celui qui a franchi de cent pas les limites ne soit de pire condition que celui qui n'en est qu'à dix pas, cela n'est pas croyable » (II, 2).

2. « Qu'il te suffise de toi-même et des biens qui naissent en toi. » (SÉNÈQUE, l. à *Lucilius*, XX, 8, cité et critiqué dans l'*Augustinus*).

3. *O vitam scilicet beatissimam, qua ut fruatur mortis quaerit auxilium.* « O vie véritablement heureuse, pour en jouir on recherche le secours de la mort. » (JANSÉNIUS, *De statu purae naturae*, II, viii).

4. Suivent sous les nos 363 et 364 (cf. *Pensée* 260) onze citations latines, empruntées aux *Essais*, sur la folie de la science et de la philosophie.

En voici les traductions et références :

No 363. « C'est en vertu des sénatus-consultes et des plébiscites que les crimes sont accomplis. » (SÉN. *Lettre à Lucilius* 15, apud MONT., III, 1.) — « Rien de si absurde qui n'ait été dit par quelque philosophe. » (CICÉRON, *De Divinatione*, II, 58, apud MONT. II, 12.) — « Voués à certaines opinions déterminées ils sont forcés de défendre

365

Pensée. — Toute la dignité de l'homme consiste 229
en la pensée.

Mais qu'est-ce que cette pensée ? Qu'elle est sotte¹ !

La pensée est donc une chose admirable et incomparable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable ; mais elle en a de tels que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature ! qu'elle est basse par ses défauts !

366

L'esprit de ce souverain juge du monde n'est pas 79
si indépendant, qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui. Il

ce qu'ils n'approuvent point. » (*Tusculanes*, II, 2.) (Cf. MONTAIGNE, II, 12.) — « Nous souffrons de l'excès de littérature, comme de l'excès de toutes choses. » (SÉN. *Let.* 106, *apud* MONTAIGNE, III, 12.) — « Ce qui sied le mieux à chacun c'est ce qui lui est le plus naturel. » (CICÉRON, *De officiis* I, 31 *apud* MONTAIGNE III, 1.) — « La nature leur donna d'abord ces bornes. » (VIRG., *Georg.*, II, 20 *apud* MONTAIGNE, I, 30.) — « La sagesse ne demande pas beaucoup d'instruction. » (SÉNÈQUE, *Lettre* 106, *apud* MONTAIGNE III, 12.) — « Ce qui n'est pas honteux commence à le devenir, quand cela est approuvé par la multitude. » (CIC. *de Fin.*, II, 15 *ap.* MONTAIGNE, II, 16.) — « Voilà comme j'en use ; toi, fais comme tu veux. » (TÉRENCE, *Héautont.*, acte I, sc. I, v. 21 *apud* MONTAIGNE, I, 27.)

N° 364. « Il est rare qu'on se respecte assez soi-même. » (QUINTIL. X, 7, *apud* MONTAIGNE, I, 38.) — « Tant de dieux s'agitant autour d'une seule tête. » (M. SEN. *Suasor.* I, 4 *apud* MONTAIGNE, II, 13.) — « Rien de plus honteux que d'affirmer avant de connaître. » (CIC. *Acad.* I, 45, *apud* MONT., III, 13.) — « Et je n'ai pas honte, comme eux, d'avouer ne pas savoir ce que je ne sais pas. » (CIC. *Tuscul.*, I, 25, *apud* MONTAIGNE, III, 11.) — « Il est plus facile de ne pas commencer [que de s'arrêter]. » (SÉN. *Lettre* 72, *apud* MONTAIGNE, III, 10.)

1. Cette dernière phrase est ajoutée en note par Pascal.

ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent; une mouche bourdonne à ses oreilles; c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. Le plaisant dieu que voilà !
O ridicolossissime eroe¹ !

367

- 83 La puissance des mouches : elles gagnent des batailles, empêchent notre âme d'agir, mangent notre corps.

368

- 433 Quand on dit que le chaud n'est que le mouvement de quelques globules, et la lumière le *conatus recedendi*² que nous sentons, cela nous étonne. Quoi ! que le plaisir ne soit autre chose que le ballet des esprits ? Nous en avons conçu une si différente idée ! et ces sentiments-là nous semblent si éloignés de ces autres que nous disons être les mêmes que ceux que nous leur comparons ! Le sentiment du feu,

1. Cf. MONTAIGNE, III, 13 (« j'ai l'esprit tendre... le moindre bourdonnement de mouche l'assassine ») et II, 12 (histoire des abeilles lâchées par les assiégés de Tamly pour chasser les Portugais). Le dernier trait est un écho d'un placard anonyme, en italien et français, dédié à Scaramouche au moment de la condamnation d'Arnauld et des *Provinciales* : « Regardez donc favorablement, ô très ridicule héros, ce combat scolastique ! » (Cf. SOURIAU, *Les Pensées catholiques de P.*, Paris, 1935. Introd., p. 10).

2. Force centrifuge dans les tourbillons cartésiens (*Principes*, III, 54). Sur le rôle des « esprits animaux » dans la genèse physiologique des « sentiments » tels que chaleur, plaisir... cf. *Traité des Passions*, art. 4, 94, etc.

cette chaleur qui nous affecte d'une manière tout autre que l'attouchement, la réception du son et de la lumière, tout cela nous semble mystérieux, et cependant cela est grossier comme un coup de pierre. Il est vrai que la petitesse des esprits qui entrent dans les pores touche d'autres nerfs, mais ce sont toujours des nerfs touchés.

369

La mémoire est nécessaire pour toutes les opérations de la raison. 420

370

[Hasard donne les pensées, et hasard les ôte; point d'art pour conserver ni pour acquérir. 142

Pensée échappée, je la voulais écrire; j'écris au lieu qu'elle m'est échappée¹.]

371

[Quand j'étais petit, je serrais mon livre; et parce qu'il m'arrivait quelquefois de ... en croyant l'avoir serré, je me défiais...] 146

372

En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse, que j'oublie à toute heure; ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée, car je ne tiens² qu'à connaître mon néant. 437

373

Pyrrhonisme. — J'écrirai ici mes pensées sans ordre, 137

1. Série de notes, barrées d'un trait vertical, au dos d'un feuillet portant d'autres textes. Suit cette remarque : *Digressions : Tours menus ; cela sied*, puis deux lignes concernant les *Provinciales*.

2. *Tends* (B.).

et non pas peut-être dans une confusion sans dessein : c'est le véritable ordre, et qui marquera toujours mon objet par le désordre même. Je ferais trop d'honneur à mon sujet, si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu'il en est incapable.

374

† 181

Ce qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa faiblesse. On agit sérieusement, et chacun suit sa condition, non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre puisque la mode en est; mais comme si chacun savait certainement où est la raison et la justice. On se trouve déçu à toute heure; et, par une plaisante humilité, on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art, qu'on se vante toujours d'avoir. Mais il est bon qu'il y ait tant de ces gens-là au monde, qui ne soient pas pyrrhoniens, pour la gloire du pyrrhonisme, afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette faiblesse naturelle et inévitable, et de croire qu'il est, au contraire, dans la sagesse naturelle.

Rien ne fortifie plus le pyrrhonisme que ce qu'il y en a qui ne sont point pyrrhoniens : si tous l'étaient, ils auraient tort.

375

110

[J'ai passé longtemps de ma vie en croyant qu'il y avait une justice; et en cela je ne me trompais pas; car il y en a, selon que Dieu nous l'a voulu révéler. Mais je ne le prenais pas ainsi, et c'est en quoi je me trompais; car je croyais que notre justice était essentiellement juste et que j'avais de quoi la connaître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit, qu'enfin je suis entré

en défiance de moi et puis des autres. J'ai vu tous les pays et hommes changeants; et ainsi, après bien des changements de jugement touchant la véritable justice, j'ai connu que notre nature n'était qu'un continuel changement, et je n'ai plus changé depuis; et si je changeais, je confirmerais mon opinion.

Le pyrrhonien Arcésilas qui redevient dogmatique¹.]

376

Cette secte se fortifie par ses ennemis plus que par ses amis; car la faiblesse de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas qu'en ceux qui la connaissent. *83

377

Les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux gens glorieux, et d'humilité aux humbles. Ainsi ceux du pyrrhonisme sont matière d'affirmation aux affirmatifs; peu parlent de l'humilité humblement; peu, de la chasteté chastement; peu, du pyrrhonisme en doutant. Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariété, et nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes. 437

378

Pyrrhonisme. — L'extrême esprit est accusé de folie² comme l'extrême défaut. Rien que la médio- 109

1. Cf. saint AUGUSTIN *Contra Academicos*, I, XVII, 38. Arcésilas, fondateur de la Nouvelle Académie, y introduisit le scepticisme. Mais à la différence de Pyrrhon qui suspendait son jugement même dans le domaine de l'action, Arcésilas la justifiait comme *raisonnable*. D'où peut-être la remarque de Cicéron, citée par saint Augustin, qui lui attribue un dogmatisme ésotérique.

2. Cf. MONTAIGNE, II, 12 : « De quoi se fait la plus subtile folie que de la plus subtile sagesse ? »

crité n'est bon. C'est la pluralité qui a établi cela, et qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstinerai pas, je consens bien qu'on m'y mette, et me refuse d'être au bas bout, non pas parce qu'il est bas, mais parce qu'il est bout; car je refuserais de même qu'on me mît en haut. C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu.

La grandeur de l'âme humaine consiste à savoir s'y tenir; tant s'en faut que la grandeur soit à en sortir, qu'elle est à n'en point sortir.

379

- *67 Il n'est pas bon d'être trop libre.
Il n'est pas bon d'avoir toutes les nécessités.

380

- 141 Toutes les bonnes maximes sont dans le monde; on ne manque qu'à les appliquer. Par exemple :

On ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public, et plusieurs le font; mais pour la religion, point.

Il est nécessaire qu'il y ait de l'inégalité parmi les hommes, cela est vrai; mais cela étant accordé, voilà la porte ouverte, non seulement à la plus haute domination, mais à la plus haute tyrannie.

Il est nécessaire de relâcher un peu l'esprit; mais cela ouvre la porte aux plus grands débordements. — Qu'on en marque les limites. — Il n'y a point de bornes dans les choses : les lois y en veulent mettre, et l'esprit ne peut le souffrir.

381

- 83 Si on est trop jeune, on ne juge pas bien¹; trop vieil, de même.

1. Cf. *Pensée* 72, p. 161-2 et MONTAIGNE, II, 12.

Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop on s'entête, et on s'en coiffe. Si on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu; si trop longtemps après, on n'y entre plus. Ainsi les tableaux, vus de trop loin et de trop près; et il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu.

Les autres sont trop près, trop loin, trop haut ou trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera ?

382

Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence¹, comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le débordement, nul s'y semble aller. Celui qui s'arrête fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe. 433

383

Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, et ils la croient suivre : comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port juge ceux qui sont dans un vaisseau; mais où prendrons-nous un port dans la morale ? 431

384

Contradiction est une mauvaise marque de vérité : 229
plusieurs choses certaines sont contredites.

1. Pascal avait écrit d'abord : *Quand tout se remue, rien ne se remue* ; on voit qu'en se relisant il a renoncé à cet effet de style, qui était acheté au prix de la clarté (B.).

Plusieurs fausses passent sans contradiction. Ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité.

385

- 443 *Pyrrhonisme.* — Chaque chose est ici vraie en partie, fausse en partie. La vérité essentielle n'est pas ainsi : elle est toute pure et toute vraie. Ce mélange la déshonore et l'anéantit. Rien n'est purement vrai; et ainsi rien n'est vrai, en l'entendant du pur vrai. On dira qu'il est vrai que l'homicide est mauvais; oui, car nous connaissons bien le mal et le faux. Mais que dira-t-on qui soit bon? La chasteté? Je dis que non, car le monde finirait. Le mariage? non : la continence vaut mieux. De ne point tuer? Non, car les désordres seraient horribles, et les méchants tueraient tous les bons. De tuer? Non, car cela détruit la nature. Nous n'avons ni vrai ni bien qu'en partie, et mêlé de mal et de faux.

386

- 381 Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il serait artisan.

Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, et agités par ces fantômes pénibles, et qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait voyage, on souffrirait presque autant que si cela était véritable, et on appréhenderait le dormir, comme on appréhende le réveil quand on craint d'entrer dans de tels

malheurs en effet. Et en effet il ferait à peu près les mêmes maux que la réalité.

Mais parce que les songes sont tous différents, et qu'un même se diversifie, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pourtant pas si continue et égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage; et alors on dit : « Il me semble que je rêve »; car la vie est un songe un peu moins inconstant¹.

387

[Il se peut faire qu'il y ait de vraies démonstrations mais cela n'est pas certain. Ainsi cela ne montre autre chose, sinon qu'il n'est pas certain que tout soit incertain, à la gloire du pyrrhonisme.] 110

388

Le bon sens. — Ils sont contraints de dire : « Vous n'agissez pas de bonne foi; nous ne dormons pas, etc. » Que j'aime à voir cette superbe raison humiliée et suppliante ! Car ce n'est pas là le langage d'un homme à qui on dispute son droit, et qui le défend les armes et la force à la main. Il ne s'amuse pas à dire qu'on n'agit pas de bonne foi, mais il punit cette mauvaise foi par la force. 23

389

L'Ecclésiaste montre que l'homme sans Dieu est dans l'ignorance de tout, et dans un malheur inévitable. Car c'est être malheureux que de vouloir et ne pouvoir. Or il veut être heureux, et assuré de quelque vérité; et cependant il ne peut ni savoir, ni ne désirer point de savoir. Il ne peut même douter. 73

1. Cf. MONTAIGNE, II, 12 et DESCARTES, 1^{re} Méditation.

390

- 447 Mon Dieu ! que ce sont de sots discours ! « Dieu aurait-il fait le monde pour le damner ? demanderait-il tant de gens si faibles ? etc. » Pyrrhonisme est le remède à ce mal, et rabattra cette vanité.

391

- 423 *Conversation.* — Grands mots : la religion, je la nie.

Conversation. — Le pyrrhonisme sert à la religion.

392

- 197 *Contre le pyrrhonisme.* — [... C'est donc une chose étrange qu'on ne peut définir ces choses sans les obscurcir, nous en parlons à toute heure]¹. Nous supposons que tous les conçoivent de même sorte ; mais nous le supposons bien gratuitement, car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique ces mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient un corps changer de place, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par le même mot, en disant, l'un et l'autre, qu'il s'est mû ; et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idées ; mais cela n'est pas absolument convaincant, de la dernière conviction, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative, puisqu'on sait qu'on tire souvent les mêmes conséquences de suppositions différentes.

1. *En toute sûreté* (B.). Cf. *De l'esprit géométrique* : La géométrie « ne définit aucune de ces choses, espace, temps, mouvement, nombre, égalité..., parce que ces termes-là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on en voudrait faire apporterait plus d'obscurité que d'instruction ».

Cela suffit pour embrouiller au moins la matière, non que cela éteigne absolument la clarté naturelle qui nous assure de ces choses, les académiciens auraient gagé¹; mais cela la ternit, et trouble les dogmatistes, à la gloire de la cabale pyrrhonienne, qui consiste à cette ambiguïté ambiguë, et dans une certaine obscurité douteuse, dont nos doutes ne peuvent ôter toute la clarté, ni nos lumières naturelles en chasser toutes les ténèbres.

393

C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il *157
y a des gens dans le monde qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement, comme par exemple les soldats de Mahomet, les voleurs, les hérétiques, etc. Et ainsi les logiciens.

Il semble que leur licence doive être sans aucunes bornes ni barrières, voyant qu'ils en ont franchi tant de si justes et de si saintes.

394

Tous leurs principes sont vrais, des pyrrhoniens, 8
des stoïques, des athées, etc. Mais leurs conclusions sont fausses, parce que les principes opposés sont vrais aussi.

395

Instinct. Raison. — Nous avons une impuissance 489
de prouver, invincible à tout le dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le pyrrhonisme.

396

Deux choses instruisent l'homme de toute sa 273
nature : l'instinct et l'expérience.

1. Cf. la note de la *Pensée* 375.

397

- 165 La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable.

C'est donc être misérable que de [se] connaître misérable; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable.

398

- 394 Toutes ces misères-là mêmes prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé.

Copie

399

- 225 On n'est pas misérable sans sentiment : une maison ruinée ne l'est pas. Il n'y a que l'homme de misérable. *Ego vir videns* ¹.

400

- 75 *Grandeur de l'homme.* — Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une âme; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

401

- 429 *Gloire.* — Les bêtes ne s'admirent point. Un cheval n'admire point son compagnon; ce n'est pas qu'il n'y ait entre eux de l'émulation à la course, mais c'est sans conséquence; car, étant à l'étable, le plus pesant et plus mal taillé n'en cède pas son avoine à l'autre, comme les hommes veulent qu'on leur fasse. Leur vertu se satisfait d'elle-même.

1. JÉRÉM. Lam., III, 1. *Ego vir videns paupertatem meam.* Moi homme, voyant ma pauvreté.

402

Grandeur de l'homme dans sa concupiscence même, d'en avoir su tirer un règlement admirable, et d'en avoir fait un tableau de la charité. 405

403

Grandeur. — Les raisons des effets marquent la grandeur de l'homme, d'avoir tiré de la concupiscence un si bel ordre. 419

404

La plus grande bassesse de l'homme est la recherche de la gloire, mais c'est cela même qui est la plus grande marque de son excellence; car, quelque possession qu'il ait sur la terre, quelque santé et commodité essentielle qu'il ait, il n'est pas satisfait, s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que, quelque avantage qu'il ait sur la terre, s'il n'est placé avantageusement aussi dans la raison de l'homme, il n'est pas content. C'est la plus belle place du monde, rien ne le peut détourner de ce désir, et c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme.

Copie
255

Et ceux qui méprisent le plus les hommes, et les égalent aux bêtes, encore veulent-ils en être admirés et crus, et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment; leur nature, qui est plus forte que tout, les convainquant de la grandeur de l'homme plus fortement que la raison ne les convainc de leur bassesse.

405

Contradiction. — Orgueil, contrepesant toutes les misères. Ou il cache ses misères; ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connaître. 73

Copie

406

257

L'orgueil contrepèse et emporte toutes les misères. Voilà un étrange monstre, et un égarement bien visible. Le voilà tombé de sa place, il la cherche avec inquiétude. C'est ce que tous les hommes font. Voyons qui l'aura trouvée.

407

141

Quand la malignité a la raison de son côté, elle devient fière, et étale la raison en tout son lustre. Quand l'austérité ou le choix sévère n'a pas réussi au vrai bien, et qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fière par ce retour.

408

134

Le mal est aisé, il y en a une infinité; le bien presque unique¹. Mais un certain genre de mal est aussi difficile à trouver que ce qu'on appelle bien, et souvent on fait passer pour bien à cette marque ce mal particulier. Il faut même une grandeur extraordinaire d'âme pour y arriver, aussi bien qu'au bien².

409

157

La grandeur de l'homme. — La grandeur de l'homme est si visible, qu'elle se tire même de sa misère. Car ce qui est nature aux animaux, nous l'appelons misère en l'homme; par où nous reconnaissons que sa nature étant aujourd'hui pareille à celle des animaux, il est déchu d'une meilleure nature, qui lui était propre autrefois.

1. Cf. MONTAIGNE, I, 9 : « tout le bien certain et fini, le mal infini et incertain. »

2. Cf. *Discours sur les Passions de l'amour*, p. 60.

Car qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé ? Trouvait-on Paul-Émile malheureux de n'être pas¹ consul ? Au contraire tout le monde trouvait qu'il était heureux de l'avoir été, parce que sa condition n'était pas de l'être toujours. Mais on trouvait Persée si malheureux de n'être plus roi, parce que sa condition était de l'être toujours, qu'on trouvait étrange de ce qu'il supportait la vie². Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche ? et qui ne se trouvera malheureux de n'avoir qu'un œil ? On ne s'est peut-être jamais avisé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux, mais on est inconsolable de n'en point avoir.

410

Persée, roi de Macédoine, Paul-Émile. — On repro- 83
chait à Persée de ce qu'il ne se tuait pas.

411

Malgré la vue de toutes nos misères, qui nous 47
touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

412

Guerre intestine de l'homme entre la raison et les 1
passions.

S'il n'avait que la raison sans passions...

S'il n'avait que les passions sans raison...

Mais ayant l'un et l'autre, il ne peut être sans

1. *Plus* (B.).

2. Paulus Æmiliius répondit à celui que ce misérable roi de Macédoine, son prisonnier, lui envoyait pour le prier de ne le mener pas en son triomphe : « Qu'il en fasse la requête à soi-même. » (MONTAIGNE, I, 19 d'après Cicéron et Plutarque).

guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un qu'ayant guerre avec l'autre.

Ainsi il est toujours divisé, et contraire à lui-même.

413

- 489 Cette guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les uns ont voulu renoncer aux passions, et devenir dieux; les autres ont voulu renoncer à la raison, et devenir bêtes brutes. (Des Barreaux)¹. Mais ils ne l'ont pu, ni les uns ni les autres; et la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse et l'injustice des passions, et qui trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent; et les passions sont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer.

414

- 483 Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou.

415

- 201 La nature de l'homme se considère en deux manières : l'une selon sa fin, et alors il est grand et incomparable; l'autre selon la multitude, comme on juge de la nature du cheval et du chien, par la multitude², d'y voir la course, *et animum arcendi*; et alors l'homme est abject et vil. Voilà les deux voies qui en font juger diversement, et qui font tant disputer les philosophes.

1. Libertin ami de Miton et auteur de ces vers :

Et par ma raison je butte

A devenir bête brute.

2. C'est-à-dire : par la généralité des cas, par le fait d'y voir la course *et l'instinct de garde*.

Car l'un nie la supposition de l'autre; l'un dit « Il n'est pas né à cette fin; car toutes ses actions y répugnent »; l'autre dit : « Il s'éloigne de sa fin quand il fait ces basses actions. »

416

A P. R.¹ *Grandeur et misère*. — La misère se concluant de la grandeur, et la grandeur de la misère, les uns ont conclu la misère d'autant plus qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur, et les autres concluant la grandeur avec d'autant plus de force qu'ils l'ont conclue de la misère même, tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misère, puisque c'est être d'autant plus misérable qu'on est tombé de plus haut; et les autres, au contraire. Ils se sont portés les uns sur les autres par un cercle sans fin : étant certain qu'à mesure que les hommes ont de lumière, ils trouvent et grandeur et misère en l'homme. En un mot, l'homme connaît qu'il est misérable : il est donc misérable, puisqu'il l'est; mais il est bien grand, puisqu'il le connaît.

161

417

Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux âmes.

47

Un sujet simple leur paraissait incapable de telles et si soudaines variétés d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur².

1. Cf. *Pensée* 430.

2. Cf. MONTAIGNE, II, 1 : « Cette variation et contradiction qui se voit en nous, si souple, a fait que aucuns nous songent deux âmes, d'autres deux puissances, qui nous accompagnent et agitent chacune à sa mode, vers le bien l'une, l'autre vers le mal; une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un sujet si simple. »

418

- 235 Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur¹. Et il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre².

419

- *444 Je ne souffrirai point qu'il se repose en lui, ni en l'autre, afin qu'étant sans assiette et sans repos...

420

- *442 S'il se vante, je l'abaisse,
S'il s'abaisse, je le vante;
Et le contredis toujours,
Jusqu'à ce qu'il comprenne
Qu'il est un monstre incompréhensible.

421

- 487 Je blâme également, et ceux qui prennent parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.

422

- 63 Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile

1. Addition, ou variante, de la Copie (p. 45).

2. Cf. *Pensées* 140 et 358.

recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au libérateur.

423

Copie
45

Contrariétés. Après avoir montré la bassesse et la grandeur de l'homme. — Que l'homme maintenant s'estime son prix. Qu'il s'aime, car il y a en lui une nature capable de bien; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parce que cette capacité est vide; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se haïsse, qu'il s'aime : il a en lui la capacité de connaître la vérité et d'être heureux; mais il n'a point de vérité, ou constante, ou satisfaisante.

Je voudrais donc porter l'homme à désirer d'en trouver, à être prêt, et dégagé des passions, pour la suivre où il la trouvera, sachant combien sa connaissance s'est obscurcie par les passions; je voudrais bien qu'il haït en soi la concupiscence qui le détermine d'elle-même, afin qu'elle ne l'aveuglât point pour faire son choix, et qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choisi.

424

Toutes ces contrariétés, qui semblaient le plus m'éloigner de la connaissance de la religion, est ce qui m'a le plus tôt conduit à la véritable. 487

SECTION VII

La Morale et la Doctrine.

425

377 *Seconde partie. Que l'homme sans la foi ne peut connaître le vrai bien, ni la justice.* — Tous les hommes recherchent d'être heureux¹; cela est sans exception; quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre, et que les autres n'y vont pas, est ce même désir, qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues². La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre.

Et cependant, depuis un si grand nombre d'années,

1. Cf. *Pensée* 169. Le *Discours sur les passions de l'amour* (p. 64) disait l'homme « né pour le plaisir » (Cf. MONTAIGNE, I, 19 : « Toutes les opinions du monde en sont là que le plaisir est notre but »). Ici Pascal suit plutôt Saint Augustin : « Tous sans exception nous voulons être heureux... Et si l'un accepte de porter les armes tandis que l'autre s'y refuse, c'est pour être heureux l'un et l'autre... » (*Conf.* X, 31. Cf. aussi JANSÉNIUS, *Aug. De statu naturæ lapsæ*, II, 7. Ce thème était commun dès l'Antiquité et ouvre aussi le *De vita beata* de Sénèque).

2. « Je n'écris ces lignes, et on ne les lit, que parce que je m'y procure plus [*et qu'*] on y trouve plus de satisfaction qu'à ce... » Pascal a laissé la phrase inachevée et l'a barrée.

jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point où tous visent continuellement. Tous se plaignent : princes, sujets; nobles, roturiers; vieux, jeunes; forts, faibles; savants, ignorants; sains, malades; de tous pays, de tous les temps, de tous âges et de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continuelle et si uniforme, devrait bien nous convaincre de notre impuissance d'arriver au bien par nos efforts; mais l'exemple nous instruit peu. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence; et c'est de là que nous attendons que notre attente ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre. Et ainsi, le présent ne nous satisfaisant jamais, l'expérience¹ nous pipe, et de malheur en malheur, nous mène jusqu'à la mort, qui en est un comble éternel.

Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables, parce que le gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même ? 378

1. Port-Royal, suivi par Havet, a substitué à *expérience* *espérance*, qui peut sembler au premier abord plus naturel et mieux attendu. Cependant, si on réfléchit, c'est bien *expérience* qui est la véritable leçon, et la correction doit être écartée. Pascal veut dire en effet que l'expérience, ou l'épreuve, qui devrait nous convaincre, nous trompe parce que nous l'interprétons toujours de manière à y trouver quelque motif d'espérer mieux à l'avenir. Et ainsi nous sommes à la fois et malheureux dans le présent et incapables de tirer profit de notre expérience (B.).

Lui seul est son véritable bien; et depuis qu'il l'a quitté c'est une chose étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place : astres, ciel, terre, éléments, plantes, choux, poireaux, animaux, insectes, veaux, serpents, fièvre, peste, guerre, famine, vices, adultère, inceste¹. Et depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout également peut lui paraître tel, jusqu'à sa destruction propre, quoique si contraire à Dieu, à la raison et à la nature tout ensemble.

Les uns le cherchent dans l'autorité, les autres dans les curiosités et dans les sciences, les autres dans les voluptés. D'autres,² qui en ont en effet plus approché, ont considéré qu'il est nécessaire que le bien universel, que tous les hommes désirent, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, et qui, étant partagées, affligent plus leur possesseur, par le manque de la partie qu'il n'[a] pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qu'elles lui apportent. Ils ont compris que le vrai bien devait être tel que tous pussent le posséder à la fois, sans diminution et sans envie et que personne ne le pût perdre contre son gré. Et leur raison est que ce désir étant naturel à l'homme, puisqu'il est nécessairement dans tous, et qu'il ne peut pas ne le pas avoir, ils en concluent...

1. La plupart de ces idolâtries sont mentionnées par MONTAIGNE (II, 12) et GROTIUS (*De la vérité de la religion chrétienne*, IV, 2). CORNEILLE avait dit dans *Polyeucte* (V, 3) :

La prostitution, l'adultère et l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.

2. Les stoïciens.

426

Copie

La vraie nature étant perdue, tout devient sa nature¹; comme, le véritable bien étant perdu, tout devient son véritable bien.

193

427

L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, et tombé dans son vrai lieu sans le pouvoir retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.

465

428

Si c'est une marque de faiblesse, de prouver Dieu par la nature, n'en méprisez point l'Écriture; si c'est une marque de force d'avoir connu ces contrariétés, estimez-en l'Écriture.

*444

429

Bassesse de l'homme, jusques à se soumettre aux bêtes, jusques à les adorer.

23

430

A P. R.³.*(Commencement.*

317

Après avoir expliqué l'incompréhensibilité). — Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable

1. Dans cette pensée et les suivantes (cf. aussi n° 560), Pascal évoque l'opposition développée par l'*Augustinus* entre l'état de notre création et l'état de la nature déchue par le péché originel. Cf. 1^{er} *Écrit sur la Grâce*.

2. *A Port-Royal*. Ce fragment a été écrit en vue d'une conférence que Pascal fit à Port-Royal, sans doute celle où il expose le plan de l'ouvrage, et dont Filleau de la Chaise et Étienne Périer nous ont conservé le souvenir (B.).

religion nous enseigne et qu'il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme, et qu'il y a un grand principe de misère.

Il faut encore qu'elle nous rende raison de ces étonnantes contrariétés.

Il faut que, pour rendre l'homme heureux, elle lui montre qu'il y a un Dieu; qu'on est obligé de l'aimer; que notre unique félicité est d'être en lui, et notre unique mal d'être séparé de lui; qu'elle reconnaisse que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connaître et de l'aimer; et qu'ainsi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, et nos concupiscences nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de ces oppositions que nous avons à Dieu et à notre propre bien. Il faut qu'elle nous enseigne les remèdes à ces impuissances, et les moyens d'obtenir ces remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse.

Sera-ce les philosophes, qui nous proposent pour tout bien les biens qui sont en nous ? Est-ce là le vrai bien ? Ont-ils trouvé le remède à nos maux ? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme que de l'avoir mis à l'égal de Dieu ? Ceux qui nous ont égalés aux bêtes, et les mahométans qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, même dans l'éternité, ont-ils apporté le remède à nos concupiscences ?

Quelle religion nous enseignera donc à guérir l'orgueil et la concupiscence ? Quelle religion enfin nous enseignera notre bien, nos devoirs, les faiblesses qui nous en détournent, la cause de ces faiblesses, les remèdes qui les peuvent guérir, et le moyen d'obtenir ces remèdes ? Toutes les autres religions ne l'ont pu. Voyons ce que fera la Sagesse de Dieu.

« N'attendez pas, dit-elle, ni vérité, ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formés, et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes.

« Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formés. J'ai créé l'homme saint, innocent, parfait; je l'ai rempli de lumière et d'intelligence; je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme voyait alors la majesté de Dieu. Il n'était pas alors dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même, et indépendant de mon secours¹. Il s'est soustrait de ma domination; et, s'égalant à moi par le désir de trouver sa félicité en lui-même, je l'ai abandonné à lui; et, révoltant les créatures, qui lui étaient soumises, je les lui ai rendues ennemies : en sorte qu'aujourd'hui l'homme est devenu semblable aux bêtes, et dans un tel éloignement de moi, qu'à peine lui reste-t-il une lumière confuse de son auteur : tant toutes ses connaissances ont été éteintes ou troublées ! Les sens, indépendants de la raison, et souvent maîtres de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent ou le tentent, et dominant sur lui, ou en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leur douceur, ce qui est une domination plus terrible et plus impérieuse.

« Voilà l'état où les hommes sont aujourd'hui. Il leur reste quelque instinct impuissant du bonheur

1. Cf. JANSÉNIUS (*Discours de la réformation de l'homme intérieur*) : « Il y a un désir d'indépendance gravé dans le fond de l'âme et caché dans les replis les plus cachés de la volonté, par lequel elle se plaît à n'être qu'à soi, et à n'être point soumise à un autre, non pas même à Dieu... il n'a désiré autre chose dans son péché, sinon de n'être plus dominé de personne...

de leur première nature, et ils sont plongés dans les misères de leur aveuglement et de leur concupiscence, qui est devenue leur seconde nature.

« De ce principe que je vous ouvre, vous pouvez reconnaître la cause de tant de contrariétés qui ont étonné tous les hommes, et qui les ont partagés en de si divers sentiments. Observez maintenant tous les mouvements de grandeur et de gloire que l'épreuve de tant de misères ne peut étouffer, et voyez s'il ne faut pas que la cause en soit en une autre nature. »

321 A. P. R. *pour demain* (*Prosopopée*)¹. — « C'est en vain, ô hommes, que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères. Toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connaître que ce n'est point dans vous-mêmes que vous trouverez ni la vérité ni le bien.

« Les philosophes vous l'ont promis, et ils n'ont pu le faire².

« Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état³. Comment auraient-ils donné des remèdes à vos maux, qu'ils n'ont pas seulement connus ? Vos maladies principales sont l'orgueil, qui vous soustrait de Dieu, la concupis-

1. Cette figure de rhétorique est déjà employée par Salomon faisant parler la Sagesse dans les *Proverbes*.

2. Cf. *Entretien avec M. de Saci*, p. 105-6.

3. Voici ce que Pascal avait d'abord écrit à la suite de ce paragraphe : [Je suis la seule qui peut vous apprendre ces choses, et je les enseigne à ceux qui m'écoutent. Les livres que j'ai mis entre les mains des hommes les découvrent bien nettement; mais je n'ai pas voulu que cette connaissance fût si ouverte. J'apprends aux hommes ce qui peut les rendre heureux. Pourquoi refusez-vous de m'ouïr ? Ne cherchez pas de satisfaction dans la terre, n'espérez rien des hommes; votre bien n'est qu'en Dieu, et la souveraine félicité consiste à connaître Dieu, à s'unir à lui pour jamais dans l'éternité. Votre devoir est à l'aimer de tout votre cœur. Il vous a créés...]

cence qui vous attache à la terre; et ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins l'une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre superbe : ils vous ont fait penser que vous lui étiez semblables et conformes par votre nature. Et ceux qui ont [vu] la vanité de cette prétention vous ont jeté dans l'autre précipice, en vous faisant entendre que votre nature était pareille à celle des bêtes, et vous ont porté à chercher votre bien dans les concupiscences qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous guérir de vos injustices, que ces sages n'ont point connues. Je puis seule vous faire entendre qui vous êtes ¹. »

Adam, Jésus-Christ.

322

Si on vous unit à Dieu, c'est par grâce, non par nature. Si on vous abaisse, c'est par pénitence, non par nature.

Ainsi cette double capacité...

Vous n'êtes pas dans l'état de votre création.

Ces deux états étant ouverts, il est impossible que vous ne les reconnaissiez pas. Suivez vos mouvements, observez-vous vous-même, et voyez si vous n'y trouverez pas les caractères vivants de ces deux natures. Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple ?

Incompréhensible.

Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être : le nombre infini, un espace infini, égal au fini.

1. Les éditeurs ont cru la phrase inachevée : *qui vous êtes, à...* Après *êtes*, Z. Tourneur propose de lire : *A* (ébauche du mot Adam repris plus bas ?) ou *Ce*. En marge, une note barrée : *Je ne demande pas de vous une créance aveugle* amorce le développement repris plus loin : « Je n'entends pas que vous soumettiez votre créance... »

Incroyable que Dieu s'unisse à vous.

325 Cette considération n'est tirée que de la vue de notre bassesse. Mais si vous l'avez bien sincère, suivez-la aussi loin que moi, et reconnaissez que nous sommes en effet si bas, que nous sommes par nous-mêmes incapables de connaître si sa miséricorde ne peut pas nous rendre capables de lui. Car je voudrais savoir d'où cet animal, qui se reconnaît si faible, a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu, et d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggère. Il sait si peu ce que c'est que Dieu, qu'il ne sait pas ce qu'il est lui-même; et, tout troublé de la vue de son propre état, il ose dire que Dieu ne le peut pas rendre capable de sa communication.

Mais je voudrais lui demander si Dieu demande autre chose de lui, sinon qu'il l'aime et le connaisse¹; et pourquoi il croit que Dieu ne peut se rendre connaissable et aimable à lui, puisqu'il est naturellement capable d'amour et de connaissance. Il est sans doute qu'il connaît au moins qu'il est, et qu'il aime quelque chose. Donc, s'il voit quelque chose dans les ténèbres où il est, et s'il trouve quelque sujet d'amour parmi les choses de la terre, pourquoi, si Dieu lui donne quelque rayon de son essence, ne sera-t-il pas capable de le connaître et de l'aimer en la manière qu'il lui plaira se communiquer à nous? Il y a donc sans doute une présomption insupportable dans ces sortes de raisonnements, quoiqu'ils paraissent fondés sur une humilité apparente, qui n'est ni sincère, ni raisonnable, si elle ne nous fait confesser que, ne sachant de nous-mêmes qui nous sommes, nous ne pouvons l'apprendre que de Dieu.

« Je n'entends pas que vous soumettiez votre

1. *En le connaissant* (B.). Lisant *et le connaissance*, Z. Tourneur y voit une inadvertance, pour *connaître*.

créance à moi sans raison, et ne prétends pas vous assujettir avec tyrannie. Je ne prétends pas aussi vous rendre raison de toutes choses. Et pour accorder ces contrariétés, j'entends vous faire voir clairement, par des preuves convaincantes, des marques divines en moi, qui vous convainquent de ce que je suis, et m'attirent autorité par des merveilles et des preuves que vous ne puissiez refuser; et qu'ensuite vous croyiez¹ les choses que je vous enseigne, quand vous n'y trouverez autre sujet de les refuser, sinon que vous ne pouvez pas vous-mêmes connaître si elles sont ou non.

« Dieu a voulu racheter les hommes, et ouvrir le salut à ceux qui le cherchaient. Mais les hommes s'en rendent si indignes qu'il est juste que Dieu refuse à quelques-uns à cause de leur endurcissement, ce qu'il accorde aux autres par une miséricorde qui ne leur est pas due. S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pu, en se découvrant si manifestement à eux qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son essence, comme il paraîtra au dernier jour, avec un tel éclat de foudres et un tel renversement de la nature, que les morts ressuscités², et les plus aveugles le verront.

« Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paraître dans son avènement de douceur; parce que tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'était donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine, et absolument capable de convaincre tous les hommes; mais il

1. Suit, mal raturé : *sans r* (aison ?) que les éditeurs ont diversement déchiffré ou complété (La copie donne : *sans hésiter*).

2. *Ressusciteront* (B.).

n'était pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si cachée, qu'il ne pût être connu de ceux qui le chercheraient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connaissable à ceux-là; et ainsi, voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur
 57¹ cœur, il tempère sa connaissance, en sorte qu'il a donné des marques de soi visibles à ceux qui le cherchent, et non à ceux qui ne le cherchent pas. Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire.

430 *bis*

47 Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être.

Copie
 220

431

Nul autre n'a connu que l'homme est la plus excellente créature. Les uns, qui ont bien connu la réalité de son excellence, ont pris pour lâcheté et pour ingratitude les sentiments bas que les hommes ont naturellement d'eux-mêmes; et les autres, qui ont bien connu combien cette bassesse est effective, ont traité d'une superbe ridicule ces sentiments de grandeur, qui sont aussi naturels à l'homme.

« Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns; voyez celui auquel vous ressemblez, et qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre semblable à lui; la sagesse vous y égalera, si vous voulez le suivre. »
 « Haussez la tête, hommes libres », dit Épictète². Et les autres lui disent : « Baissez vos yeux vers la terre, chétif ver que vous êtes, et regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon. »

1. Le second feuillet porte ce titre : *A. P. R. pour demain.*

2. En marge. — *Propos* I, XVIII, 20. Cf. *Entretien avec M. de Saci*, p. 95, 100, 110.

Que deviendra donc l'homme ? Sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes ? Quelle effroyable distance ! Que serons-nous donc ? Qui ne voit par tout cela que l'homme est égaré, qu'il est tombé de sa place, qu'il la cherche avec inquiétude, qu'il ne la peut plus retrouver ? Et qui l'y adressera donc ? Les plus grands hommes ne l'ont pu.

432

Le pyrrhonisme est le vrai. Car, après tout, les hommes, avant Jésus-Christ, ne savaient où ils en étaient, ni s'ils étaient grands ou petits. Et ceux qui ont dit l'un ou l'autre n'en savaient rien, et devinaient sans raison et par hasard ; et même ils erraient toujours, en excluant l'un ou l'autre. 425

*Quod ergo ignorantes queritis, religio annuntiat vobis*¹.

433

Après avoir entendu toute la nature de l'homme. — 465
Il faut, pour faire qu'une religion soit vraie, qu'elle ait connu notre nature. Elle doit avoir connu la grandeur et la petitesse, et la raison de l'une et de l'autre. Qui l'a connue, que la chrétienne ?

434

Les² principales forces des pyrrhoniens, je laisse 257

1. Ce que vous cherchez sans le connaître, la religion vous l'annonce. *Act. apost.* XVII, 23. Pascal cite de mémoire ce passage célèbre du discours de saint Paul à l'Aréopage. La Vulgate porte : *Quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis* : « Ce Dieu auquel vous rendez hommage sans le connaître [il s'agit de l'autel élevé au Dieu inconnu], c'est lui que je vous annonce. »

2. P. R. avait ajouté ce paragraphe d'introduction : « Rien n'est plus étrange, dans la nature de l'homme, que les contradictions qu'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait

les moindres, sont : Que nous n'avons aucune certitude de la vérité de ces principes, hors la foi et la révélation, sinon en [ce] que nous les sentons naturellement en nous. Or ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité, puisque n'y ayant point de certitude, hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu bon, par un démon méchant¹, ou à l'aventure, il est en doute si ces principes nous sont donnés ou véritables, ou faux, ou incertains, selon notre origine. De plus, que personne n'a d'assurance, hors de la foi, s'il veille ou s'il dort, vu que durant le sommeil on croit veiller aussi fermement que nous faisons.

[Et qui doute que, si on rêvait en compagnie, et que par hasard les songes s'accordassent, ce qui est assez ordinaire, et qu'on veillât en solitude, on ne crût les choses renversées ? Enfin, comme on rêve souvent qu'on rêve, entassant un songe sur l'autre, ne se peut-il faire que cette moitié de la vie [où nous pensons veiller] n'est elle-même qu'un songe sur lequel les autres sont entés, dont nous nous éveillons à la mort, pendant laquelle nous avons aussi peu les principes du vrai et du bien que pendant le sommeil naturel. Tout cet écoulement du temps de la vie et ces divers coups que nous sentons, ces

pour connaître la vérité; il la désire ardemment, il la cherche; et cependant, quand il tâche de la saisir, il s'éblouit et se confond de telle sorte, qu'il donne sujet de lui en disputer la possession. C'est ce qui a fait naître les deux sectes de pyrrhoniens et de dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connaissance de la vérité, et les autres tâchent de la lui assurer; mais chacun avec des raisons si peu vraisemblables, qu'elles augmentent la confusion et l'embarras de l'homme, lorsqu'il n'a point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans sa nature. »

¶ 1. Cf. le *malin génie* de DESCARTES, puis l'argument du rêve dans la 1^{re} *Méditation*.

différentes pensées qui nous y agitent n'étant peut-être que des illusions, pareilles à l'écoulement du temps et aux vains fantômes¹ de nos songes ?] On croit voir les espaces, les figures, les mouvements; on sent couler le temps, on le mesure; et enfin on agit de même qu'éveillé; de sorte que, la moitié de la vie se passant en sommeil, par notre propre aveu, où, quoi qu'il nous en paraisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentiments étant alors des illusions, qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir ?

Voilà les principales forces de part et d'autre.

Je laisse les moindres, comme les discours que font les pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, du pays, et les autres choses semblables, qui, quoiqu'elles entraînent la plus grande partie des hommes communs, qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements, sont renversées par le moindre souffle des pyrrhoniens. On n'a qu'à voir leurs livres, si l'on n'en est pas assez persuadé; on le deviendra bien vite, et peut-être trop.

Je m'arrête à l'unique fort des dogmatistes, qui est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement, on ne peut douter des principes naturels. Contre quoi les pyrrhoniens opposent en un mot l'incertitude de notre origine, qui enferme celle de notre nature; à quoi les dogmatistes sont encore à répondre depuis que le monde dure. 258

[Qui voudra s'éclairer plus au long du pyrrhonisme voie leurs livres. Il en sera bientôt persuadé et peut-être trop].

1. *Vaines fantaisies* (B.).

Voilà la guerre ouverte entre les hommes, où il faut que chacun prenne parti, et se range nécessairement ou au dogmatisme, ou au pyrrhonisme. Car qui pensera demeurer neutre sera pyrrhonien par excellence; cette neutralité est l'essence de la cabale : qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux [en quoi paraît leur avantage]. Ils ne sont pas pour eux-mêmes; ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout, sans s'excepter.

Que fera donc l'homme en cet état ? Doutera-t-il de tout ? doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle ? doutera-t-il s'il doute ? doutera-t-il s'il est ?¹ On n'en peut venir là; et je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif parfait. La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point.

Dira-t-il donc, au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, ne peut en montrer aucun titre, et est forcé de lâcher prise ?

Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre; dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur; gloire et rebut de l'univers.

Qui démêlera cet embrouillement ? [Certainement cela passe le dogmatisme et pyrrhonisme et toute la philosophie humaine. L'homme passe l'homme. Qu'on accorde donc aux pyrrhoniens ce qu'ils ont tant crié : que la vérité n'est pas de notre portée et de notre gibier, qu'elle ne demeure pas en terre, qu'elle est domestique du ciel, qu'elle loge dans le sein de Dieu, et que l'on ne la peut connaître qu'à

1. Pascal, suivant toujours l'ordre de Descartes, arrive au *Cogito*. Cf. *De l'art de persuader*, p. 192-3.

mesure qu'il lui plaît de la révéler. Apprenons donc de la vérité incréée et incarnée notre véritable nature]. La nature confond les pyrrhoniens, et la raison confond les dogmatiques¹. Que deviendrez-vous donc, ô hommes qui cherchez quelle est votre véritable condition par votre raison naturelle ? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune.

Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile : apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Écoutez Dieu. 261

Car enfin, si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité et de la félicité avec assurance; et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais, malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait point de grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge; incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement, tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement déchus² !

1. Voici quelle était la première rédaction de ce passage : [On ne peut-être pyrrhonien ni académicien sans étouffer la nature, on ne peut être dogmatiste sans renoncer à la raison].

2. Voici quelle était d'abord la suite du fragment : [Concevons donc que la condition de l'homme est double. Concevons donc que l'homme passe infiniment l'homme et qu'il était inconcevable à lui-même sans le secours de la foi. Car qui ne voit que sans la connaissance de cette double condition de la nature de l'homme, on était dans une ignorance invincible de sa nature].

Chose étonnante, cependant, que le mystère le plus éloigné de notre connaissance, qui est celui de la transmission du péché, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de nous-mêmes ! Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paraît pas seulement impossible, il nous semble même très injuste; car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paraît avoir si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être ? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine; et cependant ! sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.

262

[D'où il paraît que Dieu, voulant nous rendre la difficulté de notre être inintelligible à nous-mêmes, en a caché le nœud si haut, ou, pour mieux dire, si bas, que nous étions bien incapables d'y arriver; de sorte que ce n'est pas par les superbes agitations de notre raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons véritablement nous connaître.

Ces fondements, solidement établis sur l'autorité inviolable de la religion, nous font connaître qu'il y a deux vérités de foi également constantes : l'une, que l'homme dans l'état de la création ou dans celui de la grâce est élevé au-dessus de toute la nature, rendu comme semblable à Dieu, et participant de la

divinité, l'autre qu'en l'état de la corruption et de péché, il est déchu de cet état et rendu semblable aux bêtes.

Ces deux propositions sont également fermes et certaines. L'Écriture, nous le déclare manifestement lorsqu'elle dit en quelques lieux : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum*¹. *Effundam spiritum meum super omnem carnem*². *Dii estis*³, etc., et qu'elle dit en d'autres : *Omnis caro fœnum*⁴. *Homo assimilatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis*⁵. *Dixi in corde meo de filiis hominum*. Eccl. 3⁶.

Par où il paraît clairement que l'homme, par la grâce, est rendu comme semblable à Dieu et participant de sa divinité, et que sans la grâce il est censé⁷ semblable aux bêtes brutes.]

435

Sans ces divines connaissances, qu'ont pu faire les hommes, sinon, ou s'élever dans le sentiment intérieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abattre dans la vue de leur faiblesse présente⁸ ? 373

1. *Prov.*, VIII, 31. « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. »

2. *Is.*, XLIV, 3. *Joel*, II, 28. « Je répandrai mon esprit sur toute chair. »

3. *Ps.*, LXXXI, 6. « Vous êtes des dieux. »

4. *Is.*, XL, 6. « Toute chair est une herbe pourrie. »

5. *Ps.*, XLVIII, 13 et 21. « L'homme s'est comparé (*comparatus* dans la Vulgate) aux bêtes sans pensée, et est devenu leur semblable. »

6. 18. « J'ai dit dans mon cœur des fils des hommes. »

7. *Comme* (B.).

8. Voici la première rédaction de ce passage : « Que pouvaient-ils, dans leur impuissance de voir la vérité entière ? S'ils connaissaient la dignité de notre condition, ils en ignoraient la corruption; ou, s'ils en connaissaient l'infirmité, ils en ignoraient l'excellence; et suivant l'une ou l'autre de ces

Car, ne voyant pas la vérité entière, ils n'ont pu arriver à une parfaite vertu. Les uns considérant la nature comme incorrompue, les autres comme irréparable, ils n'ont pu fuir, ou l'orgueil, ou la paresse, qui sont les deux sources de tous les vices; puisqu'*[ils]* ne *[peuvent]* sinon, ou s'y abandonner par lâcheté, ou en sortir par l'orgueil. Car, s'ils connaissaient l'excellence de l'homme, ils en ignoraient la corruption; de sorte qu'ils évitaient bien la paresse, mais ils se perdaient dans la superbe; et s'ils reconnaissaient l'infirmité de la nature, ils en ignoraient la dignité : de sorte qu'ils pouvaient bien éviter la vanité, mais c'était en se précipitant dans le désespoir. De là viennent les diverses sectes des stoïques et des épicuriens; des dogmatistes et des académiciens, etc.

734 La seule religion chrétienne a pu guérir ces deux vices, non pas en chassant l'un par l'autre, par la sagesse de la terre, mais en chassant l'un et l'autre, par la simplicité de l'Évangile. Car elle apprend aux justes, qu'elle élève jusqu'à la participation de la divinité même, qu'en ce sublime état ils portent encore la source de toute la corruption, qui les rend durant toute la vie sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché; et elle crie aux plus impies qu'ils sont capables de la grâce de leur Rédempteur. Ainsi, donnant à trembler *[à]* ceux qu'elle justifie, et consolant ceux qu'elle condamne, elle tempère avec tant de justice la crainte avec l'espérance, par cette double capacité qui est commune à tous et de la grâce et

routes, qui leur faisait voir la nature, ou comme incorrompue, ou comme irréparable, ils se perdaient ou dans la superbe, ou dans le désespoir, selon qu'ils considéraient, et ainsi ne voyant de vérité que confondue avec l'erreur, ils manquaient de vertu. » — Cf. *l'Entretien avec M. de Saci*, p. 105-6.

du péché, qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespérer; et qu'elle élève infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler : faisant bien voir par là qu'étant seule exempte d'erreur et de vice, il n'appartient qu'à elle et d'instruire et de corriger les hommes.

Qui peut donc refuser à ces célestes lumières de les croire et de les adorer ? Car n'est-il pas plus clair que le jour que nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence ? Et n'est-il pas aussi véritable que nous éprouvons à toute heure les effets de notre déplorable condition ? Que nous crie donc ce chaos et cette confusion monstrueuse, sinon la vérité de ces deux états, avec une voix si puissante, qu'il est impossible de résister ?

436

Faiblesse. — Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien; et ils ne sauraient avoir de titre pour montrer qu'ils le possèdent par justice, car ils n'ont que la fantaisie des hommes, ni force pour le posséder sûrement. Il en est de même de la science, car la maladie l'ôte. Nous sommes incapables et de vrai et de bien. 244

436 bis

Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien. Et ils n'ont ni titre pour le posséder justement, ni force pour le posséder sûrement. De même la science, les plaisirs; nous n'avons ni le vrai, ni le bien. 415

437

Nous souhaitons la vérité, et ne trouvons en nous qu'incertitude.

Nous cherchons le bonheur, et ne trouvons que misère et mort.

Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables ni de certitude ni de bonheur.

Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés.

438

485 Si l'homme n'est fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu¹ ?

Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu ?

439

277 *Nature corrompue.* — L'homme n'agit point par la raison, qui fait son être.

Copie

440

352 La corruption de la raison paraît par tant de différentes et extravagantes mœurs. Il a fallu que la vérité soit venue, afin que l'homme ne véquît² plus en soi-même.

Copie

441

256 Pour moi, j'avoue qu'aussitôt que la religion chrétienne découvre ce principe, que la nature des hommes est corrompue et déchue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout le caractère de cette vérité; car la nature est telle, qu'elle marque partout un Dieu perdu, et dans l'homme, et hors de l'homme, et une nature corrompue.

442

487 La vraie nature de l'homme, son vrai bien, et la vraie vertu, et la vraie religion, sont choses dont la connaissance est inséparable.

1. Cf. saint AUGUSTIN, *Conf.*, I, 1 et X, 32.

2. Forme désuète de *vécut*.

443

Grandeur misère. — A mesure qu'on a plus de lumière, on découvre plus de grandeur et plus de bassesse dans l'homme. 75

Le commun des hommes.

Ceux qui sont plus élevés : les philosophes ; ils étonnent le commun des hommes.

Les chrétiens, ils étonnent les philosophes.

Qui s'étonnera donc de voir que la religion ne fait que connaître à fond ce qu'on reconnaît d'autant plus qu'on a plus de lumière ?

444

Ce que les hommes, par leurs plus grandes lumières, avaient pu connaître, cette religion l'enseignait à ses enfants. 45

445

Copie
377

Le péché originel est folie devant les hommes, mais on le donne pour tel. Vous ne me devez donc pas reprocher le défaut de raison en cette doctrine, puisque je la donne pour être sans raison. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes, *sapientius est hominibus* ¹. Car, sans cela, que dira-t-on qu'est l'homme ? Tout son état dépend de ce point imperceptible. Et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose contre la raison, et que sa raison, bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on le lui présente ?

1. I Cor., I, 25 : « La folie qui vient de Dieu est *plus sage que les hommes*, et la faiblesse qui vient de Dieu plus forte que les hommes. »

****267** *Du péché originel. Tradition ample du péché originel selon les juifs*¹.

Sur le mot de la *Genèse*, VIII. La composition du cœur de l'homme est mauvaise dès son enfance.

R. *Moïse Haddarschan* : Ce mauvais levain est mis dans l'homme dès l'heure où il est formé.

Massebet Succa : Ce mauvais levain a sept noms dans l'Écriture; il est appelé *mal*, *prépuce*, *immonde*, *ennemi*, *scandale*, *cœur de pierre*, *aiglon* : tout cela signifie la malignité qui est cachée et empreinte dans le cœur de l'homme.

Misdrach Tillim dit la même chose, et que Dieu délivrera la bonne nature de l'homme de la mauvaise.

Cette malignité se renouvelle tous les jours contre l'homme, comme il est écrit *Ps.* XXXVII. « L'impie observe le juste, et cherche à le faire mourir; mais Dieu ne l'abandonnera point. » Cette malignité tente le cœur de l'homme en cette vie, et l'accusera en l'autre. Tout cela se trouve dans le *Talmud*.

Misdrach Tillim sur le *Ps.* IV. « Frémissez, et vous ne pécherez point » : Frémissez, et épouvantez votre concupiscence, et elle ne vous induira point à pécher. Et sur le *Ps.* XXVI : « L'impie a dit en son cœur : Que la crainte de Dieu ne soit point devant moi »; c'est-à-dire, que la malignité naturelle à l'homme a dit cela à l'impie.

*Misdrach el Kobelet*². « Meilleur est l'enfant pauvre et sage que le roi vieux et fol qui ne sait pas prévoir l'avenir. » L'enfant est la vertu, et le roi est la malignité de l'homme. Elle est appelée roi, parce que

1. Les textes rabbiniques suivants sont empruntés au *Pugio christianorum ad impiorum perfidiam jugulandam, et maxime judæorum* (rééd. en 1651), 3^e part., II.

2. *Ecc.*, IV, 13.

tous les membres lui obéissent, et vieux, parce qu'il est dans le cœur de l'homme depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse; et fol, parce qu'il conduit l'homme dans la voie de [perdition]¹ qu'il ne prévoit point.

La même chose est dans *Misdrach Tillim*.

Bereschit Rabba sur le *Ps.* xxxv : « Seigneur, tous mes os te béniront, parce que tu délivres le pauvre du tyran » : Et y a-t-il un plus grand tyran que le mauvais levain ? — Et sur les *Prov.*, xxv : « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger »; c'est-à-dire, si le mauvais levain a faim, donnez-lui du pain de la sagesse, dont il est parlé *Prov.*, ix; et s'il a soif, donnez-lui l'eau dont il est parlé *Is.*, lv.

Misdrach Tillim dit la même chose; et que l'Écriture en cet endroit, en parlant de notre ennemi entend le mauvais levain : et qu'en lui [donnant] ce pain et cette eau, on lui assemblera des charbons sur la tête.

Misdrach el Kobelet, sur l'*Eccl.*, ix : « Un grand roi a assiégé une petite ville. » Ce grand roi est le mauvais levain, les grandes machines dont il l'environne sont les tentations, et il a été trouvé un homme sage et pauvre qui l'a délivrée, c'est-à-dire la vertu.

Et sur le *Ps.* xli : « Bienheureux qui a égard au pauvre. »

Et sur le *Ps.* lxxviii : « L'esprit s'en va et ne revient plus; » d'où quelques-uns ont pris sujet d'errer contre l'immortalité de l'âme; mais le sens est que cet esprit est le mauvais levain, qui s'en va avec l'homme jusqu'à la mort, et ne reviendra point en la résurrection.

Et sur le *Ps.* ciii, la même chose.

Et sur le *Ps.* xvi.

1. Le texte dit *condition*. P. Faugère a subsitué *perdition* qui paraît bien être la véritable leçon (B.).

447

- 381 Dira-t-on que pour avoir dit que la justice est partie de la terre, les hommes aient connu le péché originel ? — *Nemo ante obitum beatus est* ; c'est-à-dire qu'ils aient connu qu'à la mort la béatitude éternelle et essentielle commence¹ ?

448

- *440 [*Miton*]² voit bien que la nature est corrompue, et que les hommes sont contraires à l'honnêteté ; mais il ne sait pas pourquoi ils ne peuvent voler plus haut.

449

- *442 *Ordre*. — Après la corruption, dire : « Il est juste que tous ceux qui sont en cet état le connaissent ; et ceux qui s'y plaisent, et ceux qui s'y déplaisent ; mais il n'est pas juste que tous voient la rédemption. »

450

- 65 Si l'on ne se connaît plein de superbe, d'ambition, de concupiscence, de faiblesse, de misère et d'injustice, on est bien aveugle. Et si, en le connaissant, on ne désire d'en être délivré, que peut-on dire d'un homme... ?

Que peut-on donc avoir, que de l'estime pour une religion qui connaît si bien les défauts de l'homme et que du désir pour la vérité d'une religion qui y promet des remèdes si souhaitables ?

1. Z. Tourneur lit *commençait* ou *commencerait*. La phrase latine (*Nul n'est heureux avant la mort*) résume un vers d'OVIDE (*Mét.*, III, 135) cité par MONTAIGNE (I, 18).

2. Le manuscrit porte *Marton*. La correction *Miton* est d'autant plus vraisemblable que cette pensée a été dictée par Pascal, et non écrite de sa main (B.).

451

Tous les hommes se haïssent naturellement l'un *467 l'autre. On s'est servi comme on a pu de la concupiscence pour la faire servir au bien public; mais ce n'est que feindre, et une fausse image de la charité; car au fond ce n'est que haine.

452

Plaindre les malheureux n'est pas contre la con- 439 cupiscence. Au contraire, on est bien aise d'avoir à rendre ce témoignage d'amitié, et à s'attirer la réputation de tendresse, sans rien donner.

453

On a fondé et tiré de la concupiscence des règles 465 admirables de police, de morale et de justice.

Mais dans le fond, ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum*¹, n'est que couvert : il n'est pas ôté.

454

Injustice. — Ils n'ont pas trouvé d'autre moyen 67 de satisfaire la concupiscence sans faire tort aux autres.

455

Le *moi*² est haïssable : vous, Miton, le couvrez, 75 vous ne l'ôtez pas pour cela; vous êtes donc toujours

1. L'expression de *figmentum* est empruntée à la Vulgate : « *quoniam ipse cognovit figmentum nostrum.* » Ps., CII, 14 (B.).

2. Port-Royal ajoute ce commentaire : « Le mot *moi* dont l'auteur se sert dans la pensée suivante, ne signifie que l'amour-propre. C'est un terme dont il avait accoutumé de se servir avec quelques-uns de ses amis. » Cf. *Logique* de P. R. (III, 19) : Pascal « avait accoutumé de dire à ce sujet que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain et que la civilité humaine le cache et le supprime. »

haïssable. — Point, car en agissant, comme nous faisons, obligeamment pour tout le monde, on n'a plus sujet de nous haïr. — Cela est vrai, si on ne haïssait dans le *moi* que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais parce qu'il est injuste, qu'il se fait centre du tout, je le hairai toujours.

En un mot, le *moi* a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre du tout; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir : car chaque *moi* est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice; et ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïssent l'injustice : vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi, et ainsi vous demeurez injuste et ne pouvez plaire qu'aux injustes.

456

- 229 Quel dérèglement de jugement, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien¹, et la durée de son bonheur, et de sa vie, que celle de tout le reste du monde !

457

- 402 Chacun est un tout à soi-même, car, lui mort, le tout est mort pour soi. Et de là vient que chacun croit être tout à tous. Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elle.

458

- 115 « Tout ce qui est au monde est concupiscence de

1. Pascal avait d'abord écrit ici *que celui*, puis il a voulu compléter sa pensée, et il a oublié le terme qui devait répondre à *son propre bien* (B.).

la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie : *libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi*¹ ». Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent ! Heureux ceux qui, étant sur ces fleuves, non pas plongés, non pas entraînés, mais immobilement affermis ; non pas debout, mais assis dans une assiette basse et sûre, d'où ils ne se relèvent pas avant la lumière, mais, après s'y être reposés en paix, tendent la main à celui qui les doit élever, pour les faire tenir debout et fermes dans les porches de la sainte Hiérusalem, où l'orgueil ne pourra plus les combattre et les abattre ; et qui cependant pleurent, non pas de voir écouler toutes les choses périssables que les torrents entraînent, mais dans le souvenir de leur chère patrie, de la Hiérusalem céleste, dont ils se souviennent sans cesse dans la longueur de leur exil² !

459

Les fleuves de Babylone coulent, et tombent et entraînent. O sainte Sion, où tout est stable et où rien ne tombe ! 85

Il faut s'asseoir sur les fleuves, non sous ou dedans, mais dessus ; et non debout, mais assis : pour être humble, étant assis, et en sûreté, étant dessus. Mais nous serons debout dans les porches de Hiérusalem.

Qu'on voie si ce plaisir est stable ou coulant : s'il passe, c'est un fleuve de Babylone.

1. 1^{re} *Épître* de saint JEAN, II, 16. Texte développé par saint AUGUSTIN (*Conf.* X, 41-59) et JANSÉNIUS (qui emploie l'expression *libido dominandi*, tandis que la Vulgate porte *excellendi*).

2. Cf. saint AUGUSTIN, *in Ps.*, 136 : « Au bord des fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurions, en nous souvenant de Sion. »

460

- 85 *Concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil, etc.* — Il y a trois ordres de choses : la chair, l'esprit, la volonté¹.

Les charnels sont les riches, les rois : ils ont pour objet le corps.

Les curieux et savants : ils ont pour objet l'esprit.

Les sages : ils ont pour objet la justice.

Dieu doit régner sur tout, et tout se rapporter à lui.

Dans les choses de la chair, règne proprement sa concupiscence.

Dans les spirituelles, la curiosité proprement.

Dans la sagesse, l'orgueil proprement.

Ce n'est pas qu'on ne puisse être glorieux pour les biens ou pour les connaissances, mais ce n'est pas le lieu de l'orgueil ; car, en accordant à un homme qu'il est savant, on ne laissera pas de le convaincre qu'il a tort d'être superbe.

Le lieu propre à la superbe est la sagesse : car on ne peut accorder à un homme qu'il s'est rendu sage, et qu'il a tort d'être glorieux ; car cela est de justice.

Aussi Dieu seul donne la sagesse ; et c'est pourquoi : *Qui gloriatur, in Domino gloriatur*².

461

- 275 Les trois concupiscences ont fait trois sectes, et les philosophes n'ont fait autre chose que suivre une des trois concupiscences.

462

- 47 *Recherche du vrai bien.* — Le commun des hommes met le bien dans la fortune et dans les biens du dehors, ou au moins dans le divertissement.

1. Cf. *Pensée* 793.

2. I *Cor.*, I, 31 : « Celui qui se glorifie, qu'il se glorifie en Dieu. »

Les philosophes ont montré la vanité de tout cela, et l'ont mis où ils ont pu.

463

[*Contre les philosophes qui ont Dieu sans Jésus-Christ.*] 191

Philosophes. — Ils¹ croient que Dieu est seul digne d'être aimé et d'être admiré, et ont désiré d'être aimés et admirés des hommes; et ils ne connaissent pas leur corruption. S'ils se sentent pleins de sentiments pour l'aimer et l'adorer, et qu'ils y trouvent leur joie principale, qu'ils s'estiment bons, à la bonne heure. Mais s'ils s'y trouvent répugnants, s'[ils] n'[ont] aucune pente qu'à se vouloir établir dans l'estime des hommes, et que, pour toute perfection, ils fassent seulement que, sans forcer les hommes, ils leur fassent trouver leur bonheur à les aimer, je dirai que cette perfection est horrible. Quoi ! ils ont connu Dieu, et n'ont pas désiré uniquement que les hommes l'aimassent, [mais] que les hommes s'arrêtassent à eux ! Ils ont voulu être l'objet du bonheur volontaire des hommes !

464

Philosophes. — Nous sommes pleins de choses 251 qui nous jettent au dehors.

Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur hors de nous. Nos passions nous poussent au dehors, quand même les objets ne s'offriraient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes et nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. Et ainsi les philosophes ont beau dire : Retirez-vous en vous-mêmes, vous

1. L'édition de P. R. note : « les platoniciens et même Épicète et ses sectateurs. »

y trouverez votre bien »; on ne les croit pas et ceux qui les croient sont les plus vides et les plus sots.

465

- 481 Les Stoïques disent : « Rentrez au dedans de vous-mêmes; c'est là où vous trouverez votre repos ». Et cela n'est pas vrai.

Les autres disent : « Sortez en dehors : et cherchez le bonheur en vous divertissant. » Et cela n'est pas vrai. Les maladies viennent.

Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous; il est en Dieu, et hors et dans nous.

466

- 197 Quand Épictète aurait vu parfaitement bien le chemin, il dit aux hommes : « Vous en suivez un faux »; il montre que c'en est un autre, mais il n'y mène pas. C'est celui de vouloir ce que Dieu veut; Jésus-Christ seul y mène : *Via, veritas*¹.

Les vices de Zénon même².

467

- 161 *Raison des effets.* — Épictète. Ceux qui disent : « Vous avez mal à la tête³ », ce n'est pas de même. On est assuré de la santé et non pas de la justice; et en effet la sienne était une niaiserie.

1. Saint JEAN, XIV, 6 : « Je suis *la voie, la vérité et la vie.* »

2. Remarque ajoutée dans la copie. Pour les jansénistes, toutes les actions des infidèles, et en particulier des philosophes païens, si vertueuses qu'elles semblent, sont viciées par l'orgueil au lieu d'avoir leur principe dans l'amour de Dieu. (*Augustinus, De statu naturae lapsae*, l. IV, ch. I-XVII. Cf. ARNAULD, *Œuvres*, t. X, p. 360 : « Pour les louanges que l'on donne à Zénon et à sa secte, qui avait une grande apparence de vertu, on est obligé d'avouer... qu'ils ont été des impies et des athées... »).

3. Cf. *Pensée* 80.

Et cependant il la croyait démontrer¹ en disant :
« Ou en notre puissance ou non². »

Mais il ne s'apercevait pas qu'il n'est pas en notre pouvoir de régler le cœur, et il avait tort de le conclure de ce qu'il y avait des chrétiens³.

468

465 Nulle autre religion n'a proposé de se haïr. Nulle autre religion ne peut donc plaire à ceux qui se haïssent, et qui cherchent un être véritablement aimable. Et ceux-là, s'ils n'avaient jamais ouï parler de la religion d'un Dieu humilié, l'embrasseraient incontinent.

469

Je sens que je puis n'avoir point été, car le moi *125 consiste dans ma pensée; donc moi qui pense n'aurais point été, si ma mère eût été tuée avant que j'eusse été animé; donc je ne suis pas un être nécessaire. Je ne suis pas aussi éternel, ni infini; mais je vois bien qu'il y a dans la nature un être nécessaire, éternel et infini.

470

« Si j'avais vu un miracle, disent-ils, je me convertirais. » Comment assurent-ils qu'ils feraient ce qu'ils ignorent? Ils s'imaginent que cette conversion consiste en une adoration qui se fait de Dieu comme 483

1. *Démonstrative* (B.).

2. Première pensée du *Manuel*. « Les choses qui dépendent de nous sont l'opinion, la volonté, le désir, l'aversion... Celles qui ne sont pas en notre pouvoir, le corps, les biens, la réputation, les dignités. » Pour Pascal la droiture intérieure du cœur, qui seule nous justifie, ne dépend pas de nous mais de la grâce dont on ne peut être assuré (Cf. SAINT PAUL, I, *Cor.*, IV, 4).

3. Cf. *Pensée* 351

un commerce et une conversation telle qu'ils se la figurent. La conversion véritable consiste à s'anéantir devant cet être universel qu'on a irrité tant de fois, et qui peut vous perdre légitimement à toute heure; à reconnaître qu'on ne peut rien sans lui, et qu'on n'a mérité rien de lui que sa disgrâce. Elle consiste à connaître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu et nous, et que, sans un médiateur, il ne peut y avoir de commerce.

471

- *244 Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir, car je ne suis la fin de personne et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir ? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra. Donc, comme je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on me fît plaisir, de même, je suis coupable de me faire aimer. Et si j'attire les gens à s'attacher à moi, je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revînt; et, de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu, ou à le chercher¹.

Copie

472

179

La volonté propre ne se satisfera jamais, quand

1. Mme Périer a reproduit dans la *Vie de Pascal* (p. 31) ce billet dont elle avait l'original et dont le manuscrit ne donne qu'une copie. Les éditeurs de Port-Royal, en faisant une maxime générale, et « couvrant » le *moi* ont partout remplacé *je* et *moi* par *nous*. (Cf. *Pensée* 455 et le conseil de saint Cyran : « Ne dites jamais *mien*, mais *nôtre*. » *Lettres*, II, 16).

elle aurait pouvoir de tout ce qu'elle veut; mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce. Sans elle, on ne peut être malcontent; par elle, on ne peut être content.

473

Qu'on s'imagine un corps plein de membres *167
pensants¹.

474

Membres. Commencer par là. — Pour régler l'amour *265
qu'on se doit à soi-même, il faut s'imaginer un corps
plein de membres pensants, car nous sommes membres
du tout, et voir comment chaque membre devrait
s'aimer, etc...

475

Si les pieds et les mains avaient une volonté parti- 265
culière, jamais ils ne seraient dans leur ordre qu'en
soumettant cette volonté particulière à la volonté
première qui gouverne le corps entier. Hors de là,
ils sont dans le désordre et dans le malheur; mais
en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre
bien.

476

Il faut n'aimer que Dieu et ne haïr que soi.

199

Si le pied avait toujours ignoré qu'il appartenait
au corps, et qu'il y eût un corps dont il dépendît,
s'il n'avait eu que la connaissance et l'amour de soi,
et qu'il vînt à connaître qu'il appartient à un corps
duquel il dépend, quel regret, quelle confusion de sa
vie passée, d'avoir été inutile au corps qui lui a

1. Cette pensée et les suivantes évoquent la doctrine du Corps mystique du Christ, présentée en particulier par saint PAUL, I *Cor.*, XII.

mais bien pour voir son père ou son mari qui le soient.

482

- 149 *Morale*¹. — Dieu ayant fait le ciel et la terre, qui ne sentent point le bonheur de leur être, il a voulu faire des êtres qui le connussent, et qui composassent un corps de membres pensants. Car nos membres ne sentent point le bonheur de leur union, de leur admirable intelligence, du soin que la nature a d'y influencer les esprits, et de les faire croître et durer. Qu'ils seraient heureux s'ils le sentaient, s'ils le voyaient ! Mais il faudrait pour cela qu'ils eussent intelligence pour le connaître, et bonne volonté pour consentir à celle de l'âme universelle. Que si, ayant reçu l'intelligence, ils s'en servaient à retenir en eux-mêmes la nourriture, sans la laisser passer aux autres membres, ils seraient non seulement injustes, mais encore misérables, et se haïraient plutôt que de s'aimer ; leur béatitude, aussi bien que leur devoir, consistant à consentir à la conduite de l'âme entière à qui ils appartiennent, qui les aime mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.

483

- 149 Etre membre, est n'avoir de vie, d'être et de mouvement que par l'esprit du corps et pour le corps.

Le membre séparé, ne voyant plus le corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant et mourant. Cependant il croit être un tout, et ne se voyant point de corps dont il dépende, il croit ne dépendre que de soi et veut se faire centre et corps lui-même.

1. La *Copie* porte cette indication : « Commencement de membres pensants. »

Mais n'ayant point en soi de principe de vie, il ne fait que s'égarer, et s'étonne dans l'incertitude de son être, sentant bien qu'il n'est pas corps, et cependant ne voyant point qu'il soit membre d'un corps. Enfin, quand il vient à se connaître, il est comme revenu chez soi, et ne s'aime plus que pour le corps. Il plaint ses égarements passés.

Il ne pourrait pas par sa nature aimer une autre chose, sinon pour soi-même et pour se l'asservir, parce que chaque chose s'aime plus que tout.

Mais en aimant le corps, il s'aime soi-même, parce qu'il n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui : *qui adhæret Deo unus spiritus est*¹.

Le corps aime la main; et la main, si elle avait une volonté, devrait s'aimer de la même sorte que l'âme l'aime. Tout amour qui va au delà est injuste.

Adhærens Deo unus spiritus est. On s'aime, parce qu'on est membre de Jésus-Christ. On aime Jésus-Christ, parce qu'il est le corps dont on est membre. Tout est un, l'un est en l'autre, comme les trois Personnes.

484

Deux lois suffisent pour régler toute la République chrétienne, mieux que toutes les lois politiques². 419

1. Saint PAUL, 1^{re} Cor., VI, 17 : « Celui qui adhère à Dieu est un seul esprit avec lui. »

2. « Un docteur de la loi, d'entre les Pharisiens, voulant tenter Jésus lui demanda : Maître, quels sont les grands préceptes de la loi ? Jésus lui répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée. Voilà le plus grand et le premier des préceptes. Le second, semblable au premier, est celui-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Ces deux préceptes comprennent toute la loi et les prophètes ». MATTH., XXII, 35 ; MARC, XII, 28.

485

- 113 La vraie et unique vertu est donc de se haïr (car on est haïssable par sa concupiscence), et de chercher un être véritablement aimable, pour l'aimer. Mais, comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous, et cela est vrai d'un chacun de tous les hommes. Or il n'y a que l'Être universel qui soit tel. Le royaume de Dieu est en nous¹ : le bien universel est en nous, est nous-même, et n'est pas nous.

486

- 225 La dignité de l'homme consistait, dans son innocence, à user et dominer sur les créatures, mais aujourd'hui à s'en séparer et s'y assujettir.

487

- 235 Toute religion est fausse, qui, dans sa foi, n'adore pas un Dieu comme principe de toutes choses, et qui, dans sa morale, n'aime pas un seul Dieu comme objet de toutes choses.

488

2^e Man.

Guerrier ... Mais il est impossible que Dieu soit jamais la fin, s'il n'est le principe². On dirige sa vue en haut, mais on s'appuie sur le sable : et la terre fondra, et on tombera en regardant le ciel.

489

- 457 S'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout, tout par lui, tout pour lui. Il faut donc que

1. LUC, XVII, 29.

2. Énonciation du principe janséniste : la grâce seule donne la charité, ou amour de Dieu (B.).

la vraie religion nous enseigne à n'adorer que lui et à n'aimer que lui. Mais, comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer ce que nous ne connaissons pas, et d'aimer autre chose que nous, il faut que la religion qui instruit de ces devoirs nous instruisse aussi de ces impuissances, et qu'elle nous apprenne aussi les remèdes. Elle nous apprend que, par un homme, tout a été perdu, et la liaison rompue entre Dieu et nous, et que, par un homme, la liaison est réparée.

Nous naissons si contraires à cet amour de Dieu, et il est si nécessaire, qu'il faut que nous naissions coupables, ou Dieu serait injuste.

490

Les hommes, n'ayant pas accoutumé de former le mérite, mais seulement le récompenser où ils le trouvent formé jugent de Dieu par eux-mêmes. 90

491

La vraie religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer son Dieu. Cela est bien juste, et cependant aucune ne l'a ordonné; la nôtre l'a fait. 455

Elle doit encore avoir connu la concupiscence et l'impuissance; la nôtre l'a fait.

Elle doit y avoir apporté les remèdes; l'un est la prière. Nulle religion n'a demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre. [La nôtre l'a fait : les couvents de religieuses, cette foule de pénitents; Philon juif.]

492

Qui ne hait en soi son amour-propre, et cet instinct qui le porte à se faire Dieu, est bien aveuglé. Qui ne voit que rien n'est si opposé à la justice et à la vérité? Car il est faux que nous méritions cela; et il est injuste et impossible d'y arriver, puisque 11

tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nés, dont nous ne pouvons nous défaire, et dont il faut nous défaire.

Cependant aucune religion n'a remarqué que ce fût un péché, ni que nous y fussions nés, ni que nous fussions obligés d'y résister, ni n'a pensé à nous en donner les remèdes.

493

- 465 La vraie religion enseigne nos devoirs, nos impuissances : orgueil et concupiscence; et les remèdes : humilité, mortification.

Copie

494

- 232 Il faudrait que la vraie religion enseignât la grandeur, la misère, portât à l'estime et au mépris de soi, à l'amour et à la haine.

495

- 65 Si c'est un aveuglement surnaturel de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un terrible de vivre mal, en croyant Dieu.

496

- 412 L'expérience nous fait voir une différence énorme entre la dévotion et la bonté¹.

497

- *227 *Contre ceux qui sur la confiance de la miséricorde de Dieu demeurent dans la nonchalance, sans faire de bonnes œuvres.* — Comme les deux sources de nos péchés sont l'orgueil et la paresse, Dieu nous a découvert deux qualités en lui pour les guérir : sa miséricorde

1. « L'usage nous fait voir une distinction énorme entre la dévotion et la conscience. » (*Montaigne*, III, 12.)

et sa justice. Le propre de la justice est d'abattre l'orgueil, quelque saintes que soient les œuvres, *et non intres in iudicium*, etc.¹; et le propre de la miséricorde est de combattre la paresse en invitant² aux bonnes œuvres, selon ce passage : « La miséricorde de Dieu invite à pénitence³ »; et cet autre des Ninivites : « Faisons pénitence, pour voir si par aventure il aura pitié de nous⁴. » Et ainsi tant s'en faut que la miséricorde autorise le relâchement, que c'est au contraire la qualité qui le combat formellement; de sorte qu'au lieu de dire : « S'il n'y avait point en Dieu de miséricorde, il faudrait faire toutes sortes d'efforts pour la vertu; » il faut dire, au contraire, que c'est parce qu'il y a en Dieu de la miséricorde, qu'il faut faire toutes sortes d'efforts.

498

Il est vrai qu'il y a de la peine, en entrant dans la piété. Mais cette peine ne vient pas de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Si nos sens ne s'opposaient pas à la pénitence, et que notre corruption ne s'opposât pas à la pureté de Dieu, il n'y aurait en cela rien de pénible pour nous. Nous ne souffrons qu'à proportion que le vice, qui nous est naturel, résiste à la grâce surnaturelle; notre cœur se sent déchiré entre des efforts contraires; mais il serait bien injuste d'imputer cette violence à Dieu qui nous attire, au lieu de l'attribuer au monde qui nous retient. C'est comme un enfant, que sa mère arrache d'entre les bras des

94

1. *Ps.*, CXLII, 2 « et tu n'entreras pas en jugement avec ton esclave. » (Prière de David à Dieu.)

2. *Exhortant* (B.).

3. Saint PAUL, *Rom.*, II, 4.

4. JONAS, III, 2.

voleurs, doit aimer, dans la peine qu'il souffre, la violence amoureuse et légitime de celle qui procure sa liberté, et ne détester que la violence impérieuse et tyrannique de ceux qui le retiennent injustement. La plus cruelle guerre que Dieu pût faire aux hommes en cette vie est de les laisser sans cette guerre qu'il est venu apporter. « Je suis venu apporter la guerre ¹ », dit-il; et, pour instruire de cette guerre : « Je suis venu apporter le fer et le feu ². » Avant lui, le monde vivait dans cette fausse paix ³.

499

107 *Œuvres extérieures.* — Il n'y a rien de si périlleux que ce qui plaît à Dieu et aux hommes; car les états qui plaisent à Dieu et aux hommes ont une chose qui plaît à Dieu, et une autre qui plaît aux hommes; comme la grandeur de sainte Thérèse : ce qui plaît à Dieu est sa profonde humilité dans ses révélations; ce qui plaît aux hommes sont ses lumières. Et ainsi on se tue d'imiter ses discours, pensant imiter son état; et partant ⁴ d'aimer ce que Dieu aime, et de se mettre en l'état que Dieu aime.

Il vaut mieux ne pas jeûner et en être humilié, que jeûner et en être complaisant.

Pharisien, publicain ⁵.

Que me servirait de m'en souvenir, si cela peut également me nuire et me servir, et que tout dépend de la bénédiction de Dieu, qu'il ne donne qu'aux choses faites pour lui, et selon ses règles et dans ses voies, la manière étant ainsi aussi importante que

1. MATTH., X, 34.

2. LUC, XII, 49.

3. Cf. *Lettre à Mlle de Roannez*, du 24 septembre 1656.

4. *Pas tant* (B.).

5. Allusion à la célèbre parabole qui est dans l'Évangile de saint LUC, XVIII, 9-14.

la chose, et peut-être plus, puisque Dieu peut du mal tirer le bien, et que sans Dieu on tire le mal du bien ¹ ?

500

L'intelligence des mots de bien et de mal.

Copie
256

501

Premier degré : être blâmé en faisant mal, et loué *157 en faisant bien.

Second degré : n'être ni loué ni blâmé.

502

Abraham ne prit rien pour lui, mais seulement 249 pour ses serviteurs ²; ainsi le juste ne prend rien pour soi du monde, ni des applaudissements du monde; mais seulement pour ses passions, desquelles il se sert comme maître, en disant à l'une : *Va*, et : *Viens*. *Sub te erit appetitus tuus* ³. Ses passions ainsi dominées sont vertus : l'avarice, la jalousie, la colère; Dieu même se les attribue, et ce sont aussi bien vertus que la clémence, la pitié, la constance, qui sont aussi des passions. Il faut s'en servir comme d'esclaves, et, leur laissant leur aliment, empêcher que l'âme n'y en prenne; car quand les passions sont les maîtresses, elles sont vices, et alors elles donnent à l'âme de leur aliment, et l'âme s'en nourrit et s'en empoisonne.

503

Les philosophes ont consacré les vices, en les 265 mettant en Dieu même; les chrétiens ont consacré les vertus.

1. En haut à gauche Pascal avait noté : *que me servirait.*

2. *Gen.*, XIV, 24.

3. *Gen.*, IV, 7 : Dieu à Cain avant le crime : « Sous toi seront tes désirs. »

504

- 90 Le juste agit par foi dans les moindres choses : quand il reprend ses serviteurs, il souhaite leur conversion par l'esprit de Dieu, et prie Dieu de les corriger, et attend autant de Dieu que de ses répréhensions, et prie Dieu de bénir ses corrections. Et ainsi aux autres actions...

[... Autre motif que la charité considère cela comme une privation de l'esprit de Dieu; et une action mauvaise à cause de la parenthèse ou interruption de l'esprit de Dieu en lui; et [*il*] se repent en s'en affligeant¹.]

505

- 107 Tout nous peut être mortel, même les choses faites pour nous servir; comme, dans la nature, les murailles peuvent nous tuer, et les degrés nous tuer, si nous n'allons avec justesse.

Le moindre mouvement importe à toute la nature; la mer entière change pour une pierre. Ainsi, dans la grâce, la moindre action importe par ses suites à tout. Donc tout est important.

En chaque action, il faut regarder, outre l'action, notre état présent, passé, futur, et des autres à qui elle importe, et voir les liaisons de toutes ces choses. Et lors on sera bien retenu.

506

- 433 Que Dieu ne nous impute pas nos péchés, c'est-à-dire toutes les conséquences et suites de nos péchés,

¹. Ces dernières lignes, à partir de *privation*, précèdent le fragment que nous publions d'après le déchiffrement de Z. Tournier. Mais, toutes mutilées qu'elles sont, elles complètent d'une façon intéressante la pensée de Pascal.

qui sont effroyables, des moindres fautes, si on veut les suivre sans miséricorde !

§ 07

Les mouvements de grâce, la dureté de cœur; 429
les circonstances extérieures.

§ 08

Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que 453
ce soit la grâce, et qui en doute ne sait ce que c'est que saint et qu'homme.

§ 09

Philosophes. — La belle chose de crier à un homme 416
qui ne se connaît pas, qu'il aille de lui-même à Dieu.
Et la belle chose de le dire à un homme qui se connaît !

§ 10

L'homme n'est pas digne de Dieu, mais il n'est 27
pas incapable d'en être rendu digne.

Il est indigne de Dieu de se joindre à l'homme misérable; mais il n'est pas indigne de Dieu de le tirer de sa misère.

§ 11

Si l'on veut dire que l'homme est trop peu pour 47
mériter la communication avec Dieu, il faut être bien grand pour en juger.

§ 12

Elle est toute le corps de Jésus-Christ, en son 390
patois ¹, mais il ne peut dire qu'elle est tout le corps de Jésus-Christ.

¹ Il s'agit de l'hostie consacrée, selon l'explication pro-

L'union de deux choses sans changement ne fait point qu'on puisse dire que l'une devient l'autre :

Ainsi l'âme étant unie au corps,

Le feu au bois, sans changement.

Mais il faut changement qui fasse que la forme de l'une devienne la forme de l'autre.

Ainsi l'union du Verbe à l'homme.

Parce que mon corps sans mon âme ne ferait pas le corps d'un homme, donc mon âme unie à quelque matière que ce soit, fera mon corps.

Il ne distingue la condition nécessaire d'avec la condition suffisante : l'union est nécessaire, mais non suffisante.

Le bras gauche n'est pas le droit.

L'impénétrabilité est une propriété des corps.

Identité *de numero* au regard du même temps exige l'identité de la matière.

Ainsi si Dieu unissait mon âme à un corps à la Chine, le même corps, *idem numero*, serait à la Chine.

La même rivière qui coule là est *idem numero* que celle qui court en même temps à la Chine.

posée par Descartes dans les lettres au P. Mesland et divulguée par dom R. Desgabets : le Corps du Christ y garde son identité numérique (*idem numero*) parce qu'il est informé par la même âme. Mais un *changement* de substance est nécessaire. Et l'union de l'âme avec la matière est insuffisante sans l'organisation propre au corps humain. Enfin l'argument cartésien : « La Loire est la même rivière qui était, il y a dix ans, bien que ce ne soit plus la même eau... » (A. T. IV, 165) ne vaut que dans la succession temporelle tandis que la Transsubstantiation concerne simultanément plusieurs hosties. Comment sauvegarder leur distinction (comme celle des deux bras du même corps) sans considérer l'*impénétrabilité* de la matière ? Mais on se heurte alors à nouveau au mystère, que Descartes expliquait trop naturellement : comment *tout le corps* de J.-C. est-il contenu sous les espèces sacramentelles ? Cf. L. COUTURE, *Commentaire d'un fragment de Pascal sur l'Eucharistie* (1898).

513

Pourquoi Dieu a établi la prière.

121

1^o Pour communiquer à ses créatures la dignité de la causalité.

2^o Pour nous apprendre de qui nous tenons la vertu.

3^o Pour nous faire mériter les autres vertus par le travail.

Mais, pour se conserver la première¹, il donne la prière à qui il lui plaît.

Objection : Mais on croira qu'on tient la prière de soi.

Cela est absurde; car, puisque, ayant la foi, on ne peut pas avoir les vertus, comment aurait-on la foi? Y a-t-il pas plus de distance de l'infidélité à la foi que de la foi à la vertu?

Mérité, ce mot est ambigu².

*Meruit habere Redemptorem*³.

*Meruit tam sacra membra tangere*⁴.

*Digno tam sacra membra tangere*⁵.

*Non sum dignus*⁶.

1. Correction de M. Lafuma d'après le manuscrit Périer. L. Brunschvicg avait lu *prééminence*, Z. Tourneur *priorité*.

2. On distingue le mérite *de congruo* d'après lequel il est convenable que Dieu récompense l'acte de l'homme, sans que celui-ci ait cependant un droit rigoureux au pardon : tel est le cas du pécheur privé de la grâce justificante, et qui prie; et le mérite *de condigno*, d'après lequel on a droit à un accroissement de grâce, parce que Dieu l'a promis et qu'il s'est ainsi obligé lui-même : tel est le cas de l'homme juste, qui a la foi vive. (J. CHEVALIER).

3. « Il a mérité d'avoir un Rédempteur » (Office du Samedi Saint).

4. « Il a mérité de toucher ses membres si sacrés. » (Office du Vendredi Saint).

5. « Digne de toucher etc. » (Hymne *Vexilla Regis*).

6. « Je ne suis pas digne » : parole du centurion (saint Luc, VII, 6) que l'on répète avant la Communion.

Qui manducat indignus ¹.

Dignus est accipere ².

Dignare me ³.

Dieu ne doit que suivant ses promesses. Il a promis d'accorder la justice aux prières ⁴, jamais il n'a promis les prières qu'aux enfants de la promesse ⁵.

Saint Augustin a dit formellement que les forces seraient ôtées au juste. Mais c'est par hasard qu'il l'a dit; car il pouvait arriver que l'occasion de le dire ne s'offrît pas. Mais ses principes font voir que, l'occasion s'en présentant, il était impossible qu'il ne le dît pas, ou qu'il dît rien de contraire. C'est donc plus d'être forcé à le dire, l'occasion s'en offrant que de l'avoir dit, l'occasion s'étant offerte : l'un étant de nécessité, l'autre de hasard. Mais les deux sont tout ce qu'on peut demander.

514

495 « Opérez votre salut avec crainte ⁶. »

Preuves de la grâce ⁷: *Petenti dabitur* ⁸.

Donc, il est en notre pouvoir de demander. Au contraire : donc il n'y est pas, puisque ⁹ l'obtention y est, le prier ¹⁰ n'y est pas. Car puisque le salut n'y

1. « *Qui mange... indignement...* le Corps du Seigneur mange et boit son jugement » (saint PAUL, I Cor., XI, 29).

2. « Il est digne de recevoir. » Cf. *Apoc.*, IV, 11 : « Seigneur, tu es (es) digne de recevoir gloire, honneur et puissance. »

3. « Juge-moi digne » (Office de la Sainte Vierge).

4. *Matth.*, VII, 7.

5. *Rom.*, IX, 8.

6. Saint PAUL, *Philp.*, II, 12.

7. *Prière* (B.).

8. *Matth.*, VII, 7. « Il sera donné à celui qui demande. » La *Vulgate* porte : *Petite et dabitur*.

9. Ou *parce que* (T.).

10. L'obtention *qui le prierait* (B.).

est pas, et que l'obtention y est, la prière n'y est pas.

Le juste ne devrait donc plus espérer en Dieu, car il ne doit pas espérer, mais s'efforcer d'obtenir ce qu'il demande.

Concluons donc que, puisque l'homme est incapable maintenant d'user de ce pouvoir prochain, et que Dieu ne veut pas que ce soit par là qu'il ne s'éloigne pas de lui, ce n'est que par un pouvoir efficace qu'il ne s'éloigne pas. 496

Donc, ceux qui s'éloignent n'ont pas ce pouvoir sans lequel on ne s'éloigne pas de Dieu, et ceux qui ne s'éloignent pas ont ce pouvoir efficace.

Donc, ceux qui, ayant persévéré quelque temps dans la prière par ce pouvoir efficace, cessent de prier, manquent de ce pouvoir efficace. Et partant ¹ Dieu quitte le premier en ce sens.

515

Les élus ignoreront leurs vertus, et les réprouvés 115 la grandeur de leurs crimes : « Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, soif, etc. ² ? »

516

Rom., III, 27. Gloire exclue : par quelle loi ? des *442 œuvres ? non, mais par la foi. Donc la foi n'est pas en notre puissance comme les œuvres de la loi, et elle nous est donnée d'une autre manière.

517

Consolez-vous : ce n'est point de vous que vous devez l'attendre, mais au contraire, en n'attendant rien de vous, que vous devez l'attendre. 63

1. *Ensuite* (B.).

2. *MATH.*, XXV, 37.

518

*103 Toute condition et même les martyrs ont à craindre, par l'Écriture.

La peine du purgatoire la plus grande est l'incertitude du jugement.

Deus absconditus ¹.

519

43 Joh., VIII : *Multi crediderunt in eum. Dicebat ergo Jesus : « Si manseritis..., VERE mei discipuli eritis, et VERITAS LIBERABIT VOS. » Responderunt : « Semen Abraham sumus, et nemini servimus unquam ². »*

Il y a bien de la différence entre les disciples et les vrais disciples. On les reconnaît en leur disant que la vérité les rendra libres; car s'ils répondent qu'ils sont libres et qu'il est en eux de sortir de l'esclavage du diable, ils sont bien disciples, mais non pas de vrais disciples.

520

85 La loi n'a pas détruit la nature; mais elle l'a

1. Cf. *Pensée* 194, note.

2. v. 31-34 : « Beaucoup ont cru en lui. Jésus disait donc (aux Juifs qui avaient cru en lui) : « Si vous demeurez (dans ma parole), vous serez mes vrais disciples, et la vérité vous libérera. » Ils lui répondirent : « Nous sommes les enfants d'Abraham, et nous n'avons jamais été esclaves de personne. (Pourquoi nous dis-tu : vous serez libres ? » et Jésus leur répondit : « Parce que tout homme qui commet un péché est esclave du « péché... Quand le fils vous aura délivrés, vous serez vraiment libres. » Ces derniers textes expliquent le commentaire de Pascal : croire qu'il est en soi de réaliser la parole de Jésus, c'est croire à la parole du Rédempteur, et se soustraire à son action, c'est être à la fois disciple et infidèle (B.).

instruite¹; la grâce n'a pas détruit la loi; mais elle la fait exercer².

La foi reçue au baptême est la source de toute la vie du chrétien et des convertis.

521

La grâce sera toujours dans le monde — et aussi la nature — de sorte qu'elle est en quelque sorte naturelle. Et ainsi toujours il y aura des pélagiens, et toujours des catholiques, et toujours combat; parce que la première naissance fait les uns, et la grâce de la seconde naissance fait les autres. 423

522

La loi obligeait à ce qu'elle ne donnait pas. La grâce donne ce à quoi elle oblige. 409

523

Toute la foi consiste en Jésus-Christ et en Adam et toute la morale en la concupiscence et en la grâce. 45

524

Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir et de perdre la grâce, à cause du double péril où il est toujours exposé, de désespoir ou d'orgueil. 405

525

Les philosophes ne prescrivaient point des sentiments proportionnés aux deux états. 481

1. *Rom.*, III, 31. — « La loi est venue avant le médecin, pour que le malade qui se croyait en bonne santé, se reconnût malade » (JANSENIUS, *Augustinus. De Gratia Christi Salvatoris*, I, VII.)

2. « La grâce nous fait aimer la loi; mais la loi elle-même sans la grâce ne fait de nous que des pécheurs. » (*Ibid.*, III, XI). « L'amour est l'accomplissement de la loi » (*Ibid.*, IV, v).

Ils inspiraient des mouvements de grandeur pure, et ce n'est pas l'état de l'homme.

Ils inspiraient des mouvements de bassesse pure, et ce n'est pas l'état de l'homme.

Il faut des mouvements de bassesse, non de nature, mais de pénitence; non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvements de grandeur, non de mérite, mais de grâce, et après avoir passé par la bassesse.

526

393 La misère persuade le désespoir.

L'orgueil persuade la présomption.

L'incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misère, par la grandeur du remède qu'il a fallu.

527

416 La connaissance de Dieu sans celle de sa misère fait l'orgueil.

La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir.

La connaissance de Jésus-Christ fait le milieu, parce que nous y trouvons et Dieu et notre misère.

528

467 Jésus-Christ est un Dieu dont on s'approche sans orgueil, et sous lequel on s'abaisse sans désespoir.

529

265 ... Non pas un abaissement qui nous rende incapables de bien, ni une sainteté exempte du mal.

530

429 Une personne me disait un jour qu'il avait une grande joie et confiance en sortant de confession. L'autre me disait qu'il restait en crainte. Je pensai,

sur cela, que de ces deux on en ferait un bon, et que chacun manquait en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre. Cela arrive de même souvent en d'autres choses.

531

Celui qui sait la volonté de son maître sera battu 141
de plus de coups, à cause du pouvoir qu'il a par la
connaissance. *Qui justus est, justificetur adhuc*¹, à
cause du pouvoir qu'il a par la justice. A celui qui
a le plus reçu, sera le plus grand compte demandé,
à cause du pouvoir qu'il a par le secours.

532

L'Écriture a pourvu de passages pour consoler 41
toutes les conditions, et pour intimider toutes les
conditions.

La nature semble avoir fait la même chose par
ses deux infinis, naturels et moraux : car nous aurons
toujours du dessus et du dessous, de plus habiles et
de moins habiles, de plus élevés et de plus misé-
rables, pour abaisser notre orgueil, et relever notre
abjection.

533

*Comminuentes cor*² (saint Paul), voilà le caractère 447
chrétien. *Albe vous a nommé, je ne vous connais plus*
(Corneille)³ voilà le caractère inhumain. Le caractère
humain est le contraire.

1. « Celui qui est juste, qu'il soit encore justifié. » (*Apoc.*, XXII, 11).

2. « Humiliant votre cœur. » Cf. *Phil.*, II, 3; *Rom.*, XII, 16. L'expression ne se trouve pas textuellement dans saint Paul. Le premier mot est d'ailleurs peu lisible. Z. Tourneur a repris la première graphie de la copie qui avait ensuite corrigé : *circumcidentes*. Brunschvicg lit *comminutum*.

3. *Horace*, II, 3.

534

- 142 Il n'y a que deux sortes d'hommes : les uns justes, qui se croient pécheurs; les autres pécheurs, qui se croient justes.

535

- 4 On a bien de l'obligation à ceux qui avertissent des défauts, car ils mortifient; ils apprennent qu'on a été méprisé, ils n'empêchent pas qu'on ne le soit à l'avenir, car on a bien d'autres défauts pour l'être. Ils préparent l'exercice de la correction et l'exemption d'un défaut.

536

- 232 L'homme est ainsi fait, qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit; et, à force de se le dire à soi-même, on se le fait croire. Car l'homme fait lui seul une conversation intérieure, qu'il importe de bien régler : *Corrumpunt mores bonos colloquia prava*¹. Il faut se tenir en silence autant qu'on peut, et ne s'entretenir que de Dieu, qu'on sait être la vérité; et ainsi on se la persuade à soi-même.

537

- 412 Le christianisme est étrange. Il ordonne à l'homme de reconnaître qu'il est vil, et même abominable, et lui ordonne de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contrepoids, cette élévation le rendrait horriblement vain, ou cet abaissement le rendrait terriblement abject.

538

- 202 Avec combien peu d'orgueil un chrétien se croit-il

1. « Les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. » Vers proverbial de Ménandre, cité par saint PAUL, I *Cor.*, xv, 33.

uni à Dieu ! avec combien peu d'abjection s'égalait-il aux vers de la terre !

La belle manière de recevoir la vie et la mort, les biens et les maux !

539

Quelle différence entre un soldat et un chartreux, 146
quant à l'obéissance ? car ils sont également obéissants et dépendants, et dans des exercices également pénibles. Mais le soldat espère toujours devenir maître, et ne le devient jamais, car les capitaines et princes même sont toujours esclaves et dépendants ; mais il l'espère toujours, et travaille toujours à y venir ; au lieu que le chartreux fait vœu de n'être jamais que dépendant. Ainsi ils ne diffèrent pas dans la servitude perpétuelle, que tous deux ont toujours, mais dans l'espérance, que l'un a toujours, et l'autre jamais.

540

L'espérance que les Chrétiens ont de posséder 99
un bien infini est mêlée de jouissance effective aussi bien que de crainte ; car ce n'est pas comme ceux qui espéreraient un royaume, dont ils n'auraient rien, étant sujets ; mais ils espèrent la sainteté, l'exemption d'injustice, et ils en ont quelque chose.

541

Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni 411
raisonnable, ni vertueux, ni aimable.

542

Il n'y a que la religion chrétienne qui rende 8
l'homme *aimable et heureux* tout ensemble. Dans l'honnêteté, on ne peut être aimable et heureux ensemble.

543

- 265 *Préface.* — Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu; et quand cela servirait à quelques-uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après ils craignent de s'être trompés.

*Quod curiositate cognoverunt superbia amiserunt*¹.

C'est ce que produit la connaissance de Dieu qui se tire sans Jésus-Christ, qui est de communiquer sans médiateur avec le Dieu qu'on a connu sans médiateur. Au lieu que ceux qui ont connu Dieu par médiateur connaissent leur misère.

Copie

544

253

Le Dieu des Chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien; que tout son repos est en lui, qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer; et qui lui fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent, et l'empêchent d'aimer Dieu de toutes ses forces. L'amour-propre et la concupiscence, qui l'arrêtent, lui sont insupportables. Ce Dieu lui fait sentir qu'elle a ce fonds d'amour-propre qui la perd, et que lui seul la peut guérir.

545

- 29 Jésus-Christ n'a fait autre chose qu'apprendre aux hommes qu'ils s'aimaient eux-mêmes, qu'ils étaient esclaves, aveugles, malades, malheureux et pécheurs; qu'il fallait qu'il les délivrât, éclairât, béatifiât et guérît; que cela se ferait en se haissant soi-

1. *Quod curiositate invenerunt, superbia perdiderunt.* « Ce qu'ils ont trouvé par leur curiosité, ils l'ont perdu par leur orgueil. » (Saint AUGUSTIN, sermon CXLI.)

même, et en le suivant par la misère et la mort de la croix.

546

Sans Jésus-Christ, il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère; avec Jésus-Christ, l'homme est exempt de vice et de misère. En lui est toute notre vertu et toute notre félicité. Hors de lui, il n'y a que vice, misère, erreurs, ténèbres, mort, désespoir. 485

547

Nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ. Sans ce Médiateur, est ôtée toute communication avec Dieu; par Jésus-Christ, nous connaissons Dieu. Tous ceux qui ont prétendu connaître Dieu et le prouver sans Jésus-Christ n'avaient que des preuves impuissantes. Mais pour prouver Jésus-Christ, nous avons les prophéties, qui sont des preuves solides et palpables. Et ces prophéties étant accomplies, et prouvées véritables par l'événement, marquent la certitude de ces vérités, et partant, la preuve de la divinité de Jésus-Christ. En lui et par lui, nous connaissons donc Dieu. Hors de là et sans l'Écriture, sans le péché originel, sans Médiateur nécessaire promis et arrivé, on ne peut prouver absolument Dieu, ni enseigner ni bonne doctrine ni bonne morale. Mais par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, on prouve Dieu, et on enseigne la morale et la doctrine. Jésus-Christ est donc le véritable Dieu des hommes. 151¹

Mais nous connaissons en même temps notre misère, car ce Dieu-là n'est autre chose que le Réparateur de notre misère. Ainsi nous ne pouvons bien connaître Dieu qu'en connaissant nos iniquités.

Aussi ceux qui ont connu Dieu sans connaître

leur misère ne l'ont pas glorifié, mais s'en sont glorifiés.

*Quia... non cognovit per sapientiam... placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere*¹.

548

*491 Non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ. Nous ne connaissons la vie, la mort que par Jésus-Christ. Hors de Jésus-Christ, nous ne savons ce que c'est ni que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes.

Ainsi, sans l'Écriture, qui n'a que Jésus-Christ pour objet, nous ne connaissons rien, et ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans la propre nature.

549

374 Il est non seulement impossible, mais inutile de connaître Dieu sans Jésus-Christ. Ils ne s'en sont pas éloignés², mais approchés; ils ne se sont pas abaissés, mais...

*Quo quisque optimus, eo pessimus, si hoc ipsum, quod optimus sit, adscribat sibi*³.

550

104 J'aime la pauvreté, parce qu'il l'a aimée⁴. J'aime

1. PAUL, I. Cor., I, 21 : « Parce que l'homme ne l'a pas connu par sagesse il a plu à Dieu d'opérer le salut par la folie de la prédication. »

2. En passant par l'intermédiaire de Jésus (B.).

3. « Meilleur on est, pire on devient, si on s'attribue à soi-même ce par quoi on est bon », BERNARD, *In Cantica sermones*, LXXXIV. Éd. MIGNE, t. II, p. 1184.

4. La profession de foi commençait par cette phrase que

les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde, je [ne] rends pas le mal à ceux qui m'en font; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaye d'être juste¹, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes; et j'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement; et soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui les doit juger, et à qui je les ai toutes consacrées.

Voilà quels sont mes sentiments, et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesses, de misères, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur.

551

*Dignior plagis quam oculis non timeo quia amo*². 467

552

Sépulcre de Jésus-Christ. — Jésus-Christ était mort, 119
mais vu, sur la croix. Il est mort et caché dans le sépulcre.

Jésus-Christ n'a été enseveli que par des saints.

Jésus-Christ n'a fait aucuns miracles au sépulcre.

Il n'y a que des saints qui y entrent.

Pascal a rayée : « J'aime tous les hommes comme mes frères parce qu'ils sont tous rachetés. » Billet cité dans la *Vie* (p. 49).

1. Pascal avait d'abord écrit : « Je garde fidélité et justice. »

2. « Méritant des coups plutôt que des baisers, je ne crains pas parce que j'aime. » BERNARD (*ibid.*, t. II, p. 1186).

C'est là où Jésus-Christ prend une nouvelle vie, non sur la croix.

C'est le dernier mystère de la Passion et de la Rédemption¹.

Jésus-Christ n'a point eu où se reposer sur la terre qu'au sépulcre.

Ses ennemis n'ont cessé de le travailler qu'au sépulcre.

553

- 87 *Le Mystère de Jésus*². — Jésus souffre dans sa passion les tourments que lui font les hommes; mais dans l'agonie il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même : *turbare semetipsum*³. C'est un supplice d'une main non humaine, mais toute-puissante, et il faut être tout-puissant pour le soutenir.

Jésus cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis et ils dorment; il les prie de soutenir⁴ un peu avec lui, et ils le laissent avec une négligence entière, ayant si peu de compassion qu'elle ne pouvait seulement les empêcher

1. Le manuscrit contient ici cette phrase qui a été rayée par Pascal : « Jésus-Christ enseigne, vivant, mort, enseveli, ressuscité. »

2. Méditation sur le *mystère* de l'agonie du Christ. L. Brunschwig écrit : « *Le Mystère de Jésus* défie tout commentaire. Nulle part peut-être n'éclate d'une façon plus profondément touchante le caractère unique et incomparable du christianisme : la concentration autour d'une personne réelle des sentiments les plus élevés et les plus universels qu'il y ait dans le cœur de l'homme, l'esprit de renoncement et l'esprit de charité. »

3. « Il frémit en soi-même ». Saint JEAN, XI, 33.

4. *Sustinete hic* : « Demeurez ici... » (MATTH., XXVI, 38. Cf. MARC, XIV, 33-34 qui nomme les trois amis : Pierre, Jacques et Jean).

de dormir un moment. Et ainsi Jésus était délaissé seul à la colère de Dieu.

Jésus est seul dans la terre, non seulement qui ressent et partage sa peine, mais qui la sache : le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance.

Jésus est dans un jardin, non de délices comme le premier Adam¹, où il se perdit et tout le genre humain, mais dans un de supplices, où il s'est sauvé et tout le genre humain.

Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit.

Je crois que Jésus ne s'est jamais plaint que cette seule fois; mais alors il se plaint comme s'il n'eût plus pu contenir sa douleur excessive : « Mon âme est triste jusqu'à la mort² ».

Jésus cherche de la compagnie et du soulagement de la part des hommes.

Cela est unique en toute sa vie, ce me semble. Mais il n'en reçoit point, car ses disciples dorment.

Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.

Jésus au milieu de ce délaissement universel et de ses amis choisis pour veiller avec lui, les trouvant dormant, s'en fâche à cause du péril où ils exposent, non lui, mais eux-mêmes, et les avertit de leur propre salut et de leur bien avec une tendresse cordiale pour eux pendant leur ingratitude, et les avertit que « l'esprit est prompt et la chair infirme³. »

Jésus, les trouvant encore dormant, sans que ni sa considération, ni la leur les en eût retenus, il a

1. Saint Paul appelle le Christ le « nouvel Adam » (I *Cor.*, xv, 46).

2. MATTH. et MARC, *ad loc. cit.*

3. *Ibid.*, v. 41 et 38.

la bonté de ne pas les éveiller, et les laisse dans leur repos¹.

Jésus prie dans l'incertitude de la volonté du Père, et craint la mort; mais, l'ayant connue, il va au-devant s'offrir à elle : *Eamus. Processit* (Joannes)².

Jésus a prié les hommes, et n'en a pas été exaucé.

Jésus pendant que ses disciples dormaient, a opéré leur salut. Il l'a fait à chacun des justes pendant qu'ils dormaient, et dans le néant avant leur naissance, et dans les péchés depuis leur naissance.

Il ne prie qu'une fois que le calice passe et encore avec soumission, et deux fois qu'il vienne s'il le faut³.

Jésus dans l'ennui.

Jésus, voyant tous ses amis endormis et tous ses ennemis vigilants, se remet tout entier à son Père.

Jésus ne regarde pas dans Judas son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il aime, et la voit si peu qu'il l'appelle ami⁴.

Jésus s'arrache d'avec ses disciples pour entrer dans l'agonie; il faut s'arracher de ses plus proches et des plus intimes pour l'imiter.

Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines⁵, prions plus longtemps.

89 Nous implorons la miséricorde de Dieu, non afin qu'il nous laisse en paix dans nos vices, mais afin qu'il nous en délivre.

Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh !

1. MATTH., *ibid.*, v. 43-44.

2. « Allons » (*ibid.*, 46). « Il s'avança... » (JEAN, XVIII, 4).

3. MATTH., *ibid.*, 39 et 42.

4. *Ibid.*, 50.

5. LUC, XVII, 43 : « Et lui étant dans l'agonie priait plus instamment. »

qu'il leur faudrait obéir de bon cœur ! La nécessité et les événements en sont infailliblement ¹.

— « Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé ².

« Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.

« C'est me tenter plus que t'éprouver, que de penser si tu ferais bien telle et telle chose absente : je la ferai en toi si elle arrive.

« Laisse-toi conduire à mes règles, vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les saints qui m'ont laissé agir en eux.

« Le Père aime tout ce que je fais.

« Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ?

« C'est mon affaire que ta conversion; ne crains point, et prie avec confiance comme pour moi.

« Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture, par mon esprit dans l'Église et par les inspirations, par ma puissance dans les prêtres, par ma prière dans les fidèles.

1. Cf. à Mlle de Roannez (sept. ou oct. 1656) : « Quand Il nous découvre sa volonté par les événements, ce serait un péché de ne pas s'y accommoder. »

2. Cf. saint BERNARD : *Nemo te querere valet nisi qui prius invenerit* (*De dilig. Deo*, VII, 22). Dans le 3^e *Écrit sur la grâce*, Pascal distingue « la manière dont Dieu cherche l'homme lorsqu'il lui donne les faibles commencements de la foi » et celle dont il exauce son appel quand « il le cherche pour se faire trouver... Ainsi la manière dont nous cherchons Dieu faiblement, quand il nous donne les premiers souhaits de sortir de nos engagements, est bien différente de la manière dont nous le cherchons, quand après qu'il a rompu les liens, nous marchons vers lui en courant dans la voie de ses préceptes ». Saint AUGUSTIN (*De vita beata*, III, 19-21) avait déjà examiné l'état intermédiaire de l'homme cherchant Dieu et le possédant déjà sans l'avoir encore trouvé.

« Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel.

« Souffre les chaînes et la servitude corporelles; je ne te délivre que de la spirituelle à présent.

« Je te suis plus ami que tel et tel; car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait et comme je suis prêt à faire et fais dans mes élus et au Saint-Sacrement.

« Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur. »

— Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance.

— « Non, car moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je te le dis est un signe que je te veux guérir. À mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : « Vois les péchés qui te sont remis. » Fais donc pénitence pour tes péchés cachés et pour la malice occulte de ceux que tu connais. »

— Seigneur, je vous donne tout.

— « Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures, *ut immundus pro luto*¹.

« Qu'à moi en soit la gloire et non à toi, ver et terre.

« Témoigne à ton directeur,² que mes propres paroles te sont occasion de mal, et de vanité ou curiosité. »

93 — Je vois mon abîme d'orgueil, de curiosité, de

1. « Au point de me charger de souillure en faveur de ta fange. » Cf. ci-dessous : « Il a été fait péché par moi » et saint PAUL, II *Cor.*, v, 21 : « Celui qui n'a point connu le péché, Il l'a fait péché pour nous. »

2. Interroge ton directeur, *quand* (B.).

concupiscence. Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à Jésus-Christ juste. Mais il a été fait péché par moi; tous vos fléaux sont tombés sur lui. Il est plus abominable que moi, et, loin de m'abhorrer, il se tient honoré que j'aie à lui et le secoure.

Mais il s'est guéri lui-même, et me guérira à plus forte raison.

Il faut ajouter mes plaies aux siennes, et me joindre à lui, et il me sauvera en se sauvant. Mais il n'en faut pas ajouter à l'avenir.

*Eritis sicut dii scientes bonum et malum*¹. Tout le monde fait le dieu en jugeant : « Cela est bon ou mauvais »; et s'affligeant ou se réjouissant trop des événements.

Faire les petites choses comme grandes, à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous, et qui vit notre vie; et les grandes comme petites et aisées, à cause de sa toute-puissance.

554

Il me semble que Jésus-Christ ne laisse toucher 90
que ses plaies après sa résurrection.

*Noli me tangere*².

Il ne faut nous unir qu'à ses souffrances.

Il s'est donné à communier comme mortel en la Cène, comme ressuscité aux disciples d'Emmaüs, comme monté au ciel à toute l'Église.

555

« Ne te compare point aux autres, mais à moi. 107
Si tu ne m'y trouves pas, dans ceux où tu te compares,
tu te compares à un abominable. Si tu m'y trouves,

1. *Gen.*, III, 5 : « Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. »

2. Saint JEAN, XX, 17 : « Ne me touche pas. »

compare-t'y. Mais qu'y compareras-tu ? sera-ce toi, ou moi dans toi ? Si c'est toi, c'est un abominable. Si c'est moi, tu compares moi à moi.

« Or je suis Dieu en tout.

« Je te parle et te conseille souvent, parce que ton conducteur ne te peut parler, car je ne veux pas que tu manques de conducteur¹.

« Et peut-être je le fais à ses prières, et ainsi il te conduit sans que tu le voies.

« Tu ne me chercherais pas si tu ne me possédais.

« Ne t'inquiète donc pas. »

1. En haut à gauche Pascal avait noté : *abominable* et en dessous *Singl* (in) qui fut son directeur.

SECTION VIII

Les Fondements de la Religion chrétienne.

556

Copie
228

... Ils blasphèment ce qu'ils ignorent. La religion chrétienne consiste en deux points; il importe également aux hommes de les connaître, et il est également dangereux de les ignorer; et il est également de la miséricorde de Dieu d'avoir donné des marques des deux.

Et cependant ils prennent sujet de conclure qu'un de ces points n'est pas, de ce qui leur devrait faire conclure l'autre. Les sages qui ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu ont été persécutés, les Juifs hais, les chrétiens encore plus. Ils ont vu par lumière naturelle que, s'il y a une véritable religion sur la terre, la conduite de toutes choses doit y tendre comme à son centre.

Toute la conduite des choses doit avoir pour objet l'établissement et la grandeur de la religion; les hommes doivent avoir en eux-mêmes des sentiments conformes à ce qu'elle nous enseigne; et enfin elle doit être tellement l'objet et le centre où toutes choses tendent, que qui en saura les principes puisse rendre raison et de toute la nature de l'homme en particulier, et de toute la conduite du monde en général.

Et sur ce fondement, ils prennent lieu de blasphémer la religion chrétienne, parce qu'ils la connaissent mal. Ils s'imaginent qu'elle consiste simplement en l'adoration d'un Dieu considéré comme grand et puissant et éternel; ce qui est proprement le déisme, presque aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme, qui y est tout à fait contraire. Et de là ils concluent que cette religion n'est pas véritable, parce qu'ils ne voient pas que toutes choses concourent à l'établissement de ce point, que Dieu ne se manifeste pas aux hommes avec toute l'évidence qu'il pourrait faire.

Mais qu'ils en concluent ce qu'ils voudront contre le déisme, ils n'en concluront rien contre la religion chrétienne, qui consiste proprement au mystère du Rédempteur, qui, unissant en lui les deux natures, humaine et divine, a retiré les hommes de la corruption du péché pour les réconcilier à Dieu en sa personne divine.

Elle enseigne donc ensemble aux hommes ces deux vérités : et qu'il y a un Dieu, dont les hommes sont capables, et qu'il y a une corruption dans la nature, qui les en rend indignes. Il importe également aux hommes de connaître l'un et l'autre de ces points; et il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître le Rédempteur qui l'en peut guérir. Une seule de ces connaissances fait, ou la superbe des philosophes, qui ont connu Dieu et non leur misère, ou le désespoir des athées, qui connaissent leur misère sans Rédempteur.

Et ainsi, comme il est également de la nécessité de l'homme de connaître ces deux points, il est aussi également de la miséricorde de Dieu de nous les avoir fait connaître. La religion chrétienne le fait, c'est en cela qu'elle consiste.

Qu'on examine l'ordre du monde sur cela, et qu'on voie si toutes choses ne tendent pas à l'établissement des deux chefs de cette religion :

*Jésus-Christ est l'objet de tout, et le centre où tout tend. Qui le connaît, connaît la raison de toutes choses*¹.

Ceux qui s'égarent ne s'égarent que manque de voir une de ces deux choses. On peut donc bien connaître Dieu sans sa misère, et sa misère sans Dieu; mais on ne peut connaître Jésus-Christ sans connaître tout ensemble et Dieu et sa misère.

Et c'est pourquoi je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature; non seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais encore parce que cette connaissance, sans Jésus-Christ, est inutile et stérile. Quand un homme serait persuadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles, et dépendantes d'une première vérité en qui elles subsistent, et qu'on appelle Dieu, je ne le trouverais pas beaucoup avancé pour son salut.

Le Dieu des Chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments; c'est la part des païens et des épicuriens. Il ne consiste pas seulement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent; c'est la portion des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob², le Dieu des Chrétiens, est un Dieu d'amour

1. Z. Tournear propose de placer ce titre de la Copie après l'alinéa suivant.

2. Cf. le *Mémorial* (p. 89).

et de consolation, c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède, c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie; qui s'unit au fond de leur âme; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

Tous ceux qui cherchent Dieu hors de Jésus-Christ, et qui s'arrêtent dans la nature, ou ils ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur, et par là ils tombent, ou dans l'athéisme ou dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également.

Sans Jésus-Christ le monde ne subsisterait pas; car il faudrait, ou qu'il fût détruit, ou qu'il fût comme un enfer.

Si le monde subsistait pour instruire l'homme de Dieu, sa divinité y reluirait de toutes parts d'une manière incontestable; mais, comme il ne subsiste que par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, et pour instruire les hommes et de leur corruption et de leur rédemption, tout y éclate des preuves de ces deux vérités.

Ce qui y paraît ne marque ni une exclusion totale, ni une présence manifeste de divinité, mais la présence d'un Dieu qui se cache. Tout porte ce caractère.

Le seul qui connaît la nature ne la connaîtra-t-il que pour être misérable? le seul qui la connaît sera-t-il le seul malheureux?

Il ne faut [*pas*] qu'il ne voie rien du tout; il ne faut pas aussi qu'il en voie assez pour croire qu'il le possède; mais qu'il en voie assez pour connaître qu'on a perdu, il faut voir et ne voir pas; et c'est précisément l'état où est la nature.

Quelque parti qu'il prenne, je ne l'y laisserai point en repos...

557

Copie

Il est donc vrai que tout instruit l'homme de sa condition, mais il le faut bien entendre : car il n'est pas vrai que tout découvre Dieu, et il n'est pas vrai que tout cache Dieu. Mais il est vrai tout ensemble qu'il se cache à ceux qui le tentent¹, et qu'il se découvre à ceux qui le cherchent, parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, et capables de Dieu; indignes par leur corruption, capables par leur première nature.

226

558

Copie

Que conclurons-nous de toutes nos obscurités, sinon notre indignité?

227

559

Copie

S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle serait équivoque, et pourrait aussi bien se rapporter à l'absence de toute divinité, qu'à l'indignité où seraient les hommes de la connaître; mais de ce qu'il paraît quelquefois, et non pas toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paraît une fois, il est toujours; et ainsi on n'en peut conclure sinon qu'il y a un Dieu, et que les hommes en sont indignes.

227

559 *bis**Copie*

L'Etre Éternel est toujours, s'il est une fois.

226

560

Copie

Nous ne concevons ni l'état glorieux d'Adam²,

220

1. Cf. NICOLE, *Essais de morale*, t. III : « Des diverses manières dont on tente Dieu. »

2. Cf. *Pensée* 426, note.

ni la nature de son péché, ni la transmission qui s'en est faite en nous. Ce sont choses qui se sont passées dans l'état d'une nature toute différente de la nôtre, et qui passent l'état de notre capacité présente.

Tout cela nous est inutile à savoir pour en sortir; et tout ce qu'il nous importe de connaître est que nous sommes misérables, corrompus, séparés de Dieu, mais rachetés par Jésus-Christ; et c'est de quoi nous avons des preuves admirables sur la terre.

Ainsi les deux preuves de la corruption et de la rédemption se tirent des impies, qui vivent dans l'indifférence de la religion, et des Juifs, qui en sont les ennemis irréconciliables.

Copie

560 *bis*

226

Ainsi, tout l'univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté; tout lui apprend sa grandeur ou sa misère; l'abandon de Dieu paraît dans les païens, la protection de Dieu paraît dans les Juifs.

561

- 19 Il y a deux manières de persuader les vérités de notre religion : l'une par la force de la raison, l'autre par l'autorité de celui qui parle.

On ne se sert pas de la dernière, mais de la première¹. On ne dit pas : « Il faut croire cela; car l'Écriture, qui le dit, est divine »; mais on dit qu'il le faut

1. Cf. *Pensée* 260, note 1, et l'*Augustinus* : « Chaque fois qu'on ignore ce qu'il faut penser ou dire à propos d'une difficulté très grave et très obscure, on ne se soucie pas, comme on devait, de la réponse de l'autorité des Saintes Écritures ou de la vénérable antiquité des Pères; mais aussitôt on a recours à la Philosophie, comme à l'arsenal de toutes les solutions, et on en prend les règles comme mesure des mystères les plus profonds. » (T. II, partie préliminaire, ch. III).

croire par telle et telle raison, qui sont de faibles arguments, la raison étant flexible à tout.

562

Il n'y a rien sur la terre qui ne montre, ou la misère *443
de l'homme, ou la miséricorde de Dieu; ou l'impuis-
sance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de
l'homme avec Dieu.

563

Ce sera une des confusions des damnés, de voir 277
qu'ils seront condamnés par leur propre raison,
par laquelle ils ont prétendu condamner la religion
chrétienne.

564

Les prophéties, les miracles mêmes et les preuves 113
de notre religion ne sont pas de telle nature qu'on
puisse dire qu'ils sont absolument convaincants.
Mais ils le sont aussi de telle sorte qu'on ne peut dire
que ce soit être sans raison que de les croire. Ainsi
il y a de l'évidence et de l'obscurité, pour éclairer
les uns et obscurcir les autres. Mais l'évidence est
telle, qu'elle surpasse, ou égale pour le moins,
l'évidence du contraire; de sorte que ce n'est pas
la raison qui puisse déterminer à ne la pas suivre;
et ainsi ce ne peut être que la concupiscence et la
malice du cœur. Et par ce moyen il y a assez d'évi-
dence pour condamner et non assez pour convaincre;
afin qu'il paraisse qu'en ceux qui la suivent, c'est
la grâce, et non la raison, qui fait suivre; et qu'en
ceux qui la fuient, c'est la concupiscence, et non la
raison, qui fait fuir.

*Vere discipuli, vere Israëlita, vere liberi, vere cibus*¹.

1. Allusions à des passages de saint JEAN : VIII, 31 (cf. *Pensée* 519); I, 47; VIII, 36; VI, 55.

Copie

565

226

Reconnaissez donc la vérité de la religion dans l'obscurité même de la religion, dans le peu de lumière que nous en avons, dans l'indifférence que nous avons de la connaître.

566

45

On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns, et éclairer les autres.

567

142

Les deux raisons contraires. Il faut commencer par là : sans cela on n'entend rien, et tout est hérétique; et même, à la fin de chaque vérité, il faut ajouter qu'on se souvient de la vérité opposée.

568

153

Objection. Visiblement l'Écriture pleine de choses non dictées du Saint-Esprit. — *Réponse.* Elles ne nuisent donc point à la foi. — *Objection.* Mais l'Église a décidé que tout est du Saint-Esprit. — *Réponse.* Je réponds deux choses : que l'Église n'a jamais décidé cela; l'autre que, quand elle l'aurait décidé, cela se pourrait soutenir.

Il y a beaucoup d'esprits faux.

Denys a la charité, il était en place¹.

Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire? Non, c'est pour vous éloigner de croire.

569

59

Canoniques. — Les hérétiques, au commencement de l'Église, servent à prouver les canoniques.

1. Allusion probable à la conversion de Denis sur l'Aréopage (*Actes*, xvii, 34).

570

Il faut mettre au chapitre *des Fondements* ce qui est en celui *des Figuratifs* touchant la cause des figures : pourquoi Jésus-Christ prophétisé en son premier avènement; pourquoi prophétisé obscurément en la manière. 45

571

Raison pourquoi Figures. — [Ils avaient à entretenir un peuple charnel et à le rendre dépositaire du Testament spirituel¹]; il fallait que, pour donner foi au Messie, il y eût eu des prophéties précédentes, et qu'elles fussent portées par des gens non suspects, et d'une diligence et fidélité et d'un zèle extraordinaire, et connu de toute la terre. 394

Pour faire réussir tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépôt les prophéties qui prédissent le Messie comme libérateur et dispensateur des biens charnels que ce peuple aimait. Et ainsi il a eu une ardeur extraordinaire pour ses prophètes, et a porté à la vue de tout le monde ces livres qui prédissent leur Messie, assurant toutes les nations qu'il devait venir, et en la manière prédite dans les livres qu'ils tenaient ouverts à tout le monde. Et ainsi ce peuple, déçu par l'avènement ignominieux et pauvre du Messie, ont été ses plus cruels ennemis. De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser, et le plus exact et zélé qui se puisse dire pour sa loi et pour ses prophètes, qui les porte incorrompus; de sorte que ceux qui ont rejeté et crucifié Jésus-Christ, qui leur a été en scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui et qui disent qu'il sera rejeté et

1. Cette phrase rayée par Pascal a été recueillie dans l'édition de 1678 (ch. xii).

en scandale; de sorte qu'ils ont marqué que c'était lui en le refusant, et qu'il a été également prouvé, et par les justes juifs qui l'ont reçu, et par les injustes qui l'ont rejeté, l'un et l'autre ayant été prédit.

419 C'est pour cela que les prophéties ont un sens caché, le spirituel dont ce peuple était ennemi, sous le charnel, dont il était ami. Si le sens spirituel eût été découvert, ils n'étaient pas capables de l'aimer; et, ne pouvant le porter, ils n'eussent pas eu le zèle pour la conservation de leurs livres et de leurs cérémonies; et, s'ils [avaient] aimé ces promesses spirituelles, et qu'ils les eussent conservées incorrompues jusqu'au Messie, leur témoignage n'eût pas eu de force, puisqu'ils en eussent été amis.

Voilà pourquoi il était bon que le sens spirituel fût couvert; mais, d'un autre côté, si ce sens eût été tellement caché qu'il n'eût point du tout paru, il n'eût pu servir de preuve au Messie. Qu'a-t-il
420 donc été fait? Il a été couvert sous le temporel en la foule des passages, et a été découvert si clairement en quelques-uns¹; outre que le temps et l'état du monde ont été prédits si clairement qu'il est plus clair que le soleil; et ce sens spirituel est si clairement expliqué en quelques endroits, qu'il fallut un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'esprit quand il lui est assujetti, pour ne le pas reconnaître.

Voilà donc quelle a été la conduite de Dieu. Ce sens est couvert d'un autre en une infinité d'endroits, et découvert en quelques-uns rarement, mais en telle sorte néanmoins que les lieux où il est caché sont équivoques et peuvent convenir aux deux; au lieu que les lieux où il est découvert sont

1. Ce premier *si* n'a pas de conséquent. Pascal avait d'abord écrit *qu'il n'est point...*; puis il a abandonné sa phrase pour exprimer une idée incidente (B.).

univoques, et ne peuvent convenir qu'au sens spirituel.

De sorte que cela ne pouvait induire en erreur, et qu'il n'y avait qu'un peuple aussi charnel qui s'y pût méprendre.

Car quand les biens sont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité, qui déterminait ce sens aux biens de la terre ? Mais ceux qui n'avaient de bien qu'en Dieu les rapportaient uniquement à Dieu. Car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité et la charité. Ce n'est pas que la cupidité ne puisse être avec la foi en Dieu, et que la charité ne soit avec les biens de la terre ; mais la cupidité use de Dieu et jouit du monde ; et la charité, au contraire.

Or, la dernière fin est ce qui donne le nom aux choses. Tout ce qui nous empêche d'y arriver est appelé ennemi. Ainsi les créatures, quoique bonnes, sont ennemies des justes, quand elles les détournent de Dieu ; et Dieu même est l'ennemi de ceux dont il trouble la convoitise.

Ainsi le mot d'ennemi dépendant de la dernière fin, les justes entendaient par là leurs passions, et les charnels entendaient les Babyloniens : et ainsi ces termes n'étaient obscurs que pour les injustes. Et c'est ce que dit Isaïe : *Signa legem in electis meis*¹ et que Jésus-Christ sera pierre de scandale². Mais, « Bienheureux, ceux qui ne seront point scandalisés en lui ! »³ Osée, *ult.*, le dit parfaitement : « Où est le sage ? et il entendra ce que je dis. Les justes

1. Le texte de la *Vulgate* est *in discipulis meis* : « Mets le sceau de la loi en mes disciples. » (VIII, 16.)

2. *Ibid.*, 14.

3. Cf. MATH., XI, 6.

l'entendront : Car les voies de Dieu sont droites ; mais les méchants y trébucheront ¹. »

572

- 214 Hypothèse des apôtres fourbes. — Le temps clairement, la manière obscurément. — Cinq ² preuves de Figuratifs.

2000 { 1600 Prophètes.
400 Epars.

573

- 467 *Avenglement de l'Ecriture*³. — « L'Ecriture, disaient les Juifs, dit qu'on ne saura d'où le Christ viendra. (*Job.*, VII, 27 et XII, 34.) L'Ecriture dit que le Christ demeure éternellement, et celui-ci dit qu'il mourra. »

Ainsi dit saint Jean, ils ne croyaient point, quoiqu'il eût tant fait de miracles, afin que la parole d'Isaïe fût accomplie : *Il les a avenglés*, etc. ⁴.

574

Copie

- 256 *Grandeur*. — La religion est une chose si grande, qu'il est juste que ceux qui ne voudraient pas prendre la peine de la chercher, si elle est obscure, en soient privés. De quoi se plaint-on donc, si elle est telle qu'on la puisse trouver en la cherchant ?

1. OSÉE, XIV, 10.

2. Ou *Les* (T.). Notes développées surtout dans la section X. Cf. en particulier nos 678, 684, 757 (sur le temps de l'avènement du Christ), nos 800-801 (sect. XII, sur l'hypothèse des apôtres fourbes) et dans la sect. IX, n° 618 qui est la suite de ce passage et explique les chiffres jetés en marge : « durant 1600 ans, ils ont eu des gens qu'ils ont cru prophètes... 400 ans après, ils ont été épars partout... » (cf. n° 706).

3. Cf. Lettre à Mlle de Roannez (fin oct. 1656) sur « Dieu caché encore dans l'Ecriture ».

4. ISAÏE, VI, 9-10 cité par saint JEAN, XII, 39-40.

575

Tout tourne en bien pour les élus.

137

Jusqu'aux obscurités de l'Écriture; car ils les honorent, à cause des clartés divines. Et tout tourne en mal pour les autres, jusqu'aux clartés; car ils les blasphèment, à cause des obscurités qu'ils n'entendent pas.

576

Conduite générale du monde envers l'Eglise : Dieu voulant aveugler et éclairer. — L'événement ayant prouvé la divinité de ces prophéties, le reste doit en être cru. Et par là nous voyons l'ordre du monde en cette sorte : les miracles de la création et du déluge s'oubliant, Dieu envoie la loi et les miracles de Moïse, les prophètes qui prophétisent des choses particulières; et, pour préparer un miracle subsistant, il prépare des prophéties et l'accomplissement; mais les prophéties pouvant être suspectes, il veut les rendre non suspectes, etc. 65

577

Dieu a fait servir l'aveuglement de ce peuple au bien des élus. *443

578

Il y a assez de clarté pour éclairer les élus et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables. 57

Saint Augustin, Montaigne, Seconde¹.

1. MONTAIGNE, *Apol. de R. Sebond*, cite saint AUGUSTIN (*Civ. Dei* XI, 22 : « Le voile qui couvre la vérité est ou un exercice d'humilité ou un abaissement de la superbe ») et ajoute : « Ce saint m'a fait plaisir. »

La généalogie de Jésus-Christ dans l'Ancien Testament est mêlée parmi tant d'autres inutiles, qu'elle ne peut être discernée. Si Moïse n'eût tenu registre que des ancêtres de Jésus-Christ, cela eût été trop visible. S'il n'eût pas marqué celle de Jésus-Christ, cela n'eût pas été assez visible. Mais, après tout, qui y regarde de près, voit celle de Jésus-Christ bien discernée par Thamar, Ruth¹, etc.

Ceux qui ordonnaient ces sacrifices en savaient l'inutilité, ceux qui en ont déclaré l'inutilité n'ont pas laissé de les pratiquer.

Si Dieu n'eût permis qu'une seule religion, elle eût été trop reconnaissable; mais qu'on y regarde de près, on discerne bien la vraie² dans cette confusion.

Principe : Moïse était habile homme. Si donc il se gouvernait par son esprit, il ne devait rien mettre qui fût directement contre l'esprit.

Ainsi toutes les faiblesses très apparentes sont des forces. Exemple : les deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc³, qu'y a-t-il de plus clair, que cela n'a pas été fait de concert ?

579

- 141 Dieu et (les apôtres), prévoyant que les semences d'orgueil feraient naître les hérésies, et ne voulant pas leur donner occasion de naître par des termes propres, a mis dans l'Écriture et les prières de l'Église des mots et des sentences contraires pour produire leurs fruits dans le temps.

1. Femmes de la généalogie de J.-C. nommées par saint MATTHIEU, I, 3-5. Le livre de Ruth (IV, 17-22) se termine par une généalogie descendant de Booz à David et remontant à Pharès, fils de Juda par Thamar (*Gen.*, xxxviii, 29).

2. *Vérité* (B.).

3. MATTH., I, 2 sq.; LUC, III, 23-38.

De même qu'il donne dans la morale la charité, qui produit des fruits contre la concupiscence.

580

La nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image de Dieu, et des défauts, pour montrer qu'elle n'en est que l'image. 90

581

Dieu veut plus disposer la volonté que l'esprit. La clarté parfaite servirait à l'esprit et nuirait à la volonté. Abaisser la superbe. 45

582

On se fait une idole de la vérité même; car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu, et est son image et une idole, qu'il ne faut point aimer, ni adorer; et encore moins faut-il aimer ou adorer son contraire, qui est le mensonge. 85

Je puis bien aimer l'obscurité totale; mais, si Dieu m'engage dans un état à demi obscur, ce peu d'obscurité qui y est me déplaît, et, parce que je n'y vois pas le mérite d'une entière obscurité, il ne me plaît pas. C'est un défaut, et une marque que je me fais une idole de l'obscurité, séparée de l'ordre de Dieu. Or il ne faut adorer que son ordre.

583

Les malingres¹ sont gens qui connaissent la vérité, mais qui ne la soutiennent qu'autant que leur intérêt s'y rencontre; mais, hors de là, ils l'abandonnent. 201

1. Texte écrit par Mme Périer sous la dictée de Pascal. Z. Tourneur y voit la transcription de *malins* (= méchants), prononcé *malingues* avec l'accent auvergnat.

Copie
253

584

Le monde subsiste pour exercer miséricorde et jugement, non pas comme si les hommes y étaient sortant des mains de Dieu, mais comme des ennemis de Dieu, auxquels il donne, par grâce, assez de lumière pour revenir, s'ils le veulent chercher et le suivre, mais pour les punir, s'ils refusent de le chercher ou de le suivre.

585

55 *Que Dieu s'est voulu cacher.* — S'il n'y avait qu'une religion, Dieu y serait bien manifeste.

S'il n'y avait des martyrs qu'en notre religion, de même.

Dieu étant ainsi caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas véritable; et toute religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instructive. La nôtre fait tout cela : *Vere tu es Deus absconditus*¹.

Copie
227

586

S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne sentirait point sa corruption; s'il n'y avait point de lumière, l'homme n'espérerait point de remède. Ainsi, il est non seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, et découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître Dieu.

1. Ce texte d'ISAÏE (XLV, 15) souvent cité (cf. *Pensée* 194, note) est invoqué dans la lettre à Mlle de Roannez de la fin d'octobre 1656, en faveur du catholicisme, seule religion qui reconnaît la divinité du Christ jusque dans son « dernier secret », l'Eucharistie.

587

Cette religion si grande en miracles; saints, purs, 491
 irréprochables; savants et grands, témoins; martyrs;
 rois (David) établis; Isaïe, prince du sang — si
 grande en science, après avoir étalé tous ses miracles
 et toute sa sagesse, elle réprouve tout cela, et dit
 qu'elle n'a ni sagesse ni signes, mais la croix et la
 folie ¹.

Car ceux qui par ces signes et cette sagesse ont
 mérité votre créance, et qui vous ont prouvé leur
 caractère, vous déclarent que rien de tout cela ne
 peut nous changer, et nous rendre capables de
 connaître et aimer Dieu, que la vertu de la folie de
 la croix, sans sagesse ni signes; et non point les signes
 sans cette vertu. Ainsi notre religion est folle, en
 regardant à la cause effective, et sage en regardant
 à la sagesse qui y prépare.

588

Notre religion est sage et folle ². Sage, parce 461
 qu'elle est la plus savante, et la plus fondée en miracles
 prophéties, etc. Folle, parce que ce n'est point tout
 cela qui fait qu'on en est; cela fait bien condamner
 ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui
 en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix, *ne eva-
 cuata sit crux* ³. Et ainsi saint Paul, qui est venu en
 sagesse et signes, dit qu'il est venu ni en sagesse ni
 en signes : car il venait pour convertir. Mais ceux

1. *Gal.*, v, 11.

2. On trouve dans la *Copie* (p. 253) ces mots qui ne sont
 peut-être qu'un titre pour ce fragment : « *Contrariétés. Sagesse
 infinie et folie de la religion.* »

3. *I Cor.*, i, 17 : « pour que la croix ne soit pas rendue
 aine. »

qui ne viennent que pour convaincre peuvent dire qu'ils viennent en sagesse et signes ¹.

1. I *Cor.*, 1, 22 : « Les Juifs demandent des signes et les Grecs de la sagesse. Nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils. Mais, pour les élus d'entre les Juifs et les Grecs, le Christ est la vertu même de Dieu, et la sagesse de Dieu. » Cf. 1, 11.

•

SECTION IX

La Perpétuité.

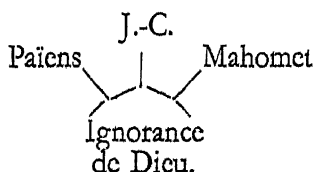
589

Sur ce que la religion chrétienne n'est pas unique. — *213
Tant s'en faut que ce soit une raison qui fasse croire
qu'elle n'est pas la véritable, qu'au contraire, c'est
ce qui fait voir qu'elle l'est¹.

590

Pour les religions, il faut être sincère : vrais païens, 257
vrais juifs, vrais chrétiens. *Copi*

591



113

592

Fausseté des autres religions. — Ils n'ont point de 467
témoins. Ceux-ci² en ont. Dieu défie les autres
religions de produire de telles marques : Isaïe, XLIII,
9; XLIV, 8.

1. Cf. *Pensées* 817-818.

2. Les Juifs par opposition aux païens (B.).

593

- 159 *Histoire de la Chine*¹. — Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égarer.

[Lequel est le plus croyable des deux, Moïse ou la Chine ?]

Il n'est pas question de voir cela en gros. Je vous dis qu'il y a de quoi aveugler et de quoi éclairer.

Par ce mot seul, je ruine tous vos raisonnements. « Mais la Chine obscurcit », dites-vous ; et je réponds : « La Chine obscurcit, mais il y a clarté à trouver ; cherchez-là. »

Ainsi tout ce que vous dites fait à un des desseins, et rien contre l'autre. Ainsi cela sert, et ne nuit pas.

Il faut donc voir cela en détail, il faut mettre papiers sur table.

Copie

594

- 257 Contre l'histoire de la Chine. Les historiens de Mexico, des cinq soleils, dont le dernier est il n'y a que huit cents ans².

Différence d'un livre reçu d'un peuple, ou qui forme un peuple.

595

- 467 Mahomet, sans autorité. Il faudrait donc que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force.

Que dit-il donc ? Qu'il faut le croire.

596

- 27 Les psaumes chantés par toute la terre.
Qui rend témoignage de Mahomet ? Lui-même.

1. Du P. Martini (1658) ; cette histoire remontant à une période bien antérieure à l'époque acceptée pour le déluge, posait le problème de l'accord des deux chronologies.

2. MONTAIGNE, III, 6.

Jésus-Christ veut que son témoignage ne soit rien ¹.

La qualité de témoins fait qu'il faut qu'ils soient toujours et partout, et, misérable, il est seul.

597

Contre Mahomet. — L'Alcoran n'est pas plus de 457
Mahomet, que l'Évangile, de saint Matthieu, car
il est cité de plusieurs auteurs de siècle en siècle,
les ennemis mêmes, Celse et Porphyre, ne l'ont
jamais désavoué ².

L'Alcoran dit que saint Matthieu était homme
de bien. Donc, il était faux prophète, ou en appe-
lant gens de bien des méchants, ou en ne demeurant
pas d'accord de ce qu'ils ont dit de Jésus-Christ.

598

Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, 465
et qu'on peut faire passer pour un sens mystérieux,
que je veux qu'on en juge, mais par ce qu'il y a de
clair, par son paradis et par le reste; c'est en cela
qu'il est ridicule. Et c'est pourquoi il n'est pas juste
de prendre ses obscurités pour des mystères, vu
que ses clartés sont ridicules.

Il n'en est pas de même de l'Écriture. Je veux qu'il
y ait des obscurités qui soient aussi bizarres que celles
de Mahomet; mais il y a des clartés admirables, et
des prophéties manifestes accomplies. La partie
n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre et
égaler les choses qui ne se ressemblent que par

1. JOAN., V, 31 : « Si c'est moi-même qui rends témoignage
de moi, mon témoignage n'a point de vérité. »

2. Cf. GROTIUS *De ver. Relig.*, II, 5 qui cite Celse et Porphyre
d'après Origène et Eusèbe; et VI, 3 qui cite l'opinion du
Coran sur les Apôtres en général. Pour toutes ces pensées
sur Mahomet cf. aussi CHARRON *Les Trois Vérités* II, 11 et
R. MARTIN, *Pugio fidei*, 2^e p., ch. VII, § 13.

l'obscurité et non pas par la clarté, qui mérite qu'on révère les obscurités.

599

457 *Différence entre Jésus-Christ et Mahomet.* — Mahomet non prédit; Jésus-Christ, prédit.

Mahomet, en tuant; Jésus-Christ, en faisant tuer les siens.

Mahomet, en défendant de lire; les apôtres, en ordonnant de lire.

Enfin, cela est si contraire, que, si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, Jésus-Christ a pris celle de périr humainement; et qu'au lieu de conclure que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ a bien pu réussir, il faut dire que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ devait périr.

600

*57 Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet; car il n'a point fait de miracles, il n'a point été prédit; nul ne peut faire ce qu'a fait Jésus-Christ.

601

**55 La religion païenne est sans fondement [aujourd'hui. On dit qu'autrefois elle en a eu par les oracles qui ont parlé. Mais quels sont les livres qui nous en assurent? Sont-ils si dignes de foi par la vertu de leurs auteurs? Sont-ils conservés avec tant de soin qu'on puisse s'assurer qu'ils ne sont point corrompus?]

La religion mahométane a pour fondement l'Alcoran et Mahomet. Mais ce prophète, qui devait être la dernière attente du monde, a-t-il été prédit? Quelle marque a-t-il que n'ait aussi tout homme qui se voudra dire prophète? Quels miracles dit-il lui-même avoir faits? Quels mystères a-t-il ensei-

gnés, selon sa tradition même? Quelle morale et quelle félicité?

La religion juive doit être regardée différemment dans la tradition des Livres Saints et dans la tradition du peuple. La morale et la félicité en est ridicule dans la tradition du peuple; mais elle est admirable dans celle [*des Livres*] Saints. (Et toute religion est de même : car la chrétienne est bien différente dans les Livres Saints et dans les casuistes). Le fondement en est admirable, c'est le plus ancien livre du monde et le plus authentique; et, au lieu que Mahomet, pour faire subsister le sien, a défendu de le lire, Moïse, pour faire subsister le sien, a ordonné à tout le monde de le lire.

Notre religion est si divine, qu'une autre religion divine n'en a que le fondement.

602

Ordre. — Voir ce qu'il y a de clair dans tout l'état des Juifs, et d'incontestable. 27

604¹

La seule science contre le sens commun et la nature des hommes, est la seule qui ait toujours subsisté parmi les hommes. 7

605

La seule religion contre la nature, contre le sens commun, contre nos plaisirs, est la seule qui ait toujours été. 265

606

Nulle religion que la nôtre n'a enseigné que 8

1. Brunschvicg avait d'abord inséré sous le n° 603 une réflexion de l'édition de P. R. résumant la *Pensée* 757.

l'homme naît en péché, nulle secte de philosophes ne l'a dit : nulle n'a donc dit vrai.

Nulle secte ni religion n'a toujours été sur la terre, que la religion chrétienne.

607

151 Qui jugera de la religion des Juifs par les grossiers la connaîtra mal. Elle est visible dans les Saints Livres et dans la tradition des prophètes, qui ont assez fait entendre qu'ils n'entendaient pas la loi à la lettre. Ainsi notre religion est divine dans l'Évangile, les apôtres et la tradition; mais elle est ridicule dans ceux qui la traitent mal.

Le Messie, selon les Juifs charnels, doit être un grand prince temporel. Jésus-Christ, selon les Chrétiens charnels, est venu nous dispenser d'aimer Dieu, et nous donner des sacrements qui opèrent tout sans nous. Ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne, ni juive.

Les vrais Juifs et les vrais Chrétiens ont toujours attendu un Messie qui les ferait aimer Dieu, et, par cet amour, triompher de leurs ennemis.

608

*255 Les Juifs charnels tiennent le milieu entre les Chrétiens et les païens. Les païens ne connaissent point Dieu, et n'aiment que la terre. Les Juifs connaissent le vrai Dieu, et n'aiment que la terre. Les Chrétiens connaissent le vrai Dieu, et n'aiment point la terre. Les Juifs et les païens aiment les mêmes biens. Les Juifs et les Chrétiens connaissent le même Dieu.

Les Juifs étaient de deux sortes : les uns n'avaient que les affections païennes, les autres avaient les affections chrétiennes.

609

Deux sortes d'hommes en chaque religion : parmi les païens, des adorateurs des bêtes, et les autres, adorateurs d'un seul Dieu dans la religion naturelle; parmi les Juifs, les charnels, et les spirituels qui étaient les Chrétiens de la loi ancienne; parmi les Chrétiens, les grossiers qui sont les Juifs de la loi nouvelle. Les Juifs charnels attendaient un Messie charnel; les Chrétiens grossiers croient que le Messie les a dispensés d'aimer Dieu; les vrais Juifs et les vrais Chrétiens adorent un Messie qui les fait aimer Dieu. 277

610

Pour montrer que les vrais Juifs et les vrais Chrétiens n'ont qu'une même religion. — La religion des Juifs semblait consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, en l'arche, au temple, en Jérusalem, et enfin en la loi et en l'alliance de Moïse. 239

Je dis :

Qu'elle ne consistait en aucune de ces choses mais seulement en l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvait toutes les autres choses.

Que Dieu n'acceptait point la postérité d'Abraham.

Que les Juifs seront punis de Dieu comme les étrangers, s'ils l'offensent. *Deut.*, VIII, 19 : « Si vous oubliez Dieu, et que vous suiviez des dieux étrangers, je vous prédise que vous périrez de la même manière que les nations que Dieu a exterminées devant vous. »

Que les étrangers seront reçus de Dieu comme les Juifs, s'ils l'aiment. *Is.*, LVI, 3 : « Que l'étranger ne dise pas : « Le Seigneur ne me recevra pas ». Les étrangers qui s'attachent à Dieu seront pour le servir et l'aimer : je les mènerai en ma sainte montagne,

et recevrai d'eux des sacrifices, car ma maison est la maison d'oraison. »

Que les vrais Juifs ne considéraient leur mérite que de Dieu, et non d'Abraham. *Is.*, *lxiii*, 16 : « Vous êtes véritablement notre père, et Abraham ne nous a pas connus, et Israël n'a pas eu de connaissance de nous; mais c'est vous qui êtes notre père et notre rédempteur. »

Moïse même leur a dit que Dieu n'accepterait pas les personnes, *Deut.*, *x*, 17 : Dieu, dit-il, « n'accepte pas les personnes, ni les sacrifices ».

Le sabbat n'était qu'un signe, *Ex.*, *xxxv*, 13; et en mémoire de la sortie d'Égypte, *Deut.*, *v*, 19. Donc il n'est plus nécessaire, puisqu'il faut oublier l'Égypte.

La circoncision n'était qu'un signe, *Gen.*, *xvii*, 11. Et de là vient qu'étant dans le désert ils ne furent point circoncis, parce qu'ils ne pouvaient se confondre avec les autres peuples; et qu'après que Jésus-Christ est venu, elle n'est plus nécessaire.

Que la circoncision du cœur est ordonnée. *Deut.*, *x*, 16; *Jérém.*, *iv*, 4 : « Soyez circoncis de cœur; retranchez les superfluités de votre cœur, et ne vous endurcissez plus; car votre Dieu est un Dieu grand, puissant et terrible, qui n'accepte pas les personnes. »

Que Dieu dit qu'il le ferait un jour. *Deut.*, *xxx*, 6 : « Dieu te circoncira le cœur et à tes enfants, afin que tu l'aimes de tout ton cœur. »

Que les incirconcis de cœur seront jugés. *Jér.*, *ix*, 26 : car Dieu jugera les peuples incirconcis et tout le peuple d'Israël, parce qu'il est « incirconcis de cœur ».

Que l'extérieur ne sert rien sans l'intérieur. *Joël.*, *ii*, 13 : *Scindite corda vestra*¹, etc. *Is.*, *lviii*, 3, 4, etc.

1. « *Déchirez vos cœurs*, et non vos vêtements. »

L'amour de Dieu est recommandé en tout le Deutéronome. *Deut.*, xxx, 19 : « Je prends à témoin le ciel et la terre que j'ai mis devant vous la mort et la vie, afin que vous choisissiez la vie, et que vous aimiez Dieu et que vous lui obéissiez, car c'est Dieu qui est votre vie. »

Que les Juifs, manque de cet amour, seraient réprouvés pour leurs crimes, et les païens élus en leur place. *Os.*, I, 10; *Deut.*, xxxii, 20 : « Je me cacherai d'eux, dans la vue de leurs derniers crimes; car c'est une nation méchante et infidèle. Ils m'ont provoqué à courroux par les choses qui ne sont point des dieux, et je les provoquerai à jalousie par un peuple qui n'est pas mon peuple, et par une nation sans science et sans intelligence. » *Is.*, lxxv, 1.

Que les biens temporels sont faux, et que le vrai bien est d'être uni à Dieu. *Ps.* cxxliii, 15.

Que leurs fêtes déplaisent à Dieu, *Amos*, v, 21.

Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu¹. *Is.*, lxxvi, 1-3; I, 11. *Jér.*, vi, 20. David, *Miserere*². — Même de la part des bons, *Expectavi*. *Ps.*, xlix, 8, 9, 10, 11, 12, 13 et 14.

Qu'il ne les a établis que pour leur dureté. *Michée*, admirablement vi³. *I. R.* 4, xv, 22; *Osée*, vi, 6.

1. Les textes de ce paragraphe sont cités par saint Paul dans son Épître aux Romains (IX et X).

2. *Miserere*, psaume XVIII.

3. Voici les versets de Michée, que Pascal qualifie d'admirables : « Qu'offrirai-je au Seigneur qui soit digne de lui ? Lui offrirai-je des holocaustes et le veau d'un an ? Le Seigneur serait-il donc apaisé par tous les bœufs de la terre, par des milliers de boucs engraisés ? Donnerai-je mon premier-né pour l'expiation de mon crime ? le fruit de mes entrailles pour le péché que j'ai commis ? O homme, je vais te dire ce qu'il y a à faire et ce que le Seigneur demande de toi : c'est de pratiquer la justice, d'aimer la miséricorde et de marcher avec zèle dans la voie où est ton Dieu. » (B.)

4. *I. R.* désigne le premier livre des Rois.

Que les sacrifices des païens seront reçus de Dieu et que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs. *Malach.*, I, II.

Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Messie, et que l'ancienne sera rejetée. *Jér.*, XXXI, 31.

Mandata non bona. Ezéch.

Que les anciennes choses seront oubliées. *Is.*, XLIII, 18, 19; LXV, 17, 18.

Qu'on ne se souviendra plus de l'arche. *Jér.*, III, 15, 16.

Que le temple serait rejeté. *Jér.*, VII, 12, 13, 14.

Que les sacrifices seraient rejetés, et d'autres sacrifices purs établis. *Malach.*, I, II.

Que l'ordre de la sacrificature d'Aaron serait réprouvé, et celle de Melchisédech introduite par le Messie. *Ps. Dixit Dominus.*

Que cette sacrificature serait éternelle, *Ibid.*

Que Jérusalem serait réprouvée, et Rome admise. *Ps. Dixit Dominus.*

Que le nom des Juifs serait réprouvé et un nouveau nom donné. *Is.*, LXV, 15.

Que ce dernier nom serait meilleur que celui de Juifs, et éternel. *Is.*, LVI, 5.

Que les Juifs devaient être sans prophètes (*Amos*), sans roi, sans princes, sans sacrifice, sans idole¹.

Que les Juifs subsisteraient néanmoins toujours en peuple. *Jér.*, XXXI, 36.

611

265 *République.* — La république chrétienne, et même judaïque, n'a eu que Dieu pour maître, comme remarque Philon juif, *De la monarchie.*

Quand ils combattaient, ce n'était que pour Dieu; et n'espéraient principalement que de Dieu; ils ne

1. *Osée*, VI, 4.

considéraient leurs villes que comme étant à Dieu, et les conservaient pour Dieu. I *Paralip.*, XIX, 13.

612

Gen., XVII, 7. *Statuam pactum meum inter me et te* 39
*fœdère sempiterno ut sim Deus tuus*¹.

9. *Et tu ergo custodies pactum meum*².

613

*Perpétuité*³. -- Cette religion, qui consiste à croire 218
que l'homme est déchu d'un état de gloire et de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence et d'éloignement de Dieu, mais qu'après cette vie nous serons rétablis par un Messie qui devait venir, a toujours été sur la terre. Toutes choses ont passé, et celle-là a subsisté, pour laquelle sont toutes choses.

Les hommes, dans le premier âge du monde, ont été emportés dans toutes sortes de désordres, et il y avait cependant des saints, comme Énoch, Lamech et d'autres, qui attendaient en patience le Christ promis dès le commencement du monde⁴. Noé a vu la malice des hommes au plus haut degré; et il a mérité de sauver le monde en sa personne, par l'espérance du Messie dont il a été la figure. Abraham était environné d'idolâtres quand Dieu lui a fait connaître le mystère du Messie, qu'il a salué de loin⁵. Au temps d'Isaac et de Jacob, l'abomination était répandue sur toute la terre; mais ces

1. « J'établirai entre moi et toi, par une alliance éternelle, le pacte par lequel je serai ton Dieu. »

2. « Et tu conserveras mon pacte. »

3. Cf. BALZAC, *Relation à Méandre*, III.

4. *Gen.*, III, 14-15.

5. JOAN., VIII, 56.

saints vivaient en la foi; et Jacob, mourant et bénissant ses enfants, s'écrie, par un transport qui lui fait interrompre son discours : « J'attends, ô mon Dieu ! le Sauveur que vous avez promis : *Salutare tuum exspectabo, Domine*^{1.} »

Les Égyptiens étaient infectés et d'idolâtrie et de magie; le peuple de Dieu même était entraîné par leurs exemples; mais cependant Moïse et d'autres croyaient celui qu'ils ne voyaient pas² et l'adoraient en regardant aux dons éternels qu'il leur préparait.

Les Grecs, et les Latins ensuite, ont fait régner les fausses déités; les poètes ont fait cent diverses théologies; les philosophes se sont séparés en mille sectes différentes; et cependant il y avait toujours au cœur de la Judée des hommes choisis qui prédisaient la venue de ce Messie, qui n'était connu que d'eux.

Il est venu enfin en la consommation des temps; et depuis on a vu naître tant de schismes et d'hérésies, tant renverser d'États, tant de changements en toutes choses; et cette Église, qui adore Celui qui a toujours été adoré, a subsisté sans interruption. Et ce qui est admirable, incomparable et tout à fait divin, c'est que cette religion, qui a toujours duré, a toujours été combattue. Mille fois elle a été à la veille d'une destruction universelle; et toutes les fois qu'elle a été en cet état, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance. C'est ce qui est étonnant, et qu'elle s'est maintenue sans fléchir et ployer sous la volonté des tyrans. Car il n'est pas étrange qu'un État subsiste, lorsque l'on

1. *Gen.*, XLIX, 18.

2. S. JEAN : « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » XX, 29.

fait quelquefois céder ses lois à la nécessité, mais que... (Voyez le rond dans Montaigne¹).

614

Les États périraient, si on ne faisait ployer souvent les lois à la nécessité. Mais jamais la religion n'a souffert cela, et n'en a usé. Aussi il faut ces accommodements, ou des miracles. Il n'est pas étrange qu'on se conserve en ployant, et ce n'est pas proprement se maintenir; et encore périssent-ils enfin entièrement : il n'y en a point qui ait duré mille ans. Mais que cette religion se soit toujours maintenue, et inflexible, cela est divin. 283

615

On a beau dire, il faut avouer que la religion chrétienne a quelque chose d'étonnant. « C'est parce que vous y êtes né », dira-t-on. Tant s'en faut; je me roidis contre, par cette raison-là même, de peur que cette prévention ne me suborne; mais, quoique j'y sois né, je ne laisse pas de le trouver ainsi. 41

616

Perpétuité. — Le Messie a toujours été cru. La tradition d'Adam était encore nouvelle en Noé et en Moïse. Les prophètes l'ont prédit depuis, en prédisant toujours d'autres choses, dont les événements, qui arrivaient de temps en temps à la vue des hommes, marquaient la vérité de leur mission, et

1. Le rond est l'indication d'un passage auquel renvoie Pascal et qui serait le suivant, comme le pense Havet : « Si est-ce que la fortune, réservant toujours son autorité au-dessus de nos discours, nous présente aucune fois la nécessité si urgente, qu'il est besoin que les lois lui fassent quelque place. » (I, 22). (B.)

par conséquent celle de leurs promesses touchant le Messie. Jésus-Christ a fait des miracles, et les apôtres aussi, qui ont converti tous les païens, et par là toutes les prophéties étant accomplies, le Messie est prouvé pour jamais.

617

- 77 *Perpétuité.* — Qu'on considère que, depuis le commencement du monde, l'attente ou l'adoration du Messie subsiste sans interruption; qu'il s'est trouvé des hommes qui ont dit que Dieu leur avait révélé qu'il devait naître un Rédempteur qui sauverait son peuple; qu'Abraham est venu ensuite dire qu'il avait eu révélation qu'il naîtrait de lui par un fils qu'il aurait; que Jacob a déclaré que, de ses douze enfants, il naîtrait de Juda; que Moïse et les prophètes sont venus ensuite déclarer le temps et la manière de sa venue; qu'ils ont dit que la loi qu'ils avaient n'était qu'en attendant celle du Messie; que jusque-là elle serait perpétuelle, mais que l'autre durerait éternellement; qu'ainsi leur loi, ou celle du Messie, dont elle était la promesse, serait toujours sur la terre; qu'en effet elle a toujours duré; qu'enfin est venu Jésus-Christ dans toutes les circonstances prédites. Cela est admirable.

618

- 214 Ceci est effectif. Pendant que tous les philosophes se séparent en différentes sectes, il se trouve en un coin du monde des gens qui sont les plus anciens du monde, déclarant que tout le monde est dans l'erreur, que Dieu leur a révélé la vérité, qu'elle sera toujours sur la terre. En effet, toutes les autres sectes cessent, celle-là dure toujours, et depuis 4000 ans. Ils déclarent qu'ils tiennent de leurs ancêtres que l'homme est déchu de la communication avec Dieu,

dans un entier éloignement de Dieu, mais qu'il a promis de les racheter; que cette doctrine serait toujours sur la terre; que leur loi a double sens; que durant 1600 ans ils ont eu des gens qu'ils ont crus prophètes, qui ont prédit le temps et la manière; que 400 ans après ils ont été épars partout, parce que Jésus-Christ devait être annoncé partout; que Jésus-Christ est venu en la manière et au temps prédits; que depuis les Juifs sont épars partout, en malédiction et subsistant néanmoins.

619

Je vois la religion chrétienne fondée sur une religion précédente, et voici ce que je trouve d'effectif. 335

Je ne parle point ici des miracles de Moïse, de Jésus-Christ et des apôtres, parce qu'ils ne paraissent pas d'abord convaincants, et que je ne veux que mettre ici en évidence tous les fondements de cette religion chrétienne qui sont indubitables, et qui ne peuvent être mis en doute par quelque personne que ce soit. Il est certain que nous voyons en plusieurs endroits du monde un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples du monde, qui s'appelle le peuple juif.

Je vois donc des faiseurs¹ de religions en plusieurs endroits du monde et dans tous les temps, mais elles n'ont ni la morale qui peut me plaire, ni les preuves qui peuvent m'arrêter, et qu'ainsi j'aurais refusé également et la religion de Mahomet, et celle de la Chine, et celle des anciens Romains, et celle des Égyptiens, par cette seule raison que l'une n'ayant point plus [de] marques de vérité que l'autre, ni rien qui déterminât nécessairement, la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

1. *Faiseurs* (B.).

Mais, en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de créances dans les divers temps, je trouve en un coin du monde un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre, le plus ancien de tous, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons.

Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, sorti d'un seul homme, qui adore un seul Dieu, et qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls du monde auxquels Dieu a révélé ses mystères, que tous les hommes sont corrompus et dans la disgrâce de Dieu, qu'ils sont tous abandonnés à leurs sens et à leur propre esprit, et que de là viennent les étranges égarements et les changements continuels qui arrivent entre eux, et de religions, et de coutumes, au lieu qu'ils demeurent inébranlables dans leur conduite, mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres, qu'il viendra un libérateur pour tous, qu'ils sont au monde pour l'annoncer aux hommes, qu'ils sont formés exprès pour être les avant-coureurs et les hérauts de ce grand avènement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

339 La rencontre de ce peuple m'étonne, et me semble digne de l'attention. Je considère cette loi qu'ils se vantent de tenir de Dieu, et je la trouve admirable. C'est la première loi de toutes, et de telle sorte qu'avant même que le mot de loi fût en usage parmi les Grecs, il y avait près de mille ans qu'ils l'avaient reçue et observée sans interruption. Ainsi je trouve étrange que la première loi du monde se rencontre aussi la plus parfaite, en sorte que les plus grands législateurs en ont emprunté les leurs, comme il

paraît par la loi des Douze Tables d'Athènes¹, qui fut ensuite prise par les Romains, et comme il serait aisé de le montrer, si Josèphe² et d'autres n'avaient assez traité cette matière.

620

Avantages du peuple juif. — Dans cette recherche, 297
le peuple juif attire d'abord mon attention par quantité de choses admirables et singulières qui y paraissent.

Je vois d'abord que c'est un peuple tout composé de frères, et, au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles, celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme, et, étant ainsi tous une même chair, et membres les uns des autres, [ils] composent un puissant État d'une seule famille. Cela est unique.

Cette famille, ou ce peuple, est le plus ancien qui soit en la connaissance des hommes; ce qui me semble lui attirer une vénération particulière, et principalement dans la recherche que nous faisons, puisque, si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité; mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant. Car au lieu que les peuples de Grèce et d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, et les autres qui sont venus si longtemps après,

1. Il n'y a pas de loi des Douze Tables à Athènes : il est probable que Pascal cite de mémoire Grotius : « Ces très anciennes lois de l'Attique, dont les lois romaines ont été tirées dans la suite, doivent leur origine aux lois de Moïse. » (I, 15).

2. Réponse à Apion, II, 16.

soient périés il y a si longtemps, ceux-ci subsistent toujours, et, malgré les entreprises de tant de puissants rois qui ont cent fois essayé de les faire périr, comme leurs historiens le témoignent, et comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses, pendant un si long espace d'années, ils ont toujours été conservés néanmoins (et cette conservation a été prédite); et s'étendant depuis les premiers temps jusques aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires [qu'elle devance de bien longtemps].

La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un État. C'est ce que Josèphe montre admirablement *contre Apion*¹, et Philon juif², en divers lieux, où ils font voir qu'elle est si ancienne, que le nom même de loi n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après : en sorte qu'Homère, qui a écrit de l'histoire de tant d'États, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de sa perfection par la simple lecture, où l'on voit qu'on a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens législateurs grecs et romains, en ayant eu quelque lumière, en ont emprunté leurs principales lois; ce qui paraît par celle qu'ils appellent des Douze Tables, et par les autres preuves que Josèphe en donne.

Mais cette loi est en même temps la plus sévère

1. *Réponse à Apion*, II, 39.

2. *Vie de Moïse*, l. II, où Philon le juif cherche dans Moïse l'origine du platonisme. Arnauld d'Andilly préparait une édition de Josèphe et de Philon qui ne parut qu'après la mort de Pascal.

et la plus rigoureuse de toutes, en ce qui regarde le culte de leur religion, obligeant ce peuple, pour le retenir dans son devoir, à mille observations particulières et pénibles, sur peine de la vie, de sorte que c'est une chose bien étonnante qu'elle se soit toujours conservée si constamment durant tant de siècles par un peuple rebelle et impatient comme celui-ci, pendant que tous les autres États ont changé de temps en temps leurs lois, quoique tout autrement faciles.

Le livre qui contient cette loi, la première de toutes, est lui-même le plus ancien livre du monde, ceux d'Homère, d'Hésiode et les autres n'étant que six ou sept cents ans depuis.

621

Copie
222

La création et le déluge étant passés, et Dieu ne devant plus détruire le monde, non plus que le recréer, ni donner de ces grandes marques de lui, il commença d'établir un peuple sur la terre, formé exprès, qui devait durer jusqu'au peuple que le Messie formerait par son esprit.

622

Copie
256

La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien unique contemporain, et a commis tout un peuple pour la garde de ce livre, afin que cette histoire fût la plus authentique du monde, et que tous les hommes pussent apprendre par là une chose si nécessaire à savoir, et qu'on ne pût la savoir que par là.

623

- 19 [Japhet commence la généalogie.]¹.
Joseph croise ses bras et préfère le jeune².

624

- 491 Pourquoi Moïse va-t-il faire la vie des hommes si longue, et si peu de générations³ ?

Car ce n'est pas la longueur des années, mais la multitude des générations qui rendent les choses obscures.

Car la vérité ne s'altère que par le changement des hommes. Et cependant il met deux choses, les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, savoir la création et le déluge, si proches, qu'on y touche.

625

- **489 Sem, qui a vu Lamech, qui a vu Adam, a vu aussi Jacob⁴, qui a vu ceux qui ont vu Moïse; donc le déluge et la création sont vrais. Cela conclut entre de certaines gens qui l'entendent bien.

626

- *491 La longueur de la vie des patriarches, au lieu de

1. *Gen.*, X, 1-5. Japhet est le « père des Européens » (GROTIUS, *De ver. Relig.*, I, 16).

2. Cf. *Pensée* 711. C'est Jacob qui pose sa main droite sur le plus jeune des fils de Joseph placé à sa gauche. *Gen.*, XLVIII, 13-20.

3. « Dans la généalogie des patriarches, depuis Adam jusqu'à Jacob, on trouve vingt-deux générations en 2315 ans; et si on prend la vie entière de chaque patriarche, cinq vies au bout l'une de l'autre remplissent toute cette étendue. » (Havet).

4. Ce dernier détail n'est pas conforme au texte de la *Genèse*; Port-Royal avait imprimé : « ... A vu au moins Abraham, et Abraham a vu Jacob. » (B.)

faire que les histoires des choses passées se perdissent, servait au contraire à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancêtres, est que l'on n'a jamais guère vécu avec eux, et qu'ils sont morts souvent avant que l'on eût atteint l'âge de raison. Or, lorsque les hommes vivaient si longtemps, les enfants vivaient longtemps avec leurs pères. Ils les entretenaient longtemps. Or, de quoi les eussent-ils entretenus, sinon de l'histoire de leurs ancêtres, puisque toute l'histoire était réduite à celle-là, qu'ils n'avaient point d'études, ni de sciences, ni d'arts, qui occupent une grande partie des discours de la vie ? Aussi l'on voit qu'en ce temps les peuples avaient un soin particulier de conserver leurs généalogies.

627

Je crois que Josué a le premier du peuple de Dieu ce nom¹, comme Jésus-Christ le dernier du peuple de Dieu. 225

628

Antiquité des Juifs. — Qu'il y a de différence d'un livre à un autre ! Je ne m'étonne pas de ce que les Grecs ont fait l'*Illiade*, ni les Égyptiens et les Chinois leurs histoires.

Copie
225

Il ne faut que voir comment cela est né. Ces historiens fabuleux ne sont pas contemporains des choses dont ils écrivent. Homère fait un roman, qu'il donne pour tel et qui est reçu pour tel ; car personne ne doutait que Troie et Agamemnon n'avaient non plus été que la pomme d'or. Il ne pensait pas aussi à en faire une histoire, mais seulement

1. « Ce nom de Josué ou Jésus veut dire sauveur. » (Havet).

un divertissement; il est le seul qui écrit de son temps, la beauté de l'ouvrage fait durer la chose : tout le monde l'apprend et en parle; il la faut savoir, chacun la sait par cœur. Quatre cents ans après, les témoins des choses ne sont plus vivants; personne ne sait plus par sa connaissance si c'est une fable ou une histoire : on l'a seulement appris de ses ancêtres, cela peut passer pour vrai.

Toute histoire qui n'est pas contemporaine, ainsi les livres des sibylles et de Trismégiste¹, et tant d'autres qui ont eu crédit au monde, sont faux et se trouvent faux à la suite des temps. Il n'en est pas ainsi des auteurs contemporains.

Il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier, et qu'il jette dans le peuple, et un livre qui fait lui-même un peuple. On ne peut douter que le livre en soit aussi ancien que le peuple.

629

- 491 Josèphe cache la honte de sa nation.
 Moïse ne cache pas sa honte propre ni...
 Quis mihi det ut omnes prophetent ?
 Il était las du peuple.

630

- 277 *La sincérité des Juifs.* — Depuis qu'ils n'ont plus eu de prophètes, Machab.
 Depuis Jésus-Christ, Massorètes³.

1. Recueil d'oracles sybillins conservés à Rome j. à 389 après J.-C. où ils furent brûlés par Théodose, et série de livres sacrés venus d'Égypte et attribués par les Grecs à Hermès Trismégiste (= trois fois grand).

2. « Qui me donnera que tous prophétisent » *Nomb.* XI, 29. Texte latin de Vatable, différent de la *Vulgate*.

3. Les livres des Machabées, écrits après le pillage du Temple

Ce livre vous sera en témoignage.¹

Les lettres défectueuses et finales².

Sincères contre leur honneur, et mourant pour cela; cela n'a point d'exemple dans le monde, ni de racine dans la nature.

631

Sincérité des Juifs. — Ils portent avec amour et fidélité ce livre où Moïse déclare qu'ils ont été ingrats envers Dieu toute leur vie, qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux, et qu'il leur a ensigné assez. 333

Il déclare qu'enfin Dieu, s'irritant contre eux, les dispersera parmi tous les peuples de la terre; que, comme ils l'ont irrité en adorant les dieux qui n'étaient point leur Dieu, de même il les provoquera en appelant un peuple qui n'est point son peuple; et veut que toutes ses paroles soient conservées éternellement, et que son livre soit mis dans l'arche de l'alliance pour servir à jamais de témoin contre eux³.

Isaïe dit la même chose, xxx.

632

*Sur Esdras*⁴. — Fable : Les livres ont été brûlés avec le temple. 247

par Antiochus, vantent le zèle de cette famille (cf. *Pensée* 703). Les *Massora* sont un recueil de notes grammaticales sur l'Ancien Testament par les docteurs juifs. La *Copie* reproduit cette note isolément sous cette forme : *Machab.*, depuis qu'ils n'ont plus de prophètes; *Massor*, depuis Jésus-Christ.

1. *Isaïe*, xxx, 8.

2. Cf. *Pensée* 687.

3. *Deut.*, XXXI, XXXII.

4. Le 4^e livre d'Esdras, rejeté comme apocryphe par l'Église, raconte que les Livres Saints avaient été brûlés avec le Temple

Faux par les Machabées¹ : « Jérémie leur donna la loi. »

Fable : qu'il récita tout par cœur.

Josèphe² et Esdras³ marquent *qu'il lut le livre*.

Baron., Ann., 180⁴ : *Nullus penitus Hebræorum antiquorum reperitur qui tradiderit libros periisse et per Esdras esse restitutos, nisi in IV Esdræ.*

Fable : qu'il changea les lettres.

Philo, in *Vita Moysis*⁵ : *Illa lingua ac character quo antiquitus scripta est lex sic permansit usque ad LXX.*

Josèphe dit que la loi était en hébreu quand elle fut traduite par les Septante⁶.

Sous Antiochus et Vespasien, où l'on a voulu abolir les livres, et où il n'y avait pas de prophète, on ne l'a pu faire; et sous les Babyloniens, où nulle persécution n'a été faite, et où il y avait tant de prophètes, l'auraient-ils laissé brûler ?

Josèphe se moque des Grecs⁷ qui ne souffriraient...⁸.

633

*163 *Contre la fable d'Esdras*, II Mach., II; Josèphe, *Ant.*, II, 1. Cyrus prit sujet de la prophétie d'Isaïe

et reconstitués par Esdras. Pascal rassemble ici tous les textes pour réfuter cette fable.

1. II, 2.

2. *Antiq. Jud.*, XI, 5.

3. *Nébémie*, ou, selon la *Vulgate*, *Esdras*, I, II, VIII, 1-8.

4. BARONIUS, *Annales*, an 180 (ap. J.-C.) : « Personne parmi les anciens Hébreux ne se trouve qui ait raconté que les livres aient péri et aient été reconstitués par Esdras, sauf au 4^e livre d'Esdras. »

5. L. II : « La langue et les lettres du texte ancien de la Loi demeurèrent les mêmes jusqu'aux Septante. »

6. *Antiq. Jud.*, XII, II, § 13.

7. *Ibid.*, § 14. Pascal avait d'abord écrit *Juifs*, conservé par l'édition Brunschvicg.

8. Phrase inachevée. Sur un autre fragment une main étrangère a recopié un texte latin de TERTULLIEN (*De cultu*

de relâcher le peuple. Les Juifs avaient des possessions paisibles sous Cyrus en Babylone, donc ils pouvaient bien avoir la loi.

Josèphe, en toute l'histoire d'Esdras, ne dit pas un mot de ce rétablissement. — IV *Rois*, xvii, 27.

634

Si la fable d'Esdras est croyable, donc il faut croire que l'Écriture est Écriture Sainte; car cette fable n'est fondée que sur l'autorité de ceux qui

411

faemin., l. I, ch. iii) dont voici la traduction : « Ainsi put-il rétablir en esprit le texte détruit dans la violence du cataclysme, comme, après la destruction de Jérusalem prise d'assaut par Babylone, tout l'appareil de l'Écriture juive fut, on en convient, reconstitué par Esdras. » Suit cette note : « Il dit que Noé a pu aussi bien rétablir en esprit le livre d'Enoch perdu par le déluge, qu'Esdras a pu rétablir les Écritures perdues durant la captivité. » Puis, après une citation grecque d'Eusèbe (*Hist. Eccl.*, l. V, ch. viii, cf. ci-dessous) : « Il allègue cela pour prouver qu'il n'est pas incroyable que les Septante aient expliqué les Écritures Saintes avec cette uniformité que l'on admire en eux, et il a pris cela dans saint IRÉNÉE [l. III, ch. xxv]. — Saint Hilaire, dans la *préface sur les Psaumes*, dit qu'Esdras mit les Psaumes en ordre. — L'origine de cette tradition vient du xiv^e chapitre du IV^e livre d'Esdras. »

Au-dessous, Pascal lui-même a écrit une traduction latine du texte d'Eusèbe, dont il avait donné en grec les dernières lignes (depuis : *dans la captivité*). En voici la version française : « Dieu a été glorifié, et les vraies Écritures divines ont été crues, que tous récitaient dans les mêmes termes exactement depuis le début jusqu'à la fin, afin que les peuples présents connussent que ces Écritures ont été interprétées par l'inspiration de Dieu, et qu'il n'était pas étonnant que Dieu ait accompli en eux cette œuvre, puisque, dans la captivité du peuple sous Nabuchodonosor, les Écritures étant détruites, et 70 ans plus tard les Juifs retournant dans leur pays, et ensuite au temps d'Artaxercès, roi des Perses, il inspira à Esdras, prêtre de la tribu de Lévi, l'idée de rappeler les prophéties anciennes et de restituer au peuple la loi qu'il avait donnée par Moïse. »

disent celle des Septante, qui montre que l'Écriture est sainte.

Donc, si ce conte est vrai, nous avons notre compte par là; sinon, nous l'avons d'ailleurs. Et ainsi ceux qui voudraient ruiner la vérité de notre religion, fondée sur Moïse, l'établissent par la même autorité par où ils l'attaquent. Ainsi, par cette providence, elle subsiste toujours.

635

202 *Chronologie du Rabinisme.* (Les citations des pages sont du livre *Pugio*.)

Page 27, R. Hakadosch (an 200), auteur du *Mischna*, ou loi vocale, ou seconde loi.

Commentaires de *Mischna* (an 340) : L'un *Siphra*.

Barajetot.

Talmud Hierosol.

Tosiptot.

Bereschit Rabah, par R. Osaia Rabah, commentaire de *Mischna*.

Bereschit Rabah, *Bar Nachoni* sont des discours subtils, agréables, historiques et théologiques. Ce même auteur a fait des livres appelés *Rabot*.

Cent ans après (440) le *Talmud Hierosol*, fut fait le *Talmud babylonique*, par R. Ase, par le consentement universel de tous les Juifs, qui sont nécessairement obligés d'observer tout ce qui y est contenu.

L'addition de R. Ase s'appelle *Gemara*, c'est-à-dire le « commentaire » de *Mischna*.

Et le *Talmud* comprend ensemble la *Mischna* et le *Gemara*.

636

394 Si ne marque pas l'indifférence : Malachie, Isaïe. Is., *Si volumus*, etc.

*In quacumque die*¹.

637

Prophéties. — Le sceptre ne fut point interrompu 265
par la captivité de Babylone, à cause que le retour
était prompt² et prédit.

638

Preuves de Jésus-Christ. — Ce n'est pas avoir été 59
captif que de l'avoir été avec assurance d'être délivré
dans 70 ans. Mais maintenant ils le sont sans aucun
espoir.

Dieu leur a promis qu'encore qu'il les dispersât
aux bouts du monde, néanmoins, s'ils étaient fidèles
à sa loi, il les rassemblerait². Ils y sont très fidèles,
et demeurent opprimés.

639

Quand Nabuchodonosor emmena le peuple, de 53
peur qu'on ne crût que le sceptre fût ôté de Juda,
il leur fut dit auparavant qu'ils y seraient peu, et
combien ils y seraient, et qu'ils seraient rétablis.

Ils furent toujours consolés par les prophètes,
leurs rois continuèrent.

Mais la seconde destruction est sans promesse
de rétablissement, sans prophètes, sans rois, sans
consolation, sans espérance, parce que le sceptre est
ôté pour jamais.

640

C'est une chose étonnante et digne d'une étrange *49
attention, de voir ce peuple juif subsister depuis

1. *In quacumque die*, « Chaque fois que »; c'est l'explication de
si, qui marquerait la nécessité de l'effet, non l'indifférence (B.).

2. *Gen.*, XLIX, 10; *Jér.* XXIV, 14.

tant d'années, et de le voir toujours misérable : étant nécessaire pour la preuve de Jésus-Christ et qu'il subsiste pour le prouver, et qu'il soit misérable, puisqu'ils l'ont crucifié : et, quoiqu'il soit contraire d'être misérable et de subsister, il subsiste néanmoins toujours, malgré sa misère.

641

- 277 C'est visiblement un peuple fait exprès pour servir de témoin¹ au Messie (*Is.*, XLIII, 9; XLIV, 8). Il porte les livres et les aime, et ne les entend point. Et tout cela est prédit; que les jugements de Dieu leur sont confiés, mais comme un livre scellé².

1. Verset 10, plutôt : « Vous êtes mes témoins », dit le Seigneur.

2. *Is.*, XXIX, 11.

SECTION X

Les Figuratifs.

642

*Preuve des deux Testaments à la fois*¹. — Pour prou- 45
ver tout d'un coup les deux, il ne faut que voir
si les prophéties de l'un sont accomplies en l'autre.
Pour examiner les prophéties, il faut les entendre.
Car, si on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr
que le Messie ne sera point venu; mais si elles ont
deux sens, il est sûr qu'il sera venu en Jésus-Christ.

Toute la question est donc de savoir si elles ont
deux sens.

Que l'Écriture a deux sens,

Que Jésus-Christ et les apôtres ont donnés,
Dont voici les preuves :

1^o Preuve par l'Écriture même;

2^o Preuve par les Rabbins : Moïse Maymon dit
qu'elle a deux faces, et que les prophètes n'ont pro-
phétisé que de Jésus-Christ.

3^o Preuve par la Cabale;

4^o Preuve par l'interprétation mystique que les
Rabbins mêmes donnent à l'Écriture;

1. Suivant la formule de Jansénius « le Nouveau est caché
dans l'Ancien : l'Ancien est manifesté par le Nouveau » (*Augus-
tinus. De Gratia Christi Salvatoris*, III, VIII).

5^o Preuve par les principes des Rabbins, qu'il y a deux sens, qu'il y a deux avènements, glorieux ou abject, du Messie, selon leur mérite, que les prophètes n'ont prophétisé que du Messie — la loi n'est pas éternelle, mais doit changer au Messie — qu'alors on ne se souviendra plus de la mer Rouge, que les juifs et les gentils seront mêlés;

[6^o Preuve par la clé que Jésus-Christ et les apôtres nous en donnent ;]

643

- 43 *A Figures*.¹ — Isaïe LI. La mer Rouge, image de la Rédemption. *Ut sciatis quod filius hominis habet potestatem remittendi peccata, tibi dico : Surge* ².

Dieu, voulant faire paraître qu'il pouvait former un peuple saint d'une sainteté invisible et le remplir d'une gloire éternelle, a fait des choses visibles. Comme la nature est une image de la grâce, il a fait dans les biens de la nature ce qu'il devait faire dans ceux de la grâce, afin qu'on jugeât qu'il pouvait faire l'invisible, puisqu'il faisait bien le visible.

Il a donc sauvé ce peuple du déluge; il l'a fait naître d'Abraham, il l'a racheté d'entre ses ennemis, et l'a mis dans le repos.

L'objet de Dieu n'était pas de sauver du déluge, et de faire naître tout un peuple d'Abraham, pour ne l'introduire que dans une terre grasse.

Et même la grâce n'est que la figure de la gloire, car elle n'est pas la dernière fin. Elle a été figurée

1. Titre mis au verso par Pascal, manque dans l'édition Brunschvicg.

2. SAINT MARC, II, 10-11 : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a le pouvoir de remettre les péchés, je te dis : Lève-toi. » ISAÏE, LI, 10-11 compare la puissance de Dieu qui a délivré les Hébreux des profondeurs de la mer et la rédemption des rachetés du Seigneur. Cf. *Pensée* 675.

par la loi et figure elle-même la [*gloire*] : mais elle en est la figure et le principe ou la cause.

La vie ordinaire des hommes est semblable à celle des saints. Ils recherchent tous leur satisfaction, et ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent; ils appellent leurs ennemis ceux qui les en empêchent, etc. Dieu a donc montré le pouvoir qu'il a de donner les biens invisibles, par celui qu'il a montré qu'il avait sur les visibles.

644

Figures. — Dieu voulant se former un peuple 77
saint, qu'il séparerait de toutes les autres nations, qu'il délivrerait de ses ennemis, qu'il mettrait dans un lieu de repos, a promis de le faire, et a prédit par ses prophètes le temps et la manière de sa venue. Et cependant, pour affermir l'espérance de ses élus, il leur en a fait voir l'image dans tous les temps, sans les laisser jamais sans des assurances de sa puissance et de sa volonté pour leur salut. Car, dans la création de l'homme, Adam en était le témoin, et le dépositaire de la promesse du Sauveur¹, qui devait naître de la femme.

Lorsque les hommes étaient encore si proches de la création, qu'ils ne pouvaient avoir oublié leur création et leur chute; lorsque ceux qui avaient vu Adam n'ont plus été au monde, Dieu a envoyé Noé², et l'a sauvé, et noyé toute la terre, par un miracle qui marquait assez le pouvoir qu'il avait de sauver le monde, et la volonté qu'il avait de le faire, et de faire naître de la semence de la femme Celui qu'il avait promis. Ce miracle suffisait pour affermir l'espérance des [*hommes*]³.

1. *Gen.*, III, 15.

2. *Gen.*, VI.

3. Phrase inachevée. Comme dans le 1^{er} alinéa, Z. Tourneur

La mémoire du déluge étant si fraîche parmi les hommes, lorsque Noé vivait encore, Dieu fit ses promesses à Abraham¹, et lorsque Sem vivait encore, Dieu envoya Moïse, etc.²...

645

- 59 *Figures.* Dieu voulant priver les siens des biens périssables, pour montrer que ce n'était pas par impuissance, il a fait le peuple juif.

646

- 110 La synagogue ne périssait point, parce qu'elle était la figure; mais, parce qu'elle n'était que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la vérité, afin que l'Église fût toujours visible, ou dans la peinture qui la promettait, ou dans l'effet.

647

- 29 Que la loi était figurative³.

648

- *31 Deux erreurs : 1^o prendre tout littéralement; 2^o prendre tout spirituellement⁴.

649

- 15 Parler contre les trop grands figuratifs.

propose *élus*, au lieu de *hommes* donné par la *Copie. Gen.*, XII.

1. *Gen.*, XII.

2. *Exode*, II.

3. V. JANSÉNIUS : « L'état de l'Ancien Testament est figuratif » (*De Gratia Christi Salvatoris*, III, viii).

4. Cf. à Mlle de Roannez : « Il y a deux sens parfaits, le littéral et le mystique; et les Juifs s'arrêtant à l'un ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre et ne songent pas à le chercher » (fin oct. 1656). L'erreur inverse est celle des « trop grands figuratifs » ou *apocalyptiques* qui interprètent les prophéties à leur fantaisie.

650

Il y a des figures claires et démonstratives, mais 459
il y en a d'autres qui semblent un peu tirées par les
cheveux, et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont
persuadés d'ailleurs. Celles-là sont semblables aux
apocalyptiques.

Mais la différence qu'il y a est qu'ils n'en ont point
d'indubitables; tellement qu'il n'y a rien de si
injuste que quand ils montrent que les leurs sont
aussi bien fondées que quelques-unes des nôtres;
car ils n'en ont pas de démonstratives comme
quelques-unes des nôtres. La partie n'est donc pas
égale. Il ne faut pas égaler et confondre ces choses,
parce qu'elles semblent être semblables par un bout,
étant si différentes par l'autre; ce sont les clartés
qui méritent, quand elles sont divines, qu'on révère
les obscurités.

[C'est comme ceux entre lesquels il y a un cer-
tain langage obscur : ceux qui n'entendraient pas
cela n'y comprendraient qu'un sot sens.]

651

Extravagances des Apocalyptiques, et Préadamites, 117
*Millénaires, etc.*¹. — Qui voudra fonder des opi-
nions extravagantes sur l'Écriture en fondera par
exemple sur cela : Il est dit que « cette génération
ne passera point jusqu'à ce que tout cela se fasse ² ».
Sur cela je dirai qu'après cette génération, il viendra

1. Sur les apocalyptiques, cf. nos 650 et 648, note. Les Préadamites, se fondant sur saint PAUL, *Rom.*, v, 12-14 affirmaient l'existence d'hommes avant Adam. Le protestant I. de Lapeyrière venait de publier un ouvrage en traitant (1658). Les Millénaires attendaient la fin du monde en l'an 1000 d'après l'*Apocalypse*, xx, 4.

2. MATTH., XXIV, 34.

une autre génération, et toujours successivement.

Il est parlé dans les II^{es} *Paralipomènes* de Salomon et de roi, comme si c'étaient deux personnes diverses¹. Je dirai que c'en étaient deux.

652

- 15 *Figures particulières.* — Double loi, doubles tables de la loi, double temple, double captivité.

653

- 31 *Figures.* — Les prophètes prophétisaient par figures de ceinture, de barbe et de cheveux brûlés², etc.

654

- 439 Différence entre le dîner et le souper³.

En Dieu la parole ne diffère pas de l'intention, car il est véritable; ni la parole de l'effet, car il est puissant; ni les moyens de l'effet, car il est sage. *Bern., ult. serm. in Missus.*

Augustin de Civ. Dei, V, 10. Cette règle est générale : Dieu peut tout, hormis les choses lesquelles s'il les pouvait il ne serait pas tout-puissant, comme mourir, être trompé, etc., mentir, etc.

Plusieurs Évangélistes pour la confirmation de la vérité : leur dissemblance utile.

Eucharistie après la Cène : vérité après figure.

1. I, 14.

2. Les éditeurs rapprochent cette remarque du récit des trois jeunes gens dans la fournaise; ni leurs vêtements ni leurs cheveux n'ayant été brûlés (*Dan.* III, 94). Mais le sens figuratif est bien plus net dans d'autres textes bibliques : le rite pascal comportait « les reins ceints » pour être prêt au Passage du Seigneur (*Exode*, XII, 11). Ézéchiél (V, 1-4) se brûla une partie de la barbe et des cheveux pour symboliser l'incendie de Jérusalem.

3. LUC, XIV, 12 : *Cum facis prandium aut cenam...*

Ruine de Jérusalem : figure de la ruine du monde, quarante ans après la mort de Jésus.

Jésus ne sait pas comme homme, ou comme légat ¹.
Matth. xxiv, 36.

Jésus condamné par les Juifs et Gentils.

Les Juifs et Gentils figurés par les deux fils. *Aug., de Civ.*, xx, 29.

655

Les six âges, les six pères des six âges, les six mer-
veilles à l'entrée des six âges, les six orients à l'entrée
des six âges ². *442

656

Adam *forma futuri* ³. Les six jours pour former l'un, *130
les six âges pour former l'autre; les six jours que
Moïse représente pour la formation d'Adam ne
sont que la peinture des six âges pour former Jésus-
Christ et l'Eglise. Si Adam n'eût point péché, et
que Jésus-Christ ne fût point venu, il n'y eût eu
qu'une seule alliance, qu'un seul âge des hommes,
et la création eût été représentée comme faite en
un seul temps.

657

Figures. — Les peuples juif et égyptien visible- 19
ment prédits par ces deux particuliers que Moïse

1. « Le jour ou l'heure personne n'en a connaissance, ni les Anges dans le Ciel, ni le fils; il n'y a que le Père ». Jésus-Christ parle ainsi non comme uni à Dieu, mais *comme homme ou comme envoyé* (B.).

2. Cf. saint AUGUSTIN, *De Genesi cont. Manichaeos*, I, 23 : les six âges du monde correspondent aux jours de la création, les pères en sont Adam, Noé, etc., les matins (ou orients) : la création, la sortie de l'Arche, etc., jusqu'à la prédication de Jésus qui ouvre le dernier âge, sans limite précise.

3. « Figure de celui qui est à venir » (*Rom.*, V, 14).

rencontra¹ : l'Égyptien battant le Juif, Moïse le vengeant et tuant l'Égyptien, et le Juif en étant ingrat.

658

- 104 (20/v).² Les figures de l'Évangile pour l'état de l'âme malade sont des corps malades; mais parce qu'un corps ne peut être assez malade pour le bien exprimer, il en a fallu plusieurs. Ainsi il y a le sourd, le muet, l'aveugle, le paralytique, le Lazare mort, le possédé³. Tout cela ensemble est dans l'âme malade.

659

- 382 *Figures.* — Pour montrer que l'Ancien Testament n'est que figuratif, et que les prophètes entendaient par les biens temporels d'autres biens, c'est :

Premièrement que cela serait indigne de Dieu;

Secondement que leurs discours expriment très clairement la promesse des biens temporels, et qu'ils disent néanmoins que leurs discours sont obscurs, et que leur sens ne sera point entendu. D'où il paraît que ce sens secret n'était pas celui qu'ils exprimaient à découvert, et que, par conséquent, ils entendaient parler d'autres sacrifices, d'un autre libérateur, etc. Ils disent qu'on ne l'entendra qu'à la fin des temps. *Jér., xxx, ult.*

La troisième preuve est que leurs discours sont contraires et se détruisent, de sorte que, si on pose⁴

1. *Exode*, II, 11-14.

2. Ce numéro correspond à une des 27 feuilles des Pensées (numérotées de 1 A à 27 Dd) retranchées de la première publication. Deux autres numéros ont subsisté aux pensées 785 et 920. M. LAFUMA en a découvert la liste complète et les a publiées : *Pensées retranchées de Pascal*. Paris. Haumont. 1945.

3. MARC, VII, 32-35. — LUC, XI, 14. — JOAN., IX. — MATTH., IX, 2-7. — JOAN., XI, et IX, 38-43.

4. *Pense* (B.).

qu'ils n'aient entendu par les mots de loi et de sacrifice autre chose que celle de Moïse, il y a contradiction manifeste et grossière. Donc ils entendaient autre chose, se contredisant quelquefois dans un même chapitre.

Or, pour entendre le sens d'un auteur¹...

660 .

La concupiscence nous est devenue naturelle, et a fait notre seconde nature. Ainsi il y a deux natures en nous : l'une bonne, l'autre mauvaise. Où est Dieu ? où vous n'êtes pas, et le royaume de Dieu est dans vous². Rabbins. 1

661

La pénitence, seule de tous les mystères, a été déclarée manifestement aux Juifs, et par saint Jean, précurseur³; et puis les autres mystères; pour marquer qu'en chaque homme comme au monde entier cet ordre doit être observé. 90

662

Les Juifs charnels n'entendaient ni la grandeur 17

1. Les autres fragments permettent de suppléer à cette lacune : *pour entendre le sens de l'auteur*, il faut concilier les passages contradictoires par une raison supérieure qui les explique à la fois. L'exégèse de Pascal a un double caractère : elle est fondée à la fois sur des principes d'ordre spirituel, la valeur intrinsèque de la doctrine, et sur des principes d'ordre littéral, la critique des textes, exactement comme l'interprétation des miracles. La doctrine discerne soit les miracles, soit les figures; et les miracles ou les figures discernent la doctrine (voir fragment 803) (B.).

2. MATTH., II, 1-2. Cf. MARC, I, 4 et LUC, II, 3.

3. Cf. *Pensée* 203. Pascal oppose la « fascination de la bagatelle » (*Sag.* IV, 12) au caractère transitoire de cette vie : « ils ont dormi leur sommeil » (*Ps.* LXXV, 6); « *La figure de ce monde passe* » (I Cor., VII, 31).

ni l'abaissement du Messie prédit dans leurs prophéties. Ils l'ont méconnu dans sa grandeur prédite, comme quand il dit que le Messie sera seigneur de David, quoique son fils ¹, et qu'il est devant qu'Abraham, et qu'il l'a vu ²; ils ne le croyaient pas si grand, qu'il fût éternel et ils l'ont méconnu de même dans son abaissement et dans sa mort. « Le Messie, disaient-ils, demeure éternellement, et celui-ci dit qu'il mourra ³. » Ils ne le croyaient donc ni mortel, ni éternel : ils ne cherchaient en lui qu'une grandeur charnelle.

663

- 8 *Figuratif.* — Rien n'est si semblable à la charité que la cupidité, et rien n'y est si contraire. Ainsi les Juifs, pleins des biens qui flattaient leur cupidité, étaient très conformes aux Chrétiens, et très contraires. Et par ce moyen, ils avaient les deux qualités qu'il fallait qu'ils eussent, d'être très conformes au Messie pour le figurer, et très contraires pour n'être pas témoins suspects.

664

- I *Figuratif.* — Dieu s'est servi de la concupiscence des Juifs pour les faire servir à Jésus-Christ [qui portait le remède à la concupiscence].

665

- 455 La charité n'est pas un précepte figuratif. Dire que Jésus-Christ, qui est venu ôter les figures pour mettre la vérité, ne soit venu que mettre la figure de

1. MATTH., XXII, 45.

2. JOAN., VIII, 56.

3. JOAN., XII, 34.

la charité, pour ôter la réalité qui était auparavant, cela est horrible.

« Si la lumière est ténèbres, que seront les ténèbres ?¹ »

666

Fascination. *Somnum suum. Figura hujus mundi*². 381

L'Eucharistie. *Comedes panem tuum*³. *Panem nostrum*⁴.

*Inimici Dei terram lingunt*⁵, les pécheurs lèchent la terre, c'est-à-dire aiment les plaisirs terrestres.

L'Ancien Testament contenait les figures de la joie future, et le Nouveau contient les moyens d'y arriver.

Les figures étaient de joie; les moyens, de pénitence; et néanmoins l'agneau pascal était mangé avec des laitues sauvages, *cum amaritudinibus*⁶.

*Singularis sum ego donec transeam*⁷, Jésus-Christ avant sa mort était presque seul de martyr.

667

Figuratifs. — Les termes d'épée, d'écu. *Potentissime*⁸. 39

668

On ne s'éloigne qu'en s'éloignant de la charité. 97

Nos prières et nos vertus sont abominables devant Dieu, si elles ne sont les prières et vertus de Jésus-Christ. Et nos péchés ne seront jamais l'objet de la

1. MATTH., VI, 22.

2. Ps., LXXV, 6 : « Son sommeil. La figure de ce monde ».

3. Deut., VIII, 9 : « Tu mangeras ton pain ».

4. Luc, XI, 3 : « notre pain ».

5. Ps., LXXI, 6 : « Les ennemis de Dieu lèchent la terre ».

6. Exode, XXII, 8. La Vulgate porte *cum laticibus agrestibus*.

7. Ps., CXI, 10. « Je suis seul jusqu'à mon passage. »

8. Ps., XLIV, 4. Pascal revient sur ce mot au fragment 760.

[*miséricorde*], mais de la justice de Dieu, s'ils ne sont les péchés de Jésus-Christ.

Il a adopté nos péchés, et nous a [*admis à son*] alliance¹; car les vertus lui sont [*propres, et les*] péchés étrangers; et les vertus nous [*sont*] étrangères, et nos péchés nous sont propres.

Changeons la règle que nous avons prise jusqu'[*ici*] pour juger de ce qui est bon. Nous en avons pour règle notre volonté, prenons maintenant la volonté de [*Dieu*] : tout ce qu'il veut nous est bon et juste, tout ce qu'il ne veut [*pas, mauvais et injuste*].

Tout ce que Dieu ne veut pas est défendu. Les péchés sont défendus par la déclaration générale que Dieu a faite, qu'il ne les voulait pas. Les autres choses qu'il a laissées sans défense générale, et qu'on appelle par cette raison permises, ne sont pas néanmoins toujours permises. Car quand Dieu en éloigne quelqu'une de nous, et que par l'événement, qui est une manifestation de la volonté de Dieu, il paraît que Dieu ne veut pas que nous ayons une chose, cela nous est défendu alors comme le péché, puisque la volonté de Dieu est que nous n'ayons non plus l'un que l'autre. Il y a cette différence seule entre ces deux choses, qu'il est sûr que Dieu ne voudra jamais le péché, au lieu qu'il ne l'est pas qu'il ne voudra jamais l'autre. Mais tandis que Dieu ne la veut pas, nous la devons regarder comme péché; tandis que l'absence de la volonté de Dieu, qui est seule toute la bonté et toute la justice, la rend injuste et mauvaise.

Copie
342

669

Changer de figure, à cause de notre faiblesse.

1. Le feuillet est déchiré dans le manuscrit; on a complété ou rétabli les mots qui manquaient (B.).

670

Figures. — Les Juifs avaient vieilli dans ces pensées 35 terrestres, que Dieu aimait leur père Abraham, sa chair et ce qui en sortait; que pour cela il les avait multipliés et distingués de tous les autres peuples, sans souffrir qu'ils s'y mêlassent; que, quand ils languissaient dans l'Égypte, il les en retira avec tous ces grands signes en leur faveur; qu'il les nourrit de la manne dans le désert; qu'il les mena dans une terre bien grasse; qu'il leur donna des rois et un temple bien bâti pour y offrir des bêtes, et par le moyen de l'effusion de leur sang qu'ils seraient purifiés, et qu'il leur devait enfin envoyer le Messie pour les rendre maîtres de tout le monde, et il a prédit le temps de sa venue.

Le monde ayant vieilli dans ces erreurs charnelles, Jésus-Christ est venu dans le temps prédit, mais non pas dans l'éclat attendu; et ainsi ils n'ont pas pensé que ce fût lui. Après sa mort, saint Paul est venu apprendre aux hommes que toutes ces choses étaient arrivées en figure¹, que le royaume de Dieu ne consistait pas en la chair, mais en l'esprit²; que les ennemis des hommes n'étaient pas les Babyloniens, mais les passions; que Dieu ne se plaisait pas aux temples faits de main, mais en un cœur pur et humilié³; que la circoncision du corps était inutile, mais qu'il fallait celle du cœur⁴; que Moïse ne leur avait pas donné le pain du ciel⁵, etc.

Mais Dieu n'ayant pas voulu découvrir ces choses à ce peuple, qui en était indigne, et ayant voulu

1. *Gal.*, IV, 24.

2. *1 Cor.*, III, 16, 17.

3. *Hébr.*, IX, 24.

4. *Rom.*, II, 28, 29.

5. *JOAN.*, VI, 32.

néanmoins les prédire afin qu'elles fussent crues, il en a prédit le temps clairement¹, et les a quelquefois exprimées clairement, mais abondamment, en figures, afin que ceux qui aimaient les choses figurantes s'y arrêtaient, et que ceux qui aimaient les figurées les y vissent.

Tout ce qui ne va point à la charité est figure.

L'unique objet de l'Écriture est la charité.

Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure. Car, puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figuré.

Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité, pour satisfaire notre curiosité qui recherche la diversité, par cette diversité qui nous mène toujours à notre unique nécessaire. Car une seule chose est nécessaire², et nous aimons la diversité; et Dieu satisfait à l'un et à l'autre par ces diversités, qui mènent au seul nécessaire.

Les Juifs ont tant aimé les choses figurantes³, et les ont si bien attendues, qu'ils ont méconnu la réalité, quand elle est venue dans le temps et en la manière prédite.

Les Rabbins prennent pour figures les mamelles de l'Épouse⁴, et tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont, des biens temporels.

Et les chrétiens prennent même l'Eucharistie pour figure de la gloire où ils tendent.

1. Pascal avait d'abord ajouté *et la manière en figures*. Puis il a mis cette note : *Je ne dis pas bien*, et il a substitué à cette première phrase une rédaction plus explicite (B.).

2. Luc, X, 42.

3. Allusion à toutes les exégèses juives de l'Écriture comme celles qui remplissent le *Talmud*, qui constituent les doctrines de la Cabale, etc. (B.).

4. Dans le *Cantique des cantiques*.

671

Les Juifs, qui ont été appelés à dompter les nations et les rois, ont été esclaves du péché; et les Chrétiens, dont la vocation a été à servir et à être sujets, sont les enfants libres ¹. 119

672

Point formaliste. — Quand saint Pierre et les apôtres délibèrent d'abolir la circoncision ², où il s'agissait d'agir contre la loi de Dieu ³, ils ne consultent point les prophètes, mais simplement la réception du Saint-Esprit en la personne des incircis. *197

Ils jugent plus sûr que Dieu approuve ceux qu'il remplit de son Esprit, que non pas qu'il faille observer la loi. Ils savaient que la fin de la loi n'était que le Saint-Esprit; et qu'ainsi, puisqu'on l'avait bien sans circoncision, elle n'était pas nécessaire.

673

Fac secundum exemplar quod tibi ostensum est in monte ⁴. 270

La religion des Juifs a donc été formée sur la ressemblance de la vérité du Messie; et la vérité du Messie a été reconnue par la religion des Juifs, qui en était la figure.

Dans les Juifs, la vérité n'était que figurée; dans le ciel elle est découverte.

Dans l'Église, elle est couverte, et reconnue par le rapport à la figure.

1. Rom., VI, 20; VIII, 14, 15.

2. Act. Ap., XV, 7, 9.

3. Gen. XVII, 10.; Levit., XII, 3.

4. Ex. XXV, 40; « Travaille suivant le modèle qui t'a été donné sur la montagne » (c'est-à-dire sur le Sinaï).

La figure a été faite sur la vérité, et la vérité a été reconnue sur la figure.

Saint Paul dit lui-même que des gens défendront les mariages¹, et lui-même en parle aux Corinthiens, d'une manière qui est une ratière². Car si un prophète avait dit l'un et que saint Paul eût dit ensuite l'autre, on l'eût accusé.

674

- 41 *Figuratives.* — « Fais toutes choses, selon le patron qui t'a été montré en la montagne. » Sur quoi saint Paul dit que les Juifs ont peint les choses célestes³.

675

- 145 ... Et⁴ cependant ce Testament, fait pour aveugler les uns et éclairer les autres, marquait, en ceux mêmes qu'il aveuglait, la vérité qui devait être connue des autres. Car les biens visibles qu'ils recevaient de Dieu étaient si grands et si divins, qu'il paraissait bien qu'il était puissant de leur donner les invisibles, et un Messie.

Car la nature est une image de la grâce, et les miracles visibles sont image des invisibles⁵. *Ut sciatis... tibi dico : Surge*⁶.

Isaïe dit que la rédemption sera comme le passage de la mer Rouge.

1. I *Tim.*, IV, 3.

2. I *Cor.*, VII, 35-38 : « Je ne parle pas ainsi pour vous tendre un piège (*laqueum*)... Celui qui marie sa fille fait bien, et celui qui ne la marie pas fait mieux. »

3. *Hebr.*, VIII, 5.

4. Suite de la *Pensée* 571.

5. Cf. à Mme Périer, 1^{er} avr. 1648 : « comme nous avons dit souvent entre nous, les choses corporelles ne sont qu'une image des spirituelles, et Dieu a représenté les choses invisibles dans les visibles. »

6. Cf. *Pensée* 643, note.

Dieu a donc montré en la sortie d'Égypte, de la mer, en la défaite des rois, en la manne, en toute la généalogie d'Abraham, qu'il était capable de sauver, de faire descendre le pain du ciel, etc.; de sorte que le peuple ennemi est la figure et la représentation du même Messie qu'ils ignorent, etc.

Il nous a donc appris enfin que toutes ces choses n'étaient que figures, et ce que c'est que « vraiment libre », « vrai Israélite », « vraie circoncision », « vrai pain du ciel »¹, etc.

Dans ces promesses-là, chacun trouve ce qu'il a dans le fond de son cœur, les biens temporels ou les biens spirituels, Dieu ou les créatures; mais avec cette différence que ceux qui y cherchent les créatures les y trouvent, mais avec plusieurs contradictions, avec la défense de les aimer, avec l'ordre de n'adorer que Dieu et de n'aimer que lui, ce qui n'est qu'une même chose, et qu'enfin il n'est point venu Messie pour eux; au lieu que ceux qui y cherchent Dieu le trouvent, et sans aucune contradiction, avec commandement de n'aimer que lui, et qu'il est venu un Messie dans le temps prédit pour leur donner les biens qu'ils demandent.

Ainsi les Juifs avaient des miracles, des prophéties qu'ils voyaient accomplir; et la doctrine de leur loi était de n'adorer et de n'aimer qu'un Dieu; elle était aussi perpétuelle. Ainsi elle avait toutes les marques de la vraie religion : aussi elle l'était. Mais

1. Cf. *Pensée* 564. La vraie circoncision est « celle du cœur, dans l'esprit et non dans la lettre » (*Rom.*, II, 28). Avant que le secrétaire eût écrit les deux paragraphes suivants, Pascal avait écrit de biais au bas de la page deux noms déchiffrés par Z. Tourneur : *Kirkerus*, *Usserius*, soit C. KIRCHER auteur de *Concordances des Textes grecs et hébreux de l'Ancien Testament* et J. USHER, auteur d'*Annales de l'Ancien et du Nouveau Testament*.

il faut distinguer la doctrine des Juifs d'avec la doctrine de la loi des Juifs. Or la doctrine des Juifs n'était pas vraie, quoiqu'elle eût les miracles, les prophéties, et la perpétuité, parce qu'elle n'avait pas cet autre point de n'adorer et de n'aimer que Dieu.

Copie

676

257 Le voile qui est sur ces livres pour les Juifs y est aussi pour les mauvais Chrétiens, et pour tous ceux qui ne se haïssent pas eux-mêmes.

Mais qu'on est bien disposé à les entendre et à connaître Jésus-Christ quand on se hait véritablement soi-même !

677

35 Figure porte absence et présence, plaisir et déplaisir. — Chiffre a double sens : Un clair et où il est dit que le sens est caché.

678

15 *Figures.* — Un portrait porte absence et présence, plaisir et déplaisir. La réalité exclut absence et déplaisir.

Pour savoir si la loi et les sacrifices sont réalité ou figure, il faut voir si les prophètes, en parlant de ces choses, y arrêtaient leur vue et leur pensée, en sorte qu'ils n'y vissent que cette ancienne alliance, ou s'ils y voient quelque autre chose dont elle fût la peinture; car dans un portrait on voit la chose figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils en disent.

Quand ils disent qu'elle sera éternelle, entendent-ils parler de l'alliance de laquelle ils disent qu'elle sera changée; et de même des sacrifices, etc. ?

Le chiffre a deux sens. Quand on surprend une

lettre importante où l'on trouve un sens clair, et où il est dit néanmoins que le sens en est voilé et obscurci, qu'il est caché en sorte qu'on verra cette lettre sans la voir et qu'on l'entendra sans l'entendre; que doit-on penser sinon que c'est un chiffre à double sens, et d'autant plus qu'on y trouve des contrariétés manifestes dans le sens littéral? Les prophètes ont dit clairement qu'Israël serait toujours aimé de Dieu, et que la loi serait éternelle, et ils ont dit que l'on n'entendrait point leur sens, et qu'il était voilé¹.

Combien doit-on donc estimer ceux qui nous découvrent le chiffre et nous apprennent à connaître le sens caché, et principalement quand les principes qu'ils en prennent sont tout à fait naturels et clairs! C'est ce qu'a fait Jésus-Christ, et les apôtres. Ils ont levé le sceau, il a rompu le voile et a découvert l'esprit. Ils nous ont appris pour cela que les ennemis de l'homme sont ses passions; que le Rédempteur serait spirituel et son règne spirituel; qu'il y aurait deux avènements : l'un de misère pour abaisser l'homme superbe, l'autre de gloire, pour élever l'homme humilié; que Jésus-Christ serait Dieu et homme.

679

Figures. — Jésus-Christ leur ouvrit l'esprit pour 15
entendre les Écritures.

Deux grandes ouvertures sont celles-là : 1^o Toutes choses leur arrivaient en figures; *vere Israelitæ, vere liberi*, vrai pain du ciel²; 2^o un Dieu humilié jusqu'à la Croix : il a fallu que le Christ ait souffert pour

1. En marge.

2. Cf. *Pensée* 564.

entrer dans sa gloire : « qu'il vaincrait la mort par sa mort ¹ ». Deux avènements.

680

- 37 *Figures.* — Dès qu'une fois on a ouvert ce secret, il est impossible de ne pas le voir. Qu'on lise le vieil Testament en cette vue, et qu'on voie si les sacrifices étaient vrais, si la parenté d'Abraham était la vraie cause de l'amitié de Dieu, si la terre promise était le véritable lieu de repos ? Non ; donc c'étaient des figures. Qu'on voie de même toutes les cérémonies ordonnées, tous les commandements qui ne sont pas pour la charité, on verra que c'en sont les figures.

Tous ces sacrifices et cérémonies étaient donc figures ou sottises. Or il y a des choses claires trop hautes, pour les estimer des sottises.

Savoir si les prophètes arrêtaient leur vue dans l'Ancien Testament, ou y voyaient d'autres choses ².

681

- 39 *Figuratives.* — Clé du chiffre : *Veri adoratores* ³. — *Ecce agnus Dei qui tollit peccata mundi* ⁴.

682

- 339 *Is.*, I, 21. Changement de bien en mal, et vengeance de Dieu, x, 1 ; xxvi, 20 ; xxviii, 1. — Miracles : *Is.*, xxxiii, 9 ; xl, 17 ; xli, 26 ; xliii, 13 : *Is.*, xliv, 20-24 ; liv, 8 ; lxiii, 12-17 ; lxvi, 17.

Jér., II, 35 ; IV, 22-24 ; V, 4, 29-31 ; VI, 16.

Jér., XI, 21 ; XV, 12 ; XVII, 9 : *Pravum est cor omnium*

1. *Hebr.*, II, 14.

2. En marge.

3. *JOAN.*, IV, 29 : « vrais adorateurs. »

4. *Id.*, I, 29 : « Voici l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. »

et in crustabile; quis cognoscet illud? C'est-à-dire, qui en connaîtra toute la malice? car il est déjà connu qu'il est méchant. *Ego Dominus*, etc. — XVII. 17 : *Faciam domui huic*, etc. — Fiance aux sacrements extérieurs. — 22 : *Quia non sum locutus*, etc. L'essentiel n'est pas le sacrifice extérieur. — XI, 13 : *Secundum numerum*, etc. Multitude de doctrines, XXIII, 15-17¹.

683

Figures. — La lettre tue;

29

Tout arrivait en figures. Voilà le chiffre que saint Paul nous donne. Il fallait que le Christ souffrît². Un Dieu humilié.

Circoncision du cœur, vrai jeûne, vrai sacrifice, vrai temple. Les prophètes ont indiqué qu'il fallait que tout cela fût spirituel³.

Non la viande qui périt, mais celle qui ne périt point.

« Vous seriez vraiment libres. » Donc l'autre liberté n'est qu'une figure de liberté.

« Je suis le vrai pain du ciel⁴. »

684

Contradictions. — On ne peut faire une bonne *255 physionomie qu'en accordant toutes nos contrariétés, et il ne suffit pas de suivre une suite de qualités accordantes sans accorder les contraires. Pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires.

1. Nous nous contentons de donner l'indication des passages de la Bible; Pascal les a copiés en entier dans son manuscrit (B.).

2. II *Cor.*, III, 6 et *Rom.*, II, 25.

3. *JOAN.*, VI, 32.

4. Cf. *Pensées* 564, 675, 679, 782.

Ainsi, pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordants, mais d'en avoir un qui accorde les passages même contraires.

Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de l'Écriture et des prophètes; ils avaient assurément trop bon sens. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés.

Le véritable sens n'est donc pas celui des Juifs¹; mais en Jésus-Christ toutes les contradictions sont accordées.

Les Juifs ne sauraient accorder la cessation de la royauté et principauté prédite par Osée, avec la prophétie de Jacob².

Si on prend la loi, les sacrifices, et le royaume pour réalités, on ne peut accorder tous les passages. Il faut donc par nécessité qu'ils ne soient que figures. On ne saurait pas même accorder les passages d'un même auteur, ni d'un même livre, ni quelquefois d'un même chapitre, ce qui marque trop quel était le sens de l'auteur; comme quand Ézéchiel, ch. xx, dit qu'on vivra dans les commandements de Dieu et qu'on n'y vivra pas³.

685

*253 *Figures.* — Si la loi et les sacrifices sont la vérité,

1. Cf. *Pensées* 573 et 676.

2. *Osée*, III, 10 et *Gen.*, XLIII, 10.

3. Pascal songe au verset 40 : « Sur ma montagne sainte, sur ma montagne sublime, là tout le peuple d'Israël me servira, » et au verset 25 : « Donc moi je leur ai donné des préceptes qui ne sont pas bons, et des jugements sous lesquels ils ne vivront pas. » Le verset 25 s'entend, suivant Pascal, de l'Ancienne Loi, et le verset 40 de la Nouvelle (B.).

il faut qu'elle plaise à Dieu, et qu'elle ne lui déplaise point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent et déplaisent.

Or dans toute l'Écriture ils plaisent et déplaisent. Il est dit que la loi sera changée, que le sacrifice sera changé, qu'ils seront sans loi, sans prince et sans sacrifice, qu'il sera fait une nouvelle alliance, que la loi sera renouvelée, que les préceptes qu'ils ont reçus ne sont pas bons, que leurs sacrifices sont abominables, que Dieu n'en a point demandé.

Il est dit, au contraire, que la loi durera éternellement, que cette alliance sera éternelle, que le sacrifice sera éternel, que le sceptre ne sortira jamais d'avec eux, puisqu'il n'en doit point sortir que le Roi éternel n'arrive.

Tous ces passages marquent-ils que ce soit réalité ? Non. Marquent-ils aussi que ce soit figure ? Non : mais que c'est réalité, ou figure. Mais les premiers, excluant la réalité, marquent que ce n'est que figure.

Tous ces passages ensemble ne peuvent être dits de la réalité ; tous peuvent être dits de la figure : donc ils ne sont pas dits de la réalité, mais de la figure.

*Agnus occisus est ab origine mundi juge sacrificium*¹.

686

Contrariétés. — Le sceptre jusqu'au Messie, — 39
sans roi ni prince.

Loi éternelle — changée.

Alliance éternelle, — alliance nouvelle.

Lois bonnes, — préceptes mauvais. *l'Exech.*, xx².

1. L. Brunschvicg met un point après *mundi* et lit : *Juge sacrificeur*. Mais selon Z. Tourneur, Pascal veut dire que « l'agneau tué dès l'origine du monde » (*Apoc.*, xiii, 8) juge le sens du mot *sacrifice* qui désignait la figure.

2. Ces exemples de contrariétés sont développés dans les fragments suivants (B.).

31 *Figures.* — Quand la parole de Dieu, qui est véritable est fausse littéralement, elle est vraie spirituellement. *Sede a dextris meis*¹, cela est faux littéralement; donc cela est vrai spirituellement.

En ces expressions, il est parlé de Dieu à la manière des hommes; et cela ne signifie autre chose, sinon que l'intention que les hommes ont en faisant asseoir à leur droite, Dieu l'aura aussi; c'est donc une marque de l'intention de Dieu, non de sa manière de l'exécuter.

Ainsi quand il dit : « Dieu a reçu l'odeur de vos parfums, et vous donnera en récompense une terre grasse »; c'est-à-dire la même intention qu'aurait un homme qui, agréant vos parfums, vous donnerait en récompense une terre grasse, Dieu aura la même intention pour vous, parce que vous avez eu pour [lui] la même intention qu'un homme a pour celui à qui il donne des parfums. Ainsi, *iratus est*, « Dieu jaloux² », etc. Car les choses de Dieu étant inexprimables, elles ne peuvent être dites autrement, et l'Église aujourd'hui en use encore : *Quia confortavit seras*³, etc.

Il n'est pas permis d'attribuer à l'Écriture les sens qu'elle ne nous a pas révélés qu'elle a. Ainsi, de dire que le *mem* fermé d'Isaïe signifie 600, cela n'est pas révélé. Il eût pu dire que les *tsade* finals et les *he deficientes*⁴ signifieraient des mystères. Il

1. Ps., CXIX : « Assieds-toi à ma droite. »

2. Exode XX, 5, XXIV, 14; Is., V, 25.

3. Ps., CXLVII, 13. La Vulgate porte *quoniam* au lieu de *quia* : « Loue le Seigneur, ô Jérusalem, parce qu'il a rendu tes portes imprenables. »

4. *Mem*, *tsade*, et *he* sont des lettres que Pascal a tracées en caractères hébraïques dans le manuscrit. Leur forme ou leur absence (*deficientes*) change la valeur des mots.

n'est donc pas permis de le dire, et encore moins de dire que c'est la manière de la pierre philosophale. Mais nous disons que le sens littéral n'est pas le vrai, parce que les prophètes l'ont dit eux-mêmes.

688

Je ne dis pas que le *mem* est mystérieux.

Copie

257

689

Moïse (*Deut.* xxx) promet que Dieu circonciendra leur cœur pour les rendre capables de l'aimer. 213

690

Un mot de David, ou de Moïse, comme « que Dieu circonciendra les cœurs¹ », fait juger de leur esprit. 247

Que tous les autres discours soient équivoques, et douteux d'être philosophes ou chrétiens, enfin un mot de cette nature détermine tous les autres, comme un mot d'Épictète détermine tout le reste au contraire. Jusque-là l'ambiguïté dure, et non pas après.

691

De deux personnes qui disent de sots contes, l'un qui a double sens entendu dans la cabale, l'autre qui n'a que ce sens, si quelqu'un, n'étant pas du secret, entend discourir les deux en cette sorte, il en fera même jugement. Mais si ensuite, dans le reste du discours, l'un dit des choses angéliques, et l'autre toujours des choses plates et communes, il jugera que l'un parlait avec mystère, et non pas l'autre : l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telle sottise, et capable d'être mystérieux; l'autre, qu'il est incapable de mystère, et capable de sottise. 31

Le Vieux Testament est un chiffre.

1. *Deut.*, XXX, 6.

33 Quand¹ David prédit que le Messie délivrera son peuple de ses ennemis, on peut croire charnellement que ce sera des Égyptiens, et alors je ne saurais montrer que la prophétie soit accomplie. Mais on peut bien croire aussi que ce sera des iniquités, car, dans la vérité, les Égyptiens ne sont pas ennemis, mais les iniquités le sont. Ce mot d'ennemi est donc équivoque. Mais s'il dit ailleurs comme il fait qu'il délivrera son peuple de ses péchés², aussi bien qu'Isaïe³ et les autres, l'équivoque est ôtée, et le sens double des ennemis réduit au sens simple d'iniquités. Car s'il avait dans l'esprit les péchés, il les pouvait bien dénoter par ennemis, mais s'il pensait aux ennemis, il ne les pouvait pas désigner par iniquités.

Or, Moïse, et David et Isaïe usaient des mêmes termes. Qui dira donc qu'ils n'avaient pas même sens, et que le sens de David qui est manifestement d'iniquités lorsqu'il parlait d'ennemis, ne fût pas le même que [celui de] Moïse en parlant d'ennemis ?

Daniel (ix)⁴ prie pour la délivrance du peuple de la captivité de leurs ennemis, mais il pensait aux péchés, et pour le montrer il dit que Gabriel lui vint dire qu'il était exaucé, et qu'il n'y avait plus que soixante-dix semaines à attendre, après quoi le peuple serait délivré d'iniquité, le péché prendrait fin, et le libérateur, le Saint des saints, amènerait la justice éternelle, non la légale, mais l'éternelle.

Il y en a qui voient bien qu'il n'y a pas d'autre

1. L'ordre de cette pensée est inversé par L. Brunschvicg, qui place ce début après le dernier alinéa : *Il y en a... ennemis.*

2. Ps. CXXIX, 8.

3. XLIII, 25.

4. V. 24.

ennemi de l'homme que la concupiscence, qui le détourne de Dieu, et non pas des...¹ ni d'autre bien que Dieu, et non pas une terre grasse. Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens, qu'[ils] s'en [soûlent], et qu'[ils] y [meurent]². Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder, et d'ennemis que ceux qui les en détournent; qui s'affligent de se voir environnés et dominés de tels ennemis; qu'ils se consolent, je leur annonce une heureuse nouvelle : il y a un libérateur pour eux, je le leur ferai voir, je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux; je ne le ferai pas voir aux autres. Je ferai voir qu'un Messie a été promis, qui délivrerait des ennemis; et qu'il en est venu un pour délivrer des iniquités, mais non des ennemis.

1. *Dieu* (B.). Tourneur suppose que Pascal aurait complété des Égyptiens p. ex. que les Juifs regardaient comme ennemis.

2. Pascal pensant à *l'homme* a écrit : *qu'il s'en soûle et qu'il y meure.*

SECTION XI

Les Prophéties.

693

- I En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme en regardant tout l'univers muet¹, et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi, d'une semblable nature : je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi, ils me disent que non; et sur cela, ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux, et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi, je n'ai pu y prendre d'attache, et, considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu n'aurait point laissé quelque marque de soi.

Je vois plusieurs religions contraires, et partant

1. Cf. *Pensée* 206.

toutes fausses, excepté une. Chacune veut être crue par sa propre autorité et menace les incrédules. Je ne les crois donc pas là-dessus. Chacun peut dire cela, chacun peut se dire prophète. Mais je vois la chrétienne où se trouvent des prophéties, et c'est ce que chacun ne peut pas faire.

694

Et ce qui couronne tout cela est la prédiction, afin qu'on ne dît point que c'est le hasard qui l'a faite. 232

Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre ne trouvera pas que le parti est de croire que tout cela n'est pas un coup de hasard...

Or, si les passions ne nous tenaient point, huit jours et cent ans sont une même chose.

695

Prophéties. — Le grand Pan est mort¹.

Copie
171

696

*Susceperunt verbum cum omni aviditate, scrutantes Scripturas, si illa se haberent*² : 401

697

Prodit lege. — *Impleta cerne.* — *Implenda collige*³. 59

698

On n'entend les prophéties que quand on voit les choses arrivées : ainsi les preuves de la retraite, et 100

1. PLUTARQUE, *De Defectu oraculorum*, XVII, apud CHARRON. *Trois Vérités*, II, 8.

2. *Act. Apost.*, XVII, 11 : « Ils ont examiné la parole en toute avidité, scrutant les Écritures pour voir s'il en était ainsi. »

3. « Lis ce qui a été annoncé. Vois ce qui a été accompli. Recueille ce qui est à accomplir. »

de la direction¹, du silence, etc., ne se prouvent qu'à ceux qui les savent et les croient.

Joseph si intérieur dans une loi tout extérieure.

Les pénitences extérieures disposent à l'intérieure, comme les humiliations à l'humilité. Ainsi les...

699

- 59 La synagogue a précédé l'Église; les Juifs, les Chrétiens. Les prophètes ont prédit les Chrétiens; saint Jean, Jésus-Christ.

700

- 382 Beau de voir par les yeux de la foi l'histoire d'Hérode, de César.

701

- 485 Le zèle des Juifs pour leur loi et leur temple (*Josèphe*, et *Philon Juif ad Caïum*). Quel autre peuple a eu un tel zèle? Il fallait qu'ils l'eussent.

Jésus-Christ prédit quant au temps et à l'état du monde : le duc ôté de la cuisse² et la quatrième monarchie³. Qu'on est heureux d'avoir cette lumière dans cette obscurité.

Qu'il est beau de voir, par les yeux de la foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile⁴!

1. *Discretion* (B.).

2. *Gen.*, XLIX, 10.

3. *Dan.*, II.

4. Cf. BALZAC (*Socrate chrétien. Discours VIII*). « Quand Pascal, dit Sainte-Beuve, interprète les Prophéties et lève les sceaux du Vieux Testament, quand il explique le rôle des apôtres parmi les Gentils, et l'économie merveilleuse des desseins de Dieu, il devance visiblement Bossuet, le Bossuet de l'*Histoire universelle*. »

702

Zèle du peuple juif pour sa loi, et principalement depuis qu'il n'y a plus eu de prophètes. 491

703

Tandis que les prophètes ont été pour maintenir la loi, le peuple a été négligent; mais depuis qu'il n'y a plus eu de prophètes, le zèle a succédé¹. 491

704

Le diable a troublé le zèle des Juifs, avant Jésus-Christ parce qu'il leur eût été salutaire, mais non pas après. 119

Le peuple juif, moqué des gentils; le peuple chrétien, persécuté.

705

Preuve. — Prophéties avec l'accomplissement; ce qui a précédé et ce qui a suivi Jésus-Christ. 53

706

La plus grande des preuves de Jésus-Christ sont les prophéties. C'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu; car l'événement qui les a remplies est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Église jusqu'à la fin. Aussi Dieu a suscité des prophètes durant seize cents ans; et, pendant quatre cents ans après, il a dispersé toutes ces prophéties, avec tous les Juifs qui les portaient, dans tous les lieux du monde². Voilà quelle a été la préparation à la naissance de Jésus-Christ, dont l'Évangile devant être cru de tout le monde, il a fallu non seulement qu'il

1. Cf. *Pensée* 630.

2. Cf. *Pensées* 572 et 618.

y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais que ces prophéties fussent par tout le monde, pour le faire embrasser par tout le monde.

707

- 489 Mais ce n'était pas assez que les prophéties fussent; il fallait qu'elles fussent distribuées par tous les lieux et conservées dans tous les temps. Et afin qu'on ne prît point ce concert pour un effet du hasard, il fallait que cela fût prédit.

Il est bien plus glorieux au Messie qu'ils soient les spectateurs, et même les instruments de sa gloire, outre que Dieu les ait ¹ réservés.

708

- 405 *Prophéties.* — Le temps prédit par l'état du peuple juif, par l'état du peuple païen, par l'état du temple, par le nombre des années.

709

- 405 Il faut être hardi pour prédire une même chose en tant de manières : il fallait que les quatre monarchies, idolâtres ou païennes, la fin du règne de Juda, et les soixante-dix semaines arrivassent en même temps, et le tout avant que le deuxième temple fût détruit.

710

- 167 *Prophéties.* — Quand un seul homme aurait fait un livre des prédictions de Jésus-Christ, pour le temps et pour la manière, et que Jésus-Christ serait venu conformément à ces prophéties, ce serait une force infinie.

Mais il y a bien plus ici, c'est une suite d'hommes

1. *Avait* (B.).

durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent, l'un ensuite de l'autre, prédire, ce même avènement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste depuis quatre mille années, pour rendre en corps témoignage des assurances qu'ils en ont, et dont ils ne peuvent être divertis par quelques menaces et persécutions qu'on leur fasse : ceci est tout autrement considérable.

711

Prédictions des choses particulières. — Ils étaient 329
étrangers en Égypte, sans aucune possession en propre, ni en ce pays-là ni ailleurs. [Il n'y avait pas la moindre apparence ni de la royauté qui y a été si longtemps après, ni de ce conseil souverain des soixante-dix juges qu'ils appelaient le *synédrin* qui, ayant été institué par Moïse, a duré jusqu'au temps de Jésus-Christ : toutes ces choses étaient aussi éloignées de leur état présent qu'elles le pouvaient être] lorsque Jacob mourant, et bénissant ses douze enfants, leur déclare qu'ils seront possesseurs d'une grande terre, et prédit particulièrement à la famille de Juda que les rois qui les gouverneraient un jour seraient de sa race et que tous ses frères seraient ses sujets [et que même le Messie qui devait être l'attente des nations naîtrait de lui et que la royauté ne serait point ôtée de Juda, ni le gouverneur et le législateur de ses descendants, jusqu'à ce que le Messie attendu arrivât dans sa famille¹].

Ce même Jacob, disposant de cette terre future comme s'il en eût été maître, en donna une portion à Joseph plus qu'aux autres : « Je vous donne, dit-il,

1. *Gen.*, ch. xxxix (8 à 10).

une part plus qu'à vos frères.» Et bénissant ses deux enfants, Ephraïm et Manassé, que Joseph lui avait présentés, l'aîné, Manassé, à sa droite, et le jeune Ephraïm à sa gauche, il met ses bras en croix, et posant sa main droite sur la tête d'Ephraïm, et la gauche sur Manassé, il les bénit en [*la*] sorte; et sur ce que Joseph lui représente qu'il préfère le jeune¹, il lui répond avec une fermeté admirable : « Je le sais bien, mon fils, je le sais bien; mais Ephraïm croîtra autrement que Manassé. » Ce qui a été en effet si véritable dans la suite, qu'étant seul presque aussi abondant que deux lignées entières qui composaient tout un royaume, elles ont été ordinairement appelées du seul nom d'Ephraïm.

Ce même Joseph, en mourant, recommande à ses enfants d'emporter ses os avec eux quand ils iront en cette terre, où ils ne furent que deux cents ans après².

Moïse, qui a écrit toutes ces choses si longtemps avant³ qu'elles fussent arrivées, a fait lui-même à chaque famille les partages de cette terre avant que d'y entrer, comme s'il en eût été maître [*et* déclare enfin que Dieu doit susciter de leur nation et de leur race un prophète, dont il a été la figure, et leur prédit exactement tout ce qui devait leur arriver dans la terre où ils allaient entrer après sa mort, les victoires que Dieu leur donnera, leur ingratitude envers Dieu, les punitions qu'ils en recevront et le reste de leurs aventures.] Il leur donne les arbitres qui en feront le partage, il leur prescrit toute la forme du gouvernement politique qu'ils y observeront, les villes de refuge qu'ils y bâtiront, et...

1. Cf. *Pensée* 623.

2. *Gen.*, I. 22-25.

3. *Lévit.*, 15, 18, 34.

712

Les prophéties mêlées des choses particulières, 19
et de celles du Messie, afin que les prophéties du
Messie ne fussent pas sans preuves, et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit.

713

Captivité des Juifs sans retour. Jér., XI, II : « Je 171
ferai venir sur Juda des maux desquels ils ne pourront être délivrés ».

Figures. — Is., v : « Le Seigneur a eu une vigne dont il a attendu des raisins, et elle n'a produit que du verjus. Je la dissiperai donc et la détruirai; la terre n'en produira que des épines, et je défendrai au ciel d'y [pleuvoir]. La vigne du Seigneur est la maison d'Israël, et les hommes de Juda en sont le germe délectable. J'ai attendu qu'ils fissent des actions de justice, et ils ne produisent qu'iniquités ».

Is., VIII¹ « Sanctifiez le Seigneur avec crainte et tremblement; ne redoutez que lui, et il vous sera en sanctification; mais il sera en pierre de scandale et en pierre d'achoppement aux deux maisons d'Israël. Il sera en piège et en ruine au peuple de Jérusalem; et un grand nombre d'entre eux heurteront cette pierre, y tomberont, y seront brisés, et seront pris à ce piège, et y périront. Voilez mes paroles, et couvrez ma loi pour mes disciples.

« J'attendrai donc en patience le Seigneur qui se voile et se cache à la maison de Jacob. »

Is., XXIX : « Soyez confus et surpris, peuple d'Israël; chanceliez, trébuchez et soyez ivres, mais non pas d'une ivresse de vin; trébuchez, mais non pas d'ivresse, car Dieu vous a préparé l'esprit d'assou-

1. Is., V, 7, 8.

173 pissement : il vous voilera les yeux, il obscurcira vos princes et vos prophètes qui ont les visions ¹. » (*Dan.*, XII ² : « Les méchants ne l'entendront point, mais ceux qui seront bien instruits l'entendront. » *Osée*, dernier chapitre, dernier verset, après bien des bénédictions temporelles, dit : « Où est le sage ? et il entendra ces choses ; » etc.) Et les visions de tous les prophètes seront à votre égard comme un livre scellé, lequel si on donne à un homme savant, et qui le puisse lire, il répondra : Je ne puis le lire, car il est scellé ; et quand on le donnera à ceux qui ne savent pas lire, ils diront : Je ne connais pas les lettres.

Et le Seigneur m'a dit : Parce que ce peuple m'honore des lèvres, mais que son cœur est bien loin de moi (en voilà la raison et la cause ; car s'ils adoraient Dieu de cœur, ils entendraient les prophéties), et qu'ils ne m'ont servi que par des voies humaines : c'est pour cette raison que j'ajouterai à tout le reste d'amener sur ce peuple une merveille étonnante, et un prodige grand et terrible ; c'est que la sagesse de ses sages périra, et leur intelligence en sera [*obscurcie*].

Prophéties. Preuves de divinité. — *Is.*, XLI : « Si vous êtes dieux, approchez, annoncez-nous les choses futures, nous inclinons notre cœur à vos paroles. Apprenez-nous les choses qui ont été au commencement, et prophétisez-nous celles qui doivent arriver.

« Par là nous saurons que vous êtes des dieux. Faites-le bien ou mal, si vous pouvez. Voyons donc et raisonnons ensemble. Mais vous n'êtes rien, vous n'êtes qu'abominations ; etc. Qui d'entre vous

1. 13, 17.

2. 11. — La parenthèse, en marge.

nous instruit (par des auteurs contemporains¹) des choses faites dès le commencement et l'origine ? afin que nous lui disions : Vous êtes le juste. Il n'y en a aucun qui nous apprenne, ni qui prédise l'avenir.»

Is., XLII : « Moi qui suis le Seigneur je ne communique pas ma gloire à d'autres. C'est moi qui ai fait prédire les choses qui sont arrivées, et qui prédis encore celles qui sont à venir. Chantez en un cantique nouveau à Dieu par toute la terre².

« Amène ici ce peuple qui a des yeux et qui ne voit pas, qui a des oreilles et qui est sourd. Que les nations s'assemblent toutes. Qui d'entre elles — et leurs dieux — vous instruira des choses passées et futures ? Qu'elles produisent leurs témoins pour leur justification ; ou qu'elles m'écoutent, et confessent que la vérité est ici. 174

« Vous êtes mes témoins, dit le Seigneur, vous et mon serviteur, que j'ai élu, afin que vous me connaissiez, et que vous croyiez que c'est moi qui suis.

« J'ai prédit, j'ai sauvé, j'ai fait moi seul ces merveilles à vos yeux ; vous êtes mes témoins de ma divinité, dit le Seigneur.

« C'est moi qui pour l'amour de vous ai brisé les forces des Babyloniens ; c'est moi qui vous ai sanctifiés et qui vous ai créés.

« C'est moi qui vous ai fait passer au milieu des eaux et de la mer et des torrents, et qui ai submergé et détruit pour jamais les puissants ennemis qui vous ont résisté.

« Mais perdez la mémoire de ces anciens bienfaits, et ne jetez plus les yeux vers les choses passées.

« Voici, je prépare de nouvelles choses qui vont bientôt paraître, vous les connaîtrez : je rendrai les déserts habitables et délicieux.

1. En marge.

2. XLIII, 8.

« Je me suis formé ce peuple, je l'ai établi pour annoncer mes louanges, etc.

« Mais c'est pour moi-même que j'effacerai vos péchés et que j'oublierai vos crimes : car, pour vous, repassez en votre mémoire vos ingrattitudes, pour voir si vous avez de quoi vous justifier. Votre premier père a péché, et vos docteurs ont tous été des prévaricateurs. »

177 *Is.*, XLIV : « Je suis le premier et le dernier, dit le Seigneur; qui s'égalera à moi, qu'il raconte l'ordre des choses depuis que j'ai formé les premiers peuples, et qu'il annonce que j'ai formé les premiers peuples, et qu'il annonce les choses qui doivent arriver. Ne craignez rien; ne vous ai-je pas fait entendre toutes ces choses ? Vous êtes mes témoins. »

Prédiction de Cyrus. — *Is.*, XLV, 4 : « A cause de Jacob que j'ai élu, je t'ai appelé par ton nom. »

Is., XLV, 21 : « Venez et disputons ensemble. Qui a fait entendre les choses depuis le commencement ? Qui a prédit les choses dès lors ? N'est-ce pas moi, qui suis le Seigneur ? »

Is., XLVI : « Ressouvenez-vous des premiers siècles, et connaissez qu'il n'y a rien de semblable à moi, qui annonce dès le commencement les choses qui doivent arriver à la fin, en disant l'origine du monde. Mes décrets subsisteront, et toutes mes volontés seront accomplies. »

179 *Is.*, XLII : « Les premières choses sont arrivées comme elles avaient été prédites; et voici maintenant, j'en prédis de nouvelles et vous les annonce avant qu'elles soient arrivées. »

Is., XLVIII, 3 : « J'ai fait prédire les premières, et je les ai accomplies ensuite; et elles sont arrivées en la manière que j'avais dit, parce que je sais que vous êtes durs, que votre esprit est rebelle et votre front impudent; et c'est pourquoi je les ai voulu

annoncer avant l'événement, afin que vous ne puissiez pas dire que ce fût l'ouvrage de vos dieux et l'effet de leur ordre.

« Vous voyez arriver ce qui a été prédit; ne le raconterez-vous pas? Maintenant je vous annonce des choses nouvelles, que je conserve en ma puissance, et que vous n'avez pas encore vues; ce n'est que maintenant que je les prépare, et non pas depuis longtemps : je vous les ai tenues cachées de peur que vous ne vous vantassiez de les avoir prévues par vous-mêmes.

« Car vous n'en avez aucune connaissance, et personne ne vous en a parlé, et vos oreilles n'en ont rien oui; car je vous connais, et je sais que vous êtes pleins de prévarications, je vous ai donné le nom de prévaricateurs dès les premiers temps de votre origine. »

Réprobation des Juifs et conversion des Gentils. — 181
Is., LXV : « Ceux-là m'ont cherché qui ne me consultaient point. Ceux-là m'ont trouvé qui ne me cherchaient point; j'ai dit : Me voici ! me voici ! au peuple qui n'invoquait pas mon nom.

« J'ai étendu mes mains tout le jour au peuple incrédule qui suit ses désirs et qui marche dans une voie mauvaise, à ce peuple qui me provoque sans cesse par les crimes qu'il commet en ma présence, qui s'est emporté à sacrifier aux idoles, etc.

« Ceux-là seront dissipés en fumée au jour de ma fureur, etc.

« J'assemblerai les iniquités de vous et de vos pères, et vous rendrai à tous selon vos œuvres.

« Le Seigneur dit ainsi : Pour l'amour de mes serviteurs, je ne perdrai tout Israël, mais j'en réserverai quelques-uns, de même qu'on réserve un grain resté dans une grappe, duquel on dit : Nè l'arrachez pas, parce que c'est bénédiction [et espérance de fruit].

183 « Ainsi j'en prendrai de Jacob et de Juda pour posséder mes montagnes, que mes élus et mes serviteurs avaient en héritage, et mes campagnes fertiles et admirablement abondantes; mais j'exterminerai tous les autres, parce que vous avez oublié votre Dieu pour servir des dieux étrangers. Je vous ai appelés et vous n'avez pas répondu : j'ai parlé et vous n'avez pas oui, et vous avez choisi les choses que j'avais défendues.

« C'est pour cela que le Seigneur dit ces choses. Voici, mes serviteurs seront rassasiés, et vous languirez de faim; mes serviteurs seront dans la joie, et vous dans la confusion; mes serviteurs chanteront des cantiques de l'abondance de la joie de leur cœur, et vous pousserez des cris et des hurlements dans l'affliction de votre esprit.

« Et vous laisserez votre nom en abomination à mes élus. Le Seigneur vous exterminera, et nommera ses serviteurs d'un autre nom dans lequel celui qui sera béni sur la terre sera béni en Dieu, etc., parce que les premières douleurs sont mises en oubli.

« Car voici : je crée de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et les choses passées ne seront plus en mémoire et ne viendront plus en la pensée.

« Mais vous vous réjouirez à jamais dans les choses nouvelles que je crée, car je crée Jérusalem qui n'est autre chose que joie, et son peuple réjouissance.

« Et je me plairai en Jérusalem et en mon peuple, et on n'y entendra plus de cris et de pleurs.

185 « Je l'exaucerai avant qu'il demande; je les ouïrai quand ils ne feront que commencer à parler. Le loup et l'agneau paîtront ensemble, le lion et le bœuf mangeront la même paille; le serpent ne mangera que la poussière, et on ne commettra plus d'homicide et de violence en toute ma sainte montagne. »

Is., LVI, 3 : « Le Seigneur dit ces choses : Soyez justes et droits, car mon salut est proche, et ma justice va être révélée.

« Bienheureux est celui qui fait ces choses et qui observe mon sabbat, et garde ses mains de commettre aucun mal.

« Et que les étrangers qui s'attachent à moi ne disent point : Dieu me séparera d'avec son peuple. Car le Seigneur dit ces choses : Quiconque gardera mon sabbat, et choisira de faire mes volontés, et gardera mon alliance, je leur donnerai place dans ma maison, et je leur donnerai un nom meilleur que celui que j'ai donné à mes enfants : ce sera un nom éternel qui ne périra jamais. »

Is., LIX, 9 : « C'est pour nos crimes que la justice s'est éloignée de nous. Nous avons attendu la lumière et nous ne trouvons que les ténèbres; nous avons espéré la clarté et nous marchons dans l'obscurité; nous avons tâté contre la muraille comme des aveugles et nous avons heurté en plein midi comme au milieu d'une nuit, et comme des morts en des lieux ténébreux. 187

« Nous rugirons tous comme des ours, nous gémirons comme des colombes. Nous avons attendu la justice, et elle ne vient point; nous avons espéré le salut, et il s'éloigne de nous. »

Is., LXXI, 18 : « Mais je visiterai leurs œuvres et leurs pensées quand je viendrai pour les assembler avec toutes les nations et les peuples, et ils verront ma gloire.

« Et je leur imposerai un signe, et de ceux qui seront sauvés j'en enverrai aux nations en Afrique, en Lydie, en Italie, en Grèce et aux peuples qui n'ont point ouï parler de moi, et qui n'ont point vu ma gloire. Et ils amèneront vos frères. »

Jér., VII. *Réprobation du temple* : « Allez en Silo, où 189

j'avais établi mon nom au commencement, et voyez ce que j'y ai fait à cause des péchés de mon peuple. Et maintenant, dit le Seigneur, parce que vous avez fait les mêmes crimes, je ferai de ce temple où mon nom est invoqué, et sur lequel vous vous confiez, et que j'ai moi-même donné à vos prêtres, la même chose que j'ai faite de Silo. (Car je l'ai rejeté, et je me suis fait un temple ailleurs¹.)

« Et je vous rejetterai loin de moi, de la même manière que j'ai rejeté vos frères les enfants d'Éphraïm (Rejetés sans retour.) Ne priez donc point pour ce peuple. »

Jér., VII, 22 : « A quoi vous sert-il d'ajouter sacrifice sur sacrifice ? Quand je retirerai vos pères hors d'Égypte, je ne leur parlai pas des sacrifices et des holocaustes ; je ne leur en donnai aucun ordre, et le précepte que je leur ai donné a été en cette sorte : Soyez obéissants et fidèles à mes commandements, et je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple. (Ce ne fut qu'après qu'ils eurent sacrifié au veau d'or que je me donnai des sacrifices pour tourner en bien une mauvaise coutume.) »

Jér., VII, 4 : « N'ayez point confiance aux paroles de mensonge de ceux qui vous disent : Le temple du Seigneur, le temple du Seigneur, le temple du Seigneur sont². »

714

- 277 Juifs témoins de Dieu. *Is.*, XLIII, 9 ; XLIV, 8.
Prophéties accomplies. — III. R. XII, 2. — IV. R.

1. Les passages entre parenthèses sont à la marge du texte.

2. Dans les *Copies*, à ces dernières lignes sont jointes les citations suivantes : *Sophonie*, III, 9 : « Je donnerai mes paroles aux Gentils, afin que tous me servent d'une seule épaule. » *Ézéchiel*, XXVII, 25 : « David, mon serviteur sera éternellement prince sur eux. » — *Exode*, IV, 22 : Israël est mon fils premier-né.

xxiii, 16. — *Jos.*, VI, xxvi. — III. R. xvi, 34. — *Deut.*, xxiii.

Malach., I, 11. Le sacrifice des Juifs réprouvé, et le sacrifice des païens (même lors de Jérusalem) et en tous les lieux.

Moïse prédit la vocation des Gentils avant que de mourir. xxxii, 21, et la réprobation des Juifs.

Moïse prédit ce qui doit arriver à chaque tribu.

Prophétie. — « Votre nom sera en exécration à mes élus et je leur donnerai un autre nom. »

« Endurcis leur cœur¹ » et comment ? en flattant leur concupiscence et leur faisant espérer de l'accomplir.

715

Prophétie. — *Amos* et *Zacharie* : Ils ont vendu le juste, et pour cela ne seront jamais rappelés. — Jésus-Christ trahi. 277

On n'aura plus mémoire d'Égypte; Voyez *Is.*, xliii, 16, 17, 18, 19. *Jér.*, xxiii, 6, 7.

Prophétie. — Les Juifs seront répandus partout. *Is.*, xxvii, 6. — Loi nouvelle. *Jér.*, xxxi, 32.

Malachie, Grotius². — Le deuxième temple glorieux. Jésus-Christ y viendra. *Agg.* ii, 7, 8, 9, 10.

Vocation des Gentils. *Joel.*, ii, 28. *Os.*, ii, 24. *Deut.*, xxxii, 21. *Mal.* i, 11.

716

Os., iii. — *Is.*, xlii, xlviii, liv, lx, lxi, dernier : « Je l'ai prédit depuis longtemps afin qu'on sût³ que c'est moi. » Jaddus à Alexandre. 409

1. ISAÏE, VI, 9; JOAN., XII, 40.

2. Cf. *De Verit. Rel. Chr.*, V, 14.

3. *Ils sachent* (B.).

717

- 335 [Prophéties. — Serment que David aura toujours des successeurs. *Jér.*¹].

718

- 270 Le règne éternel de la race de David, II *Chron.*², par toutes les prophéties, et avec serment. Et n'est point accompli temporellement : *Jér.*, XXIII, 20.

719

- 39 On pourrait peut-être penser que, quand les prophètes ont prédit que le sceptre ne sortirait point de Juda jusqu'au roi éternel, ils auraient parlé pour flatter le peuple, et que leur prophétie se serait trouvée fausse à Hérode. Mais pour montrer que ce n'est pas leur sens, et qu'ils savaient bien au contraire que ce royaume temporel devait cesser, ils disent qu'ils seront sans roi et sans prince, et longtemps durant. *Os.*, III, 4.

720

- 229 *Non habemus regem nisi Casarem*³. Donc Jésus-Christ était le Messie, puisqu'ils n'avaient plus de roi qu'un étranger, et qu'ils n'en voulaient point d'autre.

721

- 277 Nous n'avons point de roi que César.

722

- 309 « *Dan.*, II. Tous vos devins et vos sages ne peuvent vous découvrir le mystère que vous demandez. Et

1. XIII, 13.

2. VII, 18.

3. JOAN., XIX, 15

il y a un Dieu au ciel, qui le peut, et qui vous a révélé dans votre songe les choses qui doivent arriver dans les derniers temps. (Il fallait que ce songe lui tint bien au cœur.)

« Et ce n'est point par ma propre science que j'ai eu connaissance de ce secret, mais par la révélation de ce même Dieu, qui me l'a découverte pour la rendre manifeste en votre présence.

« Votre songe était donc de cette sorte. Vous avez vu une statue grande, haute et terrible, qui se tenait debout devant vous : la tête en était d'or; la poitrine et les bras étaient d'argent; le ventre et les cuisses étaient d'airain; et les jambes étaient de fer, mais les pieds étaient mêlés de fer et de terre (argile). Vous la contempriez toujours en cette sorte, jusqu'à ce que la pierre taillée sans mains a frappé la statue par les pieds mêlés de fer et de terre et les a écrasés.

« Et alors s'en sont allés en poussière et le fer, et la terre, et l'airain, et l'argent, et l'or, et se sont dissipés en l'air; mais cette pierre, qui a frappé la statue, est crue en une grande montagne, et elle a rempli toute la terre. Voilà quel a été votre songe, et maintenant je vous en donnerai l'interprétation.

« Vous qui êtes le plus grand des rois et à qui Dieu a donné une puissance si étendue que vous êtes redoutable à tous les peuples, vous êtes représenté par la tête d'or de la statue que vous avez vue. Mais un autre empire succédera au vôtre, qui ne sera pas si puissant; et ensuite il en viendra un autre, d'airain, qui s'étendra par tout le monde. 311

« Mais le quatrième sera fort comme le fer; et, de même que le fer brise et perce toutes choses, de même cet empire brisera et écrasera tout.

« Et ce que vous avez vu que les pieds et les extrémités des pieds étaient composés en partie de terre et en partie de fer, cela marque que cet empire sera

divisé, et qu'il tiendra en partie de la fermeté du fer et de la fragilité de la terre.

« Mais comme le fer ne peut s'allier solidement avec la terre, de même ceux qui sont représentés par le fer et par la terre ne pourront faire d'alliance durable quoiqu'ils s'unissent par des mariages.

« Or ce sera dans le temps de ces monarques, que Dieu suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, ni jamais transporté à un autre peuple. Il dissipera et finira tous ces autres empires; mais, pour lui, il subsistera éternellement selon ce qui vous a été révélé de cette pierre, qui n'étant pas taillée de main est tombée de la montagne et a brisé le fer, la terre et l'argent et l'or. Voilà ce que Dieu vous a découvert des choses qui doivent arriver dans la suite des temps. Ce songe est véritable, et l'interprétation en est fidèle.

313 « Lors Nabuchodonosor tomba le visage contre terre, etc. »

Dan., VIII, 8. « Daniel ayant vu le combat du bélier et du bouc qui le vainquit, et qui domina sur la terre, duquel la principale corne étant tombée, quatre autres en étaient sorties vers les quatre vents du ciel; de l'une desquelles étant sortie une petite corne qui s'agrandit vers le Midi, vers l'Orient et vers la terre d'Israël, et s'éleva contre l'armée du ciel, en renversa des étoiles, et les foula aux pieds, et enfin abattit le Prince, et fit cesser le sacrifice perpétuel et mit en désolation le sanctuaire.

« Voilà ce que vit Daniel. Il en demandait l'explication, et une voix cria en cette sorte : « Gabriel, faites-lui entendre la vision qu'il a eue », et Gabriel lui dit :

« Le bélier que vous avez vu est le roi des Mèdes et des Perses; et le bouc est le roi des Grecs, et la

grande corne qu'il avait entre les yeux est le premier Roi de cette monarchie.

« Et ce que, cette corne étant rompue, quatre autres sont venues en la place, c'est que quatre rois de cette nation lui succéderont, mais non pas en la même puissance.

« Or, sur le déclin de ces royaumes, les iniquités étant accrues, il s'élèvera un roi insolent et fort, mais d'une puissance empruntée, auquel toutes choses succéderont à son gré; et il mettra en désolation le peuple saint, et réussissant dans ses entreprises avec un esprit double et trompeur, il en tuera plusieurs, et s'élèvera enfin contre le prince des princes, mais il périra malheureusement, et non pas néanmoins par une main violente. » 315

Dan., ix, 20. « Comme je priais Dieu de tout cœur, et qu'en confessant mon péché et celui de tout mon peuple, j'étais prosterné devant mon Dieu, voici que Gabriel, lequel j'avais vu en vision dès le commencement, vint à moi et me toucha, au temps du sacrifice du vêpre, et, me donnant l'intelligence, me dit : « Daniel, je suis venu à vous pour vous ouvrir la connaissance des choses. Dès le commencement de vos prières, je suis venu pour vous découvrir ce que vous désirez, parce que vous êtes l'homme de désirs. Entendez donc la parole, et entrez dans l'intelligence de la vision. Septante semaines sont prescrites et déterminées sur votre peuple et sur votre sainte cité, pour expier les crimes, pour mettre fin aux péchés, et abolir l'iniquité, et pour introduire la justice éternelle, pour accomplir les visions et les prophéties, et pour oindre le saint des saints. (Après quoi ce peuple ne sera plus votre peuple, ni cette cité la sainte cité. Le temps de colère sera passé, les ans de grâce viendront pour jamais) ».

« Sachez donc et entendez. Depuis que la parole 289

sortira pour rétablir et réédifier Jérusalem, jusqu'au prince Messie, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines. (Les Hébreux ont accoutumé de diviser les nombres et de mettre le petit le premier; ces 7 et 62 font donc 69 : de ces 70 il en restera donc la 70^e, c'est-à-dire les 7 dernières années, dont il parlera ensuite.)

« Après que la place et les murs seront édifiés dans un temps de trouble et d'affliction, et après ces soixante-deux semaines (qui auront suivi les 7 premières. Le Christ sera donc tué après les 69 semaines, c'est-à-dire en la dernière semaine), le Christ sera tué, et un peuple viendra avec son prince, qui détruira la ville et le sanctuaire, et inondera tout; et la fin de cette guerre consommera la désolation ».

« Or une semaine (qui est la 70^e qui reste) établira l'alliance avec plusieurs; et même la moitié de la semaine (c'est-à-dire les derniers trois ans et demi) abolira le sacrifice et l'hostie, et rendra étonnante l'étendue de l'abomination, qui se répandra et durera sur ceux-mêmes qui s'en étonneront jusqu'à la consommation. »

Dan., xi. « L'ange dit à Daniel : Il y aura encore (après Cyrus, sous lequel ceci est encore) trois rois de Perse (Cambyse, Smerdis, Darius), et le quatrième qui viendra ensuite (Xercès) sera plus puissant en richesses et en forces, et élèvera tous ses peuples contre les Grecs.

291 . « Mais il s'élèvera un puissant roi (Alexandre), dont l'empire aura une étendue extrême, et qui réussira en toutes ses entreprises selon son désir. Mais, quand sa monarchie sera établie, elle périra et sera divisée en quatre parties vers les quatre vents du ciel (comme il avait dit auparavant, vi, 6; viii, 8), mais non pas à des personnes de sa race; et ses

successeurs n'égaleront pas sa puissance, car même son royaume sera dispersé à d'autres outre ceux-ci (ces quatre principaux successeurs).

« Et celui de ses successeurs qui régnera vers le midi (Égypte, Ptolémée, fils de Lagus) deviendra puissant; mais un autre le surmontera et son État sera un grand État (Séleucus, roi de Syrie. Appianus dit que c'est le plus puissant des successeurs d'Alexandre).

« Et dans la suite des années, ils s'allieront; et la fille du roi du Midi (Bérénice, fille de Ptolémée Philadelphie, fils de l'autre Ptolémée) viendra au roi d'Aquilon (à Antiochus Deus, roi de Syrie et d'Asie, neveu de Séleucus Lagidas), pour établir la paix entre ces princes.

« Mais ni elle ni ses descendants n'auront une longue autorité; car elle et ceux qui l'avaient envoyée, et ses enfants, et ses amis, seront livrés à la mort (Bérénice et son fils furent tués par Séleucus Callinicus).

« Mais il s'élèvera un rejeton de ses racines (Ptole-mus Evergetes naîtra du même père que Bérénice), qui viendra avec une puissante armée dans les terres du roi d'Aquilon, où il mettra tout sous sa sujétion et emmènera en Égypte leurs dieux, leurs princes, leur or, leur argent et toutes leurs plus précieuses dépouilles (s'il n'eût pas été rappelé en Égypte par des raisons domestiques, il aurait entièrement dépouillé Séleucus, dit Justin); et sera quelques années sans que le roi d'Aquilon puisse rien contre lui.

« Et ainsi il reviendra en son royaume; mais les enfants de l'autre, irrités, assembleront de grandes forces (Séleucus Ceraunus, Antiochus Magnus). Et leur armée viendra et ravagera tout; dont le roi du Midi, étant irrité, formera aussi un grand corps

d'armée, et livrera bataille (Ptolomeus Philopator contre Antiochus Magnus, à Raphia), et vaincra; et ses troupes en deviendront insolentes, et son cœur s'en enflera (ce Ptolemeus profana le temple : Josèphe) : il vaincra dix milliers d'hommes, mais sa victoire ne sera pas ferme. Car le roi d'Aquilon (Antiochus Magnus) reviendra avec encore plus de forces que la première fois, et alors aussi un grand nombre d'ennemis s'élèvera contre le roi du Midi (le jeune Ptolémée Epiphanes régnant), et même des hommes apostats, violents, de ton peuple, s'élèveront afin que les visions soient accomplies, et ils périront (ceux qui avaient quitté leur religion pour plaire à Evergetes quand il envoya ses troupes à Scopas, car Antiochus reprendra Scopas et les vaincra). Et le roi d'Aquilon détruira les remparts, et prendra les villes les plus fortifiées, et toute la force du Midi ne pourra lui résister, et tout cédera à sa volonté; il s'arrêtera dans la terre d'Israël, et elle lui cédera. Et ainsi il pensera à se rendre maître de tout l'empire d'Égypte (méprisant la jeunesse d'Épiphanes, dit Justin). Et pour cela il fera alliance avec lui et lui donnera sa fille (Cléopâtre, afin qu'elle trahît son mari; sur quoi Appianus dit que se défiant de pouvoir se rendre maître d'Égypte par force, à cause de la protection des Romains, il voulut l'attenter par finesse). Il la voudra corrompre, mais elle ne suivra pas son intention; ainsi il se jettera à d'autres desseins et pensera à se rendre maître de quelques îles (c'est-à-dire lieux maritimes), et il en prendra plusieurs (comme dit Appianus).

295 « Mais un grand chef s'opposera à ses conquêtes (Scipion l'Africain, qui arrêta les progrès d'Antiochus Magnus, à cause qu'il offensait les Romains en la personne de leurs alliés), et arrêtera la honte qui lui en reviendrait. Il retournera donc dans son

royaume, et y périra (il fut tué par les siens), et ne sera plus.

« Et celui qui lui succédera (Séleucus Philopator ou Soter, fils d'Antiochus Magnus), sera un tyran, qui affligera d'impôts la gloire du royaume (qui est le peuple); mais, en peu de temps, il mourra, mais non par sédition ni par guerre. Et il succédera à sa place un homme méprisable et indigne des honneurs de la royauté, qui s'y introduira adroitement et par caresses. Toutes les armées fléchiront devant lui, il les vaincra et même le prince avec qui il avait fait alliance; car ayant renouvelé l'alliance avec lui, il le trompera, et, venant avec peu de troupes dans ses provinces calmes et sans crainte, il prendra les meilleures places, et fera plus que ses pères n'avaient jamais fait, et ravageant de toutes parts, il formera de grands desseins pendant son temps. »

723

Prophéties. — Les septante semaines de Daniel¹ 195
sont équivoques pour le terme du commencement, à cause des termes de la prophétie; et pour le terme de la fin, à cause des diversités des chronologistes. Mais toute cette différence ne va qu'à deux cents ans.

724

Prédications. — Qu'en la quatrième monarchie, 199
avant la destruction du second temple, avant que

1. IX, 25 : « Depuis l'ordonnance de rebâtir Jérusalem jusqu'au chef, le Christ, il y a sept semaines et soixante deux semaines » On ne sait s'il s'agit de l'édit de Cyrus ou d'un des deux édits de Xerxès. Quant à la destruction du temple (le terme de la fin) le verset 27 a-t-il prédit le pillage de Jérusalem par Antiochus Epiphane (cf. *I Mach.*, 1) ou par Titus (70 ap. J.-C.) ? Ces discussions sont rapportées dans le *Pugio fidei* II p., ch. III, 7-10.

la domination des Juifs fût ôtée, en la septantième semaine de Daniel, pendant la durée du second temple, les païens seraient instruits, et amenés à la connaissance du Dieu adoré par les Juifs; que ceux qui l'aiment seraient délivrés de leurs ennemis, remplis de sa crainte et de son amour.

Et il est arrivé qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, etc., les païens en foule adorent Dieu et mènent une vie angélique.

Les filles consacrent à Dieu leur virginité et leur vie; les hommes renoncent à tous plaisirs. Ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis et si instruits, une force secrète le persuade à cent millions d'hommes ignorants, par la vertu de peu de paroles.

Les riches quittent leur bien, les enfants quittent la maison délicate de leurs pères pour aller dans l'austérité d'un désert, etc. (Voyez *Philon juif*). Qu'est-ce que tout cela? C'est ce qui a été prédit si longtemps auparavant. Depuis deux mille années aucun païen n'avait adoré le Dieu des Juifs; et dans le temps prédit, la foule des païens adore cet unique Dieu. Les temples sont détruits, les rois même se soumettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela? C'est l'esprit de Dieu qui est répandu sur la terre.

Nul païen depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, selon les Rabbins mêmes. La foule des païens, après Jésus-Christ, croit en les livres de Moïse, et en observe l'essence et l'esprit, et n'en rejette que l'inutile.

726

Prophéties. — En Égypte, *Pug.*, p. 659, *Talmud* : *Copie*
 « C'est une tradition entre nous que, quand le Messie 259 bis
 arrivera, la maison de Dieu, destinée à la dispensation
 de sa parole, sera pleine d'ordure et d'impureté, et
 que la sagesse des scribes sera corrompue et pourrie.
 Ceux qui craindront de pécher seront réprouvés
 du peuple, et traités de fous et d'insensés¹. »

Is., XLIX : « Écoutez, peuples éloignés, et vous,
 habitants des îles de la mer : le Seigneur m'a appelé
 par mon nom dès le ventre de ma mère, il me pro-
 tège sous l'ombre de sa main, il a mis mes paroles
 comme un glaive aigu, et m'a dit : Tu es mon ser-
 viteur; c'est par toi que je ferai paraître ma gloire.
 Et j'ai dit : Seigneur, ai-je travaillé en vain ? est-ce
 inutilement que j'ai consommé toute ma force ?
 faites-en le jugement, Seigneur, mon travail est
 devant vous. Lors le Seigneur, qui m'a formé lui-
 même dès le ventre de ma mère pour être tout à
 lui, afin de ramener Jacob et Israël, m'a dit : Tu seras
 glorieux en ma présence, et je serai moi-même ta
 force; c'est peu de chose que tu convertisses les
 tribus de Jacob; je t'ai suscité pour être la lumière
 des Gentils, et pour être mon salut jusqu'aux extré-
 mités de la terre. Ce sont les choses que le Seigneur
 a dites à celui qui a humilié son âme, qui a été en
 mépris et en abomination aux Gentils, et qui s'est
 soumis aux puissants de la terre. Les princes et les
 rois t'adoreront, parce que le Seigneur qui t'a élu
 est fidèle.

« Le Seigneur m'a dit encore : Je t'ai exaucé dans

1. Suivant l'indication donnée par A. Molinier, Pascal
 traduit ici un passage du *Sanhédrin* que Raimond Martin cite
 en latin dans le *Pugio Fidei* et qui est un commentaire du
Ps. XXII, v. 17.

les jours de salut et de miséricorde, et je t'ai établi pour être l'alliance du peuple, et te mettre en possession des nations les plus abandonnées; afin que tu dises à ceux qui sont dans les chaînes : Sortez en liberté; et à ceux qui sont dans les ténèbres : Venez à la lumière, et possédez des terres abondantes et fertiles. Ils ne seront plus travaillés ni de la faim ni de la soif, ni de l'ardeur du soleil, parce que celui qui a eu compassion d'eux sera leur conducteur : il les mènera aux sources vivantes des eaux, et aplanira les montagnes devant eux. Voici, les peuples aborderont de toutes parts, d'orient, d'occident, d'aquilon et de midi. Que le ciel en rende gloire à Dieu; que la terre s'en réjouisse, parce qu'il a plu au Seigneur de consoler son peuple, et qu'il aura enfin pitié des pauvres qui espèrent en lui.

« Et cependant Sion a osé dire : Le Seigneur m'a abandonnée, et n'a plus mémoire de moi. Une mère peut-elle mettre en oubli son enfant, et peut-elle perdre la tendresse pour celui qu'elle a porté dans son sein? mais quand elle en serait capable, je ne t'oublierai pourtant jamais, Sion : je te porte toujours entre mes mains, et tes murs sont toujours devant mes yeux. Ceux qui doivent te rétablir accourent, et tes destructeurs seront éloignés. Lève les yeux de toutes parts, et considère toute cette multitude qui est assemblée pour venir à toi. Je jure que tous ces peuples te seront donnés comme l'ornement duquel tu seras à jamais revêtue; tes déserts et tes solitudes, et toutes tes terres qui sont maintenant désolées seront trop étroites pour le grand nombre de tes habitants, et les enfants qui te naîtront dans les années de ta stérilité te diront : La place est trop petite, écarte les frontières, et fais-nous place pour habiter. Alors tu diras en toi-même : Qui est-ce qui m'a donné cette abondance d'enfants,

moi qui n'enfantaïs plus, qui étais stérile, transportée et captive ? Et qui est-ce qui me les a nourris, moi qui étais délaissée sans secours ? D'où sont donc venus tous ceux-ci ? Et le Seigneur te dira : Voici, j'ai fait paraître ma puissance sur les Gentils, et j'ai élevé mon étendard sur les peuples, et ils t'apporteront des enfants dans leurs bras et dans leurs seins ; les rois et les reines seront tes nourriciers, ils t'adoreront le visage contre terre, et baiseron la poussière de tes pieds ; et tu connaîtras que je suis le Seigneur, et que ceux qui espèrent en moi ne seront jamais confondus ; car qui peut ôter la proie à celui qui est fort et puissant ? Mais encore même qu'on la lui pût ôter, rien ne pourra empêcher que je ne sauve tes enfants, et que je ne perde tes ennemis, et tout le monde reconnaîtra que je suis le Seigneur ton sauveur et le puissant rédempteur de Jacob.

¹ « Le Seigneur dit ces choses : Quel est ce libelle de divorce par lequel j'ai répudié la synagogue ? et pourquoi l'ai-je livrée entre les mains de vos ennemis ? n'est-ce pas pour ses impiétés et pour ses crimes que je l'ai répudiée ?

« Car je suis venu, et personne ne m'a reçu ; j'ai appelé, et personne n'a écouté. Est-ce que mon bras est accourci, et que je n'ai pas la puissance de sauver ?

« C'est pour cela que je ferai paraître les marques de ma colère ; je couvrirai les cieus de ténèbres et les cacherai sous des voiles.

« Le Seigneur m'a donné une langue bien instruite, afin que je sache consoler par ma parole celui qui est dans la tristesse. Il m'a rendu attentif à ses discours, et je l'ai écouté comme un maître ².

1. Ch. L.

2. Correction à la marge : *disciple*. Le texte porte *quasi magistrum*. Mais on a dû craindre l'équivoque dans la traduction : *maître* se rapporterait au complément, et *disciple* au sujet (B.).

« Le Seigneur m'a révélé ses volontés et je n'y ai point été rebelle.

« J'ai livré mon corps aux coups et mes joues aux outrages; j'ai abandonné mon visage aux ignominies et aux crachats; mais le Seigneur m'a soutenu, et c'est pourquoi je n'ai point été confondu.

« Celui qui me justifie est avec moi : qui osera m'accuser ? qui se lèvera pour disputer contre moi et pour m'accuser de péché, Dieu étant lui-même mon protecteur ?

« Tous les hommes passeront et seront consommés par le temps; que ceux qui craignent Dieu écoutent donc les paroles de son serviteur; que celui qui languit dans les ténèbres mette sa confiance au Seigneur. Mais pour vous, vous ne faites qu'embraser la colère de Dieu sur vous, vous marchez sur les brasiers et entre les flammes que vous-mêmes avez allumées. C'est ma main qui a fait venir ces maux sur vous; vous périrez dans les douleurs.

¹ « Écoutez-moi, vous qui suivez la justice et qui cherchez le Seigneur. Regardez à la pierre d'où vous êtes taillés, et à la citerne d'où vous êtes tirés. Regardez à Abraham votre père, et à Sara qui vous a enfantés. Voyez qu'il était seul et sans enfants quand je l'ai appelé et que je lui ai donné une postérité si abondante; voyez combien de bénédictions j'ai répandues sur Sion, et de combien de grâces et de consolations je l'ai comblée.

« Considérez toutes ces choses, mon peuple, et rendez-vous attentif à mes paroles, car une loi sortira de moi, et un jugement qui sera la lumière des Gentils. »

Amos, VIII : « Le prophète ayant fait un dénom-

brement des péchés d'Israël, dit que Dieu a juré d'en faire la vengeance.

« Dit ainsi : En ce jour-là, dit le Seigneur, je ferai coucher le soleil à midi, et je couvrirai la terre de ténèbres dans le jour de lumière, je changerai vos fêtes solennelles en pleurs, et tous vos cantiques en plaintes.

« Vous serez tous dans la tristesse et dans les souffrances, et je mettrai cette nation en une désolation pareille à celle de la mort d'un fils unique; et ces derniers temps seront des temps d'amertume. Car voici, les jours viennent, dit le Seigneur, que j'enverrai sur cette terre la famine, la faim, non pas la faim et la soif de pain et d'eau, mais la faim et la soif d'ouïr les paroles de la part du Seigneur. Ils iront errants d'une mer jusqu'à l'autre, et se porteront d'aquilon en orient; ils tourneront de toutes parts en cherchant qui leur annonce la parole du Seigneur, et ils n'en trouveront point.

« Et leurs vierges et leurs jeunes hommes périront en cette soif, eux qui ont suivi les idoles de Samarie, qui ont juré par le Dieu adoré en Dan, et qui ont suivi le culte de Bersabée; ils tomberont et ne se relèveront jamais de leur chute. »

Amos, III, 2 : « De toutes les nations de la terre, je n'ai reconnu que vous pour être mon peuple. »

Dan., XII, 7, ayant décrit toute l'étendue du règne du Messie, dit : « Toutes ces choses s'accompliront lorsque la dispersion du peuple d'Israël sera accomplie. »

Aggée, II, 4 : « Vous qui, comparant cette seconde maison à la gloire de la première, la méprisez, prenez courage, dit le Seigneur, à vous Zorobabel, et à vous Jésus grand prêtre, et à vous, tout le peuple de la terre, et ne cessez point d'y travailler. Car je suis avec vous, dit le Seigneur des armées;

la promesse subsiste, que j'ai faite quand je vous ai retirés d'Égypte; mon esprit est au milieu de vous. Ne perdez point espérance, car le Seigneur des armées dit ainsi : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, et la mer et la terre ferme (façon de parler pour marquer un changement grand et extraordinaire); et j'ébranlerai toutes les nations. Alors viendra celui qui est désiré par tous les Gentils, et je remplirai cette maison de gloire, dit le Seigneur.

« L'argent et l'or sont à moi, dit le Seigneur (c'est-à-dire que ce n'est pas de cela que je veux être honoré; comme il est dit ailleurs : Toutes les bêtes des champs sont à moi; à quoi sert de me les offrir en sacrifice ?) La gloire de ce nouveau temple sera bien plus grande que la gloire du premier, dit le Seigneur des armées; et j'établirai ma maison en ce lieu-ci, dit le Seigneur. »

« En Horeb¹, au jour que vous y étiez assemblés, et que vous dites : Que le Seigneur ne parle plus lui-même à nous, et que nous ne voyions plus ce feu, de peur que nous ne mourions. Et le Seigneur me dit : Leur prière est juste; je leur susciterai un prophète tel que vous du milieu de leurs frères, dans la bouche duquel je mettrai mes paroles; et il leur dira toutes les choses que je lui aurai ordonnées; et il arrivera que quiconque n'obéira point aux paroles qu'il lui portera en mon nom, j'en ferai moi-même le jugement. »

Gen., XLIX² : « Vous, Juda, vous serez loué de vos frères, et vainqueur de vos ennemis; les enfants de votre père vous adoreront. Juda, faon de lion, vous êtes monté à la proie, ô mon fils ! et vous êtes couché

1. *Deutér.*, XVIII, 16-19.

2. XV. D. 10.

comme un lion, et comme une lionnesse qui s'éveillera.

« Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Silo vienne; et les nations s'assembleront à lui, pour lui obéir. »

727

*Pendant la durée du Messie. — Ænigmati*¹. *Ezéch.*, **222 XVII.

Son précurseur. *Malac.*, III.

Il naîtra enfant. *Is.*, IX.

Il naîtra de la ville de Bethléem. *Mich.*, V. Il paraîtra principalement en Jérusalem et naîtra de la famille de Juda et de David.

Il doit aveugler les sages et les savants, *Is.*, VI, VIII, XXIX, etc., et annoncer l'Évangile aux petits, *Is.*, XXIX, ouvrir les yeux des aveugles, et rendre la santé aux infirmes, et mener à la lumière ceux qui languissent dans les ténèbres. *Is.*, LXI.

Il doit enseigner la voie parfaite, et être le précepteur des Gentils. *Is.*, LV, XLII, I-7.

Les prophéties doivent être inintelligibles aux impies, *Dan.*, XII; *Os.*, ult., IO, mais intelligibles à ceux qui sont bien instruits.

Les prophéties qui le représentent pauvre le représentent maître des nations. *Is.*, LII, 14, etc.; LIII. *Zach.*, IX, 9.

Les prophéties qui prédisent le temps ne le prédisent que maître des Gentils, et souffrant, et non dans les nuées, ni juge. Et celles qui le représentent

1. En tête de cette pensée le manuscrit donne la correction suivante, mais qui n'est pas de la main de Pascal : « Que nous reconnaissons Jésus-Christ dans tant de circonstances particulières qui ont été prédites : car il est dit qu'il y aura un précurseur. » (B.) *Ænigmati* : (preuves) par les énigmes.

ainsi, jugeant et glorieux, ne marquent point le temps.

Qu'il doit être la victime pour les péchés du monde.

Is., xxxix, liii, etc.

Il doit être la pierre fondamentale précieuse.

Is., xxviii, 16.

Il doit être la pierre d'achoppement et de scandale.

Is., viii. Jérusalem doit heurter contre cette pierre.

Les édifiants doivent réprouver cette pierre.

Ps. cxviii 22.

Dieu doit faire de cette pierre le chef du coin.

Et cette pierre doit croître en une immense montagne, et doit remplir toute la terre. *Dan.*, ii.

Qu'ainsi il doit être rejeté, méconnu, trahi, *Ps.* cviii, 8, vendu, *Zach.*, xi, 12; craché, souffleté, moqué, affligé en une infinité de manières, abreuvé de fiel, *Ps.* lxxviii, transpercé. *Zach.*, xii, les pieds et les mains percés, tué, et ses habits jetés au sort.

Qu'il ressusciterait, *Ps.* xv, le troisième jour.

Os., vi, 3.

Qu'il monterait au ciel pour s'asseoir à la droite.

Ps. cx.

Que les rois s'armeraient contre lui. *Ps.* ii.

Qu'étant à la droite du Père, il serait victorieux de ses ennemis.

Que les rois de la terre et tous les peuples l'adoreraient. *Ps.* lx.

Que les Juifs subsisteront en nation. *Jér.*

Qu'ils seraient errants, sans rois, etc., *Os.*, iii, sans prophètes, *Amos*, attendant le salut et ne le trouvant point. *Is.*

Vocation des Gentils par Jésus-Christ. *Is.*, lii, 15¹; lv, 5; lx, etc., *Ps.* lxxxix.

Os., i, 9 : « Vous ne serez plus mon peuple et je

1. Phrase qui se retrouve isolée dans la *Copie*, page 171.

ne serai plus votre Dieu, après que vous serez multipliés de la dispersion. Les lieux où l'on n'appelle pas mon peuple, je l'appellerai mon peuple.»

728

Il n'était point permis de sacrifier hors de Jérusalem, qui était le lieu que le Seigneur avait choisi, ni même de manger ailleurs les décimes. *Deut.*, XII, 5, etc. *Deut.*, XIV, 23, etc.; XV, 20; XVI, 2, 7, 11, 15. *253

Osée a prédit qu'ils seraient sans roi, sans prince, sans sacrifice et sans idole; ce qui est accompli aujourd'hui, ne pouvant faire sacrifice légitime hors de Jérusalem.

729

Prédications. — Il est prédit qu'au temps du Messie, il viendrait établir une nouvelle alliance, qui ferait oublier la sortie d'Égypte, *Jér.*, XXIII, 5; *Is.*, XLIII, 16; qui mettrait sa loi, non dans l'extérieur, mais dans les cœurs; qu'il mettrait sa crainte, qui n'avait été qu'au dehors, dans le milieu du cœur. Qui ne voit là loi chrétienne en tout cela? 165

730

... Qu'alors l'idolâtrie serait renversée; que ce Messie abattrait toutes les idoles, et ferait entrer les hommes dans le culte du vrai Dieu¹. 232

Que les temples des idoles seraient abattus, et que parmi toutes les nations et en tous les lieux du monde, lui serait offerte une hostie pure, non pas des animaux².

Qu'il serait roi des Juifs et des Gentils. Et voilà ce roi des Juifs et des Gentils, opprimé par les uns

1. *Ézech.*, XXX, 12.

2. *Malach.*, I, 11.

et les autres qui conspirent à sa mort, dominateur des uns et des autres, et détruisant et le culte de Moïse dans Jérusalem, qui en était le centre, dont il fait sa première Église, et le culte des idoles dans Rome, qui en était le centre, et dont il fait sa principale Église ¹.

731

- 4 *Prophéties.* — Que Jésus-Christ sera à la droite, pendant que Dieu lui assujettira ses ennemis.
Donc il ne les assujettira pas lui-même ².

732

- 221 — « ... Qu'alors on n'enseignera plus son prochain, disant : Voici le Seigneur, *car Dieu se fera sentir à tous* ³. » — « *Vos fils prophétiseront* ⁴. » — Je mettrai mon esprit et ma crainte *en votre cœur* ⁵.
Tout cela est la même chose. Prophétiser, c'est parler de Dieu, non par preuves du dehors, mais par sentiment intérieur et *immédiat*.

733

- 197 Qu'il enseignerait aux hommes la voie parfaite ⁶.
Et jamais il n'est venu, ni devant, ni après lui, aucun homme qui ait enseigné rien de divin approchant de cela.

734

- 398 ... Que Jésus-Christ serait petit en son commen-

1. Ps., LXXI, 11.

2. Ps., CIX, 1.

3. Jér., XXXI, 34.

4. Joël., II, 28.

5. Jér., XXXI, 34.

6. Is., II, 3.

cement et croîtrait ensuite. La petite pierre de Daniel ¹.

Si je n'avais ouï parler en aucune sorte du Messie, néanmoins après les prédictions si admirables de l'ordre du monde que je vois accomplies, je vois que cela est divin. Et si je savais que ces mêmes livres prédisent un Messie, je m'assurerais qu'il serait venu; et voyant qu'ils mettent son temps avant la destruction du deuxième temple, je dirais qu'il serait venu.

735

Prophéties. — Que les Juifs réprouveraient Jésus-Christ, et qu'ils seraient réprouvés de Dieu, par cette raison que la vigne élue ne donnerait que du verjus ². Que le peuple choisi serait infidèle, ingrat et incrédule, *populum non credentem et contradicentem* ³. Que Dieu les frappera d'aveuglement, et qu'ils tâtonneraient en plein midi comme les aveugles ⁴, qu'un précurseur viendrait avant lui ⁵. *165

736

Transfixerunt, Zach., XII, 10.

Qu'il devait venir un libérateur qui écraserait la tête au démon, qui devait délivrer son peuple de ses péchés, *ex omnibus iniquitatibus* ⁶; qu'il devait y avoir un Nouveau Testament, qui serait éternel;

37

-- -- --

1. *Dan.*, II, 34. « Tu avais cette vision, jusqu'à ce qu'une pierre se détacha toute seule de la montagne, et elle frappa la statue dans ses pieds de fer et d'argile, et la précipita. »

2. *Is.*, I, 2.

3. *Is.*, LXV, 2, d'après la citation de saint PAUL (*Rom.*, X, 21).

4. *Deut.*, XXVIII, 28.

5. *Malach.*, IV, 5.

6. *Ps.* CXXIX, 8.

qu'il devait y avoir une autre prêtrise selon l'ordre de Melchisédech¹; que celle-là serait éternelle; que le Christ devait être glorieux, puissant, fort, et néanmoins si misérable qu'il ne serait pas reconnu; qu'on ne le prendrait pas pour ce qu'il est; qu'on le rebuterait, qu'on le tuerait; que son peuple, qui l'aurait renié, ne serait plus son peuple; que les idolâtres le recevraient, et auraient recours à lui; qu'il quitterait Sion pour régner au centre de l'idolâtrie; que néanmoins les Juifs subsisteraient toujours; qu'il devait être de Juda, et quand il n'y aurait plus de roi.

1. Ps. CIX, 4. Cf. *Hébr.*, V, 6-10; VII, 1-17.

SECTION XII

Preuves de Jésus-Christ.

737

... De là je refuse toutes les autres religions. Par là je trouve réponse à toutes les objections. Il est juste qu'un Dieu si pur ne se découvre qu'à ceux dont le cœur est purifié. De là cette religion m'est aimable, et je la trouve déjà assez autorisée par une si divine morale; mais j'y trouve de plus. 103

Je trouve d'effectif que, depuis que la mémoire des hommes dure, voici un peuple qui subsiste plus ancien que tout autre peuple; il est annoncé constamment aux hommes qu'ils sont dans une corruption universelle, mais qu'il viendra un Réparateur; que ce n'est pas un homme qui le dit, mais une infinité d'hommes, et un peuple entier prophétisant et fait exprès durant quatre mille ans. Leurs livres dispersés durent 400 ans.

Plus je les examine, plus j'y trouve de vérités; un peuple entier le prédit avant sa venue, un peuple entier l'adore après sa venue¹; et ce qui a précédé et

1. Cette phrase est située par Brunshvicg dans le paragraphe précédent. Toute la suite de la pensée, comportant des additions à droite de la page, est difficile à ordonner. Nous suivons ici l'édition paléographique de Tourneur, sauf pour le passage *enfin eux sans idoles ni rois*, que nous situons comme dans son édition de Cluny.

ce qui a suivi; et cette synagogue qui l'a précédé¹; enfin eux sans idoles, ni rois, misérables, et sans prophètes, et qui le suivent, et qui, étant tous ennemis, sont d'admirables témoins de la vérité de ces prophéties, où leur misère et leur aveuglement même est prédit.

Les ténèbres des Juifs effroyables et prédites.

Eris palpians in meridie ².

Dabitur liber scienti litteras, et dicet :

« *Non possum legere* ³ » :

Le sceptre étant encore entre les mains du premier usurpateur étranger.

Le bruit de la venue de Jésus-Christ.

Je trouve cet enchaînement, cette religion, toute divine dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets.

Ainsi je tends les bras à mon *Libérateur* qui, ayant été prédit durant quatre mille ans, est venu souffrir et mourir pour moi sur la terre dans les temps et dans toutes les circonstances qui ont été prédites; et, par sa grâce, j'attends la mort en paix, dans l'espérance de lui être éternellement uni; et je vis cependant avec joie, soit dans les biens qu'il lui plaît de me donner, soit dans les maux qu'il m'envoie pour mon bien, et qu'il m'a appris à souffrir par son exemple.

738

*165 Les prophéties ayant donné diverses marques qui

1. *Est prédite* (B.).

2. *Deut.*, XXVIII, 29. *Et palpians in meridie* : « Tu tâtonneras en plein midi ».

3. *Isaïe*, XXIX, 12. *Quem (librum) cum dederint scienti litteras et respondebit : Non possum* : « Un livre sera donné à quelqu'un qui sait lire, et il dira : Je ne puis lire ».

devaient toutes arriver à l'avènement du Messie, il fallait que toutes ces marques arrivassent en même temps. Ainsi il fallait que la quatrième monarchie fût venue lorsque les Septante semaines de Daniel seraient accomplies et que le sceptre fût alors ôté de Juda.

Et tout cela est arrivé sans aucune difficulté; et qu'alors il arrivât le Messie, et Jésus-Christ est arrivé alors qui s'est dit le Messie, et tout cela est encore sans difficulté, et cela marque bien la vérité des prophéties.

739

Copie
254

Les prophètes ont prédit, et n'ont pas été prédits. Les saints ensuite prédits, non prédisants. Jésus-Christ prédit et prédisant.

740

Jésus-Christ, que les deux Testaments regardent, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre. 485

741

Les deux plus anciens livres du monde sont Moïse et Job, l'un juif, l'autre païen, qui tous deux regardent Jésus-Christ comme leur centre commun et leur objet : Moïse, en rapportant les promesses de Dieu à Abraham, Jacob, etc., et ses prophéties; et Job : *Quis mihi det ut, etc. Scio enim quod redemptor meus vivit, etc.*¹. 51

742

L'Évangile ne parle de la virginité de la Vierge *61

1. *Job*, XIX, 23-25 : « Qui me donnera [de tracer dans un livre mes paroles ?...] Je sais qu'il existe pour moi un Rédempteur, [et que je me relèverai de la terre au dernier jour] ».

que jusques à la naissance de Jésus-Christ. Tout par rapport à Jésus-Christ.

743

- 61 *Preuves de Jésus-Christ.*
 Pourquoi le livre de Ruth conservé ?
 Pourquoi l'histoire de Thamar¹ ?

744

- 127 « Priez, de peur d'entrer en tentation². » Il est dangereux d'être tenté; et ceux qui le sont, c'est parce qu'ils ne prient pas.

Et tu conversus confirma fratres tuos. Mais auparavant, *conversus Jesus respexit Petrum*³.

Saint Pierre demande permission de frapper Malchus⁴ et frappe devant que d'ouïr la réponse, et Jésus-Christ répond après.

Le mot de *Galilée*⁵, que la foule des Juifs prononça comme par hasard, en accusant Jésus-Christ devant Pilate, donna sujet à Pilate d'envoyer Jésus-Christ à Hérode; en quoi fut accompli le mystère, qu'il devait être jugé par les Juifs et les Gentils. Le hasard, en apparence, fut la cause de l'accomplissement du mystère.

1. Cf. *Pensée* 578, note 2.

2. Luc, XXII, 46. Tous ces fragments sont des notes prises par Pascal en lisant saint Luc.

3. Jésus dit à Pierre : « T'étant tourné vers moi, raffermis tes frères » (Luc, XXII, 32); mais auparavant il s'était tourné vers Pierre, et l'avait regardé (61).

4. Dans saint Luc, comme dans les autres évangélistes, il ne s'agit ni de Pierre ni de Malchus en particulier (XXII, 49). Le fait est complémentaire et inverse du précédent. Jésus a prévenu Pierre pour qu'il fît le bien; là où il ne l'a pas prévenu, Pierre a fait le mal (B.).

5. Luc, XXIII, 5 : « Il trouble le peuple enseignant par toute la Judée, depuis la *Galilée* jusqu'ici ».

745

Ceux qui ont peine à croire en cherchant un sujet 39
 en ce que les Juifs ne croient pas. « Si cela était si
 clair, dit-on, pourquoi ne croiraient-ils pas ? » Et
 voudraient quasi qu'ils crussent, afin de n'être pas
 arrêtés par l'exemple de leur refus. Mais c'est leur
 refus même qui est le fondement de notre créance.
 Nous y serions bien moins disposés, s'ils étaient des
 nôtres. Nous aurions alors un bien plus ample
 prétexte. Cela est admirable, d'avoir rendu les Juifs
 grands amateurs des choses prédites, et grands enne-
 mis de l'accomplissement.

746

Les Juifs étaient accoutumés aux grands et écla- 39
 tants miracles, et ainsi, ayant eu les grands coups
 de la mer Rouge et la terre de Canaan comme un
 abrégé des grandes choses de leur Messie, ils en atten-
 daient donc de plus éclatants, dont ceux de Moïse
 n'étaient que les échantillons.

747

Les Juifs charnels et les païens ont des misères, *227
 et les chrétiens aussi. Il n'y a point de Rédempteur
 pour les païens, car ils n'en espèrent pas seulement.
 Il n'y a point de Rédempteur pour les Juifs, ils
 l'espèrent en vain. Il n'y a de Rédempteur que pour
 les Chrétiens. (Voyez Perpétuité¹.)

748

Au temps du Messie, ce peuple se partage. Les 249

1. Cette indication se trouve reprise à deux fois dans la
Copie (p. 82 et 179). « Voyez les deux sortes d'hommes dans
 le titre Perpétuité. — Deux sortes d'hommes en chaque reli-
 gion (voyez Perpétuité). Superstition, concupiscence. »

spirituels ont embrassé le Messie; les grossiers sont demeurés pour lui servir de témoins.

749

- 487 « Si cela est clairement prédit aux Juifs, comment ne l'ont-ils pas cru ? ou comment n'ont-ils point été exterminés, de résister à une chose si claire ? »

— Je réponds : premièrement, cela a été prédit, et qu'ils ne croiraient point une chose si claire, et qu'ils ne seraient point exterminés. Et rien n'est plus glorieux au Messie; car il ne suffisait pas qu'il y eût des prophètes; il fallait que leurs prophéties fussent conservées sans soupçon. Or, etc.

750

- 11 Si les Juifs eussent été tous convertis par Jésus-Christ, nous n'aurions plus que des témoins suspects. Et s'ils avaient été exterminés, nous n'en aurions point du tout.

751

- 47 Que disent les prophètes de Jésus-Christ ? Qu'il sera évidemment Dieu ? Non; mais qu'il est un Dieu véritablement caché; qu'il sera méconnu; qu'on ne pensera point que ce soit lui; qu'il sera une pierre d'achoppement, à laquelle plusieurs heurteront, etc. Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession.

Mais, dit-on, il y a des obscurités. — Et sans cela, on ne serait pas aheurté à Jésus-Christ, et c'est un des desseins formels des prophètes : *Isaïe* ¹.

752

- 51 Moïse d'abord enseigne la trinité, le péché originel, le Messie ².

1. ISAÏE, VI, 10 : « Aveugle... » Cf. *Pensée* 573.

2. Résumé du *Pugio Fidei*, 3^e p., III, 19.

David, grand témoin : roi, bon, pardonnant, belle âme, bon esprit, puissant; il prophétise, et son miracle arrive; cela est infini.

Il n'avait qu'à dire qu'il était le Messie, s'il eût eu de la vanité : car les prophéties sont plus claires de lui que de Jésus-Christ.

Et saint Jean de même.

753

Hérode crut le Messie. Il avait ôté le sceptre de Juda, mais il n'était pas de Juda. Cela fit une secte considérable¹. 167

Malédiction des Grecs contre ceux qui comptent trois périodes des temps.

Comment fallait-il qu'il fût le Messie, puisque par lui le sceptre devait être éternellement en Juda, et qu'à son arrivée le sceptre devait être ôté de Juda².»

Pour faire qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent point, rien ne pouvait être mieux fait³.

754

*Homo existens te Deum facit*³.

221

*Scriptum est « Dii estis » et non potest solvi Scriptura*⁴.
*Hæc infirmitas non est ad vitam et est ad mortem*⁵.

1. *En marge* : Et Barcosba, et un autre reçu par les Juifs. Et le bruit qui était partout en ce temps-là. Suétone. Tacite. Josèphe.

2. *Gen.*, XLIX, 10 et *Is.*, VI, 3.

3. L'homme qui existe te fait Dieu.

4. Il a été écrit : « Vous êtes des dieux. » (*Ps.* LXXX, 6), et l'Écriture ne peut être anéantie. (La fin de ces deux dernières citations n'est que dans la copie.)

5. « Cette maladie n'est pas pour la vie, elle est pour la mort. » (Cf. *JOAN*, XI, 4 : *Infirmis hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei* : ...n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu.)

« *Lazarus dormit* » et deinde dixit : *Lazarus mortuus est*¹.

755

61 La discordance apparente des Évangiles².

756

442 Que peut-on avoir, sinon de la vénération, d'un homme qui prédit clairement des choses qui arrivent, et qui déclare son dessein et d'aveugler et d'éclairer, et qui mêle des obscurités parmi des choses claires qui arrivent ?

757

35 Le temps du premier avènement est prédit; le temps du second ne l'est point, parce que le premier devait être caché; le second doit être éclatant et tellement manifeste que ses ennemis mêmes le devaient reconnaître. Mais, comme il ne devait venir qu'obscurément, et que pour être connu de ceux qui sonderaient les Écritures...

758

17 Dieu, pour rendre le Messie connaissable aux bons et méconnaissable aux méchants, l'a fait prédire en cette sorte. Si la manière du Messie eût été

1. « Lazare dort » et ensuite il dit : Lazare est mort. (JOAN., XI, 11 et 14.)

2. En vue de concilier les discordances apparentes des Évangiles, Pascal écrivit un *Abrégé de la vie de Jésus-Christ*. « Or, est-il dit dans la *Préface*, ce que les Évangélistes ont écrit (pour des raisons qui ne sont peut-être pas toutes connues), par un ordre où ils n'ont pas toujours eu égard à la suite des temps, nous le rédigeons ici dans la suite des temps, en rapportant chaque verset de chaque Évangéliste dans l'ordre auquel la chose qui y est écrite est arrivée, autant que notre faiblesse nous l'a pu permettre. » (B.)

prédite clairement, il n'y eût point eu d'obscurité, même pour les méchants. Si le temps eût été prédit obscurément, il y eût eu obscurité, même pour les bons; car la [bonté de leur cœur] ne leur eût pas fait entendre que le *mem* fermé, par exemple, signifie six cents ans¹. Mais le temps a été prédit clairement, et la manière en figures.

Par ce moyen, les méchants, prenant les biens promis pour matériels, s'égarent malgré le temps prédit clairement, et les bons ne s'égarent pas. Car l'intelligence des biens promis dépend du cœur, qui appelle « bien » ce qu'il aime; mais l'intelligence du temps promis ne dépend point du cœur. Et ainsi la prédiction claire du temps, et obscure des biens, ne déçoit que les seuls méchants.

759

Il faut que les Juifs ou les Chrétiens soient méchants. 221

760

Les Juifs le refusent, mais non pas tous : les saints 75
le reçoivent, et non les charnels. Et tant s'en faut que cela soit contre sa gloire, que c'est le dernier trait qui l'achève. Comme la raison qu'ils en ont, et la seule qui se trouve dans tous leurs écrits, dans le Talmud et dans les Rabbins, n'est que parce que Jésus-Christ n'a pas dompté les nations en main armée, *gladium tuum, potentissime*² (N'ont-ils que cela à dire ? Jésus-Christ a été tué, disent-ils; il a succombé; il n'a pas dompté les païens par sa force; il ne nous a pas donné leurs dépouilles; il ne donne point de richesses. N'ont-ils que cela à dire ? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrais pas celui

1. Cf. *Pensée* 607.

2. *Ps.* XLIV, 2.

qu'ils se figurent), il est visible que ce n'est que sa vie qui les a empêchés de le recevoir; et par ce refus, ils sont des témoins sans reproche, et, qui plus est, par là ils accomplissent les prophéties.

[Par le moyen de ce que ce peuple ne l'a pas reçu, est arrivée cette merveille que voici : les prophéties sont les seuls miracles subsistants qu'on peut faire, mais elles sont sujettes à être contredites.]

761

- 222 Les Juifs, en le tuant pour ne le point recevoir pour Messie, lui ont donné la dernière marque de Messie.

Et en continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables : et en le tuant, et continuant à le renier, ils ont accompli les prophéties (*Is.*, *LX.* *Ps.* *LXX*).

762

- 37 Que pouvaient faire les Juifs, ses ennemis ? S'ils le reçoivent, ils le prouvent par leur réception, car les dépositaires de l'attente du Messie le reçoivent; s'ils le renoncent, ils le prouvent par leur renonciation.

763

- 61 Les Juifs, en éprouvant s'il était Dieu, ont montré qu'il était homme.

764

- 61 L'Église a eu autant de peine à montrer que Jésus-Christ était homme, contre ceux qui le niaient ¹, qu'à montrer qu'il était Dieu ²; et les apparences étaient aussi grandes.

1. Allusion à l'hérésie d'Eutychès.

2. Contre les Juifs.

765

Source des contrariétés. — Un Dieu humilié, et jusqu'à la mort de la croix; un Messie triomphant de la mort par sa mort. Deux natures en Jésus-Christ, deux avènements, deux états de la nature de l'homme. 49

766

Figures. — Sauveur, père, sacrificateur, hostie, nourriture, roi, sage, législateur, affligé, pauvre, devant produire un peuple qu'il devait conduire et nourrir, et introduire dans sa terre... 37

Jésus-Christ. Offices. — Il devait lui seul produire un grand peuple, élu, saint et choisi; le conduire, le nourrir, l'introduire dans le lieu de repos et de sainteté; le rendre saint à Dieu; en faire le temple de Dieu, le réconcilier à Dieu, le sauver de la colère de Dieu, le délivrer de la servitude du péché, qui règne visiblement dans l'homme; donner des lois à ce peuple, graver ces lois dans leur cœur, s'offrir à Dieu pour eux, se sacrifier pour eux, être une hostie sans tache, et lui-même sacrificateur : devant s'offrir lui-même, son corps et son sang, et néanmoins offrir pain et vin à Dieu...

*Ingrediens mundum*¹.

« Pierre sur pierre »². »

Ce qui a précédé et ce qui a suivi. Tous les juifs subsistants et vagabonds.

767

De tout ce qui est sur la terre, il ne prend part qu'aux déplaisirs, non aux plaisirs. Il aime ses proches, mais sa charité ne se renferme pas dans 419

1. *Hebr.*, X, 5 : « En entrant dans le monde. »

2. *MARC*, XIII, 2.

ces bornes, et se répand sur ses ennemis, et puis sur ceux de Dieu.

768

- 123 Jésus-Christ figuré par Joseph¹ : bien-aimé de son père, envoyé du père pour voir ses frères, etc., innocent, vendu par ses frères vingt deniers, et par là devenu leur seigneur, leur sauveur, et le sauveur des étrangers, et le sauveur du monde; ce qui n'eût point été sans le dessein de le perdre, la vente et la réprobation qu'ils en firent.

Dans la prison, Joseph innocent entre deux criminels; Jésus-Christ en la croix entre deux larrons. Il prédit le salut à l'un et la mort à l'autre, sur les mêmes apparences. Jésus-Christ sauve les élus et damne les réprouvés sur les mêmes crimes. Joseph ne fait que prédire; Jésus-Christ fait. Joseph demande à celui qui sera sauvé qu'il se souvienne de lui quand il sera venu en sa gloire; et celui que Jésus-Christ sauve lui demande qu'il se souvienne de lui quand il sera en son royaume.

Copie

769

- 227 La conversion des païens n'était réservée qu'à la grâce du Messie. Les Juifs ont été si longtemps à les combattre sans succès : tout ce qu'en ont dit Salomon et les prophètes a été inutile. Les sages, comme Platon et Socrate, n'ont pu le persuader.

770

- 232 Après que bien des gens sont venus devant, il est venu enfin Jésus-Christ dire² : « Me voici, et voici le temps. Ce que les prophètes ont dit devoir avenir dans la suite des temps, je vous dis que mes apôtres

1. *Gen.*, XXXVII-L.

2. *MARC*, XII, 6-8.

le vont faire. Les Juifs vont être rebutés, Jérusalem sera bientôt détruite; et les païens vont entrer dans la connaissance de Dieu. Mes apôtres le vont faire après que vous aurez tué l'héritier de la vigne. »

Et puis les apôtres ont dit aux Juifs : « Vous allez être maudits (*Celsus s'en moquait*)¹ »; et aux païens : « Vous allez entrer dans la connaissance de Dieu. » Et cela arrive alors.

771

Jésus-Christ est venu aveugler ceux qui voyaient clair, et donner la vue aux aveugles; guérir les malades, et laisser mourir les sains; appeler à la pénitence et justifier les pécheurs, et laisser les justes dans leurs péchés; remplir les indigents, et laisser les riches vides. 57

772

Sainteté. — *Effundam spiritum meum*². Tous les peuples étaient dans l'infidélité et dans la concupiscence, toute la terre fut ardente de charité, les princes quittent leurs grandeurs, les filles souffrent le martyre. D'où vient cette force? C'est que le Messie est arrivé; voilà l'effet et les marques de sa venue. *59

773

Ruine des Juifs et des païens par Jésus-Christ : *omnes gentes venient et adorabunt eum. Parum est ut, etc. Postula a me. Adorabunt eum omnes reges. Testes iniqui. Dabit maxillam percutienti. Dederunt fel in escam*³. Copie 165.

1. La parenthèse est en marge.

2. *Joël*, II, 28.

3. « Toutes les nations viendront et l'adoreront » (*Ps.* XXI, 28). « C'est peu que... » (*Is.* XLIX, 6. Cf. suite au n° 774, note 5). « Demande-moi [et je te donnerai les nations pour héritage] » (*Ps.* II, 8). « Tous les rois l'adoreront » (*Ps.* LXXI, 11). « Des témoins iniques » (*Ps.* XXXIV, 11). « Il tendra la joue à celui qui le frappe » (*Lam. Jér.* III, 30). « Ils lui donneront du fiel pour nourriture » (*Ps.* LXVIII, 22).

774

- 227 Jésus-Christ pour tous, Moïse pour un peuple. Les Juifs bénis en Abraham : « Je bénirai ceux qui te béniront ¹. » Mais : « Toutes nations bénies en sa semence ² ». *Parum est ut*, etc.

Lumen ad revelationem gentium ³.

Non fecit taliter omni nationi, disait David en parlant de la loi. Mais, en parlant de Jésus-Christ, il faut dire : *Fecit taliter omni nationi* ⁴. *Parum est ut*, etc., Isaïe ⁵. Aussi c'est à Jésus-Christ d'être universel; l'Église même n'offre le sacrifice que pour les fidèles : Jésus-Christ a offert celui de la croix pour tous.

775

- 123 Il y a hérésie à expliquer toujours *omnes* de tous, et hérésie à ne le pas expliquer quelquefois de tous. *Bibite ex hoc omnes* ⁶ : les huguenots, hérétiques, en l'expliquant de tous. *In quo omnes peccaverunt* ⁷; les huguenots, hérétiques, en exceptant les enfants des fidèles. Il faut donc suivre les Pères et la tradition pour savoir quand, puisqu'il y a hérésie à craindre de part et d'autre.

776

- 225 « *Ne timeas pusillus grex* ⁸. » « *Timore et tremore* ⁹. » —

1. *Gen.*, XII, 3.

2. *Ibid.*, XXII, 18.

3. « Lumière pour éclairer les Gentils. » (*Luc.*, II, 32.)

4. « Il n'a pas agi ainsi pour toute nation. » (*Ps.* CXLVII, 20). « Il a agi ainsi pour toute nation. »

5. *ISAÏE*, XLIX, 6. « C'est peu que tu me serves à relever les tribus de Jacob, et à purifier la fange d'Israël. Je t'établis pour être la lumière des nations, et le salut que j'envoie jusqu'au bout de la terre. »

6. *MATTH.*, XXVI, 27. « Buvez-en tous. »

7. *SAINT PAUL*, *Ad Rom.*, V, 12. « En qui tous ont péché. »

8. *LUC.*, XII, 32. « Ne craignez pas, petit troupeau. »

9. « Avec crainte et tremblement. » (*Cf. Ephes.*, II, 12.)

Quid ergo? Ne timeas, [modo] timeas : Ne craignez point, pourvu [que] vous craigniez; mais si vous ne craignez pas, craignez.

*Qui me recipit, non me recipit, sed eum qui me misit*¹.

*Nemo scit, neque Filius*².

*Nubes lucida obumbravit*³.

Saint Jean devait convertir les cœurs des pères aux enfants⁴, et Jésus-Christ mettre la division⁵. Sans contradiction.

777

Les effets, *in communi* et *in particulari*. Les semi-pélagiens errent en disant de *in communi*, ce qui n'est vrai que *in particulari*; et les calvinistes, en disant *in particulari*, ce qui est vrai *in communi*⁶ (ce me semble). 225

778

*Omnia Judæa regio, et Jerusolymitæ universi, et baptizabantur*⁷. A cause de toutes les conditions d'hommes qui y venaient. 115

Des pierres peuvent être enfants d'Abraham⁸.

1. MATTH., IX, 48 : « Celui qui me reçoit reçoit non moi, mais celui qui m'a envoyé. »

2. MATTH., XI, 27. « Personne ne le sait, si ce n'est le fils. »

3. MATTH., XVII, 5. « Une nuée lumineuse les couvrit d'ombre. »

4. LUC, I, 17.

5. LUC, XII, 51.

6. Cf. 3^e Écrit sur la grâce : « Presque tout ce que les semi-pélagiens ont dit de la justification *en commun* est véritable de ses effets *particuliers* : » quand on considère la volonté divine en général « la grâce est donnée pour mériter la gloire », mais quand on considère les effets particuliers « la gloire est donnée parce qu'on l'a méritée par la grâce. »

7. MARC, I, 5. « Tout le pays de la Judée et tous les habitants de Jérusalem étaient baptisés. »

8. MATTH., III, 9.

779

- 115 Si on se connaissait, Dieu guérirait et pardonnerait. *Ne convertantur et sanem eos, et dimittantur eis peccata*¹.

780

- *115 Jésus-Christ n'a jamais condamné sans ouïr. A Judas : *Amice, ad quid venisti*² ? A celui qui n'avait pas la robe nuptiale, de même³.

781

- 344 Les figures de la totalité de la rédemption, comme que le soleil éclaire à tous⁴, ne marquent qu'une totalité; mais les figurantes⁵ des exclusions, comme des Juifs élus à l'exclusion des gentils, marquent l'exclusion.

« Jésus-Christ rédempteur de tous⁶. » — Oui, car il a offert, comme un homme qui a racheté tous ceux qui voudront venir à lui. Ceux qui mourront en chemin, c'est leur malheur, mais quant à lui, il leur offrait rédemption. — Cela est bon en cet exemple, où celui qui rachète et celui qui empêche de mourir sont deux, mais non pas en Jésus-Christ, qui fait l'un et l'autre. — Non, car Jésus-Christ, en qualité de rédempteur, n'est pas peut-être maître

1. MARC, (IV, 12). Isaïe, (VI, 10). « Pour qu'ils ne soient pas convertis, pour que je ne leur donne pas la guérison et la rémission des péchés. »

2. MATH., XXVI, 50. « Ami, pourquoi es-tu venu ? »

3. *Id.*, XXII, 12.

4. MATH., V, 45.

5. L. Brunschvicg lisant : *elles figurent* propose les figures; Z. Tourneur déchiffre : les figurantes.

6. Hymne des vêpres de Noël : *Jesu, Redemptor omnium*.

de tous; et ainsi, en tant qu'il est en lui, il est rédempteur de tous¹.

Quand on dit que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous, vous abusez d'un vice des hommes qui s'appliquent incontinent cette exception, ce qui est favoriser le désespoir; au lieu de les en détourner pour favoriser l'espérance. Car on s'accoutume ainsi aux vertus intérieures par ces habitudes extérieures².

782

La victoire sur la mort³. Que sert à l'homme de *19
gagner tout le monde, s'il perd son âme? Qui veut garder son âme, la perdra⁴.

« Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir⁵. »

« Les agneaux n'ôtaient point les péchés du monde, mais je suis l'agneau qui ôte les péchés⁶.

« Moïse ne vous a point donné le pain du ciel.
« Moïse ne vous a point tirés de captivité, et ne vous a pas rendus véritablement libres⁷. »

783

... Alors Jésus-Christ vient dire aux hommes
qu'ils n'ont point d'autres ennemis qu'eux-mêmes,
que ce sont leurs passions qui les séparent de Dieu,

Copie
221

1. Cf. le texte de JANSENIUS (résumé par la 5^e proposition condamnée) : « Jésus-Christ est rédempteur de tous, à l'exception de ceux qui, séduits par leur captivité, n'ont pas voulu être rachetés, ou qui après la rédemption sont retournés à la même servitude. »

2. Cf. *Pensées* 252, 536.

3. I Cor., XV, 57.

4. LUC, IX, 24-25.

5. MATH., V, 17.

6. JOAN., I, 29.

7. JOAN., VI, 32; et VIII, 32-36. Cf. *Pensées* 564, 680.

qu'il vient pour les détruire, et pour leur donner sa grâce, afin de faire d'eux tous une Église sainte, qu'il vient ramener dans cette Église les païens et les Juifs, qu'il vient détruire les idoles des uns et la superstition des autres. A cela s'opposent tous les hommes, non seulement par l'opposition naturelle de la concupiscence; mais, par-dessus tout, les rois de la terre s'unissent pour abolir cette religion naissante, comme cela avait été prédit (*Proph. : Quare fremurunt gentes... reges terræ... adversus Christum*¹).

Tout ce qu'il y a de grand sur la terre s'unit, les savants, les sages, les rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. Et nonobstant toutes ces oppositions, ces gens simples et sans force résistent à toutes ces puissances et se soumettent même ces rois, ces savants, ces sages, et ôtent l'idolâtrie de toute la terre. Et tout cela se fait par la force qui l'avait prédit.

784

- 115 Jésus-Christ n'a point voulu du témoignage des démons, ni de ceux qui n'avaient pas vocation; mais de Dieu et Jean-Baptiste².

785

- 89 (25 Bb). Considérer³ Jésus-Christ en toutes les personnes et en nous-mêmes : Jésus-Christ comme père en son père, Jésus-Christ comme frère en ses frères, Jésus-Christ comme pauvre en les pauvres. Jésus-Christ comme riche en les riches, Jésus-Christ comme docteur et prêtre en les prêtres, Jésus-Christ

1. Ps., II, 1, 2. « C'est pourquoi les nations frémirent... Les rois de la terre... contre le Christ. »

2. JOAN., V, 32-39.

3. 25 Bb : Cf. *Pensée* 658. — *Je considère* (B.).

comme souverain en les princes, etc. Car il est par sa gloire tout ce qu'il y a de grand, étant Dieu, et est par sa vie mortelle tout ce qu'il y a de chétif et d'abject. Pour cela il a pris cette malheureuse condition, pour pouvoir être en toutes les personnes, et modèle de toutes conditions.

786

Jésus-Christ dans une obscurité (selon ce que le monde appelle obscurité) telle que les historiens, n'écrivant que les importantes choses des États, l'ont à peine aperçu. 55

787

Sur ce que Josèphe, ni Tacite, et les autres historiens n'ont point parlé de Jésus-Christ. — Tant s'en faut que cela fasse contre, qu'au contraire cela fait pour. Car il est certain que Jésus-Christ a été, et que sa religion a fait grand bruit, et que ces gens-là ne l'ignoraient pas, et qu'ainsi il est visible qu'ils ne l'ont celé qu'à dessein; ou bien qu'ils en ont parlé, et qu'on l'a supprimé ou changé. *253

788

« Je m'en suis réservé sept mille¹. » J'aime ces adorateurs inconnus au monde, et aux prophètes mêmes. 439

789

Comme Jésus-Christ est demeuré inconnu parmi les hommes, ainsi sa vérité demeure parmi les opinions communes, sans différence à l'extérieur. Ainsi l'Eucharistie parmi le pain commun. 45

1. I Rois, XIX, 18, cité par saint PAUL, Rom., XI, 4-5. Cf. à Mlle de Roannez : « Dieu s'est réservé des serviteurs cachés comme il le dit à Élie. Je le prie que nous en soyons » (sept. ou oct. 1656).

790

- 97 Jésus-Christ n'a pas voulu être tué sans les formes de la justice, car il est bien plus ignominieux de mourir par justice que par une sédition injuste.

791

- 90 La fausse justice de Pilate ne sert qu'à faire souffrir Jésus-Christ; car il le fait fouetter pour sa fausse justice, et puis le tue. Il vaudrait mieux l'avoir tué d'abord. Ainsi les faux justes : ils font de bonnes œuvres et de méchantes pour plaire au monde et montrer qu'ils ne sont pas tout à fait à Jésus-Christ, car ils en ont honte. Et enfin, dans les grandes tentations et occasions, ils le tuent.

792

- 277 Quel homme eut jamais plus d'éclat ? Le peuple juif tout entier le prédit avant sa venue. Le peuple gentil l'adore après sa venue. Les deux peuples, gentil et juif, le regardent comme leur centre.

Et cependant quel homme jouit jamais moins de cet éclat ? De trente-trois ans, il en vit trente sans paraître. Dans trois ans, il passe pour un imposteur; les prêtres et les principaux le rejettent; ses amis et ses plus proches le méprisent. Enfin il meurt trahi par un des siens, renié par l'autre et abandonné par tous.

Quel part a-t-il donc à cet éclat ? Jamais homme n'a eu tant d'éclat, jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre reconnaissable; et il n'en a rien eu pour lui.

793

- 53 La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité car elle est surnaturelle.

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit.

La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair.

La grandeur de la sagesse, qui n'est nulle sinon de Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres différant de genre ¹.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire, leur lustre et n'ont nul besoin de grandeurs charnelles, où elles n'ont pas de rapport. Ils sont vus non des yeux, mais des esprits, c'est assez.

Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent. Ils sont vus de Dieu et des anges, et non des corps ni des esprits curieux : Dieu leur suffit.

Archimède, sans éclat, serait en même vénération. Il n'a pas donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Oh ! qu'il a éclaté aux esprits !

Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production

1. Cf. *Pensée* 460. En lui envoyant sa machine arithmétique, à propos de laquelle « on le traita d'Archimède », Pascal écrivait à la reine Christine : « Le pouvoir des rois sur les sujets n'est... qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, sur lesquels ils exercent le droit de persuader... Ce second empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé, que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps, et d'autant plus équitable, qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre peut l'être par la naissance ou par la fortune. » Le 2^e *Discours sur la condition des grands*, reprenant cette idée, y ajoutait : « Il faut mépriser la concupiscence et son royaume, et aspirer à ce royaume de charité... »

au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur et qui voient la sagesse !

Il eût été inutile à Archimède de faire le prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût¹.

Il eût été inutile à Notre Seigneur Jésus-Christ, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi; mais il y est bien venu avec l'éclat de son ordre !

Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ, comme si cette bassesse était du même ordre, duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandon, dans sa secrète résurrection, et dans le reste, on la verra si grande, qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas.

Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela, et soi; et les corps, rien.

Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

1. Il était parent du roi Hiéron (PLUTARQUE, *Marcellus*, 14), mais cependant homme obscur (CICÉRON, *Tusc.*, V, 23).

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée; cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel.

794

Pourquoi Jésus-Christ n'est-il pas venu d'une manière visible, au lieu de tirer sa preuve des prophéties précédentes? 485

Pourquoi s'est-il fait prédire en figures?

795

Si Jésus-Christ n'était venu que pour sanctifier, toute l'Écriture et toutes choses y tendraient, et il serait bien aisé de convaincre les infidèles. Si Jésus-Christ n'était venu que pour aveugler, toute sa conduite serait confuse, et nous n'aurions aucun moyen de convaincre les infidèles. Mais comme il est venu *in sanctificationem et in scandalum*, comme dit Isaïe¹, nous ne pouvons convaincre les infidèles et ils ne peuvent nous convaincre; mais, par là même, nous les convainquons, puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute sa conduite de part ni d'autre. 27

796

Jésus-Christ ne dit pas qu'il n'est pas de Nazareth, pour laisser les méchants dans l'aveuglement ni qu'il n'est pas fils de Joseph. 59

797

Preuves de Jésus-Christ. — Jésus-Christ a dit les choses grandes si simplement qu'il semble qu'il ne 59

1. Is., VIII, 14. « En sanctification et en scandale. »

les a pas pensées, et si nettement néanmoins qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable.

798

- 51 Le style de l'Évangile est admirable en tant de manières, et entre autres en ne mettant jamais aucune invective contre les bourreaux et ennemis de Jésus-Christ. Car il n'y en a aucune des historiens contre Judas, Pilate ni aucun des Juifs.

Si cette modestie des historiens évangéliques avait été affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractère, et qu'ils ne l'eussent affectée que pour le faire remarquer, s'ils n'avaient osé le remarquer eux-mêmes, ils n'auraient pas manqué de se procurer des amis, qui eussent fait ces remarques à leur avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affectation, et par un mouvement tout désintéressé, ils ne l'ont fait remarquer par personne; et je crois que plusieurs de ces choses n'ont point été remarquées jusqu'ici, et c'est ce qui témoigne la froideur avec laquelle la chose a été faite.

799

- 61 Un artisan qui parle des richesses, un procureur qui parle de la guerre, de la royauté, etc.; mais le riche parle bien des richesses, le roi parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, et Dieu parle bien de Dieu¹.

1. Cf. lettre de Jacqueline PASCAL : « Il est bien difficile de parler de Dieu comme de Dieu. » Cette Pensée, non retenue par les éditeurs de Port-Royal, à cause de sa concision, était citée dans la *Préface* et commentée par ce qu'on « lui avait souvent oui-dire de bouche » : « Il admirait entre autres choses la naïveté, la simplicité, et, pour le dire ainsi, la froideur avec laquelle il semble que Jésus-Christ y parle des choses les plus

800

Qui a appris aux évangélistes les qualités d'une 49
 âme parfaitement héroïque, pour la peindre si par-
 faitement en Jésus-Christ? Pourquoi le font-ils
 faible dans son agonie¹? Ne savent-ils pas peindre
 une mort constante? Oui, car le même saint Luc
 peint celle de saint Étienne plus forte que celle de
 Jésus-Christ².

Ils le font donc capable de crainte, avant que la
 nécessité de mourir soit arrivée, et ensuite tout fort.

Mais quand ils le font si troublé, c'est quand il se
 trouble lui-même : et quand les hommes le troublent,
 il est tout fort.

801

Preuve de Jésus-Christ. — L'hypothèse des apôtres 55
 fourbes est bien absurde. Qu'on la suive tout au
 long; qu'on s'imagine ces douze hommes assemblés
 après la mort de Jésus-Christ, faisant le complot
 de dire qu'il est ressuscité. Ils attaquent par là toutes
 les puissances. Le cœur des hommes est étrangement

grandes et les plus relevées, comme sont, par exemple, le
 royaume de Dieu, la gloire que posséderont les Saints dans
 le ciel, les peines de l'enfer, sans s'y étendre comme ont fait
 les Pères et tous ceux qui ont écrit sur ces matières. Et il disait
 que la véritable cause de cela était que ces choses, qui à la
 vérité sont infiniment grandes et relevées à notre égard, ne
 le sont pas de même à l'égard de Jésus-Christ; et qu'ainsi, il
 ne faut pas trouver étrange qu'il en parle de cette sorte sans
 étonnement et sans admiration; comme l'on voit sans compa-
 raison, qu'un général d'armée parle tout simplement et sans
 s'émouvoir du siège d'une place importante, et du gain d'une
 grande bataille, et qu'un roi parle froidement d'une somme de
 quinze ou vingt millions, dont un particulier et un artisan
 ne parleraient qu'avec de grandes exagérations. »

1. LUC, XXII, 41-46.

2. Act. Apost., VII.

penchant à la légèreté, au changement, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un de ceux-là se fût démenti par tous ces attraits, et, qui plus est, par les prisons, par les tortures et par la mort, ils étaient perdus. Qu'on suive cela.

802

489 Les apôtres ont été trompés, ou trompeurs; l'un ou l'autre est difficile, car il n'est pas possible de prendre un homme pour être ressuscité...

Tandis que Jésus-Christ était avec eux, il les pouvait soutenir; mais après cela, s'il ne leur est apparu, qui les a fait agir?

SECTION XIII

Les Miracles.

803

Commencement. — Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles. 235

Il y a de faux et de vrais. Il faut une marque pour les connaître; autrement ils seraient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, et sont au contraire fondement. Or, il faut que la règle qu'il nous donne soit telle, qu'elle ne détruise la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles.

Moïse en a donné deux : que la prédiction n'arrive pas, *Deut.*, XVIII¹, et qu'ils ne mènent point à l'idolâtrie, *Deut.*, XIII²; et Jésus-Christ une.

Si la doctrine règle les miracles, les miracles sont inutiles pour la doctrine³.

Si les miracles règlent...

1. Verset 22 : « Tu auras ce signe : si le prophète a prédit au nom de Dieu et que l'événement ne s'est pas produit, ce n'est pas le Seigneur qui a parlé, etc. ».

2. *Passim*. Cette seconde preuve marque la vérité des miracles, tandis que la précédente est signe de leur fausseté.

3. MARC, IX, 38 : « Il n'est pas possible qu'un homme fasse un miracle en mon nom, et qu'en même temps il parle mal de moi. »

Objection à la règle. — Le discernement des temps. Autre règle durant Moïse, autre règle à présent.

804

- 415 *Miracle.* — C'est un effet qui excède la force naturelle des moyens qu'on y emploie; et non-miracle est un effet qui n'excède pas la force naturelle des moyens qu'on y emploie. Ainsi ceux qui guérissent par l'invocation du diable ne font pas un miracle; car cela n'excède pas la force naturelle du diable. Mais...¹

805

- 449 Les deux fondements, l'un intérieur, l'autre extérieur; la grâce, les miracles; tous deux surnaturels.

806

- 455 Les miracles et la vérité sont nécessaires, à cause qu'il faut convaincre l'homme entier, en corps et en âme.

807

- 449 Toujours ou les hommes ont parlé du vrai Dieu, ou le vrai Dieu a parlé aux hommes.

808

- 459 Jésus-Christ a vérifié qu'il était le Messie, jamais

1. Pascal avait proposé à M. de Barcos (neveu de Saint-Cyran) cette définition du miracle, avec l'exemple de la guérison d'une maladie par l'attouchement d'une relique (cf. dans sa *Vie* par Mme Périer p. 17), le miracle de la Sainte Épine qui a inspiré toute cette section) ou d'un démoniaque par l'invocation du nom de Jésus « parce que ces effets surpassent la force naturelle des paroles... et... d'une relique, qui ne peuvent guérir les malades et chasser les démons. Mais je n'appelle pas miracle de chasser les démons par l'art du diable... » (*Questions sur les miracles*, 2).

en vérifiant sa doctrine sur l'Écriture et les prophéties, et toujours par ses miracles.

Il prouve qu'il remet les péchés par un miracle¹.

Ne vous réjouissez point de vos miracles, dit Jésus-Christ, mais de ce que vos noms sont écrits aux cieux².

S'ils ne croient point Moïse, ils ne croiront point un ressuscité.

Nicodème reconnaît, par ses miracles, que sa doctrine est de Dieu : *Scimus quia venisti a Deo magister ; nemo enim potest hæc signa facere quæ tu facis nisi Deus fuerit cum illo*³. Il ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles.

Les Juifs avaient une doctrine de Dieu comme nous en avons une de Jésus-Christ, et confirmée par miracles ; et défense de croire à tous faiseurs de miracles, et, de plus, ordre de recourir aux grands prêtres, et de s'en tenir à eux⁴.

Et ainsi toutes les raisons que nous avons pour refuser de croire les faiseurs de miracles, ils les avaient à l'égard de leurs prophètes.

Et cependant ils étaient très coupables de refuser les prophètes, à cause de leurs miracles, et Jésus-Christ ; et n'eussent pas été coupables s'ils n'eussent point vu les miracles : *Nisi fecissem..., peccatum non haberent*⁵. Donc toute la créance est sur les miracles.

La prophétie n'est point appelée miracle : comme, saint Jean parle du premier miracle en Cana⁶, et

1. MARC, II, 10-11.

2. LUC, X, 20.

3. JEAN III, 2. « Nous savons que tu es un maître venu de Dieu ; car nul ne peut faire ces signes que tu fais si Dieu n'est avec lui. » (Cum eo dans la Vulgate et l'éd. B.)

4. Deut. XVII, 9-12 et XVIII, 10-11.

5. « Si je n'avais fait [parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites], ils n'auraient point péché. » (JEAN, XV, 24.)

6. II, 11.

puis de ce que Jésus-Christ dit à la Samaritaine qui découvre toute sa vie cachée, et puis guérit le fils d'un seigneur, et saint Jean appelle cela « le deuxième signe¹ ».

809

*41 Les combinaisons des miracles.

810

Copie

437 Le second miracle peut supposer le premier; mais le premier ne peut supposer le second².

811

169 On n'aurait point péché en ne croyant pas Jésus-Christ, sans les miracles³.

812

*270 Je ne serais pas chrétien sans les miracles, dit saint Augustin⁴.

813

453 *Miracles.* — Que je hais ceux qui font les douteux des miracles ! Montaigne en parle comme il faut dans les deux endroits. On voit, en l'un, combien il est prudent⁵, et néanmoins il croit, en l'autre, et se moque des incrédules⁶.

1. *Sergent* (B.) L'Évangile parle d'un « officier du roi » (IV, 47.) Saint Jean conclut : « Ce fut le second miracle que fit Jésus » (ib, 54), après avoir raconté l'épisode de la Samaritaine (ib. 1-42) où il ne voit donc nul miracle.

2. Commentaire de la fin du n° 808.

3. La copie ajoute *vide an mentiar* : « Vois si je mens ». *Job*, VI, 28.

4. Cf. Cité de Dieu, XXII, ix et le livre *De utilitate credendi*.

5. III, 11 : « J'ai vu la naissance de plusieurs miracles de mon temps; encore qu'ils s'étouffent en naissant nous ne laissons pas de prévoir le train qu'ils eussent pris s'ils eussent vécu leur âge. »

6. I, 26 : « C'est une sotte présomption d'aller dédaignant

Quoi qu'il en soit, l'Église est sans preuves s'ils ont raison.

814

Montaigne contre les miracles. 449

Montaigne pour les miracles.

815

Il n'est pas possible de croire raisonnablement 123
contre les miracles.

816

Incrédules, les plus crédules. Ils croient les *47
miracles de Vespasien, pour ne pas croire ceux de Moïse¹.

817

TITRE : *D'où vient qu'on croit tant de menteurs qui *443
disent qu'ils ont vu des miracles et qu'on ne croit aucun
de ceux qui disent qu'ils ont des secrets pour rendre l'homme
immortel ou pour rajeunir*².

Ayant considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusques à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y en a de vrais; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y eût eu remède à aucun mal, et que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pourraient donner; et

et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vraisemblable. »

1. Montaigne, III, 8, rapporte, d'après Tacite, la guérison d'un aveugle et d'un paralytique par Vespasien dans Alexandrie.

2. Cf. MONTAIGNE, I, 26 et II, 12.

encore plus que tant d'autres eussent donné croyance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir : de même que, si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables, par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par là; et cela s'étant connu possible, on a conclu de là que cela était. Car le peuple raisonne ordinairement ainsi : « Une chose est possible, donc elle est »; parce que la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple, qui ne peut pas discerner quels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Il en est de même des prophéties, des miracles, des divinations par les songes, des sortilèges, etc. Car si de tout cela il n'y avait jamais eu rien de véritable, on n'en aurait jamais rien cru : et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles parce qu'il y en a tant de faux, il faut dire au contraire qu'il y a certainement de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux, et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais. Il faut raisonner de la même sorte pour la religion; car il ne serait pas possible que les hommes se fussent imaginé tant de fausses religions, s'il n'y en avait une véritable. L'objection à cela, c'est que les sauvages ont une religion : mais on répond à cela que c'est qu'ils en ont ouï parler, comme il paraît par le déluge, la circoncision, la croix de saint André, etc.

miracles, de fausses révélations, sortilèges, etc., il m'a paru que la véritable cause est qu'il [y] en a de vrais; car il ne serait pas possible qu'il y eût tant de faux miracles s'il n'y en avait de vrais, ni tant de fausses révélations s'il n'y en avait de vraies, ni tant de fausses religions s'il n'y en avait une véritable. Car s'il n'y avait jamais eu de tout cela, il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé et encore plus impossible que tant d'autres l'eussent cru. Mais comme il y a eu de très grandes choses véritables, et qu'ainsi elles ont été crues par de grands hommes, cette impression a été cause que presque tout le monde s'est rendu capable de croire aussi les fausses. Et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux, il faut dire au contraire qu'il y a de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux, et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais, et qu'il n'y a de même de fausses religions que parce qu'il y en a une vraie.

L'objection à cela : que les sauvages ont une religion; mais c'est qu'ils ont oui parler de la véritable, comme il paraît par la croix de saint André, le déluge, la circoncision, etc.

Cela vient de ce que l'esprit de l'homme, se trouvant plié de ce côté-là par la vérité, devient susceptible par là de toutes les faussetés de cette¹...

819

Jér., XXIII, 32, les *miracles* des faux prophètes. 463
En l'hébreu et Vatable², il y a les *légèretés*.

1. Ce fragment est comme le précédent, dont il est une variante, écrit de la main de Mme Périer. Le papier est le verso d'une lettre qui porte la date du 19 février 1660 (B.).

2. Bible protestante du xvi^e siècle, dont Pascal suit souvent le texte quand il s'écarte de la Vulgate.

Miracle ne signifie pas toujours miracle. I *Rois*, 15, *miracle* signifie *crainte*, et est ainsi en l'hébreu. De même en Job manifestement, xxxiii, 7. Et encore *Is.*, xxi, 4; *Jér.*, xliv, 12. *Portentum* signifie *simulacrum*, *Jér.*, l, 38; et est ainsi en l'hébreu et en Vatable. *Is.*, viii, 18 : Jésus-Christ dit que lui et les siens seront en miracles.

820

- 453 Si le diable favorisait la doctrine qui le détruit, il serait divisé, comme disait Jésus-Christ. Si Dieu favorisait la doctrine qui détruit l'Église, il serait divisé :

*Omne regnum divisum*¹. Car Jésus-Christ agissait contre le diable, et détruisait son empire sur les cœurs, dont l'exorcisme est la figuration, pour établir le royaume de Dieu. Et ainsi il ajoute : *In digito Dei... regnum Dei ad vos*².

821

- 465 Il y a bien de la différence entre tenter et induire en erreur. Dieu tente, mais il n'induit pas en erreur. Tenter est procurer les occasions, qui n'imposant point de nécessité, si on n'aime pas Dieu, on fera une certaine chose. Induire en erreur est mettre l'homme dans la nécessité de conclure et suivre une fausseté.

822

- *469 Abraham, Gédéon : [*signes*] au-dessus de la révélation. Les Juifs s'aveuglaient en jugeant des miracles par l'Écriture. Dieu n'a jamais laissé ses vrais adorateurs.

1. MATTH. xii, 25. *Luc*, xi, 17 : « Tout royaume divisé. »

2. LUC, xi, 20 : « Si au nom de Dieu [je rejette les démons] le royaume de Dieu [habite en vous] (*in vos*). »

J'aime mieux suivre Jésus-Christ qu'aucun autre parce qu'il a le miracle, prophéties, doctrine, perpétuité, etc.

Donatistes : point de miracle : qui oblige à dire que c'est le diable.

Plus on particularise Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise...

823

S'il n'y avait point de faux miracles, il y aurait 119
certitude. S'il n'y avait point de règle pour les discerner, les miracles seraient inutiles, et il n'y aurait pas de raison de croire.

Or, il n'y a pas humainement de certitude humaine, mais raison.

824

Ou Dieu a confondu les faux miracles, ou il les 453
a prédits; et, par l'un et par l'autre, il s'est élevé au-dessus de ce qui est surnaturel à notre égard, et nous y a élevés nous-mêmes.

825

Les miracles ne servent pas à convertir, mais à *485
condamner (Q. 113, A. 10, *Ad 2*)¹.

826

Raisons pourquoi on ne croit point.

*Joh., xii, 37. Cum autem tanta signa fecisset, non 237
credebant in eum, ut sermo Isayæ impleteretur. Excæcavit, etc.*².

1. Saint Thomas, *Somme théol.*, loc. cit : « La conversion de l'impie n'est pas un miracle. »

2. « Après qu'il eut fait tous ces miracles, ils ne crurent pas en lui, afin que la parole d'Isaïe fût accomplie : (Dieu) a aveuglé, etc. » Cf. *Pensées* 573 et 751.

*Hæc dixit Isaias, quando vidit gloriam ejus et locutus est de eo*¹.

« *Judæi signa petunt et Græcia sapientiam quærunt, nos autem Jesum crucifixum*² ». *Sed plenum signis, sed plenum sapientia; vos autem Christum non crucifixum et religionem sine miraculis et sine sapientia.*

Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles est le manque de charité. *Joh. : Sed vos non creditis, quia non estis ex ovibus*³. Ce qui fait croire les faux est le manque de charité. II *Thess.*, II⁴.

Fondement de la religion. C'est les miracles. Quoi donc? Dieu parle-t-il contre les miracles, contre les fondements de la foi qu'on a en lui?

S'il y a un Dieu, il fallait que la foi de Dieu fût sur la terre. Or les miracles de Jésus-Christ ne sont pas prédits par l'Antéchrist, mais les miracles de l'Antéchrist sont prédits par Jésus-Christ⁵; et ainsi, si Jésus-Christ n'était pas le Messie, il aurait bien induit en erreur; mais l'Antéchrist ne peut bien induire en erreur. Quand Jésus-Christ a prédit les miracles de l'Antéchrist, a-t-il cru détruire la foi de ses propres miracles?

Il n'y a nulle raison de croire en l'Antéchrist, qui ne soit à croire en Jésus-Christ; mais il y en a en Jésus-Christ, qui ne sont pas en l'autre.

Moïse a prédit Jésus-Christ, et ordonné de le

1. « En disant ces choses, Isaïe voyait sa gloire et parlait de lui » (JOAN. XII, 41, citant ISAÏE, VI, 9-10).

2. I *Cor.*, I, 22. « Les Juifs demandent des signes, et les Grecs recherchent la sagesse; nous, Jésus crucifié. » Mais (ajoute Pascal), plein de signes, mais plein de sagesse; vous (en s'adressant aux Jésuites) ce que vous voulez, c'est un Christ non crucifié, une religion sans miracles et sans sagesse. (B.)

3. X, 26 : « Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'appartenez pas au troupeau. » La Vulgate porte *ex ovibus meis*.

4. Vers. 10.

5. MATTH., XXIV, 24 et MARC, XIII, 22.

suivre¹; Jésus-Christ a prédit l'Antéchrist, et défendu de le suivre².

Il était impossible qu'au temps de Moïse on réservât sa créance à l'Antéchrist, qui leur était inconnu; mais il est bien aisé, au temps de l'Antéchrist, de croire en Jésus-Christ, déjà connu.

827

Juges, XIII, 23 : « Si le Seigneur nous eût voulu 119
faire mourir, il ne nous eût pas montré toutes ces choses. »

1ix. Sennachérib³.

*Jér.*⁴. Hananias, faux prophète, meurt le septième mois.

II *Mach.*, III⁵ : Le temple prêt à piller secouru miraculeusement. — II *Mach.*, xv.

III *Rois*, xvii⁶ : La veuve à Élie, qui avait ressuscité l'enfant : « Par là je connais que tes paroles sont vraies. »

III *Rois*, xviii : Élie avec les prophètes de Baal.

Jamais en la contention du vrai Dieu, de la vérité de la religion, il n'est arrivé de miracle du côté de l'erreur, et non de la vérité.

828

Contestation. — Abel, Caïn⁷; Moïse, magiciens⁸; 455
Élie, faux prophètes⁹; Jérémie, Hananias¹⁰; Michée,

1. *Deut.*, XVIII, 5.

2. *MATTH.*, XXIV, 23.

3. IV, *Rois*, xviii-xix.

4. XXVIII.

5. 24.

6. 24.

7. *Gen.*, IV, 5-8.

8. *Exode*, VIII, 1-15.

9. III, *Rois*, xviii, 38.

10. *Jér.*, XXVIII, 16-17.

faux prophètes¹; Jésus-Christ, Pharisiens²; saint Paul, Barjésu³; Apôtres, exorcistes⁴; les Chrétiens et les infidèles; les catholiques, les hérétiques; Élie, Énoch; Antéchrist⁵.

Toujours le vrai prévaut en miracles. Les deux croix⁶.

829

125 Jésus-Christ dit que les Écritures témoignent de lui⁷. mais il ne montre pas en quoi.

Même les prophéties ne pouvaient pas prouver Jésus-Christ pendant sa vie; et ainsi, on n'eût pas été coupable de ne pas croire en lui avant sa mort, si les miracles n'eussent pas suffi sans la doctrine. Or, ceux qui ne croyaient pas en lui, encore vivant, étaient pécheurs, comme il le dit lui-même⁸, et sans excuse. Donc il fallait qu'ils eussent une démonstration à laquelle ils résistassent. Or, ils n'avaient pas l'Écriture, mais seulement les miracles; donc ils suffirent, quand la doctrine n'est pas contraire, et on doit y croire.

Jean, VII, 40. Contestation entre les juifs, comme entre les chrétiens aujourd'hui. Les uns croyaient en Jésus-Christ, les autres ne le croyaient pas, à cause des prophéties qui disaient qu'il devait naître de Bethléem. Ils devaient mieux prendre garde s'il n'en était pas. Car ses miracles étant convaincants, ils

1. III, Rois, XXII, 13-15.

2. LUC, V, 20-24, etc.

3. Act. Apost., XIII, 11.

4. Act. Apost., XIX, 16.

5. Apoc., XI.

6. Allusion au miracle qui marqua l'Invention de la Sainte Croix.

7. JOAN., V, 36-39.

8. JOAN., XV, 22.

devaient bien s'assurer de ces prétendues contradictions de sa doctrine à l'Écriture; et cette obscurité ne les excusait pas, mais les aveuglait. Ainsi ceux qui refusent de croire les miracles d'aujourd'hui, pour une prétendue contradiction chimérique, ne sont pas excusés.

Le peuple, qui croyait en lui sur ses miracles, les pharisiens leur disaient : « Ce peuple est maudit, qui ne sait pas la loi; mais y a-t-il un prince ou un pharisien qui ait cru en lui? car nous savons que nul prophète ne sort de Galilée ». Nicodème répondit : « Notre loi juge-t-elle un homme devant que de l'avoir oui¹ [et encore, un tel homme qui fait de tels miracles]. »

830

Copie

Les prophéties étaient équivoques : elles ne le sont plus. 382

831

Les cinq propositions étaient équivoques, elles ne le sont plus. 439

832

Les miracles ne sont plus nécessaires, à cause qu'on en a déjà². Mais quand on n'écoute plus la tradition, quand on ne propose plus que le Pape, quand on l'a surpris, et qu'ainsi ayant exclu la vraie source de la vérité, qui est la tradition, et ayant prévenu le Pape, qui en est le dépositaire, la vérité n'a plus de liberté de paraître : alors les hommes ne parlant *449

1. JOAN., VII, 47-50.

2. Allusion au miracle de la Sainte Épine et aux objections des Jésuites. Pour Port-Royal, le miracle prouve la vérité de la doctrine, comme la mort subite d'Arius témoigne contre son hérésie.

plus de la vérité, la vérité doit parler elle-même aux hommes. C'est ce qui arriva au temps d'Arius. (Miracles sous Dioclétien et sous Arius.)

833

*441 *Miracle.* — Le peuple conclut cela de soi-même; mais s'il vous en faut donner la raison...

Il est fâcheux d'être dans l'exception de la règle. Il faut même être sévère, et contraire à l'exception. Mais néanmoins, comme il est certain qu'il y a des exceptions de la règle, il en faut juger sévèrement, mais justement.

834

449 ¹ *Jeh., VI, 26 : Non quia vidistis signa, sed quia saturati estis* ².

Ceux qui suivent Jésus-Christ à cause de ses miracles honorent sa puissance dans tous les miracles qu'elle produit; mais ceux qui, en faisant profession de le suivre pour ses miracles, ne le suivent en effet que parce qu'il les console et les rassasie des biens du monde, ils déshonorent ses miracles, quand ils sont contraires à leurs commodités.

Jeh., IX : Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit. Alii : Quomodo potest homo peccator hæc signa facere ³ !

Lequel est le plus clair ?

Cette maison est de Dieu; car il y fait d'étranges

1. Pascal avait d'abord écrit : *Hoc habebis signum ad discernendos veros prophetas a falsis* : « Vous aurez ce signe pour discerner les vrais prophètes des faux. »

2. « Non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous êtes rassasiés. »

3. 16 : « Cet homme n'est pas de Dieu, qui n'observe point le sabbat. — D'autres : Comment ce pécheur peut-il faire des miracles ? »

miracles. Les autres : Cette maison n'est pas de Dieu ; car on n'y croit pas que les cinq propositions soient dans Jansénius.

Lequel est le plus clair ?

*Tu quid dicis ? Dico quia propheta est. Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam*¹.

835

Dans le Vieux Testament, quand on vous détournera de Dieu. Dans le Nouveau, quand on vous détournera de Jésus-Christ. Voilà les occasions d'exclusion à la foi des miracles, marquées. Il ne faut pas y donner d'autres exclusions. 461

S'ensuit-il de là qu'ils auraient droit d'exclure tous les prophètes qui leur sont venus ? Non. Ils eussent péché en n'excluant pas ceux qui niaient Dieu, et eussent péché d'exclure ceux qui ne niaient pas Dieu.

D'abord donc qu'on voit un miracle, il faut, ou se soumettre, ou avoir d'étranges marques du contraire. Il faut voir s'il nie un Dieu, ou Jésus-Christ, ou l'Église.

836

Il y a bien de la différence entre n'être pas pour Jésus-Christ et le dire, ou n'être pas pour Jésus-Christ, et feindre d'en être. Les uns peuvent faire des miracles, non les autres, car il est clair des uns qu'ils sont contre la vérité, non des autres ; et ainsi les miracles sont plus clairs. 461

837

C'est une chose si visible, qu'il faut aimer un seul Dieu, qu'il ne faut pas de miracles pour le prouver. 461

1. SAINT JHAN, IX, 17, 33 : « Toi, que dis-tu ? — Je dis qu'il est prophète. S'il n'était de Dieu, il ne pourrait rien faire. »

838

- 193 Jésus-Christ a fait des miracles, et les apôtres ensuite, et les premiers saints, en grand nombre; parce que, les prophéties n'étant pas encore accomplies, et s'accomplissant par eux, rien ne témoignait que les miracles. Il était prédit que le Messie convertirait les nations¹. Comment cette prophétie se fût-elle accomplie, sans la conversion des nations? Et comment les nations se fussent-elles converties au Messie, ne voyant pas ce dernier effet des prophéties qui le prouvent? Avant donc qu'il ait été mort, ressuscité, et converti les nations, tout n'était pas accompli; et ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps. Maintenant il n'en faut plus contre les Juifs, car les prophéties accomplies sont un miracle subsistant.

839

- 117 « Si vous ne croyez en moi, croyez au moins aux miracles². » Il les renvoie comme au plus fort.

Il avait été dit aux Juifs, aussi bien qu'aux Chrétiens, qu'ils ne crussent pas toujours les prophètes³; mais néanmoins les pharisiens et les scribes font grand état de ses miracles, et essayent de montrer qu'ils sont faux, ou faits par le diable⁴: étant nécessaire d'être convaincus, s'ils reconnaissent qu'ils sont de Dieu.

Nous ne sommes pas aujourd'hui dans la peine de faire ce discernement. Il est pourtant bien facile à faire: ceux qui ne nient ni Dieu, ni Jésus-Christ ne font point de miracles qui ne soient sûrs. *Nemo*

1. Cf. *Pensées* 714-715 et 727 (fin).

2. JOAN., X, 3.

3. *Deut.*, XIII, 1-3.

4. MARC, III, 22.

*facit virtutem in nomine meo, et cito possit de me male loqui*¹.

Mais nous n'avons point à faire ce discernement. Voici une relique sacrée. Voici une épine de la couronne du Sauveur du monde, en qui le prince de ce monde n'a point puissance, qui fait des miracles par la propre puissance de ce sang répandu pour nous. Voici que Dieu choisit lui-même cette maison pour y faire éclater sa puissance.

Ce ne sont point des hommes qui font ces miracles par une vertu inconnue et douteuse, qui nous oblige à un difficile discernement. C'est Dieu même; c'est l'instrument de la Passion de son Fils unique, qui, étant en plusieurs lieux, a choisi celui-ci, et fait venir de tous côtés les hommes pour y recevoir ces soulagements miraculeux dans leurs langueurs.

840

L'Église a trois sortes d'ennemis, les Juifs, qui n'ont jamais été de son corps; les hérétiques, qui s'en sont retirés; et les mauvais Chrétiens, qui la déchirent au dedans. 463

Ces trois sortes de différents adversaires la combattent d'ordinaire diversement. Mais ici ils la combattent d'une même sorte. Comme ils sont tous sans miracles, et que l'Église a toujours eu contre eux des miracles, ils ont tous eu le même intérêt à les éluder, et se sont tous servis de cette défaite : qu'il ne faut pas juger de la doctrine par les miracles, mais des miracles par la doctrine². Il y avait deux partis entre ceux qui écoutaient Jésus-Christ : les uns qui suivaient sa doctrine pour ses miracles; les

1. MARC, IX, 38. *Nemo est enim qui faciat.* « Personne ne pourrait faire miracle en mon nom, et mal parler de moi. »

2. C'est ce que les Jésuites opposaient à Port-Royal (B.).

autres qui disaient ¹... Il y avait deux partis au temps de Calvin... Il y a maintenant les Jésuites, etc.

841

463 Les miracles discernent aux choses douteuses : entre les peuples juif et païen, juif et chrétien; catholique, hérétique; calomniés, et calomniateurs; entre les deux croix.

Mais aux hérétiques, les miracles seraient inutiles; car l'Église, autorisée par les miracles qui ont préoccupé la créance, nous dit qu'ils n'ont pas la vraie foi. Il n'y a pas de doute qu'ils n'y sont pas, puisque les premiers miracles de l'Église excluent la foi des leurs. Il y a ainsi miracle contre miracle, et premiers et plus grands du côté de l'Église.

Ces filles ², étonnées de ce qu'on dit, qu'elles sont dans la voie de perdition; que leurs confesseurs les mènent à Genève; qu'ils leur inspirent que Jésus-Christ n'est point en l'Eucharistie, ni en la droite du Père; elles savent que tout cela est faux, elles s'offrent donc à Dieu en cet état : *Vide si via iniquitatis in me est* ³. Qu'arrive-t-il là-dessus ? Ce lieu, qu'on dit être le temple du diable, Dieu en fait son temple. On dit qu'il faut en ôter les enfants : Dieu les y guérit. On dit que c'est l'arsenal de l'enfer : Dieu en fait le sanctuaire de ses grâces. Enfin on les menace de toutes les fureurs et de toutes les vengeances du ciel; et Dieu les comble de ses faveurs. Il faudrait avoir perdu le sens pour en conclure qu'elles sont donc en la voie de perdition.

1. *Il chasse les démons au nom de Belzébut.* (MATTH., XII, 24.)

2. Les religieuses de Port-Royal. Sur l'accusation de calvinisme, voir *les Provinciales*, en particulier la lettre XVI (B.).

3. Ps., CXXXVIII, 24. « Vois si la voie d'iniquité est en moi. »

(On en a sans doute les mêmes marques que saint Athanase ¹.)

842

« *Si tu es Christus, dic nobis* ². »

469

« *Opera quæ ego facio in nomine patris mei, hæc testimonium perhibent de me. Sed vos non creditis quia non estis ex ovibus meis. Oves mei vocem meam audiunt* ³. »

Joh., VI, 30. « *Quod ergo tu facis signum et videamus et credamus tibi !* » — Non dicunt : *Quam doctrinam prædicas* ⁴ !

« *Nemo potest facere signa quæ tu facis nisi Deus fuerit cum eo* ⁵. »

II. *Mach.*, XIV, 15. « *Deus qui signis evidentibus suam portionem protegit* ⁶. »

« *Volumus signum videre de cælo, tentantes eum* ⁷. »
Luc., XI, 16.

« *Generatio prava signum quærit ; et non dabitur* ⁸. »

« *Ist ingemiscens ait : Quid generatio ista signum quæ-*

1. Saint Athanase fut l'objet de persécutions dans sa lutte contre l'hérésie d'Arius. Cf. *Pensées* 868 et 832.

2. *LUC*, XXII, 66 : « Dis-nous si tu es le Christ. »

3. « Les œuvres que je fais au nom de mon père portent témoignage de moi. » (*JOAN.*, V, 36.) « Mais vous ne croyez pas parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix. » (*JOAN.*, X, 26-27).

4. « Quel miracle fais-tu pour que nous le voyions et que nous croyions en toi ? » — Ils ne disent pas : Quelle doctrine prêches-tu ? (Commentaire de Pascal.)

5. « Nul ne peut faire les miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui. » (*JOAN.*, III, 2.)

6. « Dieu qui protège la partie qui lui est réservée par des miracles évidents. »

7. Nous voulons un signe du Ciel » (disaient-ils) « pour le tenter ».

8. « Cette génération mauvaise cherche un miracle, et il ne sera pas donné. » (*MATTH.*, XII, 39.)

rit¹ ? » (Marc., VIII, 12.) Elle demandait signe à mauvaise intention.

« *Et non poterat facere*². » Et néanmoins il leur promet le signe de Jonas, de sa résurrection, le grand et l'incomparable³.

« *Nisi videritis signa, non creditis*⁴. » Il ne les blâme pas de ce qu'ils ne croient pas sans qu'il y ait de miracles; mais sans qu'ils en soient eux-mêmes les spectateurs.

— L'Antéchrist *in signis mendacibus*⁵, dit saint Paul. II. *Thess.*, II.

« *Secundum operationem Satanae, in seductione iis qui pereunt eo quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent, ideo mittet illis Deus operationes erroris ut credant mendacio*⁶ ».

Comme au passage de Moïse : *tentat enim vos Deus, utrum diligatis eum*⁷.

*Ecce prædixi vobis : vos ergo videte*⁸.

843

471 Ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre

1. « Et il dit en gémissant : Pourquoi cette génération demande-t-elle un miracle ? »

2. « Et il ne pouvait en faire. » (MARC., VI, 3).

3. MATH., XII, 39.

4. « Si vous n'avez pas vu de miracles, vous ne croyez pas. » (Joan., IV, 48.)

5. « En signes mensongers. »

6. « Selon l'opération de Satan, pour séduire ceux qui périssent parce qu'ils n'ont pas reçu pour leur salut l'amour de la charité, aussi Dieu leur enverra les tentations de l'erreur pour qu'ils croient aux mensonges. » (Saint PAUL, II *Thess.*, II, 29.)

7. « Dieu vous tente, pour voir si vous l'aimez. » (Deut., XIII, 3.)

8. « Voici ce que je vous ai prédit : Voyez donc vous-même. » (MATH., XXIV, 25-26.)

inconnue parmi les hommes. Dieu l'a couverte d'un voile, qui la laisse méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix. Le lieu est ouvert au blasphème, et même sur des vérités au moins bien apparentes. Si l'on publie les vérités de l'Évangile, on en publie de contraires, et on obscurcit les questions en sorte que le peuple ne peut discerner. Et on demande : « Qu'avez-vous pour vous faire plutôt croire que les autres ? Quel signe faites-vous ? Vous n'avez que des paroles, et nous aussi. Si vous aviez des miracles, bien. » Cela est une vérité, que la doctrine doit être soutenue par les miracles, dont on abuse pour blasphémer la doctrine. Et si les miracles arrivent, on dit que les miracles ne suffisent pas sans la doctrine ; et c'est une autre vérité¹, pour blasphémer les miracles.

Jésus-Christ guérit l'aveugle-né, et fit quantité de miracles, au jour du sabbat. Par où il aveuglait les pharisiens, qui disaient qu'il fallait juger des miracles par la doctrine.

« Nous avons Moïse : mais celui-là, nous ne savons d'où il est². » C'est ce qui est admirable, que vous ne savez d'où il est ; et cependant il fait de tels miracles.

Jésus-Christ ne parlait ni contre Dieu, ni contre Moïse.

L'Antéchrist et les faux prophètes, prédits par l'un et l'autre Testament, parleront ouvertement contre Dieu et contre Jésus-Christ. Qui n'est point contre³. Qui serait ennemi couvert, Dieu ne permettrait pas qu'il fit des miracles ouvertement.

Jamais en une dispute publique où les deux partis se disent à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Église, les

1. Sous-entendu : *dont on abuse* (B.).

2. JOAN., IX, 14, 29 ; LUC, XIII, 24.

3. *Caché* (B.).

miracles ne sont du côté des faux chrétiens, et l'autre côté sans miracle.

« Il a le diable. » *Job.*, x, 21. Et les autres disaient : « Le diable peut-il ouvrir les yeux des aveugles ? »

Les preuves que Jésus-Christ et les apôtres tirent de l'Écriture ne sont pas démonstratives; car ils disent seulement que Moïse a dit qu'un prophète viendrait, mais ils ne prouvent pas par là que ce soit celui-là, et c'était toute la question. Ces passages ne servent donc qu'à montrer qu'on n'est pas contraire à l'Écriture, et qu'il n'y paraît point de répugnance, mais non pas qu'il y ait accord. Or, cela suffit, exclusion de répugnance, avec miracles.

473 Il y a un devoir réciproque entre Dieu et les hommes. Il faut me pardonner ce mot ¹ *l'enite*. *Quod debui* ! « Accusez-moi ² », dit Dieu dans *Isaïe*.

Dieu doit accomplir ses promesses, etc.

Les hommes doivent à Dieu de recevoir la religion qu'il leur envoie. Dieu doit aux hommes de ne les point induire en erreur. Or, ils seraient induits en erreur, si les faiseurs [*de*] miracles annonçaient une doctrine qui ne parût pas visiblement fausse aux lumières du sens commun, et si un plus grand faiseur de miracles n'avait déjà averti de ne les pas croire.

Ainsi, s'il y avait division dans l'Église, et que les Ariens, par exemple, qui se disaient fondés en l'Écriture comme les Catholiques, eussent fait des miracles, et non les Catholiques, on eût été induit en erreur.

1. Lecture inédite de Tourneur qui avait d'abord proposé : *Il faut à pardonner ce mot*, comme douteux. L. Brunschvicg lisait : *Il faut cependant venir ; la Copie pour faire et pour donner*.

2. I, 18 : « Venez et discutez avec moi », et V, 4 : « Que devais-je faire de plus à ma vigne que je n'aie fait » (*Quid est quod debui ultra facere vineae meae, et non feci ei*).

Car, comme un homme qui nous annonce les secrets de Dieu n'est pas digne d'être cru sur son autorité privée, et que c'est pour cela que les impies en doutent, aussi un homme qui, pour marque de la communication qu'il a avec Dieu, ressuscite les morts, prédit l'avenir, transporte les mers, guérit les malades, il n'y a point d'impie qui ne s'y rende, et l'incrédulité de Pharaon et des Pharisiens est l'effet d'un endurcissement surnaturel.

Quand donc on voit les miracles et la doctrine non suspecte tout ensemble d'un côté, il n'y a pas de difficulté. Mais quand on voit les miracles et [la] doctrine [*suspecte*] d'un même côté, alors il faut voir quel est le plus clair. Jésus-Christ était suspect.

Barjésu aveuglé¹. La force de Dieu surmonte celle de ses ennemis.

Les exorcistes juifs battus par les diables disant : « Je connais Jésus et Paul, mais vous, qui êtes-vous² ? »

Les miracles sont pour la doctrine, et non pas la doctrine pour les miracles.

Si les miracles sont vrais, pourra-t-on persuader toute doctrine ? non, car cela n'arrivera pas. *Si angelus*³...

Règle : il faut juger de la doctrine par les miracles, il faut juger des miracles par la doctrine. Tout cela est vrai, mais cela ne se contredit pas.

Car il faut distinguer les temps.

Que vous êtes aise de savoir les règles générales, pensant par là jeter le trouble, et rendre tout inutile ! On vous en empêchera, mon Père : la vérité est une et ferme.

1. *Act. Apost.*, XIII, 6-11.

2. *Ibid.*, XIX, 13.

3. « Fût-ce un ange [qui vous prêchât un autre Évangile que le nôtre, qu'il soit anathème.] » (Saint PAUL, *Galat.*, I, 8.)

Il est impossible, par le devoir de Dieu, qu'un homme cachant sa mauvaise doctrine, et n'en faisant apparaître qu'une bonne, et se disant conforme à Dieu et à l'Église, fasse des miracles pour couler insensiblement une doctrine fausse et subtile : cela ne se peut.

Et encore moins que Dieu, qui connaît les cœurs, fasse des miracles en faveur d'un tel.

844

- 447 Les trois marques de la religion : la perpétuité, la bonne vie, les miracles. Ils détruisent la perpétuité par la probabilité ; la bonne vie par leur morale ; les miracles, en détruisant ou leur vérité, ou leur conséquence.

Si on les croit, l'Église n'aura que faire de perpétuité, sainteté, ni miracles. Les hérétiques les nient, ou en nient la conséquence ; eux de même. Mais il faudrait n'avoir point de sincérité pour les nier, ou encore perdre le sens pour en nier la conséquence.

Jamais on ne s'est fait martyriser pour les miracles qu'on dit avoir vus, car ceux que les Turcs croient par tradition, la folie des hommes va peut-être jusqu'au martyre, mais non pour ceux qu'on a vus¹.

844 bis

- 453 Perpétuité. — Molina : nouveauté.

845

- 453 Les hérétiques ont toujours combattu ces trois marques qu'ils n'ont point.

846

- 401 « *Première objection* : Ange du ciel². Il ne faut pas

1. Cf. *Pensée* 593.

2. Saint PAUL, *Gal.*, I, 8 cité au n° 8.13.

juger de la vérité par les miracles, mais des miracles par la vérité. Donc les miracles sont inutiles ».

Or ils servent, et il ne faut point être contre la vérité, d'où ce qu'a dit le P. Lingendes¹ que « Dieu ne permettra pas qu'un miracle puisse induire à erreur »...

Lorsqu'il y aura contestation dans la même Église, le miracle décidera.

Deuxième objection : « Mais l'Antéchrist fera des signes. »

Les magiciens de Pharaon n'induisaient² point à erreur. Ainsi on ne pourra pas dire à Jésus-Christ sur l'Antéchrist : « Vous m'avez induit à erreur ». Car l'Antéchrist les fera contre Jésus-Christ et ainsi ils ne peuvent induire à erreur. Ou Dieu ne permettra point de faux miracles, ou il en procurera de plus grands.

[Depuis le commencement du monde Jésus-Christ subsiste : cela est plus fort que tous les miracles de l'Antéchrist].

Si dans la même Église il arrivait miracle du côté des errants, on serait induit à erreur. Le schisme est visible, le miracle est visible. Mais le schisme est plus marque d'erreur que le miracle n'est marque de vérité : donc le miracle ne peut induire à erreur.

Mais hors le schisme, l'erreur n'est pas si visible que le miracle est visible, donc le miracle induirait à erreur.

*Ubi est Deus tuus*³ ! Les miracles le montrent, et sont un éclair.

1. Cf. 5^e question sur les miracles de Pascal à Barcos, qui fait allusion à un sermon du P. [de] Lingendes, prédicateur jésuite.

2. Ne séduisaient (B.).

3. Ps. XLI, 1 : « Où est ton Dieu ? »

- 847
- Copie*
403 Une des antiennes des vêpres de Noël :
*Exortum est in tenebris lumen rectis corde*¹.
- 848
- Copie*
226 Que si la miséricorde de Dieu est si grande qu'il nous instruit salutairement, même lorsqu'il se cache, quelle lumière n'en devons-nous pas attendre, lorsqu'il se découvre ?
- 849
- 402 *Est et non est* sera-t-il reçu dans la foi même, aussi bien que dans la morale² ? Et s'il est si inséparable dans les actions³...
- Quand saint Xavier⁴ fait des miracles. — [Saint Hilaire⁵. — Misérables qui nous obligez à parler des miracles.]
- Juges injustes, ne faites pas des lois sur l'heure ; jugez par celles qui sont établies, et par vous-mêmes : *Vae qui conditis leges iniquas*⁶.
- Miracles continuels, faux.
- Pour affaiblir vos adversaires, vous désarmez toute l'Église.
- S'ils disent que notre salut dépend de Dieu ce sont des « hérétiques ».
- S'ils disent qu'ils sont soumis au pape, c'est une « hypocrisie ».

1. « Une lumière s'est élevée dans les ténèbres pour ceux qui ont le cœur pur. » Ps. CXI, 4.

2. *Les miracles* (B.).

3. Douteux. Brunschvicg lit : *Autres*.

4. Saint François Xavier qui fut, comme on sait, l'ami d'Ignace de Loyola, entra dans l'ordre des Jésuites et convertit les Indes (B.).

5. Cf. *Pensée* 868, note 4.

6. « Malheur à vous qui établissez des lois injustes. » (Is., X, 1.)

S'ils sont prêts à souscrire toutes ses constitutions, cela ne suffit pas¹.

S'ils disent qu'il ne faut pas tuer pour une pomme, « ils combattent la morale des catholiques² ».

S'il se fait des miracles parmi eux, ce n'est point une marque de sainteté, et c'est au contraire un soupçon d'hérésie.

La manière dont l'Église a subsisté est que la vérité a été sans contestation, ou si elle a été contestée, il y a eu le Pape, ou sinon, il y a eu l'Église.

850

Les cinq propositions condamnées, point de miracle, car la vérité n'était point attaquée. Mais la Sorbonne..., mais la bulle... 447

Il est impossible que ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur méconnaissent l'Église, tant elle est évidente. — Il est impossible que ceux qui n'aiment pas Dieu soient convaincus de l'Église.

Les miracles ont une telle force qu'il a fallu que Dieu ait averti qu'on n'y pense point contre lui, tout clair qu'il soit qu'il y a un Dieu; sans quoi ils eussent été capables de troubler.

Et ainsi tant s'en faut que ces passages, *Deut.*, XIII, fassent contre l'autorité des miracles, que rien n'en marque davantage la force. Et de même pour l'Antéchrist : « Jusqu'à séduire les élus, s'il était possible³ ».

851

L'histoire de l'aveugle-né.

Que dit saint Paul ? dit-il le rapport des prophéties à toute heure ? Non, mais son miracle⁴. 343

1. Allusion à la signature du formulaire (B.).

2. Cf. VII^e Provinciale.

3. MARC., XII, 22.

4. II Cor., XII.

Que dit Jésus-Christ ? dit-il le rapport des prophéties ? Non : sa mort ne les avait pas accomplies ; mais il dit : *si non fecissem*¹. Croyez aux œuvres.

Deux fondements surnaturels de notre religion toute surnaturelle : l'un visible, l'autre invisible. Miracles avec la grâce, miracles sans la grâce.

La synagogue qui a été traitée avec amour comme figure de l'Église, et avec haine, parce qu'elle n'en était que la figure, a été relevée, étant prête à succomber quand elle était bien avec Dieu ; et ainsi figure.

Les miracles prouvent le pouvoir que Dieu a sur les cœurs, par celui qu'il exerce sur les corps.

Jamais l'Église n'a approuvé un miracle parmi les hérétiques.

Les miracles, appui de religion : ils ont discerné les juifs, ils ont discerné les chrétiens, les saints, les innocents, les vrais croyants.

Un miracle parmi les schismatiques n'est pas tant à craindre ; car le schisme, qui est plus visible que le miracle, marque visiblement leur erreur. Mais quand il n'y a point de schisme, et que l'erreur est en dispute, le miracle discerne.

« *Si non fecissem quæ alius non fecit*² ». Ces malheureux, qui nous ont obligé de parler des miracles.

Abraham, Gédéon : confirmer la foi par miracles.

Judith. Enfin Dieu parle dans les dernières oppressions.

Si le refroidissement de la charité laisse l'Église presque sans vrais adorateurs, les miracles en exciteront. Ce sont les derniers³ effets de la grâce.

S'il se faisait un miracle aux Jésuites !

1. JOAN., XV, 24. « Si je n'avais fait [ce qu'un autre n'a pas fait]. »

2. JOAN., XV, 24. (Voir plus haut).

3. *C'est un des* (B.).

Quand le miracle trompe l'attente de ceux en présence desquels il arrive, et qu'il y a disproportion entre l'état de leur foi et l'instrument du miracle, alors il doit les porter à changer. Mais vous, autrement. Il y aurait autant de raison à dire que si l'Eucharistie ressuscitait un mort, il faudrait se rendre calviniste que demeurer catholique. Mais quand il couronne l'attente, et que ceux qui ont espéré que Dieu bénirait les remèdes se voient guéris sans remèdes...

Impies. — Jamais signe n'est arrivé de la part du diable sans un signe plus fort de la part de Dieu, au moins sans qu'il eût été prédit que cela arriverait.

852

Injustes persécuteurs de ceux que Dieu protège visiblement : s'ils vous reprochent vos excès, « ils parlent comme les hérétiques »; s'ils disent que la grâce de Jésus-Christ nous discerne, « ils sont hérétiques »; s'il se fait des miracles, « c'est la marque de leur hérésie ». 451

Ezéchiél¹. — On dit : Voilà le peuple de Dieu qui parle ainsi. — Ézéchiás.

Mon révérend Père, tout cela se passait en figures. Les autres religions périssent; celle-là ne périt point.

Les miracles sont plus importants que vous ne pensez : ils ont servi à la fondation, et serviront à la continuation de l'Eglise, jusqu'à l'Antéchrist, jusqu'à la fin.

Les deux Témoins.

En l'Ancien Testament et au Nouveau, les miracles sont faits par l'attachement des figures. Salut, ou

1. Cf. *Pensée* 886.

chose inutile sinon pour montrer qu'il faut se soumettre aux créatures. Figure du sacrement.

Il est dit : « Croyez à l'Église¹ », mais il n'est pas dit : « Croyez aux miracles », à cause que le dernier est naturel, et non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, non pas l'autre.

La synagogue n'était que la figure, et ainsi ne périssait point; et n'était que la figure, et ainsi est périe. C'était une figure qui contenait la vérité, et ainsi, elle a subsisté jusqu'à ce qu'elle n'a plus eu la vérité².

853

110 [Il faut sobrement juger des ordonnances divines, mon Père³.

Saint Paul en l'île de Malte⁴.]

855⁵

113 Je suppose qu'on croit les miracles. Vous corrompez la religion ou en faveur de vos amis, ou contre vos ennemis. Vous en disposez à votre gré.

856

93 *Sur le miracle.* — Comme Dieu n'a point rendu de famille plus heureuse, qu'il fasse aussi qu'il n'en trouve point de plus reconnaissante.

1. MATTH., XVIII, 17-20.

2. Ce passage (depuis : *Il est dit...*) est situé par Brunschvicg avant *Mon révérend Père...*

3. Pascal se proposait d'appliquer aux Jésuites une pensée de Montaigne. L'essai XXI du livre I est intitulé : « Qu'il faut sobrement se mesler de juger des ordonnances divines. » (B.)

4. *Act. Apost.*, XVIII.

5. La *Pensée* 854 de Brunschvicg était un fragment apocryphe de Bossut provenant d'un arrangement des pensées précédentes.

SECTION XIV

Appendice : Fragments polémiques.

857

Clarté, obscurité. — Il y aurait trop d'obscurité, 229
si la vérité n'avait pas des marques visibles. C'en
est une admirable d'être toujours conservée dans
une Église et assemblée [d'hommes] visible. Il y
aurait trop de clarté s'il n'y avait qu'un sentiment
dans cette Église; celui qui a toujours été est le vrai;
car le vrai y a toujours été, et aucun faux n'y a tou-
jours été.

858

L'histoire de l'Église doit être proprement appelée 403
l'histoire de la vérité. *Copie*

859

Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, *202
lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persé-
cutions qui travaillent l'Église sont de cette nature.

860

Après tant de marques de piété, ils¹ ont encore 416
la persécution, qui est la meilleure des marques de
la piété.

1. Les Jansénistes.

861

- 461 Bel état de l'Église quand elle n'est plus soutenue que de Dieu.

862

- 275 L'Église a toujours été combattue par des erreurs contraires, mais peut-être jamais en même temps, comme à présent. Et si elle en souffre plus, à cause de la multiplicité d'erreurs, elle en reçoit cet avantage qu'elles se détruisent.

Elle se plaint des deux, mais bien plus des calvinistes, à cause du schisme¹.

Il est certain que plusieurs des deux contraires sont trompés, il faut les désabuser.

La foi embrasse plusieurs vérités, qui semblent se contredire. *Temps de rire, de pleurer*², etc. *Responde. Ne respondeas*, etc.³.

La source en est l'union des deux natures en Jésus-Christ.

Et aussi les deux mondes (la création d'un nouveau ciel et nouvelle terre; nouvelle vie, nouvelle mort; toutes choses doublées, et les mêmes noms demeurant);

Et enfin les deux hommes qui sont dans les justes (car ils sont les deux mondes, et un membre et image de Jésus-Christ. Et ainsi tous les noms leur conviennent, de justes, pécheurs; mort, vivant; vivant, mort; élu, réprouvé, etc.).

Il y a donc un grand nombre de vérités, et de foi et de morale, qui semblent répugnantes, et qui subsistent toutes dans un ordre admirable.

1. Voir le cinquième *l'actum*, pour les curés de Paris, qui passe pour être de la main de Pascal (*Oeuvres*, t. VII, p. 368) (B.).

2. *Eccl.*, III, 8.

3. *Prov.*, XXVI, 4-5 : « Réponds. Ne réponds pas ».

La source de toutes les hérésies est l'exclusion de quelques-unes de ces vérités;

Et la source de toutes les objections que nous font les hérétiques est l'ignorance de quelques-unes de nos vérités¹.

Et d'ordinaire il arrive que, ne pouvant concevoir le rapport de deux vérités opposées, et croyant que l'aveu de l'une enferme l'exclusion de l'autre, ils s'attachent à l'une, ils excluent l'autre, et pensent que nous, au contraire. Or l'exclusion est la cause de leur hérésie; et l'ignorance que nous tenons l'autre cause leurs objections.

1^{er} exemple : Jésus-Christ est Dieu et homme. Les ariens, ne pouvant allier ces choses qu'ils croient incompatibles, disent qu'il est homme : en cela ils sont catholiques. Mais ils nient qu'il soit Dieu : en cela ils sont hérétiques. Ils prétendent que nous nions son humanité : en cela ils sont ignorants.

2^o exemple : sur le sujet du Saint-Sacrement : Nous croyons que la substance du pain étant changée et transsubstantiée² en celle du corps de Notre-Seigneur, Jésus-Christ y est présent réellement. Voilà une des vérités. Une autre est que ce Sacrement est aussi une figure de celui de la croix et de la gloire, et une commémoration des deux. Voilà la foi catholique, qui comprend ces deux vérités qui semblent opposées.

L'hérésie d'aujourd'hui, ne concevant pas que ce Sacrement contienne tout ensemble et la présence de Jésus-Christ et sa figure, et qu'il soit sacrifice et commémoration de sacrifice, croit qu'on ne peut admettre l'une de ces vérités sans exclure l'autre pour cette raison...

1. Cf. *l'Entretien avec M. de Sacy*, p. 160.

2. *Transsubstantiellement* (B.).

Ils s'attachent à ce point seul, que ce Sacrement est figuratif; et en cela ils ne sont pas hérétiques. Ils pensent que nous excluons cette vérité; de là vient qu'ils nous font tant d'objections sur les passages des Pères qui le disent. Enfin ils nient la présence; et en cela ils sont hérétiques.

3^e exemple : les indulgences.

C'est pourquoi le plus court moyen pour empêcher les hérésies est d'instruire de toutes les vérités; et le plus sûr moyen de les réfuter est de les déclarer toutes. Car que diront les hérétiques?

Pour savoir si un sentiment est d'un Père¹...

Copie

863

226

Tous errent d'autant plus dangereusement qu'ils suivent chacun une vérité, leur faute n'est pas de suivre une fausseté, mais de ne pas suivre une autre vérité.

864

*201

La vérité est si obscurcie en ce temps, et le mensonge si établi, qu'à moins que d'aimer la vérité, on ne saurait la connaître.

865

225

S'il y a jamais un temps auquel on doive faire profession des deux contraires, c'est quand on reproche qu'on en omet un². Donc les Jésuites et les Jansénistes ont tort en les célant; mais les Jansénistes plus, car les Jésuites en ont mieux fait profession des deux.

866

227

Deux sortes de gens égalent les choses, comme

1. *Prov.*, XVIII.

2. Ici sans doute la grâce et le libre arbitre.

les fêtes aux jours ouvriers, les chrétiens aux prêtres, tous les péchés entre eux, etc. Et de là les uns concluent que ce qui est donc mal aux prêtres l'est aussi aux chrétiens; et les autres, que ce qui n'est pas mal aux chrétiens est permis aux prêtres.

867

Si l'ancienne Église était dans l'erreur, l'Église est tombée. Quand elle y serait aujourd'hui, ce n'est pas de même; car elle a toujours la maxime supérieure de la tradition, de la créance ¹ de l'ancienne Église; et ainsi cette soumission et cette conformité à l'ancienne Église prévaut et corrige tout. Mais l'ancienne Église ne supposait pas l'Église future et ne la regardait pas, comme nous supposons et regardons l'ancienne.

214

868

Ce qui nous gêne pour comparer ce qui s'est passé autrefois dans l'Église à ce qui s'y voit maintenant, est qu'ordinairement on regarde saint Athanase, sainte Thérèse, et les autres, comme couronnés de gloire et ... R... ² jugés avant nous comme des dieux. À présent que le temps a éclairci les choses, cela paraît ainsi. Mais au temps où on le persécutait, ce grand saint était un homme qui s'appelait Athanase; et sainte Thérèse, une folle ³. « Élie était un homme comme nous, et sujet aux mêmes passions que nous », dit saint [Jacques] ⁴, pour désabuser les Chrétiens de cette fausse idée qui nous fait rejeter l'exemple

12

1. *Main* (B.).

2. Mot illisible. Brunschvicg n'avait pas déchiffré les trois suivants.

3. *Fille* (B.). Cf. sa *Vie*, ch. xxxix : « Il n'y eut presque personne ... qui ne considérât notre dessein comme une extravagance et une folie. »

4. V, 17. Pascal avait écrit *Pierre*.

des saints, comme disproportionné à notre état. « C'étaient des saints, disons-nous, ce n'est pas comme nous. » Que se passait-il donc alors ? Saint Athanase était un homme appelé Athanase, accusé de plusieurs crimes, condamné en tel et tel concile, pour tel et tel crime; tous les évêques y consentaient, et le pape enfin¹. Que dit-on à ceux qui y résistent ? Qu'ils troublent la paix, qu'ils font schisme² ? etc.

Zèle, lumière. Quatre sortes de personnes : zèle sans science; science sans zèle; ni science ni zèle; et zèle et science. Les trois premiers le condamnent, et les derniers l'absolvent, et sont excommuniés de l'Eglise, et sauvent néanmoins l'Eglisc.

869

109 Si saint Augustin venait aujourd'hui et qu'il fût aussi peu autorisé que ses défenseurs, il ne ferait rien. Dieu conduit bien son Eglise de l'avoir envoyé devant avec autorité.

870

*442 *Lier et délier.*

Dieu n'a pas voulu absoudre sans l'Eglise; comme elle a part à l'offense, il veut qu'elle ait part au pardon. Il l'associe à ce pouvoir comme les rois les parle-

1. Accusé de violence, de meurtre, de sacrilège, Athanase évêque d'Alexandrie et adversaire des Ariens, fut condamné par les conciles de Tyr (335), Arles (353), Milan (355) et sur 46 ans d'épiscopat en passa 20 en exil avant d'être réhabilité.

2. Cf. 2^e *factum pour les curés de Paris* : « C'est ainsi que saint Athanase, saint Hilaire et d'autres saints évêques de tout temps ont été traités de rebelles, de factieux, d'opiniâtres, et d'ennemis de la paix et de l'union; qu'ils ont été déposés, proscrits et abandonnés de presque tous les fidèles qui prenaient pour un violement de paix le zèle qu'ils avaient pour la vérité... C'est ainsi que les saints patriarches ont été accusés, comme le fut Élie, de troubler le repos d'Israël. »

ments; mais si elle absout ou si elle lie sans Dieu, ce n'est plus l'Eglise : comme au parlement; car encore que le roi ait donné grâce à un homme, si faut-il qu'elle soit entérinée; mais si le parlement entérine sans le roi ou s'il refuse d'entériner sur l'ordre du roi, ce n'est plus le parlement du roi, mais un corps révolté.

871

Eglise, Pape. Unité, multitude. — En considérant 251
l'Eglise comme unité, le Pape, qui en est le chef, est comme tout. En la considérant comme multitude, le Pape n'en est qu'une partie. Les Pères l'ont considérée, tantôt en une manière, tantôt en l'autre. Et ainsi ont parlé diversement du Pape. (Saint Cyprien : *Sacerdos Dei.*) Mais en établissant une de ces deux vérités, ils n'ont pas exclu l'autre. La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion; l'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie. Il n'y a presque plus que la France où il soit permis de dire que le Concile est au-dessus du Pape.

872

Le Pape est premier. Quel autre est connu de tous ? 123
Quel autre est reconnu de tous; ayant pouvoir d'insinuer dans tout le corps, parce qu'il tient la maîtresse branche, qui s'insinue partout ?

Qu'il était aisé de faire dégénérer cela en tyrannie ! C'est pourquoi Jésus-Christ leur a posé ce précepte : *Vos autem non sic*¹.

873

Le Pape hait et craint les savants, qui ne lui sont 427
pas soumis par vœu.

1. LQC, XXII, 26 : « Mais vous ne soyez pas ainsi. »

874

- 123 Il ne faut pas juger de ce qu'est le Pape par quelques paroles des Pères (comme disaient les Grecs dans un concile, règles importantes), mais par les actions de l'Église et des Pères, et par les canons.

L'unité et la multitude. *Duo aut tres. In unum*¹. Erreur à exclure l'une des deux, comme font les papistes qui excluent la multitude, ou les huguenots qui excluent l'unité.

875

- 453 Le Pape serait-il déshonoré, pour tenir de Dieu et de la tradition ses lumières ? Et n'est-ce pas le déshonorer de le séparer de cette sainte union ? etc.

876

- 437 Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Église. C'en serait un étrange, si l'infailibilité était dans un ; mais d'être dans la multitude, cela paraît si naturel, que la conduite de Dieu est cachée sous la nature, comme en tous ses autres ouvrages.

877

- 429 Les rois disposent de leur empire ; mais les Papes ne peuvent disposer du leur.

878

- 159 *Summum jus, summa injuria*².

1. Saint MATTHIEU, XVIII, 20 : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Saint PAUL (I Cor., XIV, 27, 29) mentionne aussi les « deux ou trois » qui parlent les langues ou prophétisent, quand tous sont assemblés *in unum* (*ibid.*, 23). Mais cette dernière expression est plutôt une allusion à la prière du Christ pour l'unité. Saint JEAN, XVII, 20-23.

2. « Le droit extrême est l'extrême injustice. » Cité par

La pluralité est la meilleure voie, parce qu'elle est visible, et qu'elle a la force pour se faire obéir; cependant c'est l'avis des moins habiles.

Si l'on avait pu, l'on aurait mis la force entre les mains de la justice : mais, comme la force ne se laisse pas manier comme on veut, parce que c'est une qualité palpable, au lieu que la justice est une qualité spirituelle dont on dispose comme on veut, on l'a mise entre les mains de la force; et ainsi on appelle juste ce qu'il est force d'observer.

De là vient le droit de l'épée, car l'épée donne un véritable droit. Autrement on verrait la violence d'un côté et la justice de l'autre. Fin de la douzième *Provinciale*. De là vient l'injustice de la Fronde¹, qui élève sa prétendue justice contre la force. Il n'en est pas de même dans l'Église, car il y a une justice véritable et nulle violence.

879

Injustice. — La juridiction ne se donne pas pour [e] juridiciant, mais pour le juridicié. Il est dangereux de le dire au peuple : mais le peuple a trop de croyance en vous; cela ne lui nuira pas, et peut vous servir. Il faut donc le publier. *Pasce oves meas, non tuas*². Vous me devez pâture.

*73

880

On aime la sûreté. On aime que le Pape soit infailible en la foi, et que les docteurs graves le soient dans les mœurs, afin d'avoir son assurance.

109

CHARRON *De la Sagesse*, l. I, ch. xxvii, art. 8, d'après Térence, *Héautont.*, IV, § 47 et Cic., *De Offic.*, I, 10.

1. Cf. *Pensée* 294.

2. « Pais mes brebis », (Saint JEAN, xxi, 17) et non « les tiennes ». Ce texte avait été opposé par les gallicans aux jésuites partisans de la puissance universelle du Pape.

881

- 453 L'Église enseigne et Dieu inspire, l'un et l'autre infailliblement. L'opération de l'Église ne sert qu'à préparer à la grâce ou à la condamnation. Ce qu'elle fait suffit pour condamner, non pour inspirer.

882

- 85 Toutes les fois que les Jésuites surprendront le Pape, on rendra toute la chrétienté parjure.

Le Pape est très aisé à être surpris à cause de ses affaires et de la créance qu'il a aux Jésuites; et les Jésuites sont très capables de surprendre à cause de la calomnie.

883

- 449 Les malheureux, qui nous ont obligés¹ de parler du fond de la religion.

884

- 449 Des pécheurs purifiés sans pénitence, des justes sanctifiés² sans charité, tous les chrétiens sans la grâce de Jésus-Christ, Dieu sans pouvoir sur la volonté des hommes, une prédestination sans mystère, un rédempteur³ sans certitude !

884 *bis*

- 439 Des pécheurs sans pénitence, des justes sans charité, un Dieu sans pouvoir sur les volontés des hommes, une prédestination sans mystère.

885

- 249 Est fait prêtre qui veut l'être, comme sous

1. *M'ont obligé* (B.).

2. *justifiés* (B.).

3. *Une rédemption* (B.).

Jéroboam¹. C'est une chose horrible qu'on nous propose la discipline de l'Eglise d'aujourd'hui pour tellement bonne, qu'on fait un crime de la vouloir changer. Autrefois elle était bonne infailliblement, et on trouve qu'on a pu la changer sans péché; et maintenant, telle qu'elle est, on ne la pourra souhaiter changée !

Il a bien été permis de changer la coutume de ne faire des prêtres qu'avec tant de circonspection, qu'il n'y en avait presque point qui en fussent dignes; et il ne sera pas permis de se plaindre de la coutume qui en fait tant d'indignes !

886

Hérétiques. — Ézéchiél. Tous les païens disaient 127
du mal d'Israël, et le prophète aussi² : et tant s'en faut que les Israélites eussent droit de lui dire : « Vous parlez comme les païens », qu'il fait sa plus grande force sur ce que les païens parlent comme lui.

887

Les jansénistes ressemblent aux hérétiques par 447
la réformation des mœurs; mais vous leur ressemblez en mal.

888

Vous ignorez les prophéties si vous ne savez que 397
tout cela doit arriver : princes, prophètes, Pape et même les prêtres; et néanmoins l'Eglise doit subsister.

Par la grâce de Dieu nous n'en sommes pas là. Malheur à ces prêtres ! mais nous espérons que Dieu nous fera la miséricorde que nous n'en serons point.

1. III Rois XII, 31.

2. Chap. xvi.

Saint Pierre, ch. II¹ : faux prophètes passés, image des futurs.

889

411 ... De sorte que s'il est vrai, d'une part, que quelques religieux relâchés et quelques casuistes corrompus, qui ne sont pas membres de la hiérarchie, ont trempé dans ces corruptions, il est constant, de l'autre, que les véritables pasteurs de l'Église, qui sont les véritables dépositaires de la parole divine, l'ont conservée immuablement contre les efforts de ceux qui ont entrepris de la ruiner.

Et ainsi les fidèles n'ont aucun prétexte de suivre ces relâchements, qui ne leur sont offerts que par les mains étrangères de ces casuistes, au lieu de la saine doctrine, qui leur est présentée par les mains paternelles de leurs propres pasteurs. Et les impies et les hérétiques n'ont aucun sujet de donner ces abus pour des marques du défaut de la providence de Dieu sur son Église, puisque, l'Église étant proprement dans le corps de la hiérarchie, tant s'en faut qu'on puisse conclure de l'état présent des choses que Dieu l'ait abandonnée à la corruption, qu'il n'a jamais mieux paru qu'aujourd'hui que Dieu la défend visiblement de la corruption.

Car, si quelques-uns de ces hommes qui, par une vocation extraordinaire, ont fait profession de sortir du monde et de prendre l'habit de religieux pour vivre dans un état plus parfait que le commun des chrétiens, sont tombés dans des égarements qui font horreur au commun des chrétiens et sont devenus entre nous ce que les faux prophètes étaient entre les Juifs, c'est un malheur particulier et personnel qu'il faut à la vérité déplorer, mais dont on

1. *Épître II.*

ne peut rien conclure contre le soin que Dieu prend de son Église; puisque toutes ces choses sont si clairement prédites, et qu'il a été annoncé depuis si longtemps que ces tentations s'élèveraient de la part de ces sortes de personnes; que quand on est bien instruit on voit plutôt en cela des marques de la conduite de Dieu que de son oubli à notre égard¹.

890

Tertullien : *nunquam Ecclesia reformabitur*².

453

891

2^e Man. Guerrier

Il faut faire connaître aux hérétiques qui se prévalent de la doctrine des Jésuites que [*ce n'est pas*] celle de l'Église; et que nos divisions ne nous séparent pas d'autel.

892

2^e Man. Guerrier

Si en différant nous condamnions, vous auriez raison. L'uniformité sans diversité inutile aux autres, la diversité sans uniformité ruineuse pour nous. — L'une nuisible au dehors, l'autre nuisible au dedans³.

1. Ce fragment qui, dans le manuscrit, présente de nombreuses et intéressantes variantes, était destiné au *Projet de mandement contre l'Apologie des jésuites* qui a été trouvé dans les papiers de Pascal, ainsi que plusieurs fragments qui sont dans la seconde copie, page 611, et que nous ne reproduisons pas ici. (Voir notre éd. des *Œuvres complètes de Pascal*, t. VII, p. 375 et suiv.) (B.).

2. « L'Église ne sera jamais réformée. »

3. Cf. les expressions que Pascal emprunte aux *Déclarations* des Jésuites : « Soumettre à la Société, et ainsi garder l'uniformité; or, aujourd'hui, cette uniformité est en la diversité, car la Société le veut. » Il faut donc voir ici une objection des jésuites à Pascal lui-même : Vous nous accusez de différer les uns des autres, d'avoir des docteurs sévères et des docteurs complaisants : mais nous ne condamnons personne et nous

893

- 455 En montrant la vérité, on la fait croire; mais en montrant l'injustice des ministres¹, on ne la corrige pas. On assure la conscience en montrant la fausseté; on n'assure pas la bourse en montrant l'injustice.

894

- 427 Ceux qui aiment l'Église se plaignent de voir corrompre les mœurs; mais au moins les lois subsistent. Mais ceux-ci corrompent les lois : le modèle est gâté.

895

- 51 Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaicement que quand on le fait par conscience.

896

- 427 C'est en vain que l'Église a établi ces mots d'anathèmes, hérésies, etc. : on s'en sert contre elle.

897

- 97 Le serviteur ne sait que ce que le maître fait, car le maître lui dit seulement l'action et non la fin²; et c'est pourquoi il s'y assujettit servilement et pèche souvent contre la fin. Mais Jésus-Christ nous a dit la fin³.

Et vous détruisez cette fin.

sommes, par conséquent, irréprochables. Si nous avions pour tous la même règle, nous ne rendrions pas au monde les services que sa corruption attend de nous et qui nous valent sa faveur; si nous ne conservions pas une certaine unité dans cette diversité, notre ordre se dissoudrait de lui-même (B.).

1. Ou peut-être *maîtres* (T.).

2. JOAN., XV, 15.

3. LUC, XII, 47.

898

Ils ne peuvent avoir la perpétuité, et ils cherchent *442 l'universalité; et pour cela, ils font toute l'Église corrompue, afin qu'ils soient sains.

899

Copie
403

Contre ceux qui abusent des passages de l'Écriture, et qui se prévalent de ce qu'ils en trouvent quelqu'un qui semble favoriser leur erreur. — Le chapitre de Vêpres, le dimanche de la Passion, l'oraison pour le roi.

Explication de ces paroles : « Qui n'est pas pour moi est contre moi ¹. » Et de ces autres : « Qui n'est point contre vous est pour vous ². » Une personne qui dit : « Je ne suis ni pour ni contre »; on doit lui répondre...

900

Qui veut donner le sens de l'Écriture et ne le prend point de l'Écriture est ennemi de l'Écriture. *19
(Aug., d. d. ch. ³).

901

« *Humilibus dat gratiam* ⁴ »; *an ideo non dedit humilitatem* ? 206

« *Sui enim non receperunt ; quotquot autem non receperunt* ⁵ ; » *an non erant sui* ?

1. MATTH., XII, 30.

2. MARC., IX, 39.

3. *De doctrina christiana.*

4. JACOB. Ep., IV, 6. « Aux humbles il donne la grâce »; est-ce qu'il ne leur a pas donné l'humilité ?

5. JOAN., I, 11-12. « Les siens ne l'ont pas reçu; mais tous ceux qui ne l'ont pas reçu » n'étaient-ils pas les siens ? Ces deux interprétations littérales et discutables des citations scripturaires sont précédées de deux mots peu lisibles : *Simple définition* (Copie) ou *Semble réfuter* (Tourneur).

902

406 « Il faut bien, dit le Feuillant, que cela ne soit pas si certain; car la contestation marque l'incertitude¹ (saint Athanase, saint Chrysostome; la morale, les infidèles). »

Les Jésuites n'ont pas rendu la vérité incertaine, mais ils ont rendu leur impiété certaine.

La contradiction a toujours été laissée, pour aveugler les méchants; car tout ce qui choque la vérité ou la charité est mauvais : voilà le vrai principe.

902 bis

Sur le bruit des Feuillants, je le fus voir, dit mon ancien ami. En parlant de dévotion, il crut que j'en avais quelque sentiment, et que je pourrais bien être l'euillant, et que je pourrais faire bruit en écrivant, surtout en ces temps-ci, contre les novateurs.

Nous avons fait depuis peu contre notre chapitre général, qui est qu'on signerait la bulle.

Qu'il souhaiterait que Dieu m'inspirât.

Mon Père, faudrait-il signer ?

903

221 Toutes les religions et les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide². Les seuls Chré-

1. Cf. la *Pensée* 384.

2. Une première rédaction que Pascal a ensuite barrée donnait ces passages de l'Écriture. (*Jérém.*, VI, 16 et XVIII, 12) et leur traduction : « *State super vias et interrogate de semitis antiquis, et ambulate in eis. Et dixerunt : Non ambulabimus, sed post cogitationem nostram ibimus.* Ils ont dit aux peuples : Venez à nous; nous suivrons les opinions des nouveaux auteurs. La raison sera notre guide; nous serons comme les autres peuples qui suivent chacun sa lumière naturelle. Les philosophes ont... »

tions ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes, et à s'informer de celles que Jésus-Christ a laissées aux anciens pour être transmises aux fidèles. Cette contrainte lasse ces bons Pères. Ils veulent avoir, comme les autres peuples, la liberté de suivre leurs imaginations. C'est en vain que nous leur crions, comme les prophètes disaient autrefois aux Juifs : « Allez au milieu de l'Église; informez-vous des lois que les anciens lui ont laissées, et suivez ces sentiers. » Ils ont répondu comme les Juifs : « Nous n'y marcherons pas : mais nous suivrons les pensées de notre cœur; » et ils nous ont dit : « Nous serons comme les autres peuples ¹. »

904

Ils font de l'exception la règle.

437

Les anciens ont donné l'absolution avant la pénitence ² ? Faites-le en esprit d'exception. Mais, de l'exception, vous faites une règle sans exception, en sorte que vous ne voulez plus même que la règle soit en exception.

905

Sur les confessions et absolutions sans marques de regret. — Dieu ne regarde que l'intérieur : l'Église ne juge que par l'extérieur. Dieu absout aussitôt qu'il voit la pénitence dans le cœur; l'Église, quand elle la voit dans les œuvres. Dieu fera une Église pure au dedans, qui confonde par sa sainteté intérieure et toute spirituelle l'impiété intérieure des sages superbes et des pharisiens : et l'Église fera une assemblée d'hommes, dont les mœurs extérieures soient si pures, qu'elles confondent les mœurs

*93

1. I Rois, VIII, 20.

2. Cf. Pensée 923 et ARNAULD, *De la fréquente communion*.

des païens. S'il y en a d'hypocrites, mais si bien déguisés qu'elle n'en reconnaisse pas le venin, elle les souffre; car, encore qu'ils ne sont pas reçus de Dieu, qu'ils ne peuvent tromper, ils le sont des hommes, qu'ils trompent. Et ainsi elle n'est pas déshonorée par leur conduite, qui paraît sainte. Mais vous, vous voulez que l'Église ne juge, ni de l'intérieur, parce que cela n'appartient qu'à Dieu, ni de l'extérieur, parce que Dieu ne s'arrête qu'à l'intérieur; et ainsi, lui ôtant tout choix des hommes, vous retenez dans l'Église les plus débordés, et ceux qui la déshonorent si fort, que les synagogues des Juifs et [les] sectes des philosophes les auraient exclus¹ comme indignes, et les auraient abhorrés comme impies.

Copie

906

376

Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde sont les plus difficiles à vivre selon Dieu; et au contraire : rien n'est si difficile selon le monde que la vie religieuse; rien n'est plus facile que de la passer selon Dieu. Rien n'est plus aisé que d'être dans une grande charge et dans de grands biens selon le monde; rien n'est plus difficile que d'y vivre selon Dieu, et sans y prendre de part et de goût.

Copie

907

352

Les casuistes soumettent la décision à la raison corrompue et le choix des décisions à la volonté corrompue, afin que tout ce qu'il y a de corrompu dans la nature de l'homme ait part à sa conduite.

Copie

908

352

Mais est-il *probable* que la *probabilité* assure ?
Différence entre repos et sûreté de conscience.

1. *Exilés* (B.).

Rien ne donne l'assurance que la vérité; rien ne donne le repos que la recherche sincère de la vérité?

909

2° *Man. Guerrier*

Toute la société entière de leurs casuistes ne peut assurer la conscience dans l'erreur, et c'est pourquoi il est important de choisir de bons guides.

Ainsi, ils seront doublement coupables : et pour avoir suivi des voies qu'ils ne devaient pas suivre, et pour avoir ouï des docteurs qu'ils ne devaient pas ouïr.

910

Peut-ce être autre que la complaisance du monde qui vous fasse trouver les choses probables? Nous ferez-vous accroire que ce soit la vérité, et que, si la mode du duel n'était point, vous trouveriez probable qu'on se peut battre, en regardant la chose en elle-même? *440

911

Faut-il tuer pour empêcher qu'il n'y ait des méchants? — C'est en faire deux au lieu d'un : *Vince in bono malum*¹. — Saint Aug. 419

912

Universel. — Morale et langage sont des sciences particulières, mais universelles². 435

913

Probabilité. — Chacun peut mettre, nul ne peut ôter³. 423

1. Saint PAUL, *Rom.*, XII, 21 : « Triomphe du mal par le bien. »

2. Tout le monde a un langage, mais tout le monde n'a pas le même; il en est ainsi pour la morale; chacun doit avoir une morale, mais elle n'est pas la même pour chacun (B.).

3. Puisqu'il suffit d'un docteur grave pour légitimer son

914

- 267 Ils laissent agir la concupiscence et retiennent le scrupule, au lieu qu'il faudrait faire au contraire.

915

- 429 *Montalte.* — Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes, qu'il est étrange que les leurs déplaisent. C'est qu'ils ont excédé toute borne. Et, de plus, il y a bien des gens qui voient le vrai, et qui n'y peuvent atteindre. Mais il y en a peu qui ne sachent que la pureté de la religion est contraire à nos corruptions. Ridicule de dire qu'une récompense éternelle est offerte à des mœurs escobartines.

916

- 344 *Probabilité.* — Ils ont quelques principes vrais; mais ils en abusent. Or, l'abus des vérités doit être autant puni que l'introduction du mensonge.

Comme s'il y avait deux enfers, l'un pour les péchés contre la charité, l'autre contre la justice !

917

- 435 *Probabilité.* — L'ardeur des saints à chercher le vrai était inutile, si le probable est sûr. La peur des saints qui avaient toujours suivi le plus sûr (sainte Thérèse ayant toujours suivi son confesseur).

918

Que serait-ce que les Jésuites sans la probabilité et la probabilité sans les Jésuites ? Otez la probabilité, on ne peut plus plaire au monde; mettez la probabilité, on ne peut plus lui déplaire. Autrefois,

action, chacun peut justifier, nul ne peut interdire; de là un relâchement qui s'étend à l'infini (B.).

il était difficile d'éviter les péchés et difficile de les expier; maintenant il est facile de les éviter par mille tours et facile de les expier¹.

918 *bis*

Ils disent que l'Église dit ce qu'elle ne dit pas, et qu'elle ne dit pas ce qu'elle dit.

918 *ter*

Nous avons fait l'uniformité de la diversité, car nous sommes tous uniformes en ce que nous sommes tous devenus uniformes.

919

*Seconde
Copie
468*

Ce sont les effets des péchés des peuples et des Jésuites : les grands ont souhaité d'être flattés; les Jésuites ont souhaité d'être aimés des grands. Ils ont tous été dignes d'être abandonnés à l'esprit du mensonge, les uns pour tromper, les autres pour être trompés. Ils ont été avarés, ambitieux, voluptueux : *Coacervabunt sibi magistros* ². Dignes disciples de tels maîtres, ils ont cherché des flatteurs et en ont trouvé.

920

(3)³ S'ils ne renoncent à la probabilité, leurs bonnes maximes sont aussi peu saintes que les méchantes, car elles sont fondées sur l'autorité humaine; et

99

1. Ces trois *Pensées* 918 ont été découvertes par M. Lafuma. Cf. *Trois Pensées inédites de Pascal*, Paris, éditions littéraires de France, 1945 et *Pensées retranchées de Pascal*, Paris, Flammarion, 1945 (qui corrige une faute d'impression de la *Pensée* 918 *ter*). Avant la découverte du manuscrit de l'abbé Périer, le n° 918 reproduisait ce fragment d'après le *supplément* de Bossut : *Otez la probabilité, etc... j. déplaît.*

2. II. *Tim.*, iv, 3 : « Ils se donneront des maîtres [voluptueux et avides.] »

3. Pour ce numéro, voir *Pensée* 658.

ainsi, si elles sont plus justes, elles seront plus raisonnables, mais non pas plus saintes. Elles tiennent de la tige sauvage sur quoi elles sont entées.

Si ce que je dis ne sert à vous éclaircir, il servira au peuple¹.

Si ceux-là² se taisent, les pierres parleront.

Le silence est la plus grande persécution : jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation, mais ce n'est pas des arrêts du Conseil³ qu'il faut apprendre si l'on est appelé, c'est de la nécessité de parler. Or, après que Rome a parlé, et qu'on pense qu'il a condamné la vérité⁴, et qu'ils l'ont écrit; et que les livres qui ont dit le contraire sont censurés, il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement, et qu'on veut étouffer la parole plus violemment, jusqu'à ce qu'il vienne un Pape qui écoute les deux parties, et qui consulte l'antiquité pour faire justice. Aussi les bons Papes trouveront encore l'Église en clameurs.

L'Inquisition et la Société, les deux fléaux de la vérité.

Que ne les accusez-vous d'Arianisme? Car ils ont dit que Jésus-Christ est Dieu : peut-être ils l'entendent, non par nature, mais comme il est dit, *Dii estis*⁵.

1. Au peuple, qui sera juge entre les Jésuites et les Jansénistes (B.).

2. *Ceux-là*, ce sont les écrivains de Port-Royal, dont Pascal blâme plus loin la circonspection (B.).

3. Arrêt du 25 juin 1657 supprimant la lettre de Pascal touchant l'Inquisition.

4. Bulle d'Alexandre VII condamnant Jansénius (31 mars 1657).

5. Ps. LXXXI, 6, c'est-à-dire au sens où il est dit que les hommes sont des dieux. Avec de la mauvaise volonté, tout peut devenir hérétique, même cette proposition que Jésus est Dieu (B.).

Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel : *Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello*¹. 100

Vous-mêmes êtes corruptibles.

J'ai craint que je n'eusse mal écrit, me voyant condamné, mais l'exemple de tant de pieux écrits me fait croire au contraire. Il n'est plus permis de bien écrire, tant l'Inquisition est corrompue ou ignorante !

« Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes². »

Je ne crains rien, je n'espère rien³. Les évêques ne sont pas ainsi. Le Port-Royal craint, et c'est une mauvaise politique de les séparer, car ils ne craindront plus et se feront plus craindre. Je ne crains pas même vos censures parcilles, si elles ne sont fondées sur celles de la tradition. Censurez-vous tout ? Quoi ! même mon respect ? Non. Donc dites quoi, ou vous ne ferez rien, si vous ne désignez le mal, et pourquoi il est mal. Et c'est ce qu'ils auront bien peine à faire.

Probabilité. — Ils ont plaisamment expliqué la sûreté ; car après avoir établi que toutes leurs voies sont sûres, ils n'ont plus appelé sûr ce qui mène au ciel, sans danger de n'y pas arriver par là, mais ce qui y mène sans danger de sortir de cette voie.

--

1. « A ton tribunal, Seigneur Jésus, j'en appelle. »

2. *Act., Apost., V, 29.*

3. Cf. XVII^e Provinciale : « Je ne vous crains ni pour moi, ni pour aucun autre, n'étant attaché ni à quelque communauté, ni à quelque particulier que ce soit. Tout le crédit que vous pouvez avoir est inutile à mon égard. Je n'espère rien du monde, je n'en appréhende rien, je n'en veux rien : je n'ai besoin, par la grâce de Dieu, ni du bien, ni de l'autorité de personne. Ainsi, mon Père, j'échappe à toutes vos prises. Vous ne me sauriez prendre de quelque côté que vous le tentiez. Vous pouvez bien toucher le Port-Royal, mais non pas moi. »

386 ... Les saints¹ subtilisent pour se trouver criminels, et accusent leurs meilleures actions. Eux-ci subtilisent pour excuser les plus méchantes..

Un bâtiment également beau par dehors, mais sur un mauvais fondement, les païens sages le bâtissent, et le diable trompe les hommes par cette ressemblance apparente fondée sur le fondement le plus différent.

Jamais homme n'a eu si bonne cause que moi; e jamais d'autres n'ont donné si belle prise que vous..

Plus ils marquent de faiblesse en ma personne plus ils autorisent ma cause.

Vous dites que je suis hérétique. Cela est-il permis ? Et si vous ne craignez pas que les hommes ne rendent point de justice, ne craignez-vous pas que Dieu ne la rende ?

Vous sentirez la force de la vérité et vous lui céderez...

Il y a quelque chose de surnaturel et un tel aveuglement. *Digna necessitas*²...

Mentiris impudentissime...

*Doctrina sua noscitur vir*³...

Fausse piété, double péché.

Je suis seul contre trente mille ? Point. Gardez-vous la cour, vous l'imposture; moi la vérité : c'est toute ma force; si je la perds, je suis perdu. Je ne manquerai pas d'accusateurs et de persécuteurs

1. Selon l'exemple de la petite édition Brunschvicg, nous renonçons à citer de longues séries de notes souvent informelles et étroitement liées aux *Provinciales*, classées sous les nos 925, 957, dans la grande édition. Nous complétons seulement d'après ce texte les *Pensées* 923 et 924.

2. *Sagesse*, XIX, 4.

3. *Prov.*, XII, 8.

Mais j'ai la vérité, et nous verrons qui l'emportera.

Je ne mérite pas de défendre la religion, mais vous ne méritez pas de défendre l'erreur et j'espère que Dieu par sa miséricorde, n'ayant pas égard au mal qui est en moi, et ayant égard au bien qui est en vous, nous fera à tous la grâce que la vérité ne succombera pas entre mes mains et que le mensonge ne...

922

Probable. — Qu'on voit si on recherche sincèrement Dieu par la comparaison des choses qu'on affectionne : il est *probable* que cette viande ne m'empoisonnera pas; il est *probable* que je ne perdrai pas mon procès en ne sollicitant pas... 435

923

Ce n'est pas l'absolution seule qui remet les péchés au sacrement de Pénitence, mais la contrition, qui n'est point véritable si elle ne recherche le sacrement. 435

Ainsi ce n'est pas la bénédiction nuptiale qui empêche le péché dans la génération, mais le désir d'engendrer des enfants à Dieu, qui n'est point véritable que dans le mariage.

Et comme un contrit sans sacrement est plus disposé à l'absolution qu'un impénitent avec le sacrement, ainsi les filles de Loth, par exemple, qui n'avaient que le désir des enfants étaient plus pures sans mariage que les mariés sans désir d'enfants.

924

Gens sans parole, sans foi, sans honneur, sans vérité, doubles de cœur, doubles de langue et semblables comme il vous fut reproché autrefois à cet animal amphibie de la fable, qui se tenait dans un état ambigu entre les poissons et les oiseaux. **344

Autant que votre procédé est juste, selon ce biais, autant il est injuste, si on regarde la piété chrétienne.

Il importe aux rois, aux princes d'être en estime de piété; et pour cela, il faut qu'ils se confessent à vous.

INDEX ALPHABÉTIQUE

(Les chiffres renvoient au numéro des *Pensées*)

A

ABÛTIR, 233.
 ABJUR, 537, 538
 ABRAHAM, 502, 610, 611, 670, 741, 774, 822.
 ACTU, 210.
 ACTIONS CACHÉES, 159.
 ADAM, 560, 656.
 AGITATION, 130, 139.
 ALEXANDRE, 103, 132, 701
 AMBIGUÏTÉ, 392, 690.
 AME. Son immortalité : 194, 218, 219. Son immatériabilité : 221, 349.
 L'âme et le corps : 112, 233. Dieu et l'âme : 544, 556. Inconstance de l'âme : 351, 353. Les grandes âmes : 327.
 AMITIÉ, 100, 101, 155, 177, 194, 196.
 AMOUR. L'amour entre un homme et une femme : 123, 162, 163, 323. L'amour de Dieu : 280, 283, 489, 544. Dieu est amour : 556. L'amour des autres hommes en Dieu : 477, 483, 485, 550.
 Autres sens : 332, 333, 471.
 AMOUR-PROPRE, 100, 544.
 ANGE, ange et bête : 140, 358, 418.
 Les anges : 285.
 ANIMAUX, 340, 342, 409, 431.
 ANTITHÈSES, 27.
 APÔTRES, 801, 802.

APPESANTISSEMENT, 200
 ARCÉSILAS, 375
 ARCHIMÉDI, 793.
 ARIENS, 843, 862, 920.
 ARISTOTE, 331.
 ASTRES, 266.
 ATHANASE (saint), 841, 868, 902.
 ATHÈLES, 190, 221, 222, 225, 228, 394, 556.
 ATTACHÉ (s'), 471, 479.
 AUGUSTE, 132, 179.
 AUGUSTIN (saint), 234, 270, 283, 513, 578, 654, 812, 869.
 AUTRUI, 29, 43.
 AUTOMATE, 252.
 AUTORITÉ, 260.
 AVEUGLEMENT, 495.
 AVOCAT, 82.

B

BAILLE, 140, 141, 142.
 BARBOUILLE, 82, 88, 139.
 BASSESSE, 404, 418, 423, 429, 430.
 BATEAU, 320.
 BEATITUDE, 233.
 BEAUTÉ, 31, 32, 33.
 BESOINS, 36.
 BÊTE, Cf. Ange. Les bêtes : 401, 413, 418, 429, 434.
 BIEN (Souverain bien), 73, 74, 106, 187, 229, 361, 408, 425, 426, 462.

Dire du bien · 64. Tourner en bien 575. Avouir du bien, 85.
BLÂMER, 421.
BLASPHEMER, 556, 843.
BOITEUX, 80.
BONTÉ, Cf. Heuieux, 434, 437, 465.
BON SENS, 388.
BONTÉ, 354, 496.
BRAVE, 194, 316.
BROCATILLÉ, 315.
BROUILLARDS, 107.

C

CACHOT, 200, 218.
CALVIN, 840, 851, 862.
CASUISTES, 889, 907, 909.
CÉLÉSTITÉ, 233, 234, 282, 823.
CÉSAR, 132.
CHAIR, 692, 793.
CHAMBRE, 138, 139.
CHANGEMENT, 375.
CHARRON, 62.
CHARTREUX, 539.
CHASSE, 139, 324.
CHARITÉ, 663, 665, 668, 670, 772, 793, 902, 916.
CHARNELS, 571, 608, 793.
CHASTETÉ, 103, 377, 385.
CHATS FOURRÉS, 82.
CHEVEUX, 650.
CHIEN, 295.
CHINE, 593, 594, 619, 628.
CHRÉTIENS. Les vrais chrétiens · 256, 337, 338, 609. Les faux chrétiens : 840, 843, 889. Caractère des Chrétiens : 233, 533, 538, 540, 541, 544, 607, 608, 670, 671, 747, 759, 866, 903. Chrétiens et Juifs ou Philosophes : 287, 503, 610.
CHRISTIANISME, 433, 435, 441, 444, 537, 542, 556, 589, 601, 605, 606, 607, 608, 609, 611, 615, 619, 693, 737.
CICÉRON, 31.
CLÉOPÂTRE, 162, 163.
CLOAQUE, 434.
CŒUR. Le sentiment : 100, 256,

275. Le troisième oide (intuition ou charité) 229, 277, 278, 281, 282, 283, 284, 286, 287, 564, 610, 758. L'âme, l'intention profonde 843.
COMBAT, 135.
COMPLÈTE, 11, 135, 210.
CONCUPISCENCE. La concupiscence · 41, 262, 314, 334, 423, 430, 451, 453, 454. Les trois concupiscences 459, 460, 479, 485, 523, 564. C'est la seconde nature : 660, 664, 772.
CONDITION sociale · 98, 906, humaine : 139, 165, 434, 435, 531.
CONFESION, 530, 905.
CONNAÎTRE, 66, 175, 280, 282, 793.
CONSENTEMENT, 260.
CONSOLER, 136, 139, 531, 692.
CONTRADICTION, 157, 384, 405, 684, 902.
CONTRARIÉTÉ, 125, 423, 424, 428, 430, 687, 765, 865.
CONVERSATION INTÉRIEURE, 536.
CONVERSION, 470, 838.
CONVERTIR, 194, 275, 825.
COPERNIC, 218.
CORDES, 303, 304.
CORNEILLE, 533.
CORPS, 460, 473, 474, 476, 477, 483, 793.
COUTUME, 89, 92, 93, 97, 222, 245, 252, 294, 325.
CRAINTE, 262.
CRÉANCE (ou Croyance), 99, 233, 252, 260, 430, 745, 808, 811, 812, 817.
CRÉATION, 621, 624.
CROIRE, 89, 233, 245, 252, 260, 284, 286, 287, 564, 815, 823, 826.
CROMWELL, 176.
CURIOSITÉ, 18, 152, 425.
CYRUS, 633, 701, 713.

D

DANSE, 139, 142.
DAVID, 243, 284, 692, 752.
DÉFAUTS, 100, 535.

DÉGOÛT, 258.
 DIHORS, 464, 465
 DILISME, 556.
 DÉLASSER, 24.
 DEMI-SAVANTS, 324.
 DERRIÈRE (Pensées de), 310, 316,
 337.
 DES BARREAUX, 413.
 DESCARTES, 76, 77, 78, 79.
 DÉSESPOIR, 435, 526, 527, 528.
 DÉSIRS, 109, 109 *bis*.
 DEVOIR, 104, 339
 DÉVOTION, 194, 496.
 DÉVOTS, 337
 DIEU. Preuves de l'existence de
 Dieu : 231, 243, 479, 488, 489,
 543. Dieu caché, qui aveugle et
 éclaire : 202, 242, 557, 559, 566,
 585, 586, 848, 850. L'homme et
 Dieu : 233, 278, 279, 425, 430,
 434, 460, 470, 485, 490, 550, 693,
 843, 889, 920. Dieu et la religion :
 185, 194, 544, 547, 610, 619, 631,
 643, 644, 645, 660, 668, 675, 687,
 737, 799, 807, 820, 835, 889, 905.
 Les dieux : 366, 413.
 DIGRESSION, 283.
 DISCOURS, 14, 15 *bis*, 188, 233,
 691.
 DISPOSITION, 286.
 DISPROPORTION, 72.
 DIVERSITÉ, 114, 115, 116.
 DIVERTISSEMENT, 11, 137, 139,
 142, 143, 164, 166, 167, 168,
 170, 171, 324, 365.
 DOCTRINE, 840, 843.
 DOGMATISME, 395, 434.
 DOUCHEUR, 430.
 DOULEUR, 160.
 DOUTE, 194, 268, 389.
 DUPLICATION, 417.

E

ÉCOULEMENT, 212.
 ÉCRITURE, 568, 598, 642, 670, 829,
 843, 852, 900.
 EFFETS, (Raison des) : 234, 315,
 328, 329, 334, 335, 336, 337,
 403, 467.

EFFORTS, 351.
 ÉGLISE, 100, 194, 568, 611, 699,
 764, 841 à 905.
 ÉLOQUENCE, 4, 15, 25, 26, 355.
 ÉLUS, 575, 577, 578.
 EMBARQUER, 233
 ENCHANTEMENT, 194.
 ENFANTS, 88, 92, 271, 321, 923.
 ENFER, 239, 916
 ENNUI, 131, 139, 264.
 ENSEIGNE, 34.
 ENTRE-DEUX, 353.
 ÉPAMINONDAS, 353.
 ÉPICTÈTE, 18 *bis*, 80, 350, 431,
 466, 467, 690.
 ÉPINE (sainte), 839.
 ERREUR, 18, 83, 434, 648, 821,
 827, 843.
 ESCLAVE, 209.
 ESUDAS, 632, 633, 634.
 ESPACES, 205, 206
 ESPRIT. L'esprit opposé au corps :
 (le 2^e ordre pascalien) : 234, 252,
 283, 288, 342, 366, 378, 380, 793,
 818. L'esprit ou sentiment, bon
 goût : 6, 7, 81, 287. L'esprit
 opposé à la lettre : 251. Les
 esprits (animaux), 366
 ÉTERNITÉ, 194, 195, 205, 206.
 ÉTERNUM MENT, 160.
 ÉVANGILES, 755, 798, 800.
 EXCÈS, 253, 353.
 EXEMPLE, 40, 425, 481.
 EXPÉRIENCE, 425.
 EXTÉRIEUR, 250, 251, 319, 698,
 905.
 EXTRAVAGANCE, 194, 195.

F

FAIBLESSE, 160, 329, 428, 436.
 FAIM, 264.
 FANTAISIE, 86, 88, 106, 274, 436.
 FÉNÊTRES, 27.
 FIDÈLE, 233.
 FIGURES, 570, 571, 644 à 687, 766,
 852.
 FIN, 415, 416.
 FINESSE (esprit de), 1, 4.
 FLEUVES, 459.

FOI, 89, 194, 229, 233, 240, 252, 265, 278, 279, 282, 425, 434, 487, 523, 700, 701, 862, 924

FOLIE, 330, 331, 338, 414, 445, 587, 588.

FORCE, 297 à 311, 334, 388.

FOUDRE, 39.

FRANÇAIS, 122.

FROIDEUR, 798, 799.

G

GÉMIR, 194, 421.

GÉNÉRAL, 477

GÉOMÉTRIE, 1, 2, 4, 144, 556

GIROUETTE, 366.

GLOIRE, 150, 151, 158, 160, 233, 401, 404.

GOIJAT, 150.

GRÂCE, 185, 194, 435, 505, 507, 508, 520, 521, 550, 643, 675, 805, 851

GRANDEUR, 139, 140, 310, 397 à 443, 525, 793

GUERRE, 296, 313, 320, 412, 413, 498.

H

HABILES, 251, 327, 337.

HAINE, 100, 224, 423, 451, 468, 479, 485, 492, 493.

HASARD, 370

HÉRÉSIES, 579, 775, 841, 844, 845, 862, 886, 891.

HÉRITIER, 217.

HÉRODE, 178, 179, 744, 753.

HEUREUX, 168, 169, 170, 257, 361, 425, 430, 458, 541, 856.

HISTOIRE, 621, 626, 628

HOMÈRE, 620, 628.

HOMME. Description de l'homme : 36, 83, 100, 111, 116, 125, 126, 127, 131, 143, 144, 146, 160, 168, 169, 194, 199, 327, 347, 354, 374. Double condition de l'homme : 397 à 439. L'homme et Dieu : 389, 490, 510, 537, 843. (Exemples particuliers) : 72, 103, 128, 139, 140, 200, 534.

HONNÊTE HOMME, 35, 36, 62, 68, 194, 196, 331, 542.

HONTI, 160, 194

HUGUENOT, 775, 777, 874.

HUMAIN, 41, 100, 378.

HUMILIATIONS, 245

HUMILITI, 260, 374, 377, 450

I

IGNORANCE, 194, 207, 229, 327.

ILLUSION, 335

IMAGINAIRE, 147.

IMAGINATION, 82, 84, 85, 105, 275, 304, 307, 311.

IMBÉCILE, 434

IMMORTALITI, 194, 218, 219, 220, 221

IMPIES, 201, 226, 255, 435, 851.

INCARNATION, 526.

INCERTAIN, 234, 324.

INCOMPRÉHENSIBLE, 230, 430.

INCONSTANCE, 110 à 113.

INCREDULE, 189, 816.

INDIFFÉRENCE, 195.

INÉGALITÉ, 380.

INFIDÉLITÉ, 233.

INFINI, 69, 72, 121, 231, 242, 233, 532.

INJUSTICE, 195, 214, 291, 293, 326, 454, 455, 471, 477, 492, 879, 893.

INQUISITION, 920.

INSENSIBILITÉ, 197-198.

INSPIRATION, 245.

INSTINCT, 395, 396, 411, 430.

INTÉRIEUR, 82, 194.

J

JACOB, 611, 741.

JANSENISTES, 865, 887.

JÉSUITES, 851, 865, 898, 909, 920.

JÉSUS-CHRIST. Dieu et Jésus-Christ : 543 à 560.

Perpétuité de Jésus-Christ : 596 à 619.

Preuves de Jésus-Christ : 638 à 656.

Caractères de Jésus-Christ : 670. à 851.

JEU, 139, 233.

JOB, 174, 741.

JUGEMENT, 105, 114, 455.

JUIFS, 601 à 774
 JUSTESSE, 2
 JUSTICE, 82, 233, 293 à 326, 374,
 375, 425, 435, 449, 497, 504, 790,
 791, 878.

L

LANGUES, 45.
 LAQUAIS, 315, 318, 319.
 LETTRES, 74, 184, 246, 247, 248,
 291, 920.
 LIBRAIRE, 422, 619, 692, 736,
 737
 LIBRTE, 379.
 LIVRE, 139, 141.
 LOGICIENS, 393.
 LOIS, 294, 325, 326, 484, 520, 522,
 614, 617, 619, 620, 647, 703, 894.

M

MACHINE, 82, 246, 247, 248.
 MACROBE, 178, 179.
 MAGISTRAT, 82.
 MAHOMET, 591, 595, 596, 597, 598,
 599, 600, 601, 619.
 MAL, 408, 895.
 MALADIE, 82, 109.
 MALHEUREUX, 139, 345, 389, 409,
 452, 883.
 MALICE, 354.
 MARTIAL, 41.
 MARTYRS, 481, 518.
 MATHEMATIQUES, 34, 35, 36, 61.
 MATHEU (saint), 597.
 MAXIMES, 380.
 MÉDECINE, 109.
 MEMBRES, 473, 474, 476, 480, 481,
 482, 483.
 MÉMOIRE, 369.
 MENTIR, 108, 377.
 MÉTAPHYSIQUE, 343.
 MÉTIER, 97, 158.
 MILIEU, 72, 82, 378.
 MIRACLES, 263, 470, 564, 803 à 856.
 MISÈRE, 171, 174, 214, 397 à 416,
 430, 526, 693.
 MISÉRICORDIE, 233, 430, 497, 584.
 MITON, 192, 448, 455.
 MOI, 160, 323, 455, 469.
 MOÏSE, 578, 601, 611, 619 à 625,

634, 659, 689, 690, 692, 711, 741,
 746, 752, 803, 808, 816, 826, 843.
 MONSTRE, 194, 406, 420
 MONTAIGNE, 62 à 65, 220, 234,
 315, 325, 578, 611, 813, 814.
 MONTRE, 5.
 MORALE, 20, 67, 219, 347, 381, 383,
 482, 487, 523, 912.
 MORT, 129, 166, 168, 194, 211, 215,
 216, 782.
 MOTS, 23, 45, 46, 48, 59, 690.
 MOUCHES, 366, 367.
 MOYENS, 98

N

NATURE. La Nature extérieure, 20,
 21, 70, 72, 119, 120, 121, 242,
 243, 354, 355, 409, 428. La
 Nature de l'homme : nature et
 coutume (la nature corrompue) :
 89, 91, 92, 93, 94, 109, 116, 194;
 nature et grâce (la nature pri-
 mitive), 415, 426, 430, 435, 442,
 457, 532, 550, 580, 604, 605, 643,
 660, 675.
 NATUREL, 14, 15 *bis*, 21, 29, 91,
 92, 93, 94, 95, 556.
 NÉANT, 72, 147, 372.
 NEUR, 229, 260
 NOBLESSE, 322, 324.
 NOUVEAU, 22.

O

OPINION, 156, 303, 311. Opini-
 ons du peuple saines : 313,
 316, 324, 328, 333.
 ORDRE. Les trois ordres : 460,
 582, 793. L'ordre dans la com-
 position : 61, 227, 241, 246, 247,
 283. L'ordre d'une chose : 146,
 187, 373, 383, 449.
 ORDURE, 143.
 ORGUEIL, 152, 153, 260, 405, 406,
 435, 460, 497, 528.
 ORGUES, 111.
 ORIGINAUX, 7.

P

PAÏENS, 590, 608, 609, 616, 769,
 773, 921.

PAIX, 299, 319.
 PAPE, 832, 849, 871 à 882, 920.
 PARESSE, 435, 497.
 PARI, 233.
 PARIS, 49.
 PARTIS, 234, 236, 237, 238.
 PASSION, 104, 106, 233, 349, 412, 413, 423, 464, 502, 694.
 PAUL (saint), 283, 533, 588, 670, 673, 674, 851, 854.
 PAUME, 22.
 PÉCHÉ, 230, 434, 445, 446, 447, 492, 506, 884.
 PEINTURE, 26, 134.
 PENSÉE, 145, 146, 339, 340, 347, 348, 365, 366, 370, 372, 373, 469, 793.
 PÉRIPLUITÉ, 611, 616, 617, 844.
 PÉRSÉCUTIONS, 859, 860, 920, 921.
 PÉRSÉE, 409, 410.
 PERSONNES, 257.
 PEUPLE, 251, 313, 316, 321 à 337, 817, 920.
 PHILOSOPHES, 82, 219, 220, 430, 462 à 464, 503, 509, 525, 556, 618.
 PHILOSOPHIE, 4, 73, 74, 79, 331.
 PICHES, 252.
 PIERRE, 255, 256, 498, 860, 921.
 PIQUET, 200.
 PITIÉ, 191.
 PLAISIRS, 110, 160, 240, 368.
 PLATON, 219, 331, 769.
 POÉSIE, 33.
 POËTE, 34, 38, 39.
 POINT, 381, 382, 383.
 PRÉCIPICE, 183.
 PRÉDICTIONS, 709, 710, 711, 724, 729, 756, 757.
 PRÉFACÉ, 242.
 PRÉSENT, 172.
 PRÉSOMPTUEUX, 148, 214, 266, 430.
 PRÊTRE, 885.
 PREUVES, 40, 100, 195, 248, 289, 290, 395, 642.
 PRÉVENTION, 98.
 PRIÈRE, 491, 513, 514, 668, 744.
 PRINCE, 42, 100.
 PRINCIPES, 92, 119, 236, 281, 282, 394.

PROBABILITÉ, 908 à 922.
 PROGRÈS, 88.
 PROPHETIES, 287, 547, 564, 568, 571, 576, 616, 617, 637, 642, 659, 695 à 738, 751, 759, 830, 838.
 PROPOSITIONS, 95, 282, 831, 834.
 PROVINCIAL, 50.
 PUISSANCES TROMPEUSES, 83.
 PYRÉNÉES, 294.
 PYRRHONIENS, 51, 282, 373 à 395, 432, 434.
 PYRRHUS, 139.

Q

QUALITÉS, 323

R

RAISON, Faculté intellectuelle (le 2^e ordre pascalien), 73, 82, 226, 233, 245, 252, 267 à 278, 282, 294, 320, 330, 345, 374, 388, 395, 404, 412, 440, 445, 561, 562, 564, 567, 823, 907. Cause, explication, argument : 10, 96. Avoir raison : 324.
 RAISONNEMENT, 274, 279.
 RÈGLE, 260, 263, 833.
 RÉJOUISSANCE, 181, 182.
 RELIGION. La religion chrétienne ; ses preuves : 185, 187, 192, 201, 242, 244, 424, 561 ; sa vérité : 234, 241, 245, 273, 430, 433, 442, 443, 450, 468, 489, 491, 493, 494, 556, 565, 585, 605, 606, 921 ; sa fin venant du cœur : 282, 285, 286, 289, 338, 844, 851, 915. Les autres religions : 259, 279, 287, 529, 601, 609, 619, 693, 737, 817, 818, 903.
 REMUEMENT, 139, 382.
 RENVERSEMENT, 194, 198, 328.
 REPOS, 139.
 RESPECT, 317.
 RISSEMBLANCE, 133.
 RÉSURRECTION, 223.
 RÊVE, 386, 434.
 RÉVÉLATIONS, 818, 822.
 RIDEAU, 260.

RIVIÈRES, 17.

ROIS, 82, 139, 141, 142, 299, 306,
307, 308, 310, 320, 329, 398, 409,
799, 877, 924.

ROSAU, 347, 348

ROUT, 180.

ROYAUMES, 207

S

SAGESSE, 271, 330.

SAINTETÉ, 508, 529, 539, 643, 739,
760, 772, 793, 851, 868, 898, 905,
917, 920, 921.

SALOMON, 174, 243. Salomon de
Tulie, 18 *huj.*

SALUT, 239, 556, 856.

SANGLANT, 210.

SAOUL, 135, 692.

SCIENCE, 67, 74, 75, 76, 144, 327,
425, 436, 604, 914.

SEMBLABLE, 211.

SENS, 2, 9, 50, 82, 83, 265, 274, 430.

SENTIMENT, 3, 4, 6, 252, 256, 274,
282.

SERMON, 8, 82.

SILENCE, 206, 536, 920.

SOCRATE, 769.

SOLDAT, 539.

SOMMEIL, 434.

SONGER, 259.

SOTS, 139, 140, 224, 233, 313, 345,
365, 464, 536.

SOUMISSION, 268, 269, 270.

STOÏQUES, 350, 360, 394, 465.

SUISSES, 304, 305.

SUPRÊME, 249, 250, 251, 581.

SUPERSTITION, 249, 250, 254, 255,
256, 262.

SURPASSER, 267.

T

TALENT, 118.

TALON, 116, 117.

TEMPS, 122.

TENTER, 820

TÊTE, 310, 336, 337.

THÉOLOGIE, 29, 115.

THÉRÈSE (sainte), 499, 868, 917.

THOMAS (saint), 61, 338

TINTAMARRE, 366.

TROP, 69, 71, 381.

TUHR, 291, 293, 291, 911.

TYRANNIE, 332.

U

UNIVERS, 194, 347, 348, 693.

UNIVERSEL, 34, 35, 37, 914.

USURPATION, 294, 295.

UTILITÉ, 9.

V

VAISSEAU, 382, 383, 859.

VANITÉ, 148, 149, 150, 152, 153,
161 à 164, 382, 390.

VANTER, 420.

VÉRITÉ. La vérité : 82, 83, 100,
261, 282, 294, 325, 336, 385,
395, 423, 434, 437, 565, 582,
806, 818, 843, 857, 864, 893, 902,
908. Les vérités : 567, 862, 863,
916.

VERTU, 352, 353, 357, 359, 668.

VESPASIE, 816.

VICES, 102, 103, 357, 359.

VICTOIRE, 135.

VIE, 100, 167, 172, 194, 203, 204,
213, 218, 386, 434, 458, 906.

VILLAGE, 33.

VOLONTE, 81, 99, 460, 472, 474,
477, 581, 907.

Z

ZÉNON, 466.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

Vie de Blaise Pascal, par Mme Périer, sa sœur.	1
--------------------------------------------------------	---

OPUSCULES

Discours sur les Passions de l'Amour	58
Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies	75
Mémorial du 23 novembre 1654	89
Entretien avec M. de Saci sur Épicurète et Montaigne	91
De l'Art de persuader	112

PENSÉES

SECTION I. *Pensées sur l'Esprit et le Style.*

Esprit de géométrie et esprit de finesse (nos 1-4 de l'éd. Brunschvicg). — Le goût (5-8). — Les divertissements (11-12). — Les passions (12-13). — *Eloquence* (15-18 et 25-26). — *Ordre* (19-23). — *Langage* (24 et 27). — Symétrie (28). — Style naturel (29). — Agrément et beauté, *beauté poétique* (30-34). — L'honnête homme (35-38). — Exemples et règle (40). — Épigrammes (41-42). — Orgueil des auteurs (43-44). — Propriété des termes (45-59).

SECTION II. *Misères de l'homme sans Dieu.*

Ordre et Préface (60-62). — Montaigne (63-65). — *Vanité des sciences* (67). — *Les deux infinis* : trop et trop peu (68-71). — *Disproportion de l'homme* (72). — Les contradictions des philosophes (73-75). — Descartes (76-79). — Les esprits boiteux (80). — *L'imagination* (82-88). — La coutume et la nature (89-96). — Le choix du métier (97). — *La prévention induisant en erreur* (98). — Le rôle de la volonté (99). — *L'amour-propre* (100). — Les passions et les vices (101-109). — *Inconstance* (110-113). — *La diversité est dans la nature* (115-124). — *Contrariétés* (125-127). — *Agitation et ennui* (128-138). — *Diversissement* (139-143 et 166-170). — L'étude de l'homme (143-146). — *Vanité* (147-164). — *Misère* (171-183).

SECTION III. *De la nécessité du pari.*

La façon de chercher Dieu (184-187). — L'attitude à l'égard des incrédules (188-193). — Présentation de la religion chrétienne (194-195). — La sensibilité (196-198). — La condition humaine (199-200). — Fragilité de la vie (203-214). — Crainte de la mort (216-217). — Importance de la question de l'immortalité de l'âme (218-220). — *Athées* (221-226). — Obscurité et lumière (227-229). — Les choses incompréhensibles (230-232). — *Infini, rien* : le pari (233). — La règle des *partis* (234-238). — Exhortation à la vie chrétienne (239-241).

SECTION IV. *Des moyens de croire.*

Préface de la seconde partie (242). — Preuves non tirées de la nature (243-244). — Les trois moyens de croire (245). — *La machine* (246-252). — *La superstition* (254-256). — *La Foi* (257-266). — *Soumission et usage de la raison* (267-273). — Raison et sentiment (274-280). — *Le cœur* (281-284). — Les différents degrés du christianisme (285-288). — *Les preuves de la Religion* (289-290).

SECTION V. *La Justice et la Raison des effets.*

Injustice de la guerre (291-293 et 296). — Fondement des lois (294). — Le droit de propriété (295). — *La justice et la force* (296-303). — L'imagination et la coutume (304-309). — *Tyrannie* (310-311 et 332). — Le respect et les qualités extérieures (317-319). — *Le moi* (323). — *La justice et la coutume* (325-326). — Platon et Aristote (331). — *Opinions du peuple saines* (313, 316 et 324). — *Raisons des effets* (315 et 320-322 et 328-330 et 333-337). — Le point de vue du chrétien (314 et 338).

SECTION VI. *Les Philosophes.*

L'homme et l'animal (*instinct et raison*) (339-345). — La grandeur de l'homme (*roseau pensant*) (346-349). — Les *Stoïciens* (351 et 374). — *La vertu* (352-353). — Alternance des vices et des vertus, mouvement de va-et-vient dans toute la nature (354-359). — *La dispute du souverain bien* (361-364). — Faiblesse de l'homme (365-372). — Le *Pyrrhonisme* (373-390). — Contre le pyrrhonisme (392-394). — La dualité de l'homme (395-396 et 405). — La grandeur de l'homme (397-414). — *Grandeur et misère* (415-422). — La religion chrétienne fournit l'explication de ces contrariétés (423-424).

SECTION VII. *La Morale et la Doctrine.*

Que l'homme sans la foi ne peut connaître le vrai bien, ni la justice (425). — L'homme est sans nature, d'où sa bassesse (426-429). — L'explication de l'*incompréhensibilité* (430). — La religion chrétienne a le mieux connu l'homme (431-433). — Pyrrhoniens et dogmatismes : l'énigme de l'homme (434). — L'homme est fait pour Dieu (435-438). — Corruption de la

raison (439-444). — Le *péché originel* (445-447). — *Concupiscence et charité* (448-454). — *Le moi est haïssable* (455-457). — *Les trois concupiscences* (458-461). — Les *Stoïciens* (462-467). — La *conversion véritable* (470). — Les *membres et le corps* (l'amour de soi et l'amour de Dieu) (471-481). — La *morale chrétienne* (482-486). — *Marques de la vraie religion* (487-494). — La *dévotion et la nonchalance* (495-497). — La *guerre intérieure et les œuvres extérieures* (498-499). — Le *juste* (500-504). — La *nature et la grâce* (505-508). — La *communication avec Dieu* (509-512). — La *prière* (513). — Le *salut; la crainte et le tremblement* (513-518). — La *loi et la grâce* (519-523). — La *double nature de l'homme* (524-536). — Le *véritable chrétien* (537-542). — Le *Dieu chrétien est Jésus-Christ* (543-549). — L'*imitation de Jésus-Christ* (550-552). — Le *Mystère de Jésus* (553-555).

SECTION VIII. *Les Fondements de la Religion chrétienne.*

Jésus-Christ est le centre de tout (556). — La *nature de l'homme et son histoire* (557-567). — La *raison et l'autorité, les hérétiques* (561 et 568-569). — *Raison, pourquoi Figuer* (570-572). — *Obscurité de l'Écriture* (573-581). — *Vérité et charité* (582). — *Que Dieu s'est voulu cacher* (583-586). — *Sagesse et folie de la Religion* (587-588).

SECTION IX. *La Perpétuité.*

Fausseté des autres religions (589-592). — *Histoire de la Chine* (593-594). — *Mahomet* (595-601). — *La religion juive* (602-609). — *Pour montrer que les vrais Juifs et les vrais Chrétiens n'ont qu'une même religion* (610-612). — *Perpétuité* (613-619). — *Avantages du peuple juif* (620). — Le *peuple juif témoin de la création* (621-627). — *Antiquité des Juifs* (628-629). — *Sincérité des Juifs* (630-631). — *Sur Esdras* (632-634). — *Chronologie du rabbinisme* (635). — Le *peuple juif témoin de Jésus-Christ* (636-641).

SECTION X. *Les Figures.*

Preuve des deux Testaments à la fois (642-643). — *Figures* (644-683). — *Contradiction* (684-688). — L'*ambiguïté cesse avec le Messie* (689-692).

SECTION XI. *Les Prophéties.*

Étonnement de l'homme devant sa condition (693-694). — *Prophéties : leur signification* (695-698). — *Le zèle des Juifs* (699-704). — *Prophéties : leur valeur et leur importance* (705-710). — *Prédications des choses particulières* (711-712). — Les *Juifs témoins de Dieu* (713-722). — La *prédiction de la venue de Jésus-Christ* (723-725). — *Prédications relatives aux circonstances accompagnant la venue du Messie* (726-734). — *Prédications de l'attitude des Juifs à l'égard du Messie* (735-736).

SECTION XII. *Preuves de Jésus-Christ.*

Jésus-Christ *Libérateur* (737). — Prédiction de Jésus-Christ et de sa venue (738-739). — Jésus-Christ, centre de l'histoire sainte (740-744). — L'attitude des Juifs à l'égard de Jésus-Christ (745-750). — Jésus-Christ, annoncé par les prophètes avec obscurité, pour distinguer les bons et les méchants (751-762). — Jésus-Christ, homme et Dieu (763-764). — Jésus-Christ, source des contrariétés (765-772). — Jésus-Christ, source de sainteté pour tous (772-774). — Diverses hérésies (775-777). — Jésus-Christ, modèle de toutes les conditions (778-785). — Les historiens et Jésus-Christ (786-789). — La fausse justice des hommes et la mort de Jésus-Christ (790-791). — Les trois ordres (793). — Sanctification et scandale (794-797). — Le style de l'*Évangile* (798-800). — Absurdité de l'hypothèse des apôtres fourbes (801-802).

SECTION XIII. *Les Miracles.*

Signification du miracle (803). — Définition du miracle (804-810). — Importance décisive des miracles (811-816). — Distinction du vrai et du faux miracle (817-820). — Dieu et les faux miracles (821-824). — Rôle des vrais miracles (825-831). — Les miracles depuis Jésus-Christ (832-837). — Jésus-Christ et les miracles (838-839). — *Les miracles discernent aux choses douteuses* (840-841). — Les miracles et la doctrine (842-843). — *Les trois marques de la Religion* (844). — Miracles particuliers (845-856).

SECTION XIV. *Appendice : Fragments polémiques.*

L'histoire de l'Église (857-870). — Le Pape (871-877). — Le droit de l'épée (878). — Juridiction et infailibilité du Pape (879-883). — Les hérétiques (884-888). — La permanence de l'Église (889-898). — Le sens de l'*Écriture* (899-903). — Sur les confessions et absolutions sans marque de regret (905). — Les casuistes et la *probabilité* (906-919 et 922). — Réaction de Pascal lors de la condamnation des *Provinciales* (920-921). — Sacrement et contrition (923-924).

INDEX ALPHABÉTIQUE. 577

TABLE DES MATIÈRES. 585

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DES
MAITRES IMPRIMEURS ARRAULT ET C^{IE},
A TOURS, LE VINGT-SEPT MAI MIL
NEUF CENT QUARANTE-SEPT.

10.953.

Éditions de la Bonne Compagnie N^o 21.

Dépôt légal : 3^e trimestre 1947.

